





COMMENTAIRES
DE MESSIRE
BLAISE DE MONTLUC,
Mareſchal de France.

Où ſont décrits tous les Combats, Rencontres, Eſcarmouches, Batailles, Siéges, Aſſauts, Eſcalades, Priſes ou Surpriſes de Villes & Places fortes : Deffenſes des aſſaillies & aſſiégées : Auecque pluſieurs autres faits de guerre ſignalez & remarquables, eſquels ce grand & renommé guerrier s'eſt trouué durant cinquante ou ſoixante ans, qu'il a porté les Armes.

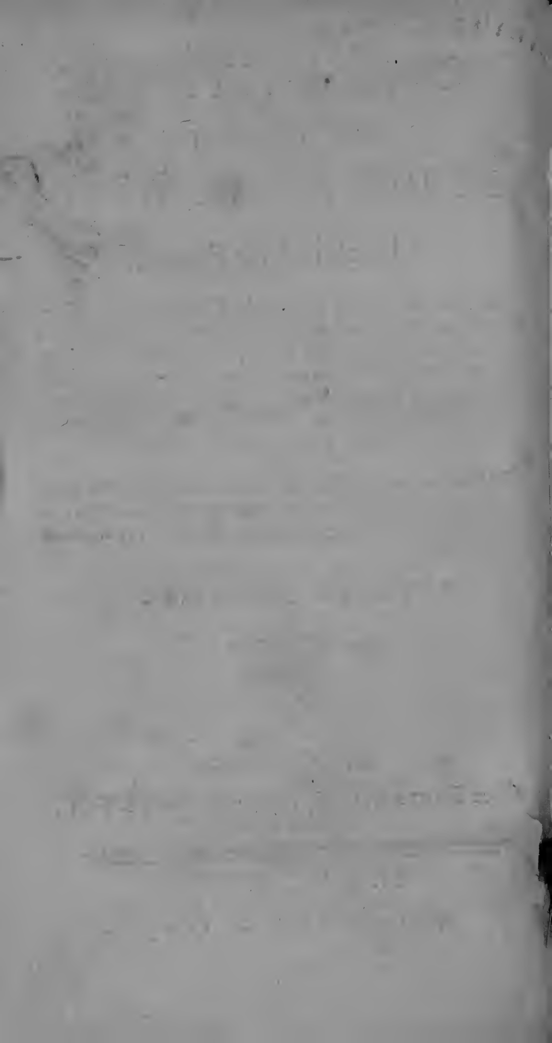
Enſemble diuerſes inſtructions, qui ne doiuent eſtre ignorées de ceux qui veulent paruenir par les Armes à quelque honneur, & ſagement conduire tous exploicts de Guerre.

TOME SECOND.



A PARIS,
Chez GANEAU, ruë S. Jacques, vis-à-vis S. Yves, à Saint Louis.

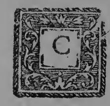
M. DCC. XLVI.
Avec Approbation & Permiſſion.





COMMENTAIRES DE MESSIRE *BLAISE DE MONTLUC,* Mareſchal de France.

LIVRE TROISIEME.



Le Piedmont escole des gens de guerre.

CEPENDANT que la guerre ſe faiſoit en Piedmont, comme i'ay eſcrit cy-deſſus, ſous ce grand guerrier monſieur le Mareſchal de Briſſac, qui y eſtablit vne tres-belle diſcipline militaire, auſſi pouuoit-on dire que c'eſtoit la plus belle eſcolle de l'Europe : on ne dormoit pas du coſté de Picardie, Champagne, & Mets, qui fut aſſiegé par l'Empereur. Ce fut là où ce grand Duc de Guyſe acquiſt vne gloire immortelle. Ie n'ay eu iamais plus grand regret, que de n'auoir veu ce ſiege : Mais on ne peut eſtre en tant de lieux.

1552.

Sienne pour les François le cinquieme Aoust. 1552.

Le Roy qui desiroit troubler les affaires de l'Empereur en Italie, fit tant par les pratiques & menées de quelques Cardinaux ses partisans, & de monsieur de Termes, qu'il fit reuolter les habitans de la ville de Sienne, qui est vne tres-belle ville & importante en la Toscane, de sorte que les Espagnols qui estoient dedans, en furent chassez, & la citadelle ruinée. Comme ce peuple se vid joüissant de la liberté, ayant leué les enseignes Françoises, il ne fit faute d'implorer l'ayde & secours du Roy, lequel en donna la charge à monsieur de Strossy, qui fut depuis Mareschal, lequel auec l'ayde des alliez du Roy mit des forces en campagne, assisté des Sieurs Cornelio, Bentiuoglio, Fregouse, & autres Sieurs Italiens, des Sieurs de Termes, & de Lansac. Ledit Seigneur Strossy, quoy qu'il eust les forces & de l'Empereur & du Duc de Florence sur les bras, si est-ce qu'il s'y porta fort vaillamment & prudemment, pour faire teste au Marquis de Marignan dit Medequi, lequel faisoit la guerre à toute outrance. Toutefois en despit de luy, le Sieur Strossy print plusieurs petites villes, lesquelles de-

Le sieur de Stroffi Lieutenant du Roy en l'Estat de Sienne.

pendent de l'eſtat de Sienne, dequoy ie ne veux particulierement parler, parce que ie n'y eſtois pas. A ce que i'ay entendu, il s'y fit de beaux exploits. Car l'Empereur & le Duc de Florence ne deſiroient rien tant que chaſſer le Roy d'Italie, pour la crainte qu'ils auoient, qu'y ayant vn pied, il n'y miſt tout le corps. Mais nous ne ſçaurions iamais garder nos conqueſtes, je ne ſçay pas ſi à l'aduenir on fera mieux. Ie me doute fort que non: pour le moins il me le ſemble ainſi. Dieu veuille que ie me puiſſe tromper.

Defaut des François.

Or monſieur de Stroſſy manda au Roy, qu'il ne le pouuoit ſeruir tenant la campagne & commandant dans Sienne: & qu'il le ſuplioit tres humblement vouloir faire election de quelque perſonnage, de qui ſa Maieſté ſe peuſt fier, pour y commander tant qu'il ſeroit en campagne. Le Roy ayant receu ceſte depeſche appella monſieur le Conneſtable, monſieur de Guyſe, & monſieur le Mareſchal de ſainct André, pour en nommer chacun vn. Par les mains de ces trois tout paſſoit. Tous les Roys ont eu touſiours cela: ils ſe laiſſent gouuerner à quel-

ques vns, peut eſtre trop. Certes il ſemble parfois qu'ils les craignent. Monſieur le Conneſtable eſtoit plus fauori, & plus aimé du Roy, qu'autre fut iamais. Monſieur le Conneſtable nomma le ſien, monſieur de Guyſe le ſien, & monſieur le Mareſchal de ſainct André auſſi le ſien. Alors le Roy leur dit, vous n'auez point nommé Montluc. Monſieur de Guyſe luy reſpondit, il ne m'en ſouuenoit point : monſieur le Mareſchal de ſainct André en dit de meſmes, & encores luy dit monſieur de Guyſe, ſi vous nommez Montluc, ie me tais, & ne parleray plus de celuy, que i'ay nommé : ny moy auſſi, dit monſieur le Mareſchal, lequel depuis m'a fait tout ce diſcours. Alors monſieur le Conneſtable dit, que ie n'eſtois pas bon pour faire ceſte charge, parce que i'eſtois trop biſarre, faſcheux & colere. Le Roy reſpondit, qu'il auoit touſiours veu & cognu, que la colere & biſarrerie, qui eſtoit en moi, n'eſtoit ſinon pour ſouſtenir ſon ſeruice lors que ie voyois qu'on le ſeruoit mal. Or iamais il n'auoit ouy dire, que i'euſſe prins querelle auec perſonne pour mon particulier. Monſieur de Guyſe & monſieur le Mareſ-

Diſpute pour la nomination du ſieur de Montluc en la charge de Sienne.

chal respondirent qu'aussi ne l'auoient ils iamais ouy dire, & que desia i'auois esté gouuerneur de Montcaillier & d'Albe, sans que iamais homme se soit pleint de moy. Et d'autre part que si i'estois tel, monsieur le Mareschal de Brissac ne m'eust pas tant aymé & fauorisé, ny ne s'en fut tant fié, comme il faisoit. Monsieur le Connestable repliqua encores fort : car il vouloit, que celuy qu'il auoit nommé y allast. Il se faschoit de ceder, & aussi il ne m'a iamais gueres aymé ny les siens aussi. Monsieur le Cardinal de Lorraine y estoit, qui a meilleure souuenance que moy, de celuy que monsieur le Connestable auoit nommé : Toutes-fois il me semble que c'estoit Boccal, lequel depuis s'est faict Huguenot. A la fin le Roy s'en fit accroire ayant monsieur de Guyse & monsieur le Mareschal de S. André de son costé, & enuoya vn courrier deuers monsieur le Mareschal de Brissac, pour me faire venir en Auignon, auquel lieu i'attendois vn Gentil-homme que sa Maiesté m'enuoyoit, lequel apportoit ma dépesche, pour m'en aller à Sienne.

Or monsieur le Mareschal quelques iours deuant m'auoit donné congé,

pour m'en venir à ma maiſon, à cauſe d'vne maladie, qui m'eſtoit ſuruenuë, comme i'ay dit : lequel n'auoit nulle enuie de ce faire, comme luy meſmes m'a confeſſé depuis, & m'a fait ceſt honneur de me dire, que s'il euſt cognu l'importance, que celuy fuſt de m'auoir perdu, qu'il euſt encore eſcrit au Roy plus de mal de moy qu'il n'auoit fait : & qu'en ſa vie ne ſe repentit tant de choſe qu'il euſt faite, que m'auoir laiſſé partir d'aupres de luy : car il m'auoit bien trouué à dire depuis que i'eſtois party de Piedmont. Monſieur de Coſſé, monſieur le Preſident de Birague, & autres peuuent témoigner combien de fois ils luy ont ouy regretter mon abſence, meſmement quand les choſes ne luy ſuccedoient, comme il vouloit. Et ſi l'on regarde bien ce que i'auois fait eſtant ſous luy, on trouuera que ce que ie dis eſt veritable, & qu'il auoit raiſon de me regretter. I'eſtois touſiours à ſes pieds, & à ſa teſte. Ie crois toutefois, que pour ma preſence il ne ſe fut rien fait de mieux : mais ſi ſuis-ie contrainct dire le vray. Il y en a, qui en diront dauantage, s'ils veulent.

Or il escriuit vne lettre au Roy, & vne autre à monsieur le Connestable, par laquelle il mandoit à sa Maiesté, qu'il auoit fait vn élection fort mal à propos, pour commander à Sienne, car i'estois vn des plus coleres hommes du monde, & le plus bisarre, & tel qu'il falloit que la moitié du temps il endurast de moy, cognoissant mes imperfections: Mais que i'estois bien bon pour faire tenir la police & la iustice en vn camp, pour commander à la campagne, & pour faire combattre les soldats. Mais que consideré les humeurs des Siennois c'estoit feu contre feu, qui seroit le vray moyen de perdre cest estat, qu'il falloit conseruer par douceur. Il prioit monsieur le Connestable aussi de le remonstrer au Roy, & cependant il me depesche vn courrier, lequel me trouua fort malade: & me mandoit que le Roy me vouloit enuoyer à Sienne: mais que comme amy mien il me conseilloit de n'accepter point ceste charge, me priant de ne l'abandonner pour aller ailleurs, sous vn autre, & m'asseurant, que si rien vaquoit en Piedmont, que i'aymasse mieux, que ce que i'auois, que ie l'aurois: tout cela estoient des arti-

Aduis du sieur de Brissac au Roy sur la nomination du sieur de Montluc.

Sa ruse pour retenir le sieur de Montluc.

fices pour me retenir.

O qu'vn sage Lieutenant de Roy doit veiller & prendre garde, qu'il ne perde celuy auquel il a beaucoup de fiance, & qu'il cognoist de valeur. Il ne doit rien espargner pour le retenir : car bien souuent vn homme seul peut beaucoup. Il faut manger beaucoup de sel pour cognoistre vn homme, & cependant vous estes priué de celuy, auquel vous auiez fiance : car vous auez ja esprouué sa fidelité. Or auoit mandé aussi ledit Sieur Mareschal au Roy, que i'estois en Gascongne malade : & comme le matin ses lettres furent leuës, monsieur le Connestable, qui en fut bien ayse, dit au Roy, qu'il luy en auoit bien dit autant, & qu'homme ne me pouuoit mieux cognoistre, que monsieur le Mareschal de Brissac, qui m'auoit souuent veu en besogne. Le Roy, qui de son propre naturel m'aymoit, & m'a tousiours aimé, depuis qu'il m'eust remarqué à la camisade de Boulogne, dit, comme monsieur le Mareschal de sainct André m'a dit plusieurs fois, que quand bien tous ceux de son conseil luy diroient mal de moy, qu'ils ne gaigneroient rien : car son naturel estoit

Le Roy Henry aimoit le sieur de Montluc.

de m'aimer, & qu'il ne vouloit quitter son eslection, quoy que l'on en parlast. Monsieur de Guyse print la parole, & dit voylà vne lettre, qui contrarie fort. En premier lieu monsieur le Mareschal de Brissac dit, que Montluc est colere & bisarre, & qu'il ne s'accommodera iamais auec les Siennois: mais qu'il gastera tout vostre seruice, si vous le leur enuoyez: d'autre part il le loué des choses, qui requierent d'estre en vn homme de commandement, & qui a en charge des choses grandes: car il dit, qu'il est homme de grande police & grande iustice, & pour faire combattre les soldats en grandes entreprinses & executions. Qui a iamais veu qu'vn homme doüé de toutes ces bonnes parties n'eust auec luy de la colere: Ceux qui ne se soucient guieres que les choses aillent mal ou bien, ceux-là peuuent estre sans colere. Au demeurant, Sire, puis que vous mesmes auez faite l'eslection, il me semble que ne la deuez reuoquer. Monsieur le Mareschal de sainct André respondit apres, Ce que monsieur le Mareschal de Brissac dit, facilement vous le pouuez rabiller en escriuant à Montluc, que vous mes-

Les coleres sont les meilleurs.

mes l'auez esleu, & que pour l'amour de vous il laisse, tant qu'il pourra, sa colere, ayant affaire auec cerueaux bisarres, tels qu'estoient les Siennois. Le Roy dit lors, qu'il n'auoit point de crainte, qu'apres qu'il m'auroit escrit vne lettre, ie ne fisse ce qu'il me commanderoit: & soudain me despescha vn courrier à ma maison, par lequel me manda que quand bien ie serois malade, que ie me misse en chemin droict à Marseille, auquel lieu ie trouuerois ma depesche, & m'embarquerois auec les Allemans, que le Rincroque menoit, & dix compagnies Françoises, où il m'enuoyeroit aussi de l'argent pour faire mon voyage, & que ie laissasse vn peu ma collere en Gascogne m'accommodant à l'humeur de ce peuple. Le courrier me trouua à Agen entre les mains des medecins bien malade: toutesfoy ie luy dis, que dans huict iours ie me mettrois en chemin: ce que ie fis, & cuiday mourir à Toulouse, duquel lieu, par le conseil des medecins, ie deuois retourner arriere: ce que ie ne voulus faire: ains me fis traisner iusques à Montpellier, là où ie fus encore conseillé par les Medecins de ne passer

plus outre, s'asseurans, que si ie m'hasardois, ie n'arriverois iamais à Marseille en vie : mais quelque chose qu'ils me sçeussent dire, ie me resolus de cheminer tant que la vie me dureroit, à quelque prix que ce fut. Et comme ie partois, m'arriua vn autre courrier, pour me faire haster. Et de iour à autre ie recouurois ma santé en allant : de sorte que quand ie fus à Marseille, ie me trouuay sans comparaison mieux que quand i'estois party de ma maison.

Les capitaines coleres plus vaillans que les autres.

Certes le Roy mon bon maistre auoit raison de deffendre ma cause : car iamais ma colere ne porta nul preiudice à son seruice, ouy bien à moy & à quelque autre, qui n'a sçeu esquiuer ny se garder de mon humeur, iamais ie ne luy perdis place, bataille, rencontre, ny ne fus cause de luy faire perdre vn seruiteur. La colere ne m'a iamais ietté tant hors de moy, de me faire faire chose preiudiciable à son seruice. Si elle est violente & prompte, aussi elle en dure moins. I'ai tousiours cognu, qu'il vaut mieux se seruir de ces gens là que d'autres. Car il n'y a point d'arriere boutique en eux : & si ils sont plus prompts, plus vaillans

que ceux qui veulent auec leur froideur ſe faire eſtimer plus ſages. Mais laiſſant ce propos ie retourneray à mon voyage.

Ceſte entreprise de Sienne fut l'an 1555.

Le Baron de la Garde en Arger.

Ie trouvay que le Baron de la Garde eſtoit parti auec l'armée, pour aller en Arger, faire auec le Roy d'Arger qu'il luy baillaſt ſon armée : pource que ledit Sieur Baron auoit eſté aduerty que le Prince d'Orie l'attendoit auec vne grande armée ſur le chemin, pour le combattre. Et l'armée du Roy n'eſtoit pas aſſez forte, qui fut cauſe que nous temporiſames quelques iours. Comme donc le Baron fut arriué ayant l'armée d'Arger auec luy, nous nous embarquaſmes à Tollon, & par le chemin rencontraſmes huict ou neuf nauires chargez de bleds, qui venoient de Sicile, & l'apportoient en Eſpagne : leſquels ledit Baron fiſt bruſler, ſauf deux qu'il amena pour fournir ſon armée. Et ainſi allaſmes iuſques à Porte-Herculé, auquel lieu nous fut impoſſible de faire deſcente à cauſe que le Marquis de Marignan auoit ſon camp pres du chemin, qu'il nous faloit tenir, pour aller à Sienne. Qui fut cauſe qu'il nous fallut rembarquer, pour reculler en arriere, & faire la deſcente aupres

d'Escarlin, où monsieur de Stroſſy estoit auec son camp. Là trouuasmes, que le Prieur de Capue auoit esté tué en recognoissant Escarlin, il y auoit deux iours, qui fut vn grand dommage, car c'estoit vn vaillant homme, s'il y en auoit en terre, ou sur la mer, & vn bon seruiteur du Roy. Il estoit frere de monsieur de Stroſſy: & me dit-on qu'il fut tué de la main d'vn païsan, qui luy tira vne arquebuzade de derriere vn buisson. Voyez quel mal-heur qu'vn grand capitaine meure de la main d'vn vilain auec son baston à feu. Nous marchasmes ainsi jusques à Bonconuant, allant tousiours monsieur de Stroſſy vn peu deuant nous, à cause des viures, & là tout le camp fut assemblé.

Le Prieur de Capue tué.

Auant que les Allemans & François fussent arriuez audit Bonconuant, monsieur de Stroſſy se mit deuant le matin, auec les trois mil Grisons, desquels monsieur de Forcauaux estoit Colonnel, & auec les Italiens: afin de faire place aux Allemans & François, qui auoient besoin de loger & reposer deux heures. Ie vins trouuer le soir deuant monsieur de Stroſſy: Et le matin partis auec luy pour arriuer de bonne

heure à Sienne, où nous trouuasmes monsieur de Lansac, qui à nostre arriuée donna à disner à monsieur de Stroſſy, à monsieur de Forcauaux & à moy. Sur l'arriuée des Grisons & des Italiens se dressa vne grande escarmouche à saincte Bonde, vn Monastere de Nonnains prés sainct Marc, qui est vn autre Monastere de Religieux. Le Marquis de Marignan auoit son camp au Palais du Diau, qui est sur le chemin de Florence, prés Sienne un mille: & ce matin mesmes il estoit party pour aller à saincte Bonde assaillir le capitaine Bertholomé de Pesere, lequel monsieur de Stroſſy auoit mis dedans auec sa compagnie. Ledit Marquis auoit laissé ses Italiens audit Palais du Diau, & mené tous les Espagnols & Allemans auec luy: & comme nous disnions l'escarmouche se commença forte & roide à saincte Bonde. Les Grisons & les Italiens firent alte au Pallassot prés Sienne demy mille, & nos Italiens aussi par le commandement de monsieur de Stroſſy: pource qu'il vouloit aduiser plustost où il mettroit tout le camp, & qu'il vouloit aussi, qu'auant que ceux-là fussent logez, les Allemans & François

Escarmouche deuant Sienne.

fussent arriuez : pource que tout à vn coup se logeroient ensemble ; mais n'ayant point encores paracheué de disner, nous oüysmes quelques petites pieces tirer à saincte Bonde, que le Marquis y auoit mené. Alors ie dis à monsieur de Stroſſy ces mots, Monsieur, ceste escarmouche est grande & roide meslée auec de l'artillerie, ils vous emporteront le capitaine Bertholomé de Pesere : ie vous prie allons voir que c'est. Ledit Sieur respondit, allons donc, aussi faut-il que nous allions regarder où nous logerons le camp. Monsieur de Lansac me presta vn cheual Turc poil gris, car ie n'auois point amené mes cheuaux par mer. Lors ie dis à monsieur de Stroſſy, s'il trouueroit bon que i'allasse voir que c'estoit de ceste escarmouche, pendant qu'il iroit regarder auec Messieurs de Lansac & de Forcauaux, où il logeroit le camp. Il me dit qu'il le trouuoit bon, & sortismes par la porte sainct Marc. Ie tiray droit au lieu de l'escarmouche, & eux vn peu à main droite, pour regarder où ils mettroient le camp. Comme i'arriuay de là la Tresse, où se faisoit l'escarmouche, ie n'y trouuay aucun capitaine : & estoit

comme vne escarmouche faite en desordre. Et les ennemis auoient gagné aduantage sur les nostres, car ils les auoient tirez des cottaux prés saincte Bonde, & ramenez iusques aux prez qui sont ioignant la riuiere de la Tresse. Et à mon arriuée ie demanday les capitaines, & n'en trouuay vn seul qui se dit capitaine : dont s'ensuiuoit vn grand desordre. Sur cela i'en vis venir vn sur vn cheual gris : & courus à luy, pour luy demander s'il estoit capitaine : lequel me dit qu'ouy. Ie luy demanday son nom, il me respondit, *io mi chiamo Marioul de santa Flior*, & ie luy dis, *signor capitan io mi chiamo Montluco, andamo insieme.* Or tout le camp auoit desia entendu que ie venois auec le secours : & encores que nous ne nous fussions iamais veus, si est-ce que nous nous recognusmes au nom. Ie le priay de r'allier ses gens pour donner vne cargue aux ennemis, & les ramener contre-mont, ce qu'il fit : & les ramenasmes iusques au haut. Cependant tout au long d'vn cottau l'escarmouche tiroit, & au long des vignes droit au Pallassot, qui est vn petit Palais, au derriere duquel estoient les Grisons. Et au dos

Marioul de santa Flior.

de

de la montagne vn peu auant, l'artillerie que le Marquis auoit à saincte Bonde tiroit. Là tous les capitaines Italiens, & le Sieur Cornelio Bentiuolio qui estoit Colonnel, estoient au coing des vignes tirant à saincte Bonde & à sainct Marc, derriere vn petit Oratoire, au couuert de l'artillerie.

Or depuis le Pallassot iusques au petit Oratoire, il y pouuoit auoir trois cens pas. Le Seigneur Marioul & moy fismes tant, que nous menasmes tout au long du cottau des vignes l'escarmouche sur leurs bras. I'auois amené auec moy le capitaine Charry, qui estoit mon Lieutenant à Albe, auec trente bons soldats, tous lesquels presque estoient Gentils-hommes, n'estant voulu demeurer auec mon frere monsieur de Lioux, à qui le Roy auoit donné le Gouuernement d'Albe, à la supplication & requeste que monsieur de Valence mon frere & moy luy en auions faite. Surquoy il y eust grande dispute : car monsieur le Mareschal de Brissac differoit de l'accepter iusques à ce qu'il eust responce de moy. Et comme il entendit que le Roy estoit resolu de m'enuoyer à Sienne, il m'enuoya vn courier de nouueau, me

Le sieur de Lioux Gouuerneur d'Albe.

priant que ie ne quittasse point le Gouuernement d'Albe, & que ie nommasse mon Lieutenant ou autre, pour commander au Gouuernement iusques à mon retour, m'asseurant qu'il accepteroit celuy que ie nommerois, & que cependant il feroit garder mes gages, tellement que ie ne perdrois rien : & au surplus, que ie considerasse que la charge que le Roy me donnoit à Sienne, ne seroit point de si longue durée que le Gouuernement d'Albe. Mais ie le suppliay tres-humblement d'auoir mon frere pour agreable, l'asseurant qu'il luy seroit aussi affectionné seruiteur que moy : & que quand bien ie retournerois de Sienne, que ie iurois de l'aller trouuer pour luy faire seruice en simple soldat, encore que le Roy ne me baillast aucune charge pour estre pres de luy. Or pour monstrer la complexion de monsieur le Mareschal, ie veux dire & maintenir, que c'estoit vn des bons seigneurs & maistres que cinquante ans y a fut en France, pour ceux qu'il cognoissoit auoir bon zele & affection au seruice du Roy : & si monsieur le President de Birague met la main à la conscience, il en iurera comme moy. Il ay-

moit plus le profit d'autruy que le ſien propre. On ne perdoit rien pres de luy, il faiſoit part & des biens-faicts & de l'honneur. Au reſte il aymoit & honnoroit iuſques aux ſimples ſoldats. Les bons hommes il les cognoiſſoit par leur nom: prenoit l'aduis de tous ſans croire ſa teſte ſeule, comme faiſoit monſieur de Lautrec. Or pour retourner à l'eſcarmouche ie trouuay à l'Oratoire le ſieur Cornelio, & le Colonnel Charamont, que ie n'auois encores veu. Entre ledit Oratoire & ſaincte Bonde il a vn grand chemin, & au long d'iceluy deux petites maiſons, à dix ou douze pas l'vne de l'autre. Nous fiſmes vne cargue aux ennemis au long de ce chemin, & leur oſtaſmes les deux maiſons. Le capitaine Charry ſe ietta dans l'vne, nos Italiens dans l'autre. Ils demeurerent là enuiron trois quarts d'heure touſiours preſque aux mains, de ſorte que le Marquis y desbanda toute l'arquebuzerie Eſpagnolle, & les Italiens meſmes qui eſtoient à leur fort de ſainct Marc: & mit ſix enſeignes Eſpagnolles tout au long du grand chemin pour ſouſtenir l'eſcarmouche. Or la grande eſcarmouche eſtoit à main droite & à

main gauche dans les vignes, de sorte que la cauallerie n'y pouuoit rien faire. Le seigneur Cornelio par l'aduis des capitaines se voulut retirer. Ie luy remonstray qu'il ne falloit poinct qu'il commençast sa retirade qu'il n'eust de la cauallerie, ensemble les Grisons pour le soustenir, vers lesquels ie m'en yrois pour les prier de marcher iusques à moitié chemin du Pallassot à l'Oratoire : & que de mesmes i'yrois prier le Comte de la Mirande qui estoit Colonnel de la cauallerie, & auoit fait alte du costé du Pallassot, en vn vallon derriere vn petit bois : ce qu'ils trouuerent bon : ainsi ie courus aux Grisons, & les priay de vouloir marcher seulement deux cens pas. Le Colonnel qui commandoit sous monsieur de Fourqueuaux, n'y voulut entendre. Ie courus au Comte, & le priay de laisser venir quatre cornettes de gens de cheual, ce qu'il fist : qui furent le Comte de Fontauala, Cornelio, Ioby, le Baron de Rabat, & Serillac mon nepueu, qui conduisoit la compagnie de monsieur de Cipierre. Or comme les cornettes marcherent au galop, ie vis le Sieur Cornelio, qui commençoit à se retirer à l'instance des capi-

Grisons opiniastres.

taines : & courus à luy, & luy remonstray que les six enseignes marchoient : & que c'estoit des Espagnols, car les drappeaux estoient trop grands, qui estoit signe que le Marquis estoit là auec tout le camp : lequel les chargeroit dés qu'il commenceroit à prendre la descente, le priant de tourner au mesme lieu. Ce qu'il fist n'en estant pas à trente pas. Ie tournay aux cornettes, & les arrestay à moitié chemin du Pallassot à l'Oratoire, puis retournay autresfois aux Grisons : lesquels apres que ie leur eus remonstré nostre perte, se leuerent & commencerent à sonner les tabourins, & marcher iusques au costé de la cauallerie. Le Marquis qui vist que la cauallerie & les Grisons se monstroient, voulut retirer les six enseignes du grand chemin. Il n'y auoit chef aucun des nostres qui fut à cheual que moy & le Seigneur Marioul, qui ne m'abandonna iamais. Aussi ie pouuois voir tout ce que l'ennemy faisoit. Alors ie luy dis : voilà les enseignes Espagnolles qui tournent visage ayant veu nostre cauallerie & les Grisons, faites leur, Seigneur Cornelio, vne cargue : car il est temps maintenant. Le Seigneur Marioul des-

Sage aduis du sieur de Montluc.

cend, & mist vne rondelle au bras, & l'espée en la main. Ie dis au capitaine Charry qu'il monstrast ce qu'il avoit tousiours esté, & qu'il fist paroistre à ces estrangers ce qu'vn Gascon sçauoit faire, & qu'il gaignast le deuant de tous. Monsieur de Fourqueuaux auoit amené quatre cens arquebuziers Italiens de Parme, braues hommes, qui estoient joints à l'Oratoire. Ie ne me feray point plus vaillant que ie ne suis, car ie ne descendis pas. Ie faisois desia le Lieutenant de Roy. Et departismes les soldats à main gauche, & à main droite, & au long d'vn grand chemin : & là fismes la cargue qui fust braue, s'il s'en est iamais faite, & telle que nous les ramenasmes iusques à vne descente à main gauche de saincte Bonde où estoit le Marquis, & le demeurant de ses Espagnols & Allemans. Et pource que les Espagnols tenoient iusques sur le bord de la montée, ceux qui auoient prins la fuite donnerent au trauers d'eux : & se remenerent les vns & les autres iusques sur les bras des Allemans. Le Marquis qui vist ce desordre sur ses bras, commença à se retirer par vne vallée, tant qu'il pouuoit,

Desordre des Imperiaux.

ſans ſonner trompette ny tabourin. Ceux qui eſtoient ſortis de ſainct Marc ſe retirerent auſſi en haſte : & en ramenerent les quatre petites pieces, deſquelles ils battoient ſaincte Bonde dans leur fort de ſainct Marc. Et me dit le Marquis, lors que ie ſortis de Sienne, en m'accompagnant enuiron deux mille de la ville, que ſi nous euſſions pouſſé outre, nous mettions ſon camp en deſordre & fuitte, & les deffaiſions : mais nous ne voyions pas ſon deſordre. Le prouerbe des anciens eſt vray. Si l'oſt ſçauoit de l'oſt, mal iroit de l'oſt. Nous nous tinſmes tous heureux d'auoir eſchappé vne ſi grande fortune : & nos ennemis encore plus. Monſieur de Stroſſy qui eſtoit de l'autre coſté de la porte ſainct Marc, en des vallons qu'il y a, diſcourant touſiours auec Meſſieurs de Lanſac & de Fourqueuaux pour l'aſſiette du camp, oyoit bien qu'il y auoit vne grande eſcarmouche : mais il ſçauoit auſſi que tous les capitaines y eſtoient : & ie m'en y eſtois auſſi allé. Ils ne penſerent iamais que la choſe fuſt ſi aſpre, qu'elle eſtoit : à la fin comme ils entendirent le rencontre ſi fort, ils laiſſerent là tout, & coururent à nous,

toutesfois ne peurent arriuer à la cargue, dequoy fut bien marry ledit Seigneur de Stroffi, mefme de ce que l'on ne l'auoit aduertit de ce combat, auffi fut bien monfieur de Fourqueuaux, d'autant que les Grifons, defquels il eftoit chef, eftoient venus iufques à combattre, & que fes arquebuziers auoient combattu. Ie luy dis que ie n'auois nul homme à cheual auec moy, finon le Sieur Marioul, & que ceftuy-là eftoit trop homme de bien, pour laiffer la cargue & l'efcarmouche, car il auoit trois ou quatre enfeignes fous luy. Parquoy ie ne leur pouuois enuoyer perfonne pour les aduertir. Or monfieur de Stroffi auoit mandé le Sieur Robert fon frere au fortir de table en diligence, pour faire auancer les François & Allemans, ce qu'il fit : & les trouua, qui commençoient à boire, lefquels il ne peuft tirer promptement des tables : car ledit Sieur de Stroffi auoit fait mettre à manger dans le grand chemin, & fi l'on ne leur euft rien appreftè là, ainfi comme ainfi, ils fuffent paffez outre, & à point nommé fuffent arriuez fur la chaude du combat, ainfi la bataille eftoit gaignée : mais il faut dire comme l'Italien,

Les Allemans s'amusent à manger pendant le combat.

l'Italien, *Fâ me indeuino, & io te daro danari.* Voylà ce qui se fit le premier iour, que i'arriuay à Sienne, estant si bien remarqué des Siennois & de tous les capitaines Italiens, qui ne me cognoissoient pas, que cela me porta vne grande faueur parmy les Siennois, & parmy tout le camp, courant à cheual parmy les gens de pied, ores çà, ores là : disposant ceux-cy d'vn costé, ceux-là de l'autre, ie leur monstray que ce n'estoit pas la centiéme escarmouche, où ie m'estois trouué.

Or monsieur le Mareschal logea son camp entre porte Noue & porte Tuffe, dans de beaux bourgs qu'il y auoit. Et non seulenent en cest endroit là estoient beaux les bourgs, mais i'oserois bien dire, que si les bourgs de Sienne eussent esté tous ensemble, ils eussent surpassé la ville de grandeur. Car dans les bourgs y auoit de plus beaux Palais, de plus belles Eglises & Monasteres, qu'il n'y auoit dans la ville. Le lendemain matin monsieur de Strossi nous mena sur la muraille de la ville tirant au camp de l'ennemy : & là disputasmes s'il seroit bon de le combattre, les vns le trou-

Conseil sur ce qu'il fallut combattre les ennemis.

uoient bon, les autres mauuais. Ceux qui le trouuoient mauuais disoient, que nous ne pouuions passer pour aller au Palais du Diau, sans passer à la veuë d'vn petit fort, que le Marquis auoit fait entre la petite Obseruance & le Palais du Diau : auquel lieu il y auoit trois ou quatre pieces de grosse artillerie, comme il estoit vray, & que laissant cestuy-là derriere, nous laissions pareillement leur fort de Camolie. Ie proposay, que pour le dommage, que l'artillerie du petit fort nous pouuoit faire, nous passerions vn peu deuant le iour, & laisserions vn enseigne ou deux, pour brider le petit fort, & quant au fort de Camolie, nous y pouuions laisser trois ou quatre compagnies de la ville. Et de ma part qu'auec le demeurant de la ville ie passerois à porte Fontebrande, & aurois monté vne montaignolle au poinct du iour, pour me rendre à la plaine, & tellement à propos, que tout ainsi que nostre camp arriueroit pres du leur, à mesmes temps ie me rendrois si pres d'eux, qu'il faudroit qu'ils entrassent en crainte de nous voir arriuer l'vn d'vn costé, l'autre d'vn autre. Les

Aduis du sieur de Montluc.

Siennois faisoient estat de tirer quatre mille bons hommes dehors. Il y en eust qui tindrent ma proposition, & des Siennois aussi, qui estoit de les combattre, d'autres le contraire. Le ieu ne pouuoit estre, qu'il ne fust bien disputé : car le Marquis auoit trois terces d'Espagnols, sçauoir le terce de Sicille, de Naples, & celuy de Gorsegue (c'est ce que nous appellons regimens) les deux premiers composés de soldats vieux, & celuy de Gorsegue de nouueaux : mais si est-ce qu'il y auoit de bons soldats, & deux regimens d'Allemans, en chacun desquels y auoit douze enseignes, auec quatre ou cinq mille Italiens. Quant à la cauallerie, ie pense que la nostre eust battu la leur : car nous auions de bons capitaines, & de braues cheuaux legers. Au reste nostre camp estoit de dix enseignes d'Allemans, dix de Grisons, quatorze de François, & de cinq à six mille Italiens. De tout ce iour monsieur de Strossi ne peust resoudre ce qu'il feroit pour la diuersité des opinions : toutesfois ie pense que le lendemain il se fust resolu de les aller combattre : car les Siennois en auoient grande

Forces du Marquis.

Forces des Partisans François.

enuie, & croy que ces gens qui eussent combattu pour leur liberté, eussent faict rage: mais le Marquis en fut aduerty, ou son dessein n'estoit pas de demeurer plus là: car il partist vne heure deuant le iour, & si Dieu eust voulu inspirer monsieur de Strossi à ce que ce iour il les fut aller combattre, nous les trouuions le matin deslogez & les combattions sur leur retirade & en desordre. Mais il faut tousiours retourner à ce que i'ay dit cy deuant, *Fà me indeuino & io te darò danari.*

Le Marquis desloge.

Le Marquis print le chemin deuers Mauchaut, auquel lieu monsieur le Mareschal auoit laissé quatre enseignes, où bien le Marquis la tenoit, qui s'en alla à vn autre lieu pres de là, & monsieur de Strossi droict à Mauchaut, ie n'ay bonnement souuenance, lequel c'estoit: mais si est-ce qu'ils demeurerent huict ou neuf iours ayant leurs camps à sept ou huict mille: l'vn allant pour prendre quelque place, & l'autre suiuant pour secourir. Toutesfois le Marquis arriua deuant Mauchaut, & commença à la battre pour la prendre, où bien pour la reprendre. Ie n'y estois point: car i'estois

demeuré à Sienne suiuant l'intention du Roy, & suiuant ma charge. Et sans vne maladie, où ie commençois d'entrer, ie cuide que monsieur de Stroßi m'eust mené auec luy, & eust laißé monsieur de Lansac gouuerneur, comme il faisoit auparauant : mais à la fin, comme monsieur de Stroßi partist, monsieur de Lansac print son chemin à Rome, pour faire sa charge d'Ambaßadeur. Comme le Marquis sentist approcher monsieur de Stroßi, il luy fit place, & leua son artillerie : & se mit vn peu à main droite de la ville, à cent cinquante, ou deux cens pas, & s'ayda de trois petites montaignolles, dans lesquelles il se retrancha, & du costé où estoient les fontaines. Monsieur de Stroßi se vint camper entre le Marquis & la ville, au long d'vn grand chemin creux, qu'il y auoit. Or monsieur de Stroßi se mettoit si pres, pour combattre le Marquis, s'il le pouuoit tirer hors de son retranchement, là demeurer sept ou huit iours regardans à qui deslogeroit le premier. Le Marquis cognoißant bien que s'il deslogeoit le premier, monsieur de Stroßi le combattroit, ce que le Marquis ne vou-

Le sieur de Lansac Ambaßadeur à Rome.

loit faire : car il luy estoit defendu expressément de rien hazarder, comme il nous a esté dit depuis par Dom Iean de la Lune mesmes, qui estoit auec le Marquis, lequel estoit vn braue Espagnol.

Dom Iean de la Lune.

Or entre les deux armées n'y auoit qu'vn champ, qui ne duroit pas cinquante pas, dans lequel se faisoient les escarmouches des gens de pied, lesquelles les nostres perdoient presque tousiours, à cause de l'artillerie, que le Marquis auoit mis sur ces trois montaignolles, de sorte que monsieur de Stroßi perdist plus de gens par leur artillerie, que par leurs arquebuzades. Ledit Sieur de Stroßi ne tenoit qu'vne fontaine, vers laquelle l'artillerie d'vne des montaignolles tiroit, & y endommageoit beaucoup de gens, tellement qu'il falloit, que la nuict l'on allast prendre l'eau. Monsieur de Stroßi ne pouuoit mettre sa cauallerie en bataille, que l'artillerie des montaignolles ne l'endommageast : & me dit-on qu'en trois ou quatre iours il y auoit esté tué plus de six vingts hommes ou cheuaux, de sorte que la cavallerie en estoit toute espouuentée, & nos gens de pied en estoient de mesmes.

L'artillerie nuit aux François.

Monsieur de Stroßi s'opiniastroit à ne vouloir desloger le premier, sur l'esperance qu'il auoit que le Marquis deslogeroit, afin de le combattre, & aussi qu'il ne luy vouloit donner cest aduantage qu'il le fit partir le premier. L'vn & l'autre auoit bon cœur & la gloire en recommandation. Mais il vaut mieux faire les affaires de son Maistre sans se mettre sur le point de l'honneur. I'entens si ce n'est vne honte toute descouuerte. Il m'aduertissoit tous les iours de tout ce qui se faisoit, ensemble le Senat. Aussi tous les iours nous estions au conseil, pour disputer de ce que monsieur de Stroßi nous escrivoit. Ie l'aduertissois à toute heure & le priois de ne se consommer là en la perte, pour laquelle les soldats des ennemis demeureroient en cœur & les siens en peur. Autant luy escriuoient les Seigneurs du Senat : mais il auoit si grande enuie de combattre le Marquis, que ceste enuie luy ostoit la cognoissance de la perte, qu'il faisoit. Ie mourois d'enuie d'y aller : mais le Senat n'en fut d'aduis. A la fin il m'escriuit, que dans deux iours il se retireroit à la veuë de son ennemy droict à Lusignano. Ie luy despeschay

incontinent vn gentil-homme, qui estoit pres de moy, nommé le Sieur de Lecussan, & le priay de ne faire point sa retraicte de iour, puis que la perte des escarmouches estoit tombée sur les siens (car par mal-heur les deux iours derniers nos gens auoient plus perdu que tous les autres.) Et quelque chose que l'on luy sceust conseiller au contraire, ie le suppliois de me croire, & de faire sa retraicte de nuict : car il n'y auoit que deux milles iusques à Lusignano : & le priois qu'il se souuint, que le Roy François se retira deuant Landrecy en ceste sorte : & tant s'en faut qu'il en fut blasmé, qu'au contraire il en fut estimé, & luy fut attribué à la plus grande sagesse, qu'il fit iamais, par tous les Princes & Potentats de la Chrestienté. Et neantmoins il n'auoit fait aucune perte aux escarmouches, l'aduertissant que iamais iusques icy, ie n'auois veu faire vne bonne retraicte en ceste sorte aux amis & ennemis, si ceux qui la faisoient estoient suyuis de pres. Et luy mis en auant la retraicte que voulurent faire Messieurs de Montegean & Boisi à Brignolles, lesquels ne se voulurent retirer sans

Aduis du sieur de Montluc sur le dessein de monsieur de Strossi.

voir l'ennemy, quelque conſeil que les capitaines, qui eſtoient auec eux leur donnaſſent, qui fut cauſe qu'ils furent defaits à vn quart de lieuë du logis : Monſieur Dannebaut, qui pour lors eſtoit Mareſchal de France à Teroanne : Monſieur Dauſſun à Carignan, & prou d'autres que ie luy nommois. Et puis qu'vn ſi grand Roy que le noſtre, & grand guerrier, comme il eſtoit, en auoit eſté loué de tout le monde, qu'il en deuoit prendre exemple, attendu auſſi que tant de vaillans capitaines s'eſtoient perdus en faiſant la retraite à la teſte de l'ennemy : que par telle perte, ſi elle aduenoit, il pouuoit penſer que deuiendroit la ville de Sienne. Bref, monſieur de l'Eſcuſſan me rapporta qu'vne fois monſieur de Stroſſy s'eſtoit reſolu de la faire en ceſte ſorte : & ſans vn homme mal-heureux qu'il auoit auprés de luy, nommé Thomas d'Albene, il ſe retiroit en la façon que ie luy conſeillois. Mais comme il y a des gens au monde que Dieu a faits heureux, il en a fait d'autres pour eſtre mal-heureux, comme eſtoit ce Thomas. Car il luy remonſtra tant de choſes, que finalement il fiſt changer

Retraites à la veuë des ennemis dangereuſes.

Thomas d'Albene cauſe du mal-heur de Monſieur de Stroſſi.

l'opinion à monsieur de Stroſſy, qui me manda qu'il eſtoit reſolu de ſe retirer à la veuë de ſon ennemy. Et pour monſtrer qu'il ſe vouloit retirer ainſi que ie luy conſeillois, ledit ſieur fiſt partir à vne heure de nuict deux canons qu'il auoit droit à Luſignano: auquel lieu ie cuide que les canons eſtoient deſia arriuez, car il n'y auoit que deux petits milles, auant qu'il changeaſt l'opinion qu'il avoit prinſe. Et il eſtoit quatre heures de nuict auant que monſieur de l'Eſcuſſan le laiſſaſt, qui m'apporta ſa réſolution, & arriua enuiron les ſept heures du matin à la mode de France. Or c'eſtoit en Aouſt, ſoudain ie mandé à la Seigneurie, que ie les priois de ſe vouloir trouuer tous au Palais; parce que i'auois à leur communiquer quelque choſe d'importance, ce qu'ils firent. Or ma maladie me croiſſoit de plus en plus: car elle ſe tourna en fiévre continuë auec diſſenterie: neantmoins ie me rendis au Palais enuiron les neuf heures: & alors commençay à leur dire en Italien, lequel lors ie parlois mieux, qu'à preſent ie ne ſçaurois eſcrire. Voilà pourquoy ie l'ay couché en François: afin auſſi que les Gentils-

Le ſieur de Montluc malade.

hommes Gascons, qui n'entendent gueres ce langage, & qui liront, comme ie m'asseure, mon liure, n'ayent la peine de se le faire interpreter, me ressouuenant à peu prés de ce que ie leur dis. Et croy certes, que ie n'y manque pas dix mots : car tout mon discours fait, estoit autant que la nature m'en auoit peu apprendre sans nul art.

Harangue du sieur de Montluc aux Siennois.

Messieurs, ie vous ay prié de vous assembler pour vous remonstrer quatre choses, qui sont de grande importance, & ce à cause que monsieur de Stroßy m'a mandé ceste nuict par le Seigneur de l'Ecussan, la resolution qu'il auoit prise de se retirer à ce matin de plein iour à la veuë de son ennemy, iusques à Lusignan. Vous sçauez les prieres que nous luy auons faites de vouloir prendre garde à ceste retraite, & mesmement ce que ie luy enuoyay dire par le Seigneur de l'Ecussan. Ce qu'il a bien gousté au commencement, ayant vne fois resolu de faire comme le Roy François fist deuant Landrecy. Toutesfois par ie ne sçay quel mal-heur il se laisse gouuerner à vn homme qu'il a prés de luy, nommé Thomas d'Albene, le-

quel luy a fait changer d'aduis : parce qu'il luy fait accroire que ceste retraite de nuict luy sera honteuse. Dieu vueille que le mauuais conseil de ce Thomas ne luy soit honteux, & dommageable, & à vous aussi. Or attendant, Messieurs, quel succez aura ce combat, i'ay à vous remonstrer quatre choses : La premiere, & qui plus vous touche, c'est qu'il vous souuienne que vous estes Souverains en vostre Republique : que vos Predecesseurs vous ont laissé cest honnorable tiltre de pere en fils : que ceste guerre ne vous amene autre chose que la perte de vostre Souveraineté. Car si les ennemis demeurent victorieux, il ne vous faut esperer rien plus, sinon que comme vous estes Souuerains, vous demeurez esclaues & subjets : qu'il vous vaut beaucoup mieux mourir les armes en la main pour soustenir cest honnorable tiltre, que viure, & le perdre ignominieusement : La seconde, c'est que vous consideriez l'amitié que le Roy mon Prince vous porte, lequel ne pretend autre bien de vous, sinon que vostre amitié soit reciproque à la sienne : & que comme liberalement il vous a prins en sa pro-

tection, que vous ayez ceste ferme fiance en luy, qu'il ne vous abandonnera pas. Car si pour vn petit coup de fortune vous vouliez changer d'opinion, regardez au peu d'estime que l'on auroit de vous autres. Il n'y auroit Prince sur la terre, qui vous voulut aider ni secourir, si vous vous monstriers legers & muables. Et pour toutes ces considerations, ie vous prie vouloir estre constans, & vous monstrer magnanismes & vertueux en l'aduersité, lors que les nouuelles vous viendront de la perte de la bataille: laquelle ie crains beaucoup, veu l'aduis que monsieur de Stroſſy a prins: toutesfois Dieu vueille destourner tout mal-heur. La tierce est, que vous considederiez l'estimation en laquelle vos Predecesseurs sont morts: & laquelle ils vous ont laissé pour heritage, pour s'estre dit tout à iamais les plus vaillans & belliqueux de toute l'Italie, laissans honnorable memoire des batailles, qu'ils ont gaignées, nation contre nation. Vous vous dites aussi estre sortis des anciens belliqueux Romains, & vous dites leurs vrais enfans legitimes, portans leurs armes anciennes, qui est la Loune auec Remus & Romulus,

Le sieur de Montluc presage la perte de la bataille.

Les Siennois sortis des Romains au dire du sieur de Montluc, mais ils sont issus des Gaulois.

fondateurs de leur ſuperbe Cité, la capitale du monde. Doncques, Meſſieurs, ie vous prie vous vouloir ſouuenir, qui vous eſtes, & qui ont eſté les voſtres. Et ſi vous perdez ce beau tiltre, quelle honte & infamie ferez vous à vos peres, & quel argument donnerez-vous à vos enfans, de maudire l'heure qu'ils seront ſortis de tels peres, qui de liberté les auront mis en ſeruitude? La quatre ſera pour vous remonſtrer, que comme i'ay parfaite fiance, que vous vous monſtrerez vertueux & magnaniſmes, & que vous prendrez en bonne part toutes les remonſtrances que ie vous ay faites, qu'auſſi vous vous reſoudrez promptement à donner ordre à tout ce qui ſera neceſſaire, pour la conſeruation de voſtre ville: car de la bataille ie vous la baille pour perduë, non qu'il vienne de la faute de monſieur de Stroſſy, mais pour la perte que nous auons deſia faite aux eſcarmouches. Car il eſt impoſſible que noſtre camp ne ſoit demeuré en crainte, & celuy de l'ennemy en courage. C'eſt l'ordinaire à celuy qui eſt victorieux d'auoir le cœur enflé, & au battu de trembler de peur. Les petites

Malheureux preſages.

pertes aux eſcarmouches, qui ſont auantcourriers de la bataille, ne preſagent iamais que perte & dommage. Et d'autre part il faut que ceux qui ſe retirent, monſtrent le dos à l'ennemy. Et encores que l'on tourne quelquefois viſage, touſiours faut-il s'acheminer. Il n'eſt poſſible que l'on ne rencontre quelque haye ou foſſé, là où il faut que l'on paſſe ſouuent en deſordre. Car en matiere de retraite on veut eſtre des premiers, parce qu'ordinairement la peur & la crainte ſont aux deux coſtez qui accompagnent ceux qui ſe veulent retirer. Et pour peu que l'on ſoit haſté, tout eſt perdu, ſi l'ennemy a ſeulement la moitié du courage que doiuent auoir les hommes.

La peur accompagne les retraites.

Souuenez-vous, Meſſieurs, de la bataille qu'Hannibal gagna contre les Romains à Cannes prés de Rome. Les Romains qui eſtoient dans la ville ne penſerent iamais qu'il fuſt poſſible que les leurs fuſſent vaincus, & ne pouruеurent, ny donnerent aucun ordre à leurs affaires : tellement que quand les nouuelles leur vindrent de la perte, ils entrerent en vne ſi grande peur, que les portes de Rome demeurerent trois iours & trois nuicts ouuertes,

Bataille de Cannes.

ſans qu'homme oſaſt aller les fermer. Et ſi Hannibal euſt ſuivy ſa victoire, ſans aucune difficulté il eſtoit entré dedans. Tite-Liue a deſcrit ceſte hiſtoire. Or doncques, Meſſieurs, donnez ordre tout à ceſte heure à vos portes: & eſliſez des hommes pour en prendre la charge. Et faites que l'eſlection ſoit des plus gens de bien, & des plus fidelles qui ſont parmy vous. Faites crier par la ville dés à ceſte heure que tous ceux qui ont bleds & farines aux moullins, ſe haſtent de les faire moudre, & d'apporter tout dans la ville. Faites que tous ceux qui ont grains ou autres viures dans les villages, les retirent incontinent dans la ville, à peine que l'on les bruſlera, ou qu'on les donnera au ſac, ſi dans demain à l'entrée de la nuict tout n'eſt retiré: & ce afin que nous puiſſions auoir viures, pour attendre le ſecours que le Roy nous enuoyera. Car il n'eſt pas ſi petit Prince, que comme il a eu la puiſſance de vous enuoyer ſecours, qu'il n'en aye encores pour vous en enuoyer dauantage. Faites commandement à vos trois Gonfaloniers de tenir toutes leurs compagnies preſtes à l'heure qu'ils ſeront mandez.

Prouidence du ſieur de Montluc.

Et

Et pour ce que ma fiévre me trauaille, ie suis contrainct me retirer au logis, attendant les nouuelles de ce que Dieu nous donnera. Et vous, pouruoyez tout incontinent à ce que ie vous ay remonstré, vous offrant pour le seruice du Roy nostre Maistre, & le vostre particulier, non seulement ce peu d'experience que Dieu a mis en moy, mais ma propre vie.

Ainsi me despartis d'eux, lesquels incontinent resolurent de prendre patience en la fortune que Dieu leur enuoyeroit, & de manger iusques à leurs enfans, auant que de se desister, pour quelque mal-heur qui leur sçeust aduenir, de la protection & amitié du Roy. Ie cogneus dés lors à leur care & à leur langage, que ces gens estoient bien resolus de garder leur liberté, & l'amitié qu'ils m'auoient promise & iurée. Et à la vérité leur resolution me resioüyt fort. Ils firent faire tout incontinent le cry. Tout le monde couruft aux champs retirer ce qu'ils y auoient. Et sur les cinq heures du soir, comptant à la mode de France, arriua le capitaine Combas maistre de camp de l'infanterie Françoise, qui me vint aduertir que la bataille

Monsieur de Stroffi deffait le 3 Aoust 1555.

estoit perduë, & que monsieur de Stroſſy estoit bleſſé à mort, lequel on auoit mis ſur des perches pour l'emporter à Montalſin: & que la nuict meſme tout ce qui estoit eſchappé du camp, ſeroit aux portes de Sienne. Ie vous laiſſe penſer en quel estat ie me trouuay, eſtant malade d'vne fiévre continuë, & d'vne diſſenterie, voyant le chef mort, ou autant valoit. N'ayant que quatorze ou quinze iours que i'eſtois arriué parmy ceſte Republique, n'y cognoiſſant perſonne du monde, & ne ſçachant qui eſtoit bon François ou non. Il faut tant de temps pour cognoiſtre les hommes. Monſieur de Stroſſi ne m'auoit laiſſé que cinq compagnies Italiennes, deſquelles ie n'en cognoiſſois vn ſeul capitaine. Il les auoit laiſſez dans la Citadelle, & dans le fort de Camolie, qui eſtoient les clefs de la ville. I'enuoyay le capitaine Combas pour en dire les nouuelles à la Seigneurie au Palais, leſquels ne s'en esbayrent aucunement, ains dirent au capitaine Combas, qu'il y auoit deux ou trois iours que ie leur diſois que ceſte retraite eſtoit dangereuſe: Et qu'encores aux remonſtrances que ie leur

auois faites, ils tenoient la bataille pour perduë : mais que pour cela ils ne changeroient point de la bonne volonté qu'ils portoient au Roy, ny de l'esperance qu'ils auoient d'estre secourus de luy.

Instruction aux capitaines.

Ne trouuez estrange, capitaines mes compagnons, si presageant la perte d'vne bataille ie l'asseurois ainsi aux Siennois. Ce n'estoit pas pour leur desrober le cœur, ains pour les asseurer : afin que la nouuelle venant tout à coup, ne mist vne espouuente generale par toute la ville : cela les fait resoudre : cela les fait aduiser à se pouruoir. Et me semble que prenant les choses au pis, vous ferez mieux que non pas vous asseurer par trop. Chacun sur ce que ie leur auois dit, s'estoit resolu. On traisnoit tout dans la ville. Le matin au point du iour arriua l'infanterie. Car la caualllerie en avoit amené monsieur de Stroссy : aussi n'y auoit il rien à manger pour les cheuaux. Le Colonnel Reincroc, & le Seigneur Cornelio Bentiuoglio vindrent à mon logis. Nous arrestasmes que le Reincroc feroit six enseignes de dix qu'il en auoit, le Seigneur Cornelio six d'Italiens, & le capitaine

Combas six des Françoises : & tout le reste s'en iroit à Montalsin. Les troupes n'entrerent iamais dans la ville que l'eslection ne fust faite, & auec le reste nous fismes aussi partir les cinq enseignes d'Italiens, pour s'en aller audit Montalsin, auquel lieu i'escriuis à monsieur de Strossi sur l'asseurance que m'auoit donné le Seigneur Cornelio, qui auoit encore esperance en sa vie, pour l'asseurer de l'ordre que i'y auois donné, lequel il trouua fort bon. Le Marquis ne sçeust poursuiure sa victoire : car s'il l'eust fait, tout le camp estoit mis en pieces. Et tout le monde n'eust sçeu sauuer monsieur de Strossi, que le Duc de Florence ne l'eust fait mourir cruellement. C'est la faute ordinaire des victorieux. Vous Seigneurs generaux des armées, qui viendrez apres nous, faites vous sages aux despens de tant d'autres, & ne vous laissez ainsi transporter à la ioye pour vne bataille gaignée. Suiuez vostre pointe, ne donnez tant loisir à vostre ennemy de se r'auoir. Le Marquis n'arriua iusques au lendemain à Lusignano : car il craignoit que monsieur de Strossi ne r'aliast encores son camp, veu qu'il n'auoit point perdu

Le Marquis ne sçait user de sa victoire.

de ſa cauallerie, ne ſçachant point que ledit Seigneur de Stroſſi fuſt bleſſé. Le Marquis ne vint de trois iours deuant Sienne. Ie ne mets point icy comme la bataille fuſt combattuë ny perduë, pour ce que ie n'y eſtois point, & que auſſi il y auoit de la diſpute, qui auoit bien fait ou mal fait. Cecy eſt comme vn procés, il faut oüir toutes les parries auant qu'en donner Arreſt. Car i'ay oüy les Griſons & les Italiens, que les François & les Lanſquenets accuſent d'auoir mal fait (mais ils le nient) & encores pis la cauallerie. Autres diſent & aſſeurent qu'il y euſt de la trahiſon. Or ie n'en ſçay rien, ie n'en parle que par oüy dire. Ie retourneray touſiours à noſtre propos, que ces retraites de iour à la barbe de l'ennemy ſont ſi dangereuſes, qu'il les faut éviter ſi l'on peut, ou pluſtoſt hazarder le coup tout entier.

Diſpute de la perte de la bataille.

Monſieur de Stroſſi demeura iuſques au treizieſme iour que l'on le tenoit pour mort: toutesfois il n'arreſtoit pour cela d'enuoyer capitaines deuers la Romanie pour auoir des gens & garnir toutes les places de la Marine, & ce qui eſtoit aux enuirons

Diligence du ſieur de Stroſſi.

de Montalſin, de gens de pied, & de gens de cheual. C'eſtoit vn homme fort prudent & ſage : mais il eſt impoſſible d'eſtre touſiours ſuiuy du bonheur. Or me voyant à l'extremité, & pres de la mort, eſtant abandonné des Medecins, ie baillay la charge de commander au Seigneur Cornellio. Monſieur de Stroſſi entendant mon extremité, deſpeſche en poſte à Rome pour faire venir monſieur de Lanſac pour y commander : lequel arriué qu'il fuſt à Montalſin, l'on luy conſeilla de s'en venir de nuict à pied auecques deux guides & vn ſeruiteur, hors des grands chemins, & que plus facilement il ſe ſauueroit. Mais comme il fuſt pres de Sienne, des ſoldats qui alloient à la guerre le rencontrerent, leſquels le prindrent & l'amenerent au Marquis, & du Marquis à Florence, là où il demeura priſonnier tant que la guerre dura, & d'auantage. Ledit ſieur de Lanſac fuſt là mal conſeillé : car il auoit aſſez de moyen de paſſer, s'il euſt ſçeu bien conduire ſon affaire. S'il fuſt venu, ie croy que ie fuſſe mort, car ie n'euſſe eu rien affaire. I'auois l'eſprit tant occupé à ce qui me faiſoit beſoing, que ie n'a-

Le ſieur de Montluc malade à la mort.

Le ſieur de Lanſac pris.

uois loiſir de ſonger à mon mal. Monſieur de Fourqueuaux fuſt priſonnier & bleſſé à la bataille, & le capitaine Balleron Colonnel de l'infanterie Françoiſe, & pluſieurs autres de quatre à cinq mille. On me dit que de ſa perſonne, ledit ſieur de Stroſſi fiſt acte d'vn preux & vaillant capitaine. Voila le ſuccés du malheur de la bataille.

Ceſte hiſtoire pourroit bien ſeruir à ceux qui ont tant d'enuie de faire des retraites à la veuë de l'ennemy. Ie conſeillerois touſiours que l'on ſongeaſt pour combattre, comme i'ay dit, mais non pour ſe retirer. Car ie ne trouue point au fait des armes choſe ſi difficile qu'vne retraite. Celle de monſieur le Conneſtable à ſainct Quentin nous en donne encores ſuffiſante preuue. Lequel ſçauoit en ſon temps enſeigner & monſtrer aux capitaines ce qu'ils deuoient faire: neantmoins le mal-heur porta, qu'il ne ſceuſt prendre pour luy ce qu'il auoit de couſtume de départir aux autres. Et veux dire, que s'il euſt eſté bien ſecouru des capitaines de gens de pied qui eſtoient demeurez dehors aueccques luy, que peut eſtre il euſt fait ſa retraite. Car il ne falloit que hazarder

trois ou quatre cens arquebuziers aupres de Monſieur le Mareſchal de ſainct André, leſquels euſſent bien gardé au Comte Dayguemont, de recognoiſtre le deſordre qui eſtoit parmy le bagage, lequel eſtoit encores meſlé parmi la cauallerie. Car il n'euſt iamais chargé ledit ſieur Mareſchal, s'il euſt eſté ſecondé des arquebuziers. D'autant que ledit Comte n'auoit pas vn homme de pied: & monſieur le Conneſtable euſt eu vne grande demie heure de temps à s'acheminer, comme il auoit deſia commencé de faire: & cependant euſt gaigné le bois pour ſauuer ſon infanterie, & ſe fuſt retiré avec toute ſa cauallerie à la Fere. Et ainſi ne ſe pouuoit perdre que les arquebuziers auec partie de la cauallerie de monſieur le Mareſchal: & valoit mieux que cela ſe perdiſt, que le chef & le tout, comme il fiſt. I'en ay parlé à des capitaines de gens de pied, qui ſont encore en vie, & leur remonſtray comme on n'auoit eu l'entendement de comprendre cela: Que moy n'ayant que dix huict ou dix-neuf ans, i'auois bien cognu à ſainct Iean de Lus, à la retraicte du capitaine Carbon & de monſieur

La deſfaite de Monſieur le Conneſtable à ſainct Quentin.

Faute en la retraicte à S. Quentin.

monſieur de Grammont, qu'il falloit hazarder vne petite partie, pour ſauuer le tout. Et en fis l'experience comme i'ay au commencement eſcrit. Ils s'excuſoient ſur le maiſtre de camp, & le blaſmoient fort. Tous ces exemples ay-ie mis par eſcrit, qui peuuent ſeruir à l'aduenir. Et ſuis contrainct redire ſouuent ceſte meſme faute, qui ſe fait ſur les retraictes pour les grands inconueniens qui en aduiennent, pour cauſer la perte d'vne bataille. Elle ne ſeroit pas tant à regretter, lors que la bataille, & le combat eſt reſolu, & qu'vn chacun ſçait ce qu'il peut. Mais d'eſtre battu en ſe voulant retirer, cela eſt inſupportable.

Aduis aux generaux, es ardées.

Voyez Lieutenans de Roy combien ces fautes importent. Celle de ſainct Quentin mit ce Royaume en danger & fut cauſe qu'il falluſt quitter toutes nos conqueſtes : celle-cy mit les affaires du Roy en Italie en mauuais eſtat. N'ayez donc honte aucune de vous couurir de la nuit : tant s'en faut que cela ſoit honteux, qu'il eſt honorable de ſe iouer & mocquer de l'ennemy, qui vous attend, lequel au iour ne trouue que le giſte : il vous ſera bien plus vilain & plus honteux

d'eſtre battus en tournant le dos. Si vous auez tant de honte combattez de par Dieu à bon eſcient. Tenez vous de pied coy dans voſtre fort, ſi vous l'auez tant ſoit peu auantageux, & là attendez ou que voſtre ennemy ſe laſſe, ou qu'il vous vienne combattre & vous attaquer : & ainſi vous ioüerez à boule veuë, comme on dit.

Le Marquis de Marignã deuant Sienne.

Or le Marquis logea le terzo de Corſegue à la petite Obſeruance, & le terzo de Secille à la Chartrouſe, & les retrancha bien fort, de ſorte que nous ne pouuions aller à eux. Et luy auec tout le demeurant de ſon camp demeura à Arbierotte, & partie de ſa cauallerie à Bonconuent. Il ſe fioit que la garniſon, qu'il auoit au fort de S. Marc battroit toutes les nuits l'eſtrade du coſté de Fontebrande : afin qu'il n'entraſt viures dedans Sienne : mais il ne ſçeut ſi bien faire, qu'il n'y entra des vaches & des bœufles par l'eſpace de ſix ſemaines. Ie penſe que ce qui retenoit là le Marquis, eſtoit qu'il attendoit ma mort & celle de monſieur de Stroſſi, ſe fiant que meſſieurs de Lanſac & de Fourqueuaux prins, nos gens eſtans ſans chef François, prendroient party

Eſperances du Marquis.

de se retirer : toutesfois monsieur de Stroffi guerit. Et pour ce qu'il fust aduerty, que i'étois mort, à cause qu'on me tint trois iours en cest estat, n'entrant personne dans ma chambre que les Prestres, pour avoir soing de mon ame, car le corps estoit abandonné des medecins, on manda à monsieur de Stroffi, que i'estois mort. Monsieur de Stroffi qui vist monsieur de Lansac prins & moy mort, se hazarda de Montalsin pour se venir ietter dans Sienne : & partist l'entrée de la nuict de Montalsin auecques six enseignes de pied & deux compagnies de gens de cheual, l'vne desquelles Serillac mon nepueu conduisoit, lequel aduisa auant que partir, d'emprunter trois ou quatre trompettes de ses compagnons, se craignant qu'il aduiendroit ce qu'il aduint. Car monsieur de Stroffi ne sçeust faire son partement si secret, que le Marquis n'en fust aduerty : & le vint attendre auec tout son camp vers Fontebrande, & au long de la riuiere de la Tresse. Monsieur de Stroffi auoit mis tous ses gens de pied deuant, & sa cauallerie derriere, lequel estoit monté sur vn fort petit cheual ayant sa iambe en escharpe à

Le sieur de Stroffi au secours de Sienne.

l'arſon de la ſelle , & l'Eueſque de Sienne auec luy. Et comme nos gens de pied Italiens arriuerent aupres de l'embuſcade des ennemis , les ennemis leur coururent ſus auec telle eſpouuante , que ſans faire guerre de reſiſtance ſe mirent en fuitte , & porterent par terre monſieur de Stroſſi , lequel ſe ietta & l'Eueſque auec luy , parmy des ruines de quelques maiſons rompues tenant ſon cheual par la bride. Le bruit fuſt ſi grand , que l'on le pouuoit oüyr à Sienne : car il n'y auoit pas du tout vn mil. Les ennemis executoient leur victoire , à trauers deſquels Serillac donna auec ſes trompettes. Et comme ils entendirent tant de trompettes : & voyant noſtre cauallerie parmy eux , tournerent viſage en routte & en fuitte ſur le Marquis , qui eſtoit derriere auec ſes Allemans , qui fut contrainct voyant le deſordre ſe retirer à Arbietorte. Or ceux qui auoient fait la cargue , & qui auſſi l'auoient prinſe , c'eſtoient Eſpagnols & Italiens enſemble , & ainſi les noſtres s'enfuirent d'vn coſté , & les ennemis d'vn autre. Deux ou trois cents Italiens des noſtres gaignerent les murailles de

Danger du ſieur de Stroſſi.

Fuitte & épouuante des

Sienne, d'autres s'enfuirent à plus de douze mil de là, & des vieux capitaines, que monſieur le Mareſchal eſtimoit beaucoup. Mais les plus vaillans hommes du monde ayans perdu le iugement, penſant tout perdu, ne ſçauent où ils en ſont. Voyez combien les hazards de la guerre ſont grands, & combien il eſt vilain de prendre la fuite ſans veoir le danger apparent. Sur ces entrefaites le iour commence à venir. Serillac ſe trouue n'ayant perdu que trois ou quatre de ſa compagnie qui s'en eſtoient fuys auec les gens de pied: & croy que de l'autre compagnie n'en demeura pas beaucoup: car il n'y auoit qu'vn Lieutenant, qui la commandaſt. Monſieur de Stroſſi, qui ſe vid ſans ouyr aucun bruit, remonte à cheual aſſés mal aiſément, & commence à recognoiſtre notre cauallerie, qui auoit fait alte, & regardoit Serillac s'il ſe trouueroit parmy les morts. Et comme il le void venir à luy, ie vous laiſſe penſer quelle ioye eurent l'vn & l'autre: & ainſi s'acheminerent droict à la ville. Or ie veux dire que monſieur de Stroſſi fit là une des plus grandes folies, que iamais homme de ſon

deux armées.

Seril'ac rencontre monſieur de Stroſſi.

eſtat ait faite, comme ie luy ay dit cent fois depuis. Car il ſçauoit bien, que s'il eſtoit prins tout le monde ne l'euſt ſçeu ſauuer, que le Duc de Florence ne l'euſt fait mourir honteuſement, pour l'inimitié iurée, qu'il luy portoit. Et encores que Serillac fuſt mon nepueu, ſi luy donrai-ie ceſte loüange & reputation auec la verité, qu'il fuſt cauſe du ſalut de monſieur de Stroſſi. Ie le puis bien eſcrire, puis que le ſieur de Stroſſi meſme le diſoit. Sa compagnie eſtoit fort bonne, eſtant la plus part Gaſcons & François: car c'eſtoit la vieille compagnie de monſieur de Cipierre. Il n'arriua à la ville, des capitaines que Caraffe, qui depuis a eſté Cardinal, & vn autre, comme l'on me dit, du nom duquel ne me ſouuient: & deux ou trois cens ſoldats, leſquels monſieur de Stroſſi ne voulut point qu'entraſſent dans la ville, ains la nuict apres les renvoya auec ce capitaine, & retint Caraffe auec luy.

Or comme monſieur de Stroſſi fut dans la ville, il demanda nouuelles de moy: l'on luy dit, que depuis quatre iours on commençoit à auoir quelque peu d'eſperance de ma vie.

Monſieur de Stroſſi vint deſcendre deuant mon logis, & l'Eueſque, & ledit gentilhomme, & me trouua ſi extenué, que les os m'auoient percé la peau en pluſieurs lieux: & me reconforta le plus qu'il peuſt: & là demeura douze iours attendant ce que Dieu feroit de moy. Et comme il vid que de iour à autre ie recouurois ſanté, delibera le treiſieſme à l'entrée de la nuict ſortir ſans en dire mot à perſonne qu'à moy. Et vn peu deuant qu'il montaſt à cheual, luy & l'Eueſque me vindrent dire Adieu, ſçachant bien que ſa preſence feroit opiniaſtrer dauantage le Marquis: & auſſi qu'eſtant dehors il auroit le moyen de me ſecourir, qui luy promis d'attendre iuſques aux derniers abois. Le Marquis auoit ietté des gens par tous les chemins. Et par là où ledit Marquis ne penſa iamais qu'il paſſaſt, il print ſon chemin ſortant à la porte Camollia, & deſcendit à main droicte dans le vallon, laiſſant le fort de Camollia au deſſus, & s'en alla au long du ruiſſeau tirant au palais du Diau. Monſieur de Stroſſi s'acheua là de guerir: car il s'arma & monta ſur vn bon cheual. Il rencontra quarante ou cin-

Viſite le ſieur de Montluc.

Le ſieur de Stroſſi ſort de Sienne.

quante ſoldats à pied ennemis, qui luy donnerent l'alarme : toutesfois il marcha touſiours, & ne ſe perdit que quelques valets d'aucuns, qui eſtoient ſortis de la ville, pour s'en aller auec luy. Ce ne fuſt pas ſans danger. En peu de iours il eſchappa trois grandes fortunes. Peu apres ſon depart ie recouuray ma ſanté, & me fis porter par la ville ſur vne chaire. Le Marquis ne perdant point temps nous brida de toutes parts. Tous les iours il ſe faiſoit de belles eſcarmouches. Ie cogneus bien que le Marquis me vouloit auoir par faute de pain. Voylà pourquoy ie fis ceſte Harangue aux capitaines que i'aſſemblay.

Harangue du ſieur de Montluc aux Capitaines dans Sienne.

Meſſieurs, ie croy qu'il n'y a nul de nous, qui ne deſire ſortir à ſon honneur & reputation de ce ſiege. Le deſir de l'honneur nous y a amenez. Vous voyez que nous ſommes icy pour long temps, car il ne faut pas que nous penſions, que l'ennemy ſe leue iamais d'icy, qu'il ne nous aye d'vne façon ou d'autre : car de la priſe de ceſte place dépend ſa victoire. Or vous voyez que le Roy eſt bien loing de nous, & qu'il ne nous peut ſecourir, qu'auec un long temps. Car il faut

qu'il preigne noſtre ſecours d'Allemagne & de France : parce que les Italiens ſans autre nation ne ſeroient aſſez forts pour faire leuer le ſiege aux ennemis, qui ont non ſeulement des Italiens, mais de toutes nations. Et pour attendre le ſecours il nous faut auoir vne longue patience, en eſpargnant nos viures tant qu'il nous ſera poſſible. Et pour ceſte occaſion i'ay à vous remonſtrer, que ie veux faire amoindrir le pain, qui eſt de vingt quatre onces, à vingt. Ie ſuis certain, que les ſoldats en crieront : ſi ce n'eſt que vous leur remonſtriez combien nous ſommes loing du Roy, & que ſa Maieſté ne nous peut ſi toſt ſecourir, & que vous voulez plutoſt mourir de faim, que ſi l'on vous reprochoit, Que ſi vous euſſiez eu la patience d'amoindrir le manger, la ville ne ſe feroit pas perduë. Ce ſeroit vn vilain reproche, pour remplir le ventre perdre ſon honneur, vous ne vous y eſtes point enfermez pour la perdre, mais pour la conſeruer. Repreſentez leur qu'ils ſont parmy des nations eſtrangeres, où ils peuuent marquer la leur d'vne marque honnorable. Quel honneur gaignent les hom-

mes de ſe faire non ſeulement honnorer, mais encores honnorer la nation de là où ils ſortent? C'eſt ce qu'vn cœur genereux ſe doit propoſer. Vous, Allemans, vous en retournerez glorieux & nos François auſſi. Quant à vous, qui eſtes Italiens, vous nous rendrez touſiours ceſte gloire d'auoir d'vn cœur invincible combattu pour la liberté de voſtre patrie, laquelle choſe nous ne pouuons faire, que par vne longue patience, afin de donner temps au Roy de nous ſecourir. Croyez que ſa Maieſté Treſ-chreſtienne n'obmettra rien de l'amitié, qu'elle vous a iurée. Si vous remonſtrez tout cecy à vos ſoldats, & qu'ils voyent & cognoiſſent, que vous meſmes eſtes en ceſte deliberation, ie m'aſſeure qu'ils prendront le meſme chemin que vous tiendrez. Ne vous excuſez pas, Meſſieurs, ſur eux. Ie n'ay iamais veu mutinerie, & ſi en ay veu ſouuent aduenir, pour les ſoldats, ſi les capitaines ne leur portoient le manton. Si vous leur monſtrez le chemin, il n'y a rien qu'ils ne facent. Il n'y a incommodité, qu'ils ne ſouffrent. Faites le donc, ie vous ſupplie, ou reſoluez vous de bonne

heure de descouurir ce que vous auez au fonds du sac : afin que ceux qui aymeront mieux sans honneur aller manger leur saoul, s'en aillent, & ne destournent la belle resolution des autres. Et parce que les Allemans n'entendoient point mon iargon, ie dis au truchement du Reincroc, qu'il remonstrast à son maistre, ce que i'auois dit, ce qu'il fist. Le Reincroc dit, que luy & ses soldats prendroient la mesme patience, que nous mesmes prendrions. Et qu'encore que l'on die que les Allemans ne pouuoient pastir sans boire & manger leur saoul, luy & tous ses gens feroient cognoistre le contraire à ce coup. A la verité ces gens me faisoient peur, parce qu'ils aiment plus à faire chere, que nous. Quant à l'Italien il est plus accoustumé à pastir que nous. Et ainsi se retirerent chacun en son quartier assembler leurs compagnies, ausquelles firent semblable remonstrance, que ie leur auois faite à eux. Les soldats l'ayant entendu leuerent tous la main, & iurerent qu'ils pastiroient iusques au dernier soupir de leur vie, avant que se rendre, ny faire rien indigne de gens d'honneur. Apres ie manday

Responce d'Allemans.

Resolution des capitaines & soldats.

au Senat, que ie les priois d'assembler le lendemain matin tous les plus grands de la cité au palais, pour entendre vne remonstrance que ie leur voulois faire, qui touchoit à eux & à leurs affaires, ce qu'ils firent, & leur fis ceste remonstrance en Italien.

Harangue du sieur de Montluc aux Siennois.

Seigneurs, si plutost Dieu m'eust rendu vn peu de santé & de mémoire, plutost eusse-ie pensé à ce qu'il nous faut faire, pour la conseruation de vostre liberté & de ceste cité. Vous auez tous veu comme la maladie m'a conduit iusques au dernier soupir, & à la fin Dieu plutost par miracle, que par œuvre de nature, m'a ressuscité, pour faire encore seruice à ceste Republique, en vne telle & si grande extremité. Or Seigneurs, ie voy bien, que la conseruation de la cité, & de vostre liberté ne consiste sinon à prolonger les viures : car si par les armes le Marquis se veut efforcer de nous auoir, i'espere que nous le rendrons si mal contant, qu'il maudira l'heure de nous estre venus assieger. Ie voy qu'il n'est pas resolu d'en manger : au contraire il veut à faute de manger nous forcer. A quoy il faut obuier, s'il est possible. Hier i'assemblay le

Colonnel des Allemans & ses capitaines, le seigneur Cornelio, que voylà auec les siens, Combas pareillement auec les capitaines François, ausquels ie remonstray, que pour prolonger le temps, & donner loisir au Roy Tres-chrestien de nous secourir, il falloit amoindrir le pain des soldats, qui estoit de vingt quatre onces, & le faire revenir à vingt. Et que comme tout le monde entendra, mesmement le Roy, que nous sommes deliberez de tenir iusques au dernier morceau, cela incitera sa Maiesté à mettre la main à leuer nostre secours, pour ne perdre tant de gens de bien, & n'abandonner au besoing ceux qu'il a prins soubs sa protection. Or selon que i'ay entendu, vous aviez fait, estant moy à l'extremité, la description des viures, & n'auiez trouué à manger, que iusques au quinziesme de Nouembre. Dequoy vous auez donné aduis à sa Maiesté. Cela luy pourroit bien auoir donné occasion de se refroidir à nous enuoyer le secours, veu le long chemin qu'il y a: & aussi que nous nous approchons de l'hyver. Les armées ne volent point, & ne vont point en poste. Son secours

ſera & digne d'vn grand Prince, & reſpondant à l'amitié, qu'il vous porte, & baſtant pour forcer vos ennemis : Voylà pourquoy c'eſt choſe, qui ne peut eſtre ſi toſt preſte. Or, Seigneurs, apres auoir fait la remonſtrance aux capitaines, ie les trouuay tous de bonne volonté à paſtir iuſques au dernier ſoupir de leurs vies : & nation pour nation s'en allerent faire la remonſtrance aux ſoldats, leſquels ils trouuerent tous de bonne volonté de prendre patience, & ainſi l'ont promis & iuré. Regardez donc ce que vous autres deuez faire, puis qu'il y va de la perte de voſtre liberté, de vos Seigneuries, & par aduenture de vos vies : Car il ne vous faut eſperer aucun bon traictement, veu que vous vous eſtes mis ſoubs la protection du Roy. Ie vous prie doncques, puis que nous qui n'auons icy rien à perdre, qui n'auons ny femmes, ny foyers, vous monſtrons le chemin, aduiſez de regler voſtre deſpence, & ordonner commiſſaires pour faire deſcription de tous les bleds, que vous auez dans la cité auec la deſcription des bouches : & ce fait, commencez à amoindrir voſtre pain iuſques à quinze

Ordre proposé par le ſieur de Montluc.

onces. Car il n'eſt poſſible, que vous n'ayez quelque peu plus de commodité en vos maiſons que n'ont pas les ſoldats. Et de tout ce bon ordre i'en aduertiray les Miniſtres du Roy qui ſont à Rome, & de là feray paſſer outre vn gentil-homme, afin qu'il iuge le temps qu'il pourra auoir pour noſtre ſecours. Du ſurplus repoſez vous en ſur moy, qui ne veux auoir plus de priuilege, que le moindre citadin. Ce ieuſne que nous ferons, ſera non ſeulement pour nos pechez, mais auſſi pour redimer vos vies, pour la conſeruation deſquelles, ie deſpendray volontiers la mienne. *Credete ſignori, que fin à la morte, io vi gardaro quello che vioi promeſſo, ripoſate vi ſopra di me.*

Alors ils me remercierent bien fort de la bonne exhortation, que ie leur faiſois, qui ne tendoit qu'à leur conſeruation: & me prierent, que ie me retiraſſe à mon logis, pource qu'ils vouloient entrer en la grand'ſalle, là où tous les plus grands Seigneurs de la ville eſtoient aſſemblez: auſquels ils firent entendre ce que ie leur auois remonſtré, & que dans deux heures ils m'enuoyeroient deux de leur Seigneurie, pour m'en rendre reſponſe: &

ainſi me deſpartis d'eux. Ce qu'ils firent. En ceſte aſſemblée, ma propoſition ayant eſté repreſentée, enfin tous d'vne voix prindrent reſolution de manger iuſques aux femmes & enfans, pluſtoſt qu'ils n'attendiſſent la volonté du Roy, ſur l'eſperance qu'ils avoient en luy, qu'il les ſecoureroit: & que tout incontinent ils alloient donner ordre au retranchement des viures, & à faire deſcription des bleds. Ce qui fut fait dans cinq ou ſix iours. Et apres ie fis partir le Seigneur de Lecuſſan à grande difficulté. Car le Marquis faiſoit faire garde, pour empeſcher qu'on ne nous portaſt aucuns viures. Et tant de payſans qui eſtoient prins, eſtoient pendus ſans remiſſion. Lecuſſan alla à Montalſin aduertir du tout monſieur de Stroſſi, pour donner à Rome aduis de tout à meſſieurs les Miniſtres du Roy: & delà il s'en alla vers ſa Maieſté luy repreſenter le miſerable eſtat des Siennois, ſelon que ie l'auois chargé. Cecy pouuoit eſtre enuiron la my Octobre.

Lecußan deuers le Roy pour luy repreſenter l'eſtat des Siennois.

Depuis ce temps ie ne peus faire aucune choſe digne de memoire iuſques à la veille de Noël, ſauf qu'vn peu apres le partement dudit Lecuſſan,

ſan, nous rabaiſſaſmes le pain des ſoldats à dix-huict onces, & de la ville à quatorze. Il ſe fiſt pendant ce temps de fort belles eſcarmouches. Or la veille de Noël enuiron quatre heures apres midy, le Marquis de Marignan m'enuoya par vn ſien trompette la moitié d'vn cerf, ſix chappons, ſix perdrix, ſix flaſcons de vin excellent, & ſix pains blancs, pour faire le lendemain la feſte. Ie ne trouuay pas eſtrange ceſte courtoiſie, d'autant qu'à l'extremité de ma grande maladie, il permiſt que mes Medecins enuoyaſſent des Siennois au camp, pour recouurer de Florence certaines drogues. Et luy meſmes m'enuoya trois ou quatre fois des oyſeaux tres-bons, qui ſont vn peu plus grands que les beguefigues qui ſe prennent en Prouence. Me laiſſa auſſi entrer vn mulet chargé de petits flaſcons de vin grec, que monſieur le Cardinal d'Armagnac m'enuoya, pource que mes gens luy auoient eſcrit, que ie ne parlois d'autre choſe en ma grande maladie que de boire vn peu de vin grec. Et ledit Seigneur Cardinal fiſt tant, que le Cardinal de Medicis en eſcriuit audit Marquis ſon frere. Et faiſoit entendre

ledit Seigneur Cardinal que c'estoit pour me faire vn baing. Le vin arriua sur le point que i'aboyois à la mort, & ne m'en fust pas baillé : mais en despartirent la moitié à des femmes enceintes de la cité. Et quand monsieur de Stroſſi entra ie luy en donnay trois ou quatre flascons, le reste ie le beuuois comme l'on boit de l'hypocras le matin. Touttes ces courtoisies auois ie receu du Marquis, ce qui ne me fist point trouuer estrange le present, qu'il m'enuoyoit. I'en enuoiay partie à la Seigneurie, partie au Reincroc, & le reste ie le garday pour le Seigneur Cornelio, le Comte de Gayas, & pour moy : parce qu'ils mangeoient ordinairement auec moy. Toutes ces courtoisies sont tres-honnestes & loüables, mesmes aux plus grands ennemis, s'il n'y a rien de particulier, comme il n'y avoit entre nous. Il seruoit son maistre, & moy le mien. Il m'attaquoit pour son honneur, & ie soustenois le mien. Il vouloit acquerir de la reputation, & moy aussi. C'est à faire aux Turcs & Sarrazins de refuser à son ennemy quelque courtoisie. Il ne faut pas pourtant qu'elle soit telle & si grande qu'elle rompe ou recule vostre dessein.

Mais cependant que le Marquis me careſſoit auec ſes preſens, leſquels ie payois en grands mercis, il penſoit bien à me faire vn autre feſtin. Car la nuict meſmes enuiron vne heure apres minuict il donna l'eſcalade auecques toute ſon armée à la citadelle, & au fort de Camolia. C'eſt vne choſe eſtrange, que plus d'vn mois auparauant mon eſprit me diſoit, & ſembloit me prognoſtiquer que le Marquis me donneroit vne eſcalade, & que le capitaine Sainct Auban ſeroit cauſe de la perte du fort. Cela m'eſtoit tousjours deuant les yeux, & qu'auſſi les Allemans ſeroient cauſe de la perte de la citadelle,où il entroit toutes les nuicts vne enſeigne en garde. Qui fuſt cauſe que ie mis vne enſeigne de Siennois en garde dans vne maiſon vis à vis de la porte de la citadelle. Le ſeigneur Cornelio fiſt tant auecques le Reincroc, qu'il promiſt, que s'il venoit vne alarme, & que le camp s'efforçaſt de donner eſcalade à la citadelle, que le capitaine Allemand, qu'il y mettoit tous les ſoirs de garde, auroit commandement de lui de laiſſer entrer la compagnie Siennoiſe, pour ayder à deffendre la citadelle. Ce qu'il ou-

Escalade du Marquis à Sienne.

blia, comme ie pense, ce soir là. Tous les soirs i'allois veoir entrer en garde vne compagnie Françoise dans le fort de Camolia, & vne autre Siennoise entre le fort & la porte de la ville soubs une grande hasle, qui estoit enuironnée aux deux costez d'vne petite tranchée. Mais à la teste, qui alloit droit au fort, n'y auoit rien, ains tout estoit planit : & y pouuoit auoir du corps de garde au fort soixante ou quatre-vingts pas, & autant iusques à la porte de la ville. Ceste enseigne demeuroit là pour deux occasions : L'vne pour secourir le fort, s'il en avoit besoin : comme l'autre compagnie Siennoise la citadelle ; & l'autre pour garder que l'ennemy ne vint donner vne escalade à la muraille de la ville : pour ce que du costé de main gauche sortant de la ville, la muraille estoit fort basse, & encores vne partie tombée. Or plusieurs fois auparauant i'avois dit au seigneur Cornelio, & au Comte de Gayas ces mots, voyant entrer la compagnie du capitaine S. Auban dans le fort ; Croyez-vous, qu'il me va tousiours devant les yeux que nous deuons perdre ce fort par la faute du capitaine S. Au-

S. Auban met Sienne en danger.

ban,& sa compagnie. Ie ne la voyois iamais entrer que la fiévre ne me prenne du mauuais presage que i'en avois. Ie ne le pouvois estimer dans mon cœur, pource qu'il n'auoit iamais vingt hommes d'apparence en sa compagnie : car il aymoit mieux vn teston, qu'vn homme de bien. Et de luy-mesme ne vouloit bouger de son logis, quelque chose que ie luy remonstrasse, & ses compagnons luy remonstroient aussi. Ie l'eusse voulu loing de là, tant ie l'auois à contre-cœur, la necessité me forçoit. Cela estoit cause que mon esprit me dictoit tousiours, que cest homme me causeroit quelque malheur. Or nostre fort de Camolia estoit enuironné d'vn fossé large d'vne picque, & profond autant, & non gueres plus par trois costez : & à la teste qui venoit droit au corps de garde des Siennois, n'y auoit rien, qu'vn petit rampart de hauteur de six ou sept pieds, & non dauantage : Et y auoit vn petit relais à moitié du rampart, là où les soldats se pouuoient tenir à genoux. Les ennemis auoient vn autre fort trois fois plus grand que le nostre, & vis à vis du nostre, à cent cinquante pas l'vn de l'autre. De sorte qu'eux

ny nous, n'oſions leuer la teſte ſans eſtre bleſſez de ces quartiers là. Et au noſtre y auoit vne petite tour vis à vis du leur, là où nous tenions pour aſſeurer mieux noſtre fait touſiours trois ou quatre ſoldats qui nous ſeruoient de ſentinelles : & y montoient auecques vne petite eſchelle à main, tout ainſi que l'on monte à vn pigeonnier. Ladite tour auoit eſté percée du coſté du fort des ennemis : & nous y auions mis quelques barriques pleines de terre : car ce trou auoit eſté fait par l'artillerie de leur fort. Lequel fort monſieur de Termes auoit fait faire, mais quand il s'en alla, n'eſtoit pas du tout acheué : neantmoins quand le Duc de Florence ſe rompiſt avecques le Roy, le Marquis fiſt vne nuict une grande traite, menant forces pionniers auecques luy, & s'en ſaiſiſt : car on n'y faiſoit point de garde, & incontinent le mit en deffence.

Or comme i'ay deſia dit cy-deſſus, à vne heure apres minuict le Marquis me donna l'eſcalade tout à vn coup à la Citadelle & au fort de Camolia, où la compagnie de S. Auban eſtoit par mal-heur ceſte nuict là de garde. Le Marquis donna à la Citadelle auec-

Eſcalade.

ques les Espagnols & Allemans : & ne se trouua par bonne fortune que trois eschelles qui fussent assez longues, & de prime arriuée ils chargerent si fort ces trois là, que l'vne se rompist. Les Allemans se deffendoient, & les Siennois se presentoient à la porte, comme il leur estoit ordonné. Le capitaine des Allemans, qui auoit la charge de la porte, ne les vouloit laisser entrer. Ceste dispute dura plus de demie heure : cependant cinq ou six des ennemis entrerent & forcerent les Allemans, lesquels commencerent à prendre la fuitte. Alors l'on ouurist les Siennois, qui coururent à la teste de la Citadelle, où les ennemis commençoient à entrer, & rencontrerent ces cinq ou six qui estoient entrez, lesquels ils mirent en pieces : & y en auoit deux qui estoient parens du Marquis, dont l'vn ne mourut pas soudainement. Cela refroidit les autres qui estoient sur le point d'entrer. En mesme temps on donne l'escalade au fort de Camolia. Sainct Auban estoit dans la ville dans son lict bien à son aise, & son Lieutenant nommé Comborcie estoit au fort, qui estoit vn ieune homme non experimenté : ie

La Citadelle saisit.

croy que s'il euſt eu de bonnes gens en ſa compagnie, qu'il euſt fait ſon deuoir, tous deux ſe ſont faits Huguenots depuis. Dés que les ennemis preſenterent les eſchelles par trois courtines, toute ſa compagnie ſe met en fuitte & route: & voila les ennemis dedans: & des quatre qui eſtoient en la tour, les trois ſe ietterent à corps perdu bas, & l'autre abbattit les barraques du trou, & tiroit les ennemis dedans. Ce meſchant auoit eſté prins quelques iours auparauant, & auoit demeuré plus de dix iours priſonnier. Et penſe que ſur ſon entreprinſe le Marquis ſe reſolut de donner l'eſcalade: car il s'en alla auecques eux, & depuis ne le viſmes. Or le ſieur Cornelio & Comte de Gayas eſtoient logez pres de la porte de Camolia, leſquels coururent incontinent à la porte, où trouuerent que la pluſpart de la compagnie Siennoiſe eſtoit contre icelle, & l'autre partie tiroit encores aux ennemis, qui ſortoient du fort pour venir à eux. Le ſieur Cornelio laiſſa le Comte de Gayas à la porte de la ville, & courut à moy m'aduertir: & me trouva que ie ſortois du logis auecques deux pages, qui

Le fort ſaiſi.

portoient

portoient chacun deux torches : & luy dis qu'il courut ſortir dehors luy & le Comte de Gayas, pour garder ſur tout que les Siennois n'abandonnaſſent leur corps de garde, & qu'ils leur donnaſſent courage. Car ie m'en allois ſortir apres luy. Ce qu'il fit : & arriua ſi bien à point qu'il trouua tout abandonné : & leur fiſt vne cargue auecques les Siennois : & les repouſſa iuſques dans le fort gagné. L'alarme eſtoit deſia par toute la ville, qui couroit à la citadelle, & qui couroit à la porte de Camolia. Comme i'arriuois à la porte, vint à moy la Moliere & l'Eſpine tous deux à cheual, l'vn Controlleur des guerres, & l'autre Treſorier, comme de preſent eſt encores la Moliere Controlleur, auſquels ie commanday l'vn courir à la porte ſainct Marc, & l'autre à la porte Nouë : & qu'en allant criaſſent touſiours victoire, les ennemis ſont repouſſez. Ie faiſois cela craignant que quelques-vns de la ville euſſent intelligence auec les ennemis, & que quand ils entendroient ces cris, ils ne s'oſeroient deſcouurir. Cependant i'eſ[illegible]is à la porte de la ville, & faiſois [illegible]rtir les capitaines & ſoldats Fran-

Ruſe pour rompre les intelligences.

çois, pour ſecourir le ſieur Cornelio. Comme ie vis qu'il y auoit aſſez de gens dehors, ie commanday au Lieutenant du capitaine Luſſan de ſe tenir à la porte, & fermer le guichet quand ie ſerois dehors: & que ſi i'eſtois repouſſé qu'il n'ouurit point, ains qu'il nous laiſſa tous tuer dehors, & moymeſmes le premier. Et ſortis auec mes quatre torches: & trouuay le ſieur Cornelio, Comte de Gayas, & les capitaines que i'auois mis dehors, qui auoient gaigné le rampart, & les ſoldats ſur ce petit relais le genoux à terre, qui leur tiroient dans le fort, & eux aux noſtres, qui ne pouuoient leuer la teſte ſans eſtre deſcouuerts. Et par les autres deux coſtez les ennemis donnoient l'aſſaut, & les noſtres deffendoient. Or comme ie iettois les gens dehors par le guichet, Sainct Auban paſſe outre, ſans que ie l'apperçeuſſe. La porte pour entrer dans le fort que nous auions perdu, eſtoit faite comme vn trou, ayant vn pas en auant, & vne autre à coſté, faite en onde ou en ſerpent. Et n'y pouuoit paſſer qu'vn homme de front. Là ie trouvay da[illegible] ceſte entrée le capitaine Bourg, c[illegible] eſt encores en vie, lequel portoit l'en-

ſeigne du capitaine Charry, le ſieur Cornelio, & le Comte de Gayas contre luy. Monſieur de Baſſompierre Commiſſaire de l'artillerie eſtoit toûjours aupres de moy, & quelque canonnier des ſiens. Ie voyois bien que le combat dureroit : & craignant que la poudre nous faillit, ie dis à monſieur de Baſſompierre, qu'il dépeſchaſt deux de ſes canonniers pour en aller querir, ce qu'il fiſt. I'oſerois bien dire, qu'il fut autant cauſe de noſtre ſalut, que tout le combat, comme vous entendrez. Ceux que nous combattions eſtoient les Italiens : car les Eſpagnols & Allemans donnoient à la Citadelle. Ie courois touſiours aux vns & aux autres, leur criant, courage mes amis, courage mes amis, & tout à vn coup au coſté de main droite de la porte, où eſtoient les trois ſuſnommez, i'aperçeu S. Auban, auquel ie mis l'eſpée à la gorge : & luy dis, paillard, meſchant, tu és cauſe de nous faire perdre la ville, ce que ne verra iamais, car ie te tueray tout à ceſte heure, ou tu ſauteras dedans. Alors tout eſpouuenté me dit, oüy monſieur i'y ſauteray, & appella Luſſan, Blacon, Combas, qui eſtoient de

Le ſieur de Montluc au ſecours.

ses compagnons, leur disant : he mes amis secondez-moy, ie vous prie, sautez apres moy. Les autres luy respondirent, saute seulement, nous te suiurons. Alors ie luy dis, ne te soucie de rien, car ie te suiuray moy-mesme, & mismes tous les pieds sur le relais comme luy. Et tout à coup, comme il fust sur ledit relais, sans marchander, car s'il l'eust fait il estoit mort, il se jetta à coup perdu dedans, ayant vne rondelle à la main, & ses compagnons aussi. Il ne fut iamais en l'air que les autres n'y fussent, & ainsi tous quatre sauterent dedans : c'estoit à deux pas de la porte que combatoit le Bourg, le sieur Cornelio & le Comte Gayas. Et tout à vn coup ie fis sauter quinze ou vingt soldats apres les quatre capitaines : & comme tout cela se ietta à coup perdu dedans le Bourg, le sieur Cornelio & le Comte de Gayas passerent & entrerent dedans. Ie fis mettre les deux torches sur ce relais : afin que nous nous vissions, pour ne nous entre-tuer les vns & les autres : & entray par là où le sieur Cornelio estoit. Or les picques, hallebardes, ne arquebuses ne nous seruoient de rien : car nous estions tous aux espées & aux dagues ; & les fil-

Le fort regaigné par les François.

mes ſauter par deſſus les courtines, par où ils eſtoient entrez, ſauf ce qui mourut dedans. Il y en auoit qui eſtoient encores demeurez à la tour. Le capitaine Charry arriua à nous, encore qu'il n'y euſt que huict iours, qu'il auoit eu vne arquebuzade par la teſte, lequel nous tenions pour mort: toutesfois ie le vis l'eſpée & la rondelle en la main, vn morion ſur ſon couurechef, qui luy couuroit ſa playe. Le bon cœur ſe monſtre touſiours là où il eſt. Encore extremement bleſſé vouloit-il auoir part au combat. I'eſtois au pied de l'eſchelle, & auions dit au ſieur Cornelio, & au Comte de Gayas de ſortir hors le fort, donner courage à ceux qui deffendoient les flancs, & que l'vn print vn coſté, & l'autre vn autre. Ce qu'ils firent, & y trouuerent encore prou d'affaires. Ie prins par la main le capitaine Charry, & luy dis, capitaine Charry, ie vous ay nourry pour mourir faiſant grand ſeruice au Roy. Il faut que vous montiez le premier. Luy plein de bonne volonté & ſans marchander, commence à monter par l'eſchelle, laquelle ne pouuoit eſtre de plus de dix ou douze degrez: &

Hardieſſe du capitaine Charry.

falloit entrer par vne fauſſe trappe, comme i'ay deſia dit. I'auois de bons arquebuziers, & tousjours les faiſois tirer à ce trou de la fauſſe trappe : & fis mettre ſur l'eſchelle deux deſdits arquebuziers, qui montoient apres luy. I'auois les deux torches auec moy, car les autres deux le ſieur Cornelio & le Comte les auoient emportées : & voyoient ſi clair que nos arquebuziers n'offençoient point le capitaine Charry, qui montoit degré par degré donnant touſiours loiſir à nos arquebuziers de tirer. Et comme il fut à ſe monſtrer ſur le haut, ils tirerent deux arquebuzades, qui luy percerent la rondelle & le morion ſans luy faire mal à la teſte. L'arquebuzier qui eſtoit apres luy, tira par deſſous la rondelle, qui fut cauſe, que le capitaine Charry s'auança de monter, & les voila tous trois dedans l'vn apres l'autre. Ils y tuerent trois des ennemis, & le reſte ſauta par le trou. Ceux des flancs furent auſſi repouſſez : & ainſi notre fort regaigné de tous coſtez.

Or le Marquis auoit donné le mot à celuy qui eſtoit chef à l'eſcalade du fort, qui eſtoit le gouuerneur de l'[illegible] fort de Camolia, que s'il entroit le

premier par la citadelle, qu'il vint à luy auec tous les Italiens : & que si aussi il gaignoit le fort, qu'il le viendroit secourir auec les Allemans & Espagnols. Et comme ledit Gouuerneur du fort eust gaigné le nostre il en aduertit le Marquis : mais pour ce qu'il y a des vallons entre la citadelle & le fort de Camolia, ledit Marquis ne peust venir si tost, qu'il eust voulu. Et nous qui pensions auoir tout acheué vismes venir tout leur camp, ayant plus de cent cinquantes torches, & par bonne fortune les deux canonniers de Bassompierre arriuerent auec la poudre : & tout à vn coup & à grand' haste, nous la departismes aux arquebuziers, car ils n'en auoient plus, & ie tournay mander audit Bassompierre de renuoyer à la poudre. A mesme instant m'arriua la Moliere & l'Espine : & tout à vn coup ie renuoyay la Moliere au Gonfallonnier de sainct Martin, qu'il m'enuoyast deux cents arquebuziers les meilleurs qu'il eust, conduits par le fils de Misser Bernardin, bonne enseigne, vn ieune homme qui portoit vne enseigne de son regiment plein de bonne volonté car ie l'auois cognu & bien remarqué

Le Marquis au secours de ceux du fort.

aux escarmouches. Il vint hastiuement & nous trouua aux mains auec tout le camp. Ie laissay le Sieur Cornelio & le Comte de Gayas auec les autres capitaines deffendre le fort, & moy, Bassompierre, & le Commissaire ordinaire des guerres allions au long des flancs, ne faisant autre chose, que courir d'vn costé & d'autre pour donner courage à nos gens. Il pouuoit estre trois heures apres minuict, quand nous recommençames à combattre, qui dura iusques à ce que le iour les en tira. Et firent la plus grande folie, que gens pouuoient faire: car à la lumiere des torches, nous les voyons plus clair que s'il eust esté iour, s'ils fussent venus à la faueur de la nuict auec peu de lumiere, ils nous eussent donné plus d'affaires. Les deux cents arquebuziers Siennois, que nous mena le fils de Misser Bernardin nous firent vn grand bien, comme fit aussi la poudre que Bassompierre auoit renuoyé querir: car le tout nous fit besoin, auant que nous nous separissions, pour la longueur du combat: où il fut bien assailly & encores mieux deffendu.

Faute du Marquis.

Voyla le succes du combat, qui fu[illegible]

le plus grand & le plus long, où ie me sois iamais trouué, sans bataille, & la où ie tiens que Dieu m'a autant ou plus aydé & gardé l'entendement : car si i'eusse failly d'vn pas seulement à commander, nous estions perdus, comme estoit aussi la ville, car par cest endroist là nous n'y auions rien fortifié. Et toute notre fiance estoit en ce fort, ie promets à Dieu que trois mois apres pour le moins, les cheueux me dressoient en la teste, quand ie m'en souuenois. Les ennemis perdirent donc là six cents hommes morts ou blessez, comme nous disoient les prisonniers, que nous prenions. Nous ne perdismes en tout cinquante hommes morts ou blessez. Et ce qui leur en fit tant perdre à eux, fut la lumiere des torches qui faisoit que les nostres ne pouuoient faillir, & mesmement estant pres les vns des autres d'vne picque ou deux au plus, qui fut vne grande incongruité au Marquis, comme i'ay dit. Car nous qui auions peu de lumiere les descouurions à eux, & donnoit grand aduantage, comme i'ay dit. Et comme il fut iour nous voulusmes recognoistre nos morts dans le fort parmy les leurs, i'y trouuay mon

valet de chambre & mon palefrenier, qui eſtoient ſautez apres les capitaines, de ma vie ie n'eus deux meilleurs ſeruiteurs. Le ſieur Cornelio & le Comte de Gayas allerent voir la citadelle, car ie ne me pouuois plus ſouſtenir, eſtant encores ſi foible de ma grand'maladie que qui m'euſt ſoufflé, m'euſt ietté par terre : & m'eſtonne comme il fut poſſible, que ie prinſſe ceſte peine. Dieu au beſoin me redoubla les forces : car à la verité pendant ce grand & long combat, ie ne ceſſay de courir & ſauter, ores ça, ores la, ſans me trouuer iamais las, ſi ce n'eſt lors, que ie ne vis plus les ennemis. Ils me raporterent comme tout s'eſtoit paſſé, & y trouuerent vn parent du Marquis, qui n'eſtoit encores mort, lequel ils firent aporter à leur logis & panſer.

Or ie ne veux oublier à mettre icy, pour monſtrer exemple aux autres, que ſi iamais homme fut ſecouru en tel beſoin, que ie le fus : & ne voudrois pour rien deſrober l'honeur aux chefs, qui eſtoient là, ny aux ſoldats, car depuis que le ſieur Cornelio & le Comte ſortirent auant moy, & firent la cargue : & depuis que i'y fus arri-

ué, le Lieutenant de Luſſan, que i'a-
uois laiſſé à la porte, me iura n'auoir
iamais veu homme, qui y fuſt venu
pour r'entrer, que les deux canonniers
de Baſſompierre en allant querir les
poudres. Toute la ville demeura tou-
ſiours en armes tant que le combat
dura : & veux donner ceſte louange
aux Siennois, auec la verité, comme
Dieu eſt veritable, qu'il ne ſe trouua
iamais vn ſeul homme qui demeuraſt
dans les maiſons, & qui ne print les
armes, vieux, & ieunes, ny ne ſe
trouua vn ſeul homme, qui monſtraſt
porter aucune affection à l'Empereur,
qui me donna vne grande aſſeurance
de deux choſes, l'vne de la loyauté,
& l'autre de la hardieſſe. Trois iours
apres le Marquis m'enuoya vn trom-
pette, celuy-meſmes, qui m'auoit
apporté le preſent, voir s'il y auroit
aucun en vie de ceux qui eſtoient en-
trez dans la citadelle, & qu'il ne me
vouloit point nier, qu'il n'y euſt deux
de ſes parens. Le Sieur Cornelio luy
mena recognoiſtre celuy-là qui eſtoit
en vie, & trouue que c'en eſtoit vn.
Le trompette retourna incontinent le
dire au Marquis, lequel il me renuoya
en meſme inſtant me priant de le luy

Loyauté des Siennois.

vouloir rendre, me respondant de la rançon, ce que ie fis dans vne litiere, qu'il m'enuoya : mais il mourut trois iours apres qu'il fut en leur camp.

Instruction pour les Gouuerneurs.

Vous gouuerneurs des places, il me semble, que vous deuez prendre icy vn beau exemple à vous presenter vous mesmes au combat. Car il y en a, qui disent qu'vn gouuerneur ou Lieutenant de Roy ne doit iamais hazarder sa personne : & mettent en auant, que s'il est mort, tout est perdu. Ie leur accorde, qu'il ne doit pas s'hazarder à toutes choses, & à toutes heures, comme vn simple capitaine : mais puis qu'il y va de la perte du tout, que sera-ce, que vous deuiendrez Gouuerneurs & Lieutenans de Roy ? & combien y aura-il de dispute sur vostre honneur & renommée ? Serez vous quittes en disant, ie ne uoulois m'hazarder au combat, pour la crainte auec ma perte de perdre tout, mesmement de prendre ce hazard la nuict, de secourir, ou vn fort, ou vne citadelle, veu que ie pouuois deffendre la ville : cela ne vous sauuera pas. Iugez que la prinse d'vn fort est de telle consequence, que vostre ennemy à vn pied sur la gorge. Il faut

creuer plustost ou reconquerir ce que vous auez perdu, comme ie fis, ayant au sortir fait fermer la porte pour nous oster toute esperance de retraite, estant resolu de mourir ou repousser les ennemis : car les laissans là aussi bien estois-ie perdu.

Remonstrance pour les capitaines.

Et vous Capitaines mes compagnons, mirez vous & prenez exemple sur Sainct Auban : afin que vous aymiez plus les vaillans hommes que l'argent : car l'argent vous menera à la perte de vostre vie & de vostre reputation : & les vaillans hommes que vous aurez pres de vous, vous sauueront l'vn & l'autre : & ne vous feront porter la honte sur le front. Admirez & suyuez quant & quant le grand cœur de Charry, lequel demy mort vint encore au combat, & se presenta pour entrer le premier & passer auec vne eschelle par vn trou. Ie croy qu'il n'y peut auoir passage plus dangereux : car vostre ennemy a grand' prinse sur vous. Toutesfois nul danger n'arresta ce braue soldat de prendre ce hazard. Pour conclusion de cecy, ie vous diray, Gouuerneurs des places, que lors que quelque mauuaise opinion vous entrera dans la teste,

que vous y pouruoyez, comme ie fis, ayant mis les compagnies pres des forts. Mais i'euſſe mieux fait, puis que Sainct Auban m'eſtoit à contre-cœur, de l'employer en quelque autre lieu, ne m'en pouuant du tout deſfaire. Cela m'a depuis fait ſage, & m'en ſuis bien trouué, n'ayant depuis donné charge à homme qui me vint à regret. Il y a aſſez de moyen de s'en depeſtrer, ſans pourtant offencer perſonne, ne luy oſter le courage.

L'Empereur ſe plaint du Marquis.

Peu apres arriua vn gentil-homme de la chambre de l'Empereur, comme depuis nous entendiſmes, portant lettres au Duc de Florence & audit Marquis, par leſquelles leur mandoit qu'il trouuoit fort eſtrange, qu'on fit tant durer ceſte guerre, & qu'il ſçauoit bien que Sienne n'eſtoit pas pour reſiſter contre l'artillerie, mais que c'eſtoit la couſtume du Marquis de faire durer la guerre. Le Marquis remonſtroit, qu'il auoit fait tout ce qui eſtoit poſſible en luy : & qu'il cognoiſſoit bien, qu'auec l'artillerie on ne la prendroit pas, car i'auois de vaillans hommes là dedans, & la ville reſoluë de combattre auec moy : me rendant plus d'honneur, que ie ne meritois, me

loüant de grande vigilance, & de pouruoyance, de ſorte qu'il cognoiſſoit bien, à l'ordre que ie tenois dans la ville, qu'il perdroit le temps de faire batterie. Toutesfois eſtant venu cedit gentil-homme pour ceſt effect, de la part de l'Empereur, & ayant deſia parlé au Duc de Florence Come de Medicis, ils firent reſoudre le Marquis à faire batterie. Il n'auoit rien obmis de ce qu'vn homme de guerre deuoit, nous tenant bridez ſans eſperance de ſecours: & toutesfois on l'acuſoit de vouloir faire durer la guerre. C'eſt l'ordinaire, lors que les choſes ne ſont pas conduites à l'appetit de ceux qui en parlent à leur aiſe. Le deſir de ceux, que nous ſeruons, va plus viſte, que nous ne pouuons.

Vers le vingtieſme de Ianuier nous fuſmes aduertis, que l'artillerie partoit de Florence en nombre de vingt-ſix ou vingt-huict canons, ou grandes coulevrines. Les Siennois furent curieux d'enuoyer eſpier, pour en ſçauoir la verité: trouuerent qu'elle arriuoit à Luſignano, qui mit la cité vn peu en trouble: & à la fin le lendemain de l'aduertiſſement ils reſolurent d'aſſembler toute la Nobleſſe & Ci-

Les Siennois ont peur du canon.

toyens au Palais, pour resoudre entr'eux s'ils devoient endurer l'assaut, ou composer auec le Marquis. Or là il ne me falloit pas faire le mauuais: car ils estoient plus forts que moy: falloit tousiours gagner ces gens là auec remonstrances & persuasions douces & honnestes, sans parler de se courroucer. Croyez que ie forçay bien mon naturel, contre l'aduis de monsieur le Connestable, qui m'auoit representé & depeint au Roy comme il m'auoit veu en mon aage boüillant. Il faut qu'vn capitaine & Gouuerneur sage, & aduisé, quand il est parmy les nations estrangeres tasche tant qu'il peut, se conformer à leur humeur.

Vn Gouuerneur se doit conformer à ceux qu'il commande.

Parmy les Allemans & Suisses il faut faire carroux: auec les Espagnols tenir leur morgue superbe, & faire plus le Religieux & deuotieux qu'on n'est: parmy l'Italien, estre discret & sage, ne l'offencer, ny caresser leurs femmes. Quant au François il est à tout faire: tant y a que Dieu me fit la grace, qui suis Gascon, prompt, colere, fascheux, & mauuais patient de me comporter si bien parmy cette nation soupçonneuse & deffiante qu'il n'y eust citadin, qui se peust plaindre

de

de moy. Or comme toute la nobleſſe & Seigneurie de la ville alloit au Palais, Miſſer Hieronyme Eſpano, qui eſtoit gentil-homme Siennois, & des plus grands de la ville, & des huict de la guerre, auant qu'aller au Palais, vint haſtiuement parler auec le Sieur Cornelio, & luy dit comme tous les Seigneurs qui eſtoient de la cité, eſtoient appellez à ſe rendre au Palais incontinent, & que c'eſtoit pour reſoudre s'ils deuoient attendre la batterie, ou entrer en compoſition auec le Duc de Florence & le Marquis de Marignan, & qu'il auoit deſia entendu que la pluſpart balotteroient qu'on deuoit entrer en compoſition, & non endurer la batterie & l'aſſaut, pour la crainte qu'ils auoient d'auoir pis, & qu'il s'y en alloit, & le pria de m'aduertir. Tout incontinent le Sieur Cornelio vint à moy, & me trouua, que ie voulois monter à cheual, pour aller voir les gardes : & comme il m'euſt dit cela, montaſmes tous deux à ma chambre, & diſcouruſmes longuement quels moyens il y auroit de rompre ce coup. Et en meſme inſtant arriua le Seigneur Bertholomé Caualcan, qui m'en dit autant, & qu'il

pensoit bien que desia la resolution estoit prinse par toute la ville, & qu'ils n'alloient au Palais, sinon pour balotter. Et que s'ils l'auoient vne fois balotté, il n'en falloit plus parler.

Or tous trois estions bien empeschez, eux de me donner conseil, & moy de ne le sçauoir prendre. A la fin ie m'aduisay d'aller au Palais, & emmener auec moy le Rincroc & ses capitaines, le Seigneur Cornelio auec les siens Italiens, & Combas auec les capitaines François. Nos Allemans commençoient fort à pastir de vin, & le pain bien petit, car de chair il ne s'en parloit plus, sinon de quelque cheual, ou quelque asne, qu'on mettoit en vente à la boucherie, & d'argent il ne s'en parloit plus du tout: car monsieur de Strossi n'auoit nul moyen d'en y faire entrer: qui nous mettoit en crainte, que les Allemans se ioindroient auec la ville, pour entrer en composition. Qui fut cause, que ie priay le sieur Cornelio d'aller parler auec le Rincroc, & le priay de me faire compagnie au Palais, & amener ses capitaines auec luy, & qu'il laissast les Lieutenans & Enseignes en leur quartier chascun: afin

Necessité de toutes choses à Sienne.

qu'estant au Palais il n'aduint quelque surprinse autour des murailles, & luy qu'il en fit de mesmes: & manday au capitaine Combas que pareillement il vint: & enuoya le Sieur Bartholomé diligemment au Palais, pour regarder s'il pourroit gaigner quelqu'vn secrettement, pour ayder à rompre ceste boutée. Car il me sembloit bien aduis, que si ie pouuois rompre ce coup, ie praticquerois tant de gens, que la balote blanche seroit la plus forte: & ainsi s'en allerent tous hors de ma chambre, & ne leur dis rien de ce que ie voulois faire.

Pratique du sieur de Montluc.

Or i'estois encore si tres-extenué de ma maladie, & le froid estant grand & aspre, i'estois contrainct d'aller si enueloppé le corps & la teste de foureures, que quand l'on me voyoit aller par la ville, nul ne pouuoit auoir esperance de ma santé, ayant opinion que i'estois gasté dans le corps, & que ie me mourois à veuë d'œil. Que ferons nous, disoient les Dames & les pourreux, (car en vne ville il y en a d'vns & d'autres) que ferons nous, si nostre Gouuerneur meurt? Nous sommes perdus: toute nostre fiance apres Dieu est en luy. Il n'est possible qu'il

en eſchappe. Ie croy fermement que les bonnes prieres de ces honneſtes femmes me tirerent de l'extremité & langueur où i'eſtois, i'entends du corps : car quant à l'eſprit & entendement ie ne le ſentis iamais affoiblir.

Plaiſante ſaillie du ſieur de Montluc.

Ayant donc accouſtumé auparauant d'eſtre ainſi embeguiné, & voyant le regret que le peuple auoit de me voir ainſi malade, ie me fis bailler des chauſſes de ueloux cramoiſi, que i'auois apportées d'Albe, couuertes de paſſement d'or, & fort decoupées & bien faites : car au temps que ie les auois faites faire, i'eſtois amoureux. Nous eſtions lors de loiſir en noſtre garniſon, & n'ayant rien à faire il le faut donner aux Dames. Ie prins le pourpoint tout de meſmes, vne chemiſe ouurée de ſoye cramoiſie & de filet d'or, bien riche, (en ce temps là on portoit les collets des chemiſes vn peu auallez) puis prins vn collet de bufle, & me fis mettre le hauſſecol de mes armes, qui eſtoient bien dorées. En ce temps là ie portois gris & blanc, pour l'amour d'vne Dame, de qui i'eſtois ſeruiteur, lors que i'auois le loiſir : & auois encore vn chappeau de ſoye griſe, fait à l'Allemande,

auec vn grand cordon d'argent, & des plumes d'aigrette, bien argentées. Les chappeaux en ce temps là ne couvroient pas grands comme font à ceste heure : puis me vestis vn cazaquin de veloux gris garny de petites tresses d'argent à deux petits doigts l'vn de l'autre, & doublé de toille d'argent, tout decoupé entre les tresses, lequel ie portois en Piedmont sur les armes. Or auois ie encore deux petits flascons de vin grec de ceux que monsieur le Cardinal Darmagnac m'auoit enuoyez. Ie m'en frottay vn peu les mains, puis m'en lauay fort le visage, iusques à ce qu'il eust prins vn peu de couleur rouge, & en beus, prenant vn petit morceau de pain, trois doits, puis me regarday au miroir. Ie vous iure, que ie ne me cognoissois pas moy mesme, & me sembloit que i'estois encore en Piedmont amoureux, comme i'auois esté. Ie ne me peus contenir de rire, me semblant, que tout à coup Dieu m'auoit donné tout vn autre visage.

Le premier qui arriua à moy auec ses capitaines fut le Sieur Cornelio, & le Comte de Gayas, monsieur de Bassompierre Commissaire, & le

Comte de Bisque, que i'auois enuoyé querir. Et comme ils me trouuerent de ceste sorte, se prindrent tous à rire. Ie brauois par la salle, plus que quatorze : & n'eusse pas eu la puissance de tuer vn poullet : car i'estois si foible que rien plus. Combas & les capitaines François arriverent aussi. Toute ceste farce ne tendoit qu'à faire rire les vns & les autres : & le dernier ce fut le Colonnel Rincroc & ses capitaines, qui comme il me vist de ceste sorte, il se mit à sanglotter de force de rire : & ie le prins par les bras & luy dis, & quoy Seigneur Colonnel, pensez vous, que ie sois ce Montluc, qui va tous les iours mourant par les uës ? Nany, nany : car celuy-là est mort : & ie suis vn autre Montluc. Son truchement le luy dit, qui le faisoit encores plus rire, & desia le Sieur Cornelio luy auoit dit la resolution, pourquoy ie l'enuoyois querir, & qu'il falloit, que nous ostissions par une sorte ou par autre ce doute, qui estoit parmy les Siennois. Et ainsi nous allasmes tous à cheual au Palais, & comme nous eusmes monté le degré, nous trouuasmes la grande salle toute pleine de Noblesse & de Bourgeois de

la ville, qui estoient du conseil. Or à main gauche il y a vne petite salle, en laquelle n'entre que les capitaines du peuple, les douze Conseillers, & les huict de la guerre : tout cela se nomme le Magistrat. I'entray ainsi en la grand' salle, & leur ostay mon chappeau. Ie ne fus cogneu de personne de primme abordée, ains penserent tous que ie fusse quelque gentil-homme, que monsieur de Stroſſi eust enuoyé dans la ville pour commander l'assaut, à cause de ma foiblesse. I'entray dans la petite salle, & tous les capitaines & Colonnels apres moy, lesquels demeurerent debout aupres de la porte : & ie m'allay asseoir aupres du capitaine du peuple, où ceux qui tenoient le lieu du Roy auoient accoustumé se seoir, comme i'auois fait souuent. Et en entrant mon chappeau à la main, ie me sousriois vers l'vn & vers l'autre : tous s'esmerueilloient de me voir. Deux desia auoient commancé d'opiner. Et alors ie commançay à leur parler en Italien en ceste substance.

Conseil des Siennois.

Seigneurs, i'ay esté aduerty, que depuis que vous auez entendu à la verité, que les ennemis amenoient

Harangue du sieur de Montluc

aux Siennois.

l'artillerie, vous estiez entrez en quelques disputes, qui engendrent parmy vous plustost la peur & la crainte, que quelque belle resolution de combattre, & deffendre vostre ville & liberté, auec les armes. Ce que i'ay trouué fort estrange, & m'en suis esmerueillé, ne me le pouuant persuader. Toutesfois à la fin ie me suis resolu venir vers vous auec les Colonnels & capitaines de toutes les trois nations, que le Roy a en ceste ville, pour vous visiter en ce lieu, & entendre de vous la verité de tout ce qui se passe. Or Messieurs, ie vous prie considerez & pesez bien ce conseil, où vous estes tous appellez. Car de ce conseil, & de la resolution que vous prendrez dépend tout l'honneur, grandeur, authorité, & asseurance de vostre estat, de vos vies, de vos honneurs, & conseruation de vostre liberté ancienne : & au contraire toute la honte, deshonneur, reproche, auec vne infamie perpetüelle à vos enfans, des-honneur à vos peres, qui vous ont laissé pour heritage vne telle grandeur que vous tenez, l'ayant deffenduë tousiours par batailles les armes en la main, contre tous ceux, qui leur ont voulu oster.

Et

Et à present que vous deuez achepter l'occasion qui se presente de la moitié de vos biens, pour monstrer à toute la Chrestienté, que vous estes les vrays enfans legitimes de ces anciens Romains belliqueux, les enfans legitimes de vos peres, qui ont tant combattu pour soustenir vostre liberté, est-il possible que cœurs Siennois, cœurs si genereux, soyent entrez en frayeur, pour ouir parler de l'artillerie ? Voulez-vous entrer en crainte pour cela ? Ie ne puis penser, que cecy procede de vous, qui auez fait preuue de vostre generosité. Ce n'est pas aussi faute d'amitié, que vous portiez au Roy Tres-chrestien, ny de la bonne esperance, que vous auez en luy. Ce n'est pas aussi pour vous deffier les vns des autres, pour les partialitez qui sont dans vostre cité. Car ie n'ay iamais cognu, que vous fussiez diuisez : mais au contraire bien vnis pour la conseruation de vostre liberté & Seigneurie. Ie vous ay veu tousiours resolus de mourir les armes au poing, plustost que de la vous laisser rauir. I'ay tousiours veu grands & petits marcher d'vn mesme pied, & auoir vne mesme resolution. Ce n'est

pas aussi pour faute d'hardiesse : car ie n'ay iamais veu faire sortie aux escarmouches, que tousiours quelqu'vn de vostre ieunesse ne se soit remarqué par dessus les nostres, encores mesmes qu'ils soyent plus vieux soldats qu'eux, pour auoir fait des actes dignes d'estre loüez & estimez d'vn chascun. Ie ne puis croire, que gens qui font si bien, puissent pour le bruit du canon, qui fait plus de peur que de mal, entrer en crainte, & prendre resolution de se rendre esclaues de ceste nation insupportable des Espagnols, ou de vos voisins vos anciens ennemis. Or puis que cela ne procede de vous, il faut donc, qu'il procede de moy, qui ay cest honneur d'estre Lieutenant du Roy de France vostre bon amy, & protecteur. Que si vous le faites pour crainte que ie n'aye la santé pour prendre la peine, qu'il conuient supporter à l'heure que les ennemis nous assaudront, pour la foiblesse où ie suis encore, à cause de ma grand' maladie, cela ne vous doit faire entrer en deffiance. Les bras & les iambes ne font pas tout. Ce grand capitaine Antoine de Leue gouteux & impotent a pl[us] gaigné de victoires dans sa chair[e]

Louange d'Antoine de Leue.

qu'autre de noſtre aage n'a faict à cheual. Dieu m'a reſerué touſiours le iugement pour vous conſeruer. M'auez-vous iamais veu manquer ? Eſtois-ie croupy dans vn lict lors de la grande camiſade & eſcallade que voſtre ennemi vous donna ? Mais voyez, ie vous prie, Meſſieurs, la grande grace que Dieu m'a fait tout à vn coup, m'ayant rendu la force, autant que ſi ie ne fuſſe eſté malade. Et par là vous pouuez cognoiſtre, que Dieu nous ayme, & qu'il ne veut pas que vous ny nous, nous perdions. Ie me ſens aſſez fort pour prendre le harnois, vous ne me verrez plus fourré ny emmailloté. Que ſi vous le faites pour crainte de mon inſuffiſance & peu d'experience, en cela vous faites vn grand tort au Roy. Car c'eſt autant, comme de donner entendre à tout le monde que ſa Maieſté vous a enuoyé icy vn homme deſgarny de toute ſuffiſance, & mal experimenté pour ſçauoir ordonner ce qu'il faut faire, pour la deffence de voſtre ville. Quoy, penſez vous que le Roy vous ayme ſi peu, que de m'auoir enuoyé icy, s'il n'auoit grande aſſeurance de moy, & qu'il n'euſt eſſayé en autre lieu qu'eſt-ce que ie

Beau traict du ſieur de Montluc.

porte, & ce que ie puis? Ie ne vous diray rien de moy, cela seroit honteux à moy-mesmes, vous en auez veu vne partie, l'autre vous la pourrez entendre. Vous pourrez donc iuger, que le Roy ne m'a pas choisi parmi tant de gentils hommes, qu'il a en son Royaume, & ne m'a pas enuoyé aupres de vous, sans auoir bien poisé ce que ie sçay faire, par la longue experience, qu'il en a tousiours euë, non seulement pour estre politique, comme vous m'auez veu iusques icy, mais pour pourueoir lors que de force on veut emporter vne place. Craignez-vous, Seigneurs, que la hardiesse me faille au besoin? Et de quoy me seruiroit tant de preuues, que i'en ay fait depuis que ie suis icy auec vous estant malade? Vous m'auez veu sortir des que i'ay peu monter à cheual, allant voir les escarmouches de si pres, que moy-mesmes les commandois. Et ne vous souuient-il pas du iour, que i'entray en ceste ville, & de la grande escarmouche que ie rendis? vos gens l'ont veuë, ils y ont eu part: & la nuict de Noël encores plus, où le combat dura six grosses heures. Ne vint-ie pas moy-mesmes au

mains ? ne cogneuſtes vous pas alors que ie ne perdis point l'entendement à ordonner, ny la hardieſſe à combattre. I'ay honte de le dire, mais puis que vous le ſçauez, ie n'en dois pas rougir. Ie ne vous veux dire que ce que vous auez veu, ie ne ſuis pas Eſpagnol ventart. Ie ſuis François & encore Gaſcon, qui eſt de noſtre nation le plus franc & libre. Or, meſſieurs, il me ſemble que vous auez aſſez d'experience de vous meſmes, qui vous rendra digne d'vn perpetuel reproche, ſi vous prenez autre reſolution, outre le dommage que vous en receurez. Il me ſemble, que vous me deuez auoir cogneu, depuis que ie ſuis auec vous autres, & que ie n'ay rien oublié de ce que le Roy s'eſt promis que ie ſçaurois bien faire, quand la neceſſité ſe preſentera. Toutes ces remonſtrances, que ie vous ay faites, tant de ce qui vous touche en particulier, comme de ce qui touche le mien, vous doit faire oublier toute crainte, & prendre tout le cœur & la magnanimité qu'ont touſiours eu vos predeceſſeurs & vous meſmes, qui eſtes en vie. Parquoy ie vous prie, que vous preniez tous enſemble vne reſolution

telle, que les vaillans hommes, comme vous estes, doiuent prendre: c'est de mourir les armes en la main, plustost que de laisser perdre vostre souueraineté & liberté. Et de moy, & de tous les Colonnels & capitaines que voylà, nous iurons Dieu, que tous mourons auec vous, comme nous vous en donnerons à ceste heure l'asseurance. Ce n'est pas pour nostre bien, & pour acquerir des richesses: ce n'est pas pour nos aises, car vous voyez que nous patissons & la faim & la soif. Ce n'est donc que pour nostre deuoir & pour nous acquiter du serment: afin qu'on puisse dire & vous quelque iour, que c'est nous qui auons deffendu la liberté de ceste cité, & qu'on nous puisse appeler les conseruateurs des Siennois.

Alors ie me leuay, & dis au truchement Alleman, qu'il retint bien ce que ie voulois dire, pour le redire au Colonnel Rincroc & à ces capitaines. Et alors commençay à parler aux Colonnels & leurs dis, *Signori miei & fratelli, iuriamo tutti & prometiamo inansi Iddio che noi moriremo tutti l'arme in mano con essi loro per adiutar li a deffendere lor sicuressa & liberta: & ogni vno di noi*

Serment des gens de guerre estrangers.

s'obligi per li soi soldati : & alsate tuti le vostre mani : Alors chacun haussa la main, le truchement le dit au Colonnel, lequel incontinent leua la main, & tous ses capitaines criant *io, io, huerlic*, & les autres, ouy, ouy, nous le promettons; chacun en son langage. Surquoy le capitaine du peuple se leua, & tout le conseil, me remerciant infiniment : & apres tourna le visage deuers les capitaines, lesquels il remercia bien fort & d'vne grande volonté. Lors il me prierent me vouloir retirer à mon logis, iusques à ce qu'ils eussent parlé à tout le conseil, qui estoit dans la grand' salle, & donné à entendre toute la remonstrance, que ie leur auois faite. Ce que ie fis : & à la sortie de la petite salle, ie trouuay Misser Bartholomé Caualcan, qui ne sçauoit pas la proposition que i'auois faite, car il n'entra pas dans la salle du conseil, lequel me dit à l'oreille, qu'il pensoit que tous auoient prins resolution de n'endurer point la batterie. Alors ie le r'amenay à mon logis. Et trois heures apres arriuerent quatre des Magistrats, dont Misser Hieronyme Espano, en estoit l'vn, ayant charge de toute la Seigneurie

generalement de me remercier infiniment : & me dit que Misser Ambrosi Mitti auoit parlé en la chaire accoustumée, qui est au milieu de la grand' salle contre la muraille, leur faisant entendre la remonstrance que ie leurs auois faite, lequel n'en oublia rien, car c'estoit vn homme sage & bien auisé, & le serment qu'auoient fait tous les Colonnels & capitaines, les exhortant de se resoudre tous au combat. Il ne me souuient s'ils se mirent à la deliberation de la balotte, ou si tous leuerent la main comme nous auions fait : mais les quatre nous rapporterent que iamais ils n'auoient veu vne plus grande ioye, qui s'estoit mise entr'eux apres la proposition dudit Ambrosi Mitti. Et me dirent aussi qu'apres que ie fus en ladite salle, & fait lesdites remonstrances, les deux Gentils-hommes qui auoient opiné, qu'il falloit capituler & entrer en composition auec l'ennemy, auoient prié le Senat leur vouloir faire ce bien que de rayer leurs opinions, & n'y auoir esgard, & les laisser encore opiner, ce qui fut fait, & encore opinerent qu'il falloit combattre, & n'entrer en aucune composition, ains

Resolution des Siennois.

plustost mourir les armes à la main. Ie dis à Misser Hieronyme Espano, que ie m'en allois retirer pour tout ce iour, & pour toute la nuict, pour escrire l'ordre qu'il falloit tenir pour le combat, & pour toute la ville, & qu'incontinent ie l'enuoyerois, comme ie ferois aussi aux Allemans en leur langage : aux François en la leur.

Instruction pour les Gouuerneurs des places.

Gouuerneurs & capitaines, vous deuez prendre quelque exemple icy, pource qu'il y en a, qui disent quand ils ont rendu vne place que les soldats n'ont point voulu combattre, outre que les gens de la ville les vouloient trahir, & les ont forcez d'entrer en capitulation & composition. Ce ne sont qu'excuses, ce ne sont qu'excuses, croyez moy. Ce qui vous force c'est vostre peu d'experience, Messieurs mes compagnons, quand vous vous trouuerez en telles nopces prenez vos beaux accoustremens, parez vous : lauez uous la face de vin Grec : & la faites deuenir rouge : & marchez ainsi brauement parmy la ville & parmy les soldats, la care leuée, ne tenant iamais autre propos, sinon que bien tost auec l'ayde de Dieu & la force

de vos bras & de vos armes, vous aurez en despit d'eux la vie de vos ennemis, & non eux la vostre : qu'ils ne sont pour vous venir attaquer dans vostre fort : que c'est ce que vous desirez le plus : car de là depend leur ruyne & vostre deliurance. Et de ceste sorte iusques aux femmes prendront courage, & les soldats pareillement : mais si vous allez auec vn visage pasle ne parlant à personne, triste, melancolique & pensif, quand toute la ville & tous les soldats auroient cœur de lyons, vous leur ferez venir de moutons. Parlez souuent auec ceux de la ville en quatre ou cinq parolles, & pareillement aux soldats, leur disant, & bien mes amis, n'auez vous pas courage ? Ie tiens la victoire nostre, & la mort de nos ennemis desia pour asseurée : car i'ay ie ne sçay quel presage en moy, que quand il me vient, ie suis tout asseuré de vaincre, lequel ie tiens de Dieu & non des hommes. Parquoy reposez vous sur moy, & resoluez vous tous de combattre & sortir d'icy auec honneur & reputation. Vous ne pouuez mourir qu'vne fois : c'est chose qui est destinée. Si Dieu l'a ordonné, vous auez beau

fuir. Mourons donc auec honneur : mais il n'y a nulle apparence de danger, ains plutost pour nos ennemis, sur lesquels nous auons tout auantage. Et qui voulez vous, Gouuerneurs & capitaines, qui ose dire, qu'il a peur, vous voyans resolus en ceste sorte ? ie vous dis, que quand ils en trembleroient, ils la perdroient : & deuiendra le plus poureux aussi hardy, que le plus courageux de la trouppe. Iamais les soldats ne s'estonneront tant qu'ils verront la hardiesse de leur chef durer. Et tout ainsi que le chef remporte la louange, & que le reste n'a rien, sinon celle que leur chef leur donne, deuant le Prince : ainsi doit le chef se resoudre de ne monstrer iamais auoir peur. Car en faisant cela les soldats mesmes en porteront bon tesmoignage : & ainsi la reputation qu'il aura acquise, luy demeurera, sans que iamais aucun y contredise. Ie ne vous conseille donc rien, que ie ne l'aye esprouué moy-mesme, non seulement là, mais en plusieurs endroits, comme vous trouuerez dans ce Liure, si vous auez la patience de le lire. Or voicy l'ordre que ie fis pour le combat & pour toute la ville. Ie vous repre-

Tout presque depend du chef.

Dessein de l'Autheur.

ſente toutes ces particularitez, ſans me contenter de dire que Sienne fuſt aſſiegée, où ie ſouſtins le ſiege neuf ou dix mois: & puis ie capitulé forcé de famine: Car de là le capitaine, le Lieutenant de Roy, le ſoldat n'en peuſt pas faire profit. C'eſt l'Hiſtorien. De ces gens il n'en y a que trop. Ie m'eſcris à moy-meſme: & veux inſtruire ceux qui viendront apres moy. Car n'eſtre né que pour ſoy: c'eſt à dire en bon François, eſtre né vne beſte.

Ordre à Sienne pour la fortification.

I'ordonnay donc en premier lieu, que la cité ſeroit diuiſée en huict parties, & que les huict de la guerre en auroient chacun la ſienne: que chacun des huict commettroient vn perſonnage, de qui ils reſpondroient. Lequel perſonnage feroit la deſcription de tout le quartier qui luy ſeroit baillé en charge, combien d'hommes, de femmes, & d'enfans, il y auroit en leur quartier de l'aage de douze ans, les maſles iuſques à ſoixante, & les femmes iuſques à cinquante, & qui fuſſent pour porter la hoſte, la barelle, les picqs, les palles, & les ſappes: & que chacun de ſon quartier feroit des capitaines de chaque art, ſans

qu'ils ſoient meſlez : qu'il ſeroit fait commandement à peine de la vie, que dés que leur capitaine les manderoit venir là où ils ſeroient commandez, d'y venir tout incontinent, & les femmes & enfans : que chacun fera prouiſion promptement de ce que leur office portera, & que les maiſtres des ſeruiteurs & chambrieres ou maiſtreſſes, ſeront tenus de promptement donner ordre, que leurs ſeruiteurs & chambrieres ſoient garnis des outils ſeruans à trauailler, chacun en ſon eſtat, à peine de deux cens eſcus : & la cité d'en fournir aux pauures qui n'auront dequoy en auoir, aux deſpens du treſor public, & que leſdits deputez feront leur rolles, & iront de maiſon en maiſon pour enroller leurs gens, & que dés que les capitaines crieront chacun en ſon quartier, force, force, que tous & toutes courront à leurs outils : & ſe rendront où leur capitaine les menera : & les deputez bailleront les rolles de tous ceux & celles, qu'ils auront trouuez en leurs quartiers, à chacun des huict de la guerre, quartier pour quartier : que les vieux ou vieilles qui excederont l'aage ſuſdit demeureront aux maiſons

de leurs maiſtres, pour leur acouſtrer à manger, & garder la maiſon : que leſdits deputez feront rolle de tous les maſſons & charpentiers qui ſeront en leur quartier : lequel rolle bailleront à celuy des huict de la guerre qui les aura commis. Voila l'ordre pour les pionniers & manœuures.

Ordre pour le combat.

L'ordre de ceux qui portoient les armes eſtoit, que les trois Gonfalonniers, qui eſt de ſainct Martin, de Ciotat, & de Camolia, feroient incontinent la reueuë de toutes les compagnies, qui eſtoient vingt & quatre : & regarderoient les armes d'vn chacun, ſi elles eſtoient bien en ordre pour combattre : & ſinon incontinent les contraindroient de les faire acouſtrer. Qu'ils feroient reaffiner toutes les poudres, & qu'on feroit grandes quantité de boulets, & de cordes. Que leſdits Gonfalonniers ſe tiendroient chacun en ſon quartier ſans en bouger, iuſques à ce qu'vn des huict de la guerre leur viendroit commander ce qui leur faudroit faire : que les Gentils-hommes vieux qui ne pourroient porter armes, ny trauailler, ſe rendroient à ſolliciter les pionniers du quartier là où ſeroient leurs maiſons,

& ayder aux capitaines desdits pionniers. Or auois-ie tousiours deliberé, que si l'ennemy nous venoit assaillir auecques l'artillerie, de me retrancher loing de la muraille où se feroit la batterie pour les laisser entrer à leur aise: & faisois estat tousiours de fermer les deux bouts, & y mettre à chacun quatre ou cinq grosses pieces d'artillerie, chargées de grosses chaisnes & de gros cloux, & pieces de fer. Derriere la retirade, ie deliberay mettre tous les mousquets de la ville, ensemble l'arquebuzerie: & comme ils seroient dedans faire tirer l'artillerie, & l'arquebuzerie tout à vn coup. Et nous qui serions aux deux bouts, venir courant à eux auec les picques & hallebardes, espées à deux mains, & espées & rondelles: Cecy faisois-ie, pour ce que ie voyois bien qu'il n'estoit possible au Roy de nous enuoyer secourir, à cause qu'il estoit engagé en tant de lieux, qu'il n'estoit possible de pouuoir leuer gens suffisans pour leuer le siege par mer ny par terre. Monsieur de Strossi n'auoit le moyen de nous secourir. Et par ainsi ie les voulois laisser entrer, & faire peu de deffence à la bresche: afin de leur don-

ner la bataille dans la ville, apres eſtre paſſez par la furie de noſtre artillerie & arquebuzerie. Car de deffendre la breſche, il euſt eſté à mon aduis bien aiſé : mais nous n'euſſions apporté tant de dommage à nos ennemis, comme en leur laiſſant l'entrée, laquelle nous euſſions feint d'abandonner, pour les tirer au combat.

Sentinelles perduës.

Cinq ou ſix iours auant que l'artillerie vint; ie faiſois ſortir de la ville deux païſans, & vn capitaine ou ſergent, dés que la nuict venoit, comme pour ſentinelles perduës. C'eſt vne choſe fort bonne & aſſeurée : mais regardez bien qui vous enuoyerez : car elle vous peut faire mauuais party. Et comme la nuict eſtoit venuë, le capitaine mettoit le païſan en ſentinelle à cinquante ou ſoixante pas de la muraille, & dans vn foſſé ou derriere vne haye : ayant aduis que dés qu'il entendroit aucune choſe, il viendroit trouuer le capitaine au pied de la muraille. Lequel capitaine auoit charge de moy, que tout incontinent que le païſan auroit parlé à luy, de ſe mettre tous deux l'vn apres l'autre à quatre pieds, & s'en aller en auant iuſques au lieu où le païſan auoit oüy

Moyen pour deſcouurir ceux qui veulent recognoiſtre la place.

le

le bruit : & qu'il falloit que plustost ils se couchassent le ventre à terre, pour descouurir s'ils aduiseroient point trois ou quatre qui recognoissent ce lieu là : & veoir si apres ils s'assembleroient pour parler : car cela est le vray signe qu'ils recognoissent cest endroit, pour y amener l'artillerie. A quoy faire ils ne deuoient estre que le maistre ou commissaire de l'artillerie, le Colonnel ou maistre de camp de l'infanterie, ou l'ingenieur, le maistre charretier, & vn capitaine des pionniers : afin que selon la resolution qu'auroit prinse le Commissaire, le Colonnel & l'ingenieur, le maistre charretier recognoisse aussi le lieu par là où il pourra mener l'artillerie. Et l'ingenieur doit monstrer au capitaine des pionniers ce qu'il faudra faire, pour faire l'esplanade, selon que les tous auront resolu. Et voila la recognoissance qui se doit faire la nuict, apres que vous auez recognu de iour vn peu de loing. Car si ceux de dedans vallent rien, ils doiuent par escarmouches, ou par l'artillerie vous garder de recognoistre de pres. Le capitaine me deuoit incontinent venir aduertir, de ce que nos païsans & luy

auroient veu : & laiſſer encores les païſans en ſentinelle, & vn ſoldat en ſon lieu, iuſques à ſon retour. Or par trois fois ils furent deſcouuerts en ceſte maniere : & tout incontinent que i'eſtois aduerty, ayant auſſi le rolle des huict quartiers, & des huict de la guerre qui commandoient leurs quartiers, ſoudain i'aduertiſſois le Seigneur Cornelio, lequel promptement me ſçauoit dire le quartier où c'eſtoit, & le Seigneur des huict de la guerre, qui le commandoit. Ie n'auois iamais dit à homme quelle eſtoit mon intention, ſinon au Seigneur Cornelio. C'eſtoit vn homme ſage & aduiſé, & vaillant, auquel me repoſois bien fort. Et comme il ſceuſt que ie leur voulois liurer la bataille dans la ville, de tout vn iour nous ne fiſmes que donner le tour dedans & dehors, & recogneuſmes fort bien tous les endroits, où l'ennemy nous pouuoit faire batterie : & pareillement recogneuſmes l'endroit où nous falloit faire la retirade. Et tout incontinent que l'aduertiſſement me venoit du capitaine qui demeuroit en ſentinelle hors la ville, ſoudain i'aduertiſſois le Seigneur [illegible] quartier, & il aduertiſſoit ſon co[illegible]

Bel ordre pour la conſeruation d'vne place.

mis, & ſon commis le capitaine des pionniers : de ſorte que dans vne heure vous euſſiez veu pour le moins mil ou douze cens perſonnes à commencer la retirade. Or auois-ie ordonné auſſi que la cité feroit grand' prouiſion de torches : de ſorte que ceux qui auoient recognu, n'eſtoient gueres de retour au Marquis, qu'ils voyoient tout ceſt endroit par le dedans de la ville couuert de torches & de gens : tellement qu'au poinct du iour nous auions fort aduancé noſtre retirade : & renuoyons le matin repoſer ceux-là, en faiſant venir d'vn autre quartier iuſques au midy. Et d'vn autre depuis midy iuſques à la nuict, & par conſequent d'autres iuſques à la minuit, & au poinct du iour : de façon que nous faiſions en peu d'heure vn ſi grand labeur, que ne pouuions eſtre en aucune maniere ſurprins. Ie fis en ceſte ſorte tournoyer la ville au Marquis lequel eſtoit logé chez Guillot le ſongeur. Et me dit le Seigneur Hernandon de Selue, frere du Seigneur Rigomes, qui commandoit le coſté de la petite Obſeruance, auquel ie parlay le Vendredy auant que nous partiſſions de la ville, à fiance, entre

leur logis & le fort de Camolia, que le Marquis estoit entré vne fois en tel soupçon, qu'il pensoit qu'il y eust quelqu'vn en leur conseil, qui m'aduertist de leurs deliberations : voyant que dés lors qu'il auoit desseigné de nous battre, dés lors on trauailloit en cest endroit. Car la nuict on entend aisément le bruit. Vn si grand remuëment ne se peut cacher. Et pource qu'il me dit qu'il auoit fait vn Liure du siege de Sienne, il me pria que ie luy voulusse dire comment ie pouuois descouurir leur intention. Ie luy en dis la verité.

Les desseins du Marquis rompus.

Nouuelle entreprise du Marquis.

Mais pour retourner à nostre propos, à la fin le Marquis vint mettre son artillerie sur vne petite montagne, entre porte Ouille, & la grande Obseruance. Ce lieu là me cuida mettre à deuiner à moy-mesme, qui pensois estre si fin : parce qu'à porte Ouille il y a vne grande antiporte fort large, & que les maisons de la ville se touchent presque, n'y ayant que la ruë entre deux, n'estant possible de long temps y faire la retirade necessaire : car il falloit abattre plus de cent maisons, cela me faschoit extremement : car c'est autant acquerir

d'ennemis dans nos entrailles, parce que le pauure citadin qui void enleuer sa maison, pert patience. Ie baillay au Comte de Bisque la charge de faire terrasser ceste porte : nous prenions la terre dans des iardins & lieux vacans qu'il y a vn peu à main gauche. O le bel exemple que voicy, & que ie veux coucher par escrit : afin de seruir de miroir à ceux qui voudront conseruer leur liberté.

Belle resolution des Siennois.

Tous ces pauures habitans sans monstrer nul desplaisir ny regret de la ruine de leurs maisons, mirent les premiers la main à l'œuure, chacun accourt à la besogne. Il ne fust iamais qu'il n'y eust plus de quatre mil ames au trauail : & me fust monstré par des Gentils-hommes Siennois, vn grand nombre de gentil-femmes portans des paniers sur leur teste pleins de terre. Il ne sera iamais, Dames Siennoises, que ie n'immortalise vostre nom, tant que le Liure de Montluc viura : car à la verité vous estes dignes d'immortelle loüange, si iamais femmes le furent. Au commencement de la belle resolution que ce peuple fist de deffendre sa liberté, toutes les Dames de la ville de Sienne se des-

Louange des Dames Siennoises.

partirent en trois bandes : La premiere estoit conduite par la Seignora Forteguerra, qui estoit vestuë de violet, & toutes celles qui la suiuoient aussi, ayant son accoustrement en façon d'vne nymphe, court & monstrant le brodequin : La seconde estoit la Signora Picolhuomini, vestuë de satin incarnadin, & sa trouppe de mesme liurée : La troisiesme estoit la Signora Liuia Fausta vestuë toute de blanc, comme aussi estoit sa suitte auec son enseigne blanche. Dans leurs enseignes elles auoient de belles deuises : ie voudrois auoir donné beaucoup & m'en resouuenir. Ces trois escadrons estoient composez de trois mil Dames, gentil-femmes ou bourgeoises. Leurs armes estoient des pics, des palles, des hotes & des facines. Et en cest equipage firent leur monstre, & allerent commencer les fortifications. Monsieur de Termes, qui m'en a souuent fait le conte (car ie n'y estois encor arriué) m'a asseuré n'auoir iamais veu de sa vie chose si belle, que celle là. Ie vis leurs enseignes depuis. Elles auoient fait vn chant à l'honneur de la France, lors qu'elles alloient à leur fortification. Ie vo-

drois auoir donné le meilleur cheual que i'ay, & l'auoir pour le mettre icy.

D'vne ieune fille Siennoise.

Et puis que ie suis sur l'honneur de ces femmes, ie veux, que ceux qui viendront apres nous, admirent & le courage & la vertu d'vne ieune Siennoise, laquelle encores qu'elle soit fille de pauure lieu merite toutesfois estre mise au rang plus honnorable. I'auois fait vne ordonnance au temps, que ie fus creé Dictateur, que nul à peine d'estre bien puny, ne faillist d'aller à la garde à son tour. Ceste ieune fille voyant vn sien frere, à qui il touchoit de faire la garde, ne pouuoir y aller, prend son morion, qu'elle met en teste, ses chausses, & vn colet de beufle: & auec son hallebarde sur le col, s'en va au corps de garde en cest equipage, passant lors qu'on leust le rolle soubs le nom de son frere: fit la sentinelle à son tour, sans estre cognue iusques au matin que le iour eust poinct. Elle fust ramenée à sa maison auec honneur. L'apres-diné le Seigneur Cornelio me la monstra.

Or pour retourner à nos moutons, il ne fust possible de ce iour-là, ny de la nuict suyuante, que le Comte peust

faire ſon terre plain, ny nous auſſi la retirade, à laquelle nous trauaillions, laiſſant enuiron quatre vingt pas au Marquis, s'il y vouloit entrer. Nous auions fait vne trauerſe aupres de porte Ouille : & là nous auions mis trois grandes coulevrines, chargées de ce que i'ay dit. Auquel lieu eſtoit le Seigneur Cornelio, & le Comte de Gayas, & trois canoniers qu'auoit laiſſé monſieur de Baſſompierre. A main droite ſur vn haut eſtoit la grand' Obſeruance, entre icelle & les murailles nous auions mis cinq canons farcis de meſme : leſquels ledit Baſſompierre commandoit. Or l'vn & l'autre eſtoient ſi cachez, que l'ennemy n'y pouuoit rien veoir de deſſus les colines. Bien s'apperceuoient ils, que haut à l'Obſeruance il y auoit des gens : car touſiours ils tiroient là quelque coup : mais nous eſtions tous derriere vne tranchée qu'auions faite entre l'Obſeruance & la muraille de la ville tapis & couchés : de ſorte que ne pouuions eſtre veus. Les ſoldats eſtoient tous contre les maiſons, ayant fait force trous en icelles, pour aller & venir au couuert. Derriere la retirade, qui n'eſtoit gueres plus haute, que la hauteur

teur d'vn homme, ils estoient aussi au couuert, sans pouuoir estre veus. Le Seigneur Cornelio estoit aussi couuert, à cause qu'il estoit en bas lieu, & à la couuerte d'vne fort espoisse muraille, qui touchoit à la porte Quille. L'ordre du combat estoit tel.

L'ordre & dessein du combat.

Le Seigneur Cornelio auoit auecques luy vne enseigne d'Allemans, deux de François, quatre d'Italiens, & quatre de Siennois, ayant le Comte de Gayas auec luy, pour le soulager: & auec moy à l'Obseruance, le Reincroc auec trois compagnies d'Allemans, deux de François, deux d'Italiens, & quatre enseignes Siennoises. En toutes les deux troupes du Seigneur Cornelio & de moy, il n'y auoit vne seule arquebuse, sinon picques, hallebardes, espées à deux mains, encores n'en y auoit il pas beaucoup, espées & rondelles, toutes armes pour nous ioindre incontinent collet à collet. Ce sont les plus furieuses armes: car s'amuser à ces escopeteries, c'est temps perdu, il faut se ioindre. Ce que le soldat ne veut faire tant qu'il a des armes à feu: car il veut tousiours porter de loing. Toute la nuict ... mirent les gabions pour vingt &

six, ou vingt & sept pieces : & au poinct du iour ils en eurent placé douze, comme ils eussent fait tout le reste, n'eust esté qu'il leur falloit monter sur ceste montagne leur artillerie à bras. La muraille est assez bonne, laquelle il n'y a pas long temps vn des deux Papes Pies, qui estoient de la maison de Picolhuomini, & de l'ordre du peuple, auoit fait faire. Au poinct du iour ils commençerent leur batterie à vn pied ou deux pieds de terre tousiours de loing, & bien pres de cent pas. Ce qu'ils faisoient, pour couper la muraille par le bas. Et le lendemain matin pensoient auecques le reste de l'artillerie abattre en peu d'heure toute la muraille : mais pour cela le Comte de Bisque ne cessoit de remplir tousiours ceste antiporte, & nous laissoit des flancs : de sorte que nous pouuions veoir au long de la bresche. Enuiron midy ils laisserent ceste batterie de bas, & commencerent à battre au milieu de la muraille. Et comme ie vis qu'ils commençoient à faire iour, ie laissay le Seigneur Cornelio, qui alloit d'vn lieu à autre, & prins monsieur de Bassompierre, & nous en allasmes au fort de Camol[illegible]

Batterie des Imperiaux.

& de là nous voyons tout le recul de leur artillerie. Ie laisseray ce propos pour acheuer l'ordre.

Ie laissay vne compagnie Françoise au fort de Camolia, vne autre à la citadelle, ayant deux compagnies de Siennois à chascune : plus les deux compagnies d'Allemans à la grand' place, chascune à part : à la porte sainct Marc vne d'Italiens. Et tout au long de la muraille vers Fonde-brande, des Siennois, & de mesme vers porte Noue : ayant donné le mot aux deux compagnies Françoises, que si i'auois besoing d'eux, ie les enuoyerois querir, laissans les Siennois dans la citadelle & dans le fort. Et autant en auois-ie dit aux Allemans : & auois mis en l'ordre que nous changerions de mot de six heures en six heures, tant le iour que la nuict : afin que quand nous serions au couuert, s'il y auoit aucun traistre, qui allast en nul endroit où il pourroit auoir intelligence auecques les ennemis, tirer les gens de là, pour affoiblir cest endroit, & s'en aller ailleurs, que homme ne [illegible]it creu, s'il ne portoit le mot, [illegible]angeant lequel seroit porté aux [illegible]ennois par deux des Seigneurs des

huit de la guerre, l'vn par vne moitié de la ville, & l'autre par l'autre. Et si ceux là mesmes n'aportoient le mot, ils ne bougeroient point. I'auois tousiours peur que le Marquis eust quelque intelligence à la ville. Voila pourquoy i'y mis cest ordre. Les Allemans, qui estoient à la place auoient le mesme commandement. Et encores falloit qu'vn chef ou sergent des autres le vint querir. Il fust esleu six sergens de nos compagnies Italiennes & Françoises, lesquels auoient charge, cependant que la batterie & l'assaut se donneroient, d'aller tousiours au long de la courtine de la muraille aux quartiers que ie leur auois ordonné, lesquels n'abandonneroient iamais leur quartier. Fust aussi ordonné que à peine de la vie il n'y auroit homme, de quelque nation que ce fust, ny les Siennois pareillement, qui se hazardast abandonner la retirade, estant du nombre de ceux qui y estoient ordonnez, pour le combat. Et autant en fust fait tout au long des murailles de la ville. Fust ordonné aussi que des huict Seigneurs de la guerre, les q[illegible]tre demeureroient tousiours auecqu[illegible] moy, ou bien auecques le Seign[illegible]

Cornelio : afin que les deux qui demeureroient auecques luy , allassent tous à cheual chercher le secours, que le Seigneur Cornelio leur diroit, auecques le mot, pour le secourir s'il en auoit besoin : & les deux miens en feroient le semblable : c'est à sçauoir des compagnies Siennoises : & les autres quatre iroyent aux lieux , où les quatre sergens estoient ordonnez , afin que tous ensemble donnassent courage aux gens , si la necessité le requeroit. Et là où ne se presenteroit aucun besoing, & qu'aucun viendroit à eux auecques le mot demander des gens pour secourir , il leur en bailleroit partie, & l'autre se garderoit tousiours pour deffendre cest endroict. Que les officiers du Roy , comme controlleurs , commissaires des viures , thresoriers ou commis seroient ordinairement partie du iour & partie de nuict tous à cheual , allant tousiours par la ville : & que d'heure en autre vn d'eux m'apporteroit nouuelles , comme tout se portoit dans le corps de la ville , & au tour des murailles , nous portans tousiours asseurance d'auoir parlé aux quatre de la guerre , & aux sergens qui estoient deputez auecques eux.

C'eſt l'ordre que ie donnay, à tout le moins, dont i'ay ſouuenance, n'oubliant tous les iours à viſiter les compagnons & accourager les habitans de bien faire.

A preſent ie retourne à ce que nous fiſmes au fort de Camolia. Monſieur de Baſſompierre couruſt chercher vn canon, qu'il y auoit à la citadelle: mais comme il le penſa remuer, le roüage ſe deffit, & amena vn demy canon, qu'vn Siennois, que ledit Baſſompierre auoit mis à l'artillerie, tiroit: & en tiroit comme d'vne arquebuze. Il fuſt aidé d'vne trouppe de ſoldats François & de Siennois, qui eſtoient à la citadelle pour l'amener. Et quant à moy ie faiſois faire vne plate-forme aux ſoldats du fort, ayant vne compagnie de pionniers, que ie manday ſoudain querir. Nous l'euſmes fait en moins d'vne heure & demie, où ie montay le demy canon. Ie donnay dix eſcus à noſtre Siennois, afin qu'il fiſt de ſi bons coups de ceſte piece-là, comme il faiſoit à la citadelle. Ils auoient mis des gabions au flanc venant deuers nous. Baſſompierre & moy nous miſmes à main droite. Nous regardions la bale en l'air, comme v

chapeau en feu, donnant fort à main droite, le ſecond à main gauche. Ie fremiſſois de deſpit. Monſieur de Baſſompierre m'aſſeuroit touſiours, que bien toſt il prendroit ſa mire, & alloit & venoit à luy. Le troiſieſme donna au pied des gabions, & le quatrieſme dans leur artillerie, & y tua force gens : car tous ceux-là qui aydoient, s'enfuyrent derriere vne petite maiſonnette, qu'il y auoit au cul de l'artillerie. Et alors ie l'allay embraſſer : & le voyant bien affuté, luy dis, *Fradel mio da li da ſeno, per dio facio ti preſente d'altri diece ſcoudi, & d'vn bichier de vino greco.* Ie luy laiſſay le capitaine François, qui gardoit le fort, pour touſiours le fauoriſer de ce qu'il auoit beſoin : & nous retiraſmes monſieur de Baſſompierre & moy à noſtre lieu. Il y vint vne enſeigne d'Allemans, qui venoit au long de l'autre gabionnade, enſeigne deſployée. Cela pouuoit eſtre ſur les quatre heures. Nous la pouuions veoir marcher du derriere de l'Obſeruance : & ne fuſt iamais arriué à l'artillerie, que noſtre piece tira, & tua l'enſeigne : & ſoudain les Allemans en fuite, ſe retirans là où ils eſtoient auparauant. Et fiſt ce Sien-

nois de ſi grands coups, qu'il leur demonta ſix pieces de canon : & demeura leur artillerie toute abandonnée iuſques à l'entrée de la nuict, ſans iamais tirer que deux canons, qui eſtoient couuerts de gabions, qui tenoient le flanc vers Camolia : leſquels noſtre artillerie ne pouuoit attaindre, parce qu'elle donnoit par deſſus, à cauſe de la hauteur des gabions. Et entre chien & loup tirerent ſept ou huict coups à l'Obſeruance, où nous eſtions, & aux maiſons prochaines : & de toute la nuict ne ſe tira rien plus. Nous fiſmes grand' diligence toute la nuict d'acheuer noſtre retirade, & le Comte de Biſque l'antiporte : de ſorte que deux heures deuant iour tout fuſt paracheué, & chacun en ſon lieu, où il deuoit combattre. Ce qui nous faiſoit tant haſter, c'eſtoit, que nous oyons mener vn grand bruit à leur artillerie, & penſions qu'ils y menaſſent l'autre, qui fut cauſe que ie iettay vn homme dehors, pour recognoiſtre leur batterie : lequel nous rapporta, qu'ils auoient coupé plus de quatre vingts pas de muraille à vn pan ou deux de terre, & qu'il penſoit qu'en peu d'heures ils l'au-

roient toute abbatue. Dequoy nous ne nous ſouciaſmes pas beaucoup : car nous eſperions leur vendre bien cher l'entrée. Et enuiron vn'heure deuant iour ils ceſſerent de faire bruit, qui nous fiſt penſer, qu'ils n'attendoient que l'aube du iour pour donner feu. Ie montay ſur la muraille, ayant le capitaine Charry auecques moy, lequel à toute force m'en vouloit faire deſcendre, quand l'aube du iour commença à paroiſtre. Et bien toſt apres i'apperçeus qu'aux feneſtres des gabions n'y auoit point d'artillerie, & qu'en lieu d'auoir miſe l'autre, ils auoient oſté celle qui y eſtoit. Et alors ie criay au Seigneur Cornelio que nous eſtions hors d'aſſaut, & que les ennemis auoient retiré l'artillerie. Tout le monde commença à monter ſur la muraille : & les Siennois à belles iniures contre eux, diſant en leur Italien. *Coioni marrani, venete qua vi meteremo per terra vinti braſſi di muri.* Ils furent contrainɛts de demeurer trois iours au deſſous de la montagne pour r'abiller leurs roüages, que le demy canon, que nous auions mené à Camolia leur auoit gaſté.

Le Marquis retire ſon canon.

Or comme i'ay eſcrit, ce Gentil-

homme de la Chambre de l'Empereur auoit tousiours fait le mauuais, mais comme il eust bien recogneu le tout, luy estant remonstré par le Marquis, que la retirade & tout ce que ie faisois, estoit pour les laisser entrer, & leur donner la bataille dans la ville. (Car si ie sçauois ce qu'il faisoit, il sçauoit aussi ce que ie faisois, tousiours il y a quelque traistre parmy) il fust aussi bien d'opinion auec le Marquis & les autres capitaines, que la ville ne se prendroit iamais par force, mais qu'il la falloit auoir par famine : & fust d'aduis que l'on renuoyast l'artillerie à Florence. Lequel s'en retourna deuers son maistre, pour luy compter ce qu'il auoit veu, & que le Marquis ne pouuoit faire autre chose, sinon ce qu'il auoit fait. Ie ne sçay s'il luy compta la peur qu'il y auoit euë : laquelle le Marquis mesme me recita lors que ie sortis de Sienne, qui m'accompagna plus de deux mil, & me dit que lors que leur artillerie fust abandonnée, pour le fracas, que nostre demy canon faisoit, il estoit tout au costé de la maisonnette dans sa lictiere, ayant la goutte, & la lictiere estoit à terre : & ce gentil-hom-

Resolution du Marquis.

me de l'Empereur parloit à luy ayant les mains ſur la courtine d'icelle, & la teſte dedans, parlant en ſecret audit Marquis. Noſtre canonnier voyant que l'artillerie eſtoit abandonnée, & que tout le monde eſtoit retiré au coſté de la maiſonnette, tira vne volée contre icelle, de laquelle vne partie de la muraille, qui eſtoit de bricque, tomba ſur la lictiere, dans laquelle ledit gentil-homme ſe trouua ſur les iambes du Marquis, ſi eſtonné que rien plus, & me iura, qu'en ſa vie il ne penſa mourir qu'alors: & le luy tirerent hors de deſſus ſes iambes, & luy-meſmes à bien grand' peine: car toute la lictiere eſtoit pleine de la couuerture de la dicte maiſon. Et me dit outre ledict Seigneur Marquis, qu'il y euſt ſi grand' peur que la goutte le laiſſa. Car tout ce fracaſſement tomba ſur luy tout à coup, enſemble ſur ce gentil-homme, qui penſoit eſtre mort. I'ay ouy dire que l'apprehenſion de la mort a guery des maladies. Ie ne ſçay ſi depuis ſes gouttes l'ont prins: mais ledit Seigneur Marquis m'aſſeura, qu'il ne l'auoit euë depuis. S'il eſt vray ou non, ie m'en raporte.

Danger du Marquis, & ſa peur.

Cecy pouuoit eſtre vers la my Ian-

Les Allemans ne peuuent pastir.

uier, & ne tarda pas huict iours, que nous commençasmes à cognoistre, que les Allemans se faschoient fort du peu de pain, qu'ils mangeoient, n'ayant vne goutte de vin, qui estoit le pis. Le Reincroc mesmes, qui estoit maladif, ne pouuoit pastir. Il ne se trouuoit rien, sinon quelque peu de cheual ou d'asne. Et commençasmes à regarder le Seigneur Cornelio & moy, quel moyen nous pourrions trouuer pour faire sortir ces Allemans : & regardions que s'ils estoient dehors, nous pourrions tenir encores la ville plus de deux mois, là où s'ils ne sortoient nous serions contraincts de la rendre. Et aduisames tous deux d'enuoier vn homme secrettement à monsieur de Strossi, pour luy remonstrer le tout, & le prier de les enuoyer querir auecques les meilleurs moyens dequoy il se pourroit aduiser, dont ie luy fis l'ouuerture : & luy enuoyay le capitaine Cosseil, qui auiourd'huy porte mon enseigne, bien embouché. Il le falloit faire passer à grand' difficulté : car il falloit combattre deux corps de garde, à cause que le Marquis auoit desia fait grande quantités de tranchées qui venoient iusques au

pres de la ville de tous costez. Le capitaine Charry en combatist vn, & le Comte de Gayas auecques vne trouppe d'Italiens l'autre : de sorte qu'ainsi qu'ils combattoient, il força la tranchée, & gaigna le derriere du camp auec ses guides, & deux iours apres retourna en compagnie d'vn gentil-homme Italien, nommé le capitaine Flaminio, lequel portoit des lettres au Reincroc, & aussi à moy, m'escriuant que ie le luy enuoyasse auec ses compagnies : & qu'il dresseroit vn camp, là où il auoit force cauallerie & gens de pied Italiens. Et que s'il n'auoit vn nerf de tramontane, il ne me pouuoit secourir : & qu'il protestoit contre moy, si la cité se perdoit, & au Reincroc de fort belles lettres, ayant fort bien fait le bec au capitaine Flaminio. Cest homme là se mist à lamenter, disant que monsieur de Strossi le reduisoit à toute extremité, & qu'il luy estoit impossible de passer, sans estre deffait : mais qu'il en parleroit à ses capitaines : & y eust grand' dispute parmi eux. A la fin vn de ceux, en qui il auoit plus de fiance, & qui luy seruoit de maistre de camp, luy dit qu'il valoit mieux se hazarder les

Inuention du sieur de Montluc pour se defaire des Alemans.

armes en la main pour se sauuer, que non de demeurer pour mourir de faim, ou se rendre à leur discretion sous vne capitulation, laquelle ainsi comme ainsi falloit qu'elle se fist dans peu de iours. Car il n'y auoit rien plus à manger, & leurs soldats commençoient à murmurer, & n'attendoient que l'heure, qu'vne grande trouppe s'en yroient rendre aux ennemis, qui fust cause qu'ils se resolurent de partir. Le Reincroc n'auoit pas grand tort, estant vn perilleux voyage: car au sortir de la porte il falloit combattre force corps de garde d'Espagnols. Et à demy mil de là vn autre à vne tranchée que l'ennemy auoit faite aupres d'vn moulin. Ie fis deffendre qu'homme du monde ne parlast de ceste sortie & fis fermer les portes de la ville. Et à l'entrée de la nuict tous arriuerent auec leurs bagages à la grand' place de porte-Noue.

Sortie des Allemans.

Les Siennois, qui n'auoient rien entendu de cecy, commencerent de s'en aller au palais tous desesperez. Ie fis sortir trois troupes, deux de François, & vne d'Italiens. La premiere menoit le capitaine Charry: la seconde le capitaine Blacon, qui est mort à present

en Xainctonge Huguenot : & la troisiesme le Comte de Gayas. Le capitaine Charry auoit charge de combattre le premier corps de garde, qui estoit au long d'vne grande ruë du fauxbourg : le second estoit aux Augustins sur la ruë mesmes : & le troisiesme aupres de Sainct Lazare. Ils auoient commandement de moy, de ne cesser iamais, iusques à ce qu'ils eussent combattu tous les trois corps de garde. Et le Comte de Gayas prenoit par dehors le fauxbourg à main droite, tout au long des maisons, allant tousiours le petit pas pour les recueillir. La terzo de Cecille, estoit à la Chartreuse ayant de fort bons soldats : & le Reincroc au sortir de la porte, prenoit à main droite, entrant dans vn vallon, & le Comte de Gayas demeuroit sur le haut, allant tousiours le pas, qui faisoit deux effects pour secourir les nostres, comme dist est, & le Reincroc, s'il en auoit besoin : & ainsi commençasmes à ouurir la porte pouuant estre vn'heure de nuict. Le capitaine Charry se mist deuant : C'estoit luy, qui menoit tousiours la feste, Blacon apres, le Comte de Gayas apres, & puis les Allemans, qui furent inconti-

nent deſcendus au vallon. Et tout à vn coup nous entendiſmes le combat de nos François contre les Eſpagnols. Le capitaine Charry miſt en route les deux corps de garde l'vn apres l'autre, iuſques à celuy de Sainct Lazare. Surquoy ſortirent ceux de la Chartreuſe ſecourir leurs gens : & vindrent aux Auguſtins, où Blacon auoit fait alte, attendant le capitaine Charry : & là ſe mirent entre-deux. Le capitaine Charry cuida retourner, entendant bien que l'on combattoit Blacon : & rencontra les ennemis, qui redoubla le combat. Le Comte de Gayas ne le pouuoit ſecourir, à cauſe, que ie luy auois deffendu expreſſement qu'il ne s'engageaſt point au combat, iuſques à ce qu'il auroit cognu que les Allemans eſtoient ſauuez : mais à la fin il fallut que tout ſe melaſt : car nos deux trouppes Françoiſes luy tomberent ſur les bras. Le combat dura plus d'vne grand' heure. Le Seigneur Cornelio & moy eſtions hors la porte au raſteau, & n'y auoit rien d'ouuert que le guichet. Et comme les ſoldats, venoient l'vn apres l'autre, nous les mettions dedans : & tout à vn coup ouïſmes venir le combat à nous, qui crioit France,

Combat des François & Imperiaux.

France, qui crioit Eſpagne. Voila tout arriué aupres du raſteau meſlé. Nous auions les torches dans les portes, & par le guichet voyons vn peu de clarté, & tirions les ſoldats dedans. Il falloit bien dire qu'en l'vne partie & en l'autre y auoit bien des vaillans hommes. Car iamais François ny Italiens ne ſe ietta de furie ſur nous, ains tournoient touſiours le viſage deuant ce raſteau : & iamais ne ſe retirerent, ſinon à meſure, que nous les tirions dedans. Tous les trois chefs y furent bleſſez : & y perdiſmes de mort ou bleſſez plus de quarante des meilleurs ſoldats, que nous auions, François & Italiens. Et à la fin nous euſmes le reſte de nos gens dedans. Et pource qu'auant la ſortie, les Siennois eſtoient eſtonnez de ce que les Allemans s'en alloient : ie fis aller le Seigneur Cornelio tout autour des gardes, & par les forts, pour reconforter nos gardes : car perſonne ne ſçauoit que les Allemans s'en deuſſent aller : & moy m'en allay au palais, & trouuay tous les Seigneurs bien eſtonnez. Et alors ie commençay à leur remonſtrer ce qui s'enſuit.

Ie voy bien, Seigneurs, que vous

Harangue du sieur de Montluc au Senat de Sienne.

vous estes assemblez icy pour la sortie des Allemans, & que vous estes entrez en crainte & en soupçon, que pour leur depart la cité se perde, ie vous dis que c'est la conseruation d'icelle, & non la perte. Car leurs six enseignes despensoient plus, que les douze Italiennes & Françoises. D'autre-part vous auez entendu que lesdits Allemans commençoient desia à murmurer, ne pouuant plus pastir. Ie preuoyois assez que leurs capitaines mesmes n'en fussent pas esté maistres, ayans crainte qu'ils se rendissent aux ennemis. Vous auez entendu depuis cinq ou six iours, que les ennemis crioient aupres de nos murailles que nous estions perdus, & que nos Allemans seroient bien tost auec eux. Cela ne venoit pas des capitaines: mais du commun qui ne pouuoit plus pastir. Or, Seigneurs, si vous vous esbayssez à present pour leur allée, on diroit que vostre hardiesse ny la nostre ne dependoit que de la leur: & pour les honorer à eux nous nous deshonnorerions nous mesmes. A quoy ie ne consentiray iamais: car vous sçauez que tous les grands combats, qui se so[nt] faits en ce siege, vous & nous l[...]

auons faits, & ne sont iamais sortis dehors, qu'vn seul coup, que maugré moy le Colonnel Reincroc voulust faire sortir ses gens sous la conduicte de son nepueu, & de son Maistre de camp, qui ne vouloit auoir personne d'autre nation que de la sienne : & vous vistes comme bien tost ils furent renuersez iusques au dedans du fossé du rauelin de porte-Noue. Et si par fortune ie ne m'y fusse trouué, qui fis sortir le corps de garde Italien, il n'en fust eschappé vn seul. Ie ne les veux pas blasmer, mais ils sont meilleurs pour vne bataille, que pour vn siege. Or doncques, Seigneurs, pourquoy entrez vous en crainte pour leur sortie. Ie uous veux dire encore vn'autre chose, que quand i'en aurois enuoyé les douze compagnies, qui me restent en ceste ville, encores entreprendray-ie de garder vostre cité, auecques vous autres seulement, pourueu que les chefs me demeurassent, pour me soulager. Il faut faire par tour vos enseignes, n'ayans que deux nuicts de franches, & les nostres n'en auront qu'vne : & que nous commançions à retrancher nostre pain à quatorze onces, & vous autres à dix. Et faut mettre les

L'Allemand mal propre pour vn siege.

bouches inutiles hors la ville, & commettre ſix perſonnages pour faire la deſcription d'icelles demain meſmes, ſans eſpargner perſonne quelconque, & promptement les mettre dehors : & ainſi nous prolongerons noſtre pain trois mois, qui ſera le temps que le Roy nous pourra ſecourir, meſmement à preſent que le printemps vient. Ceſſez donc d'auoir peur, ains au contraire, prenez ce que i'ay fait pour voſtre ſalut. Si ie l'ay fait ſans le communiquer au Senat, ce n'eſt pas par mauuaiſe volonté, mais pour tenir ſecret ce depart, qui eſtoit fort dangereux, comme vous auez peu voir, ayant eſté forcé de faire iouër ce perſonnage à monſieur de Stroſſi, pour me deliurer de ces gens qui aiment trop leur ventre.

Ayant entendu ma remonſtrance, ils me prierent d'aller repoſer, & qu'ils mettroient le tout en deliberation, me remerciant bien fort du bon confort & conſeil que ie leur donnois. Le matin toute la harangue que ie leur auois faite fuſt ſceuë par la cité, & ne ſe parla plus de crainte aucune. Or ils ne ſe peurent bonnement accorder aux bouches inutiles, pource que l'vn

Le ſieur de Montluc créé Dictateur à Sienne pour vn mois.

vouloit fauoriser l'autre, & me creérent par balotte leur Dictateur general pour l'espace d'vn mois : de sorte que le Capitaine du peuple ny le Magistrat pendant ce temps ne commanderent iamais rien, ains moy absoluëment tenois le rang & l'estat, que faisoient anciennement les Dictateurs Romains. Ie créé six Commissaires pour faire la description des bouches inutiles, & apres baillay ce rolle à vn cheualier de sainct Iean de Malte, accompagné de vingt-cinq ou trente soldats, pour les mettre dehors, ce qui fust fait dans trois iours apres que i'eus baillé le rolle. Et si n'estoit que i'ay bon tesmoignage des Siennois & des officiers du Roy, & capitaines qui estoient dans Sienne, ie ne mettrois cecy par escrit, craignant qu'on dit que ie fusse vn menteur : c'est chose qui est veritable. Ie vous dis, que le rolle des bouches inutiles se monta quatre mil & quatre cens ou plus : que de toutes les pitiez & desolations que i'ay veu, ie n'en vis iamais vne pareille, ny n'en verray à l'aduenir à mon aduis. Car le maistre falloit qu'il abandonna son seruiteur qui l'auoit seruy long temps : la maistresse sa

chambriere, & vn monde de pauures gens, qui ne viuoient que du trauail de leurs bras. Et par trois iours ceste desolation & pleurs dura. Ces pauures gens s'en alloient à trauers des ennemis, lesquels les rechassoient vers la cité. Et tout le camp demeuroit nuict & iour en armes pour cest effect : car ils nous les reiettoient iusques au pied des murailles : afin que nous les remissions dedans, pour plustost manger ce peu de pain qui nous restoit, & voir si la cité se voudroit reuolter, pour la pitié de leurs seruiteurs & chambrieres : mais cela n'y fist rien, & si dura huict iours. Ils ne mangeoient que des herbes, & en mourut plus de la moitié : car les ennemis les tuoient, & peu s'en sauua. Il y auoit vn grand nombre de filles & belles femmes, celles-là auoient passage : car la nuict les Espagnols en retiroient quelques-vnes de celles-là pour leur prouision : mais non que le Marquis le sçeust, car il leur alloit de la vie, & quelques hommes forts & vigoureux, qui passoient & eschappoient la nuict, mais tout cela ne venoit pas à la quarte part ; car le demeurant mourust. Ce sont des loix de la guerre. Il

faut eſtre cruel bien ſouuent, pour venir à bout de ſon ennemy. Dieu doit bien eſtre miſericordieux en noſtre endroit, qui faiſons tant de maux.

Remonſtrance aux Gouuerneurs des places.

Vous, Gouuerneurs & Capitaines des places, ſi vous ne le ſçauez, apprenez ces ruſes. Ce n'eſt pas tout d'eſtre vaillant & ſage, il faut eſtre fin & aduiſé. Si i'euſſe prié le Reincroc de ſortir, il en euſt eſté mal content, & m'euſt reproché que ie l'enuoyois à la boucherie. I'y proceday plus ſagement, m'aydant de l'authorité de monſieur de Stroſſi. Ie ne taſchois qu'à gagner temps pour ennuyer mon ennemy, & donner loiſir au Roy de nous ayder : mais comme i'ay dit, il courroit au plus preſſé. Plus touche la peau, que la chemiſe. Ne craignez de vous deſcharger des bouches inutiles, eſtoupez les oreilles aux cris. Si i'euſſe creu mon courage, ie l'euſſe fait trois mois pluſtoſt : peut eſtre que i'euſſe ſauué la ville : ou pour le moins i'euſſe amuſé mon ennemy plus longuement. Cent fois ie m'en ſuis repenty.

Les Allemans deſfaits.

Le Marquis ayant veu que i'auois mis les Allemans dehors, leſquels fu-

rent la plus part deffaits par les chemins, & à leur grande faute, laquelle ie ne veux escrire icy, car ils ne furent pas deffaits aux enuirons de Sienne, mais ailleurs par les chemins, où la peur leur print sans grande raison: Voyant aussi que i'auois ietté les bouches inutiles dehors, & que toutes ces deux choses prolongeoient le siege long temps auecques le retranchement de nostre pain, qu'il sçeust par ceux qui estoient sortis, cela le fist penser à quelque autre remede pour nous auoir, craignant que sur le printemps il suruint quelques neiges, comme souuent il aduient en ce temps en ce quartier là: & que si cela aduenoit, il falloit qu'il leuast le siege, s'en allant par les villes pour manger: car presque il estoit en aussi grande necessité que nous. Et mangeoient les soldats de son camp des mauues & autres herbes aussi bien que nous: parce que bien souuent la munition ne pouuoit arriuer à temps: car elle venoit deuers Florence, là où il y a trente milles, & sur des petits asnes, sauf cent mulets: & falloit qu'ils portassent à manger pour aller & venir, qui estoit cinq ou six iours. Et à cha-

Dessein du Marquis.

que

que voyage en mouroit tousiours vne partie par le chemin. Car de trouuer vne seule herbe, ny foin, ny paille, ny grain, il ne s'en trouuoit plus, & moins personne qui y habitast, ny à dix mille pres du chemin. Et toute sa cauallerie estoit encores dix mille par delà Florence, sauf la compagnie du Seigneur Cabri nepueu du Marquis, qui estoit de cinquante cheuaux : & falloit que de quinze en quinze iours se rafraischist des autres cinquante, qui se tenoient à Bonconuent. Et si Dieu nous eust voulu donner vn peu de neige, seulement pour huict iours, leur camp estoit contraint de se rompre. Toutes ces choses mirent le Marquis pour abbreger la guerre en vne opinion, c'est de trouuer le moyen de mettre diuision entre les parts dans la ville, nous voyant foibles, sçachant bien qu'encores que nous eussions douze enseignes, il n'y auoit pas dix huict cens hommes, & par l'aduis des Siennois bannis de la cité, qui estoient pres du Marquis fust trouué inuention de gaig[illegible]er vn citadin de la ville, nommé Messer Pie-[illegible]o, qui estoit borgne, & de l'ordre [illegible] peuple, qui estoit l'ordre de qui

Incommoditez du Marquis.

nous nous fions le plus, ioint auec l'ordre des reformateurs, & ce par le moyen des petits garçons, qui alloient chercher des herbes au long des prez de la riuiere de la Tresse, auecques de petits sacs : & fist tant le Marquis qu'il le conuertist à estre traistre. Et la forme de ce faire fust, que Messer Piedro receuroit plusieurs blancs signez de ces Siennois qui estoient auecques le Marquis, là où luy-mesme coucheroit les lettres.

Pratiques du Marquis dans Sienne.

Le fond de ce fait est tel, qu'il falloit que ledit Messer Piedro couchast dans les lettres ces mots, Comme il trouuoit estrange, qu'ils se laissoient tromper si ouuertement au Seigneur de Montluc : & que les enfans pouuoient bien cognoistre que toutes les asseurances qu'il leur donnoit que le Roy les secourroit, n'estoient que bayes & tromperies : & qu'encores qu'il fust esté banny de la cité, neantmoins il regrettoit infiniement de la veoir perdre, les larmes aux yeux : & que s'ils vouloient faire sortir vn homme pour aller iusques à Rome entendre si le Roy faisoit armée pour les secourir, ils cognoistroient la tromperie & cautelle, dont i'usois en leur

endroit : & qu'il les prioit de ne se laisser conduire au dernier morceau : & que s'ils le faisoient, ils n'en eschapperoient que par leurs testes, & la ruine de leurs biens, femmes & enfans : & qu'il y auoit moyen encores de faire leur appointement auecques l'Empereur, par le moyen du Marquis, s'ils le vouloient mettre dans leur ville, qui estoit chose bien aisée, s'ils se vouloient tenir & accorder auecques aucuns de la cité, qui desia leur auoient promis : & que pour sçauoir qui estoient ceux de l'intelligence, il falloit qu'ils allassent veoir à vne telle ruë : & là où on verroit vne petite croix blanche au bas de la porte de la maison, celuy-là estoit de leur intelligence. Ce meschant borgne faisoit bien son office, & addressoit les lettres à vn de ceux de qui nous auions fiance, estant bien certain que celuy là porteroit la lettre au Magistrat, & qu'incontinent le Magistrat enuoyeroit le matin en la ruë qu'il nommoit en la lettre, & qu'il prendroit le gentil homme de la maison, où la petite croix se trouueroit. Tousiours il s'addressoit de faire la croix à quelque maison de l'ordre des Noues,

Trahison d'vn Siennois.

& des Gentils-hommes, pource que les autres deux ordres les tenoient pour ſuſpects. Et penſoit le Marquis que tout incontinent que celuy-là ſeroit prins, cognoiſſant l'humeur des Siennois, & la grande haine qu'ils ſe portoient les vns aux autres, ils l'ameneroient ſans autre forme de iuſtice ſur l'eſchaffaut: & que par ce moyen là, ces deux ordres de Noues & Gentils hommes entreroient en vne grande contention & deſeſpoir, & que pour ſauuer leurs vies ſeroient contraincts de prendre les armes & ſe rendre maiſtres d'vn canton de la ville pres les murailles, pour tenir la main aux ennemis, afin qu'ils peuſſent entrer dans la ville.

Or commença ledit meſchant borgne à forger la premiere lettre: & de nuict la va mettre ſous la porte de la maiſon d'vn des Gentils-hommes qui n'eſtoit point ſoupçonné: & fiſt la croiſette en vne autre ruë à la Maiſon d'vn des plus riches Gentils-hommes de l'ordre des Noues: & le matin le Gentil-homme à qui la lettre s'addreſſoit, trouua icelle dans l'entrée de ſa maiſon, & ſoudain la leuſt, & la porta au Magiſtrat, & incontinent qu'ils

l'eurent veuë me l'enuoyerent par Misser Hieronyme Espano, & me manderent qu'ils auoient mis en deliberation d'aller prendre ledit Gentil-homme, & l'amener tout droit à l'eschaffaut. I'enuoyay les sieurs Cornelio & Bartholomé Caualcan deuers eux, les prier de ne mettre point la main si tost au sang, & que cecy pourroit bien estre des inuentions du Marquis, pour nous mettre en diuision, & qu'ils le pouuoient bien mettre en prison, ce qu'ils firent. Deux iours apres, voicy vne autre lettre trouuée en mesme sorte à la maison d'vn Gentil-homme de l'ordre des Noues, qui n'estoit point suspect, & la croisette à vn de l'ordre des Gentils-hommes. Alors la furie commença si grande, qu'il me fallust aller au Palais moymesme, & à peine peus-ie obtenir ceste grace, que pour cinq iours on dilayast, pour voir si pendant ce temps Dieu nous enuoyeroit la cognoissance de ce fait. Toute la ville estoit esmeuë, & ne se parloit d'autre chose que de faire coupper testes. Comme ie veux que Dieu m'ayde, il m'alloit tousiours au deuant que c'estoit vne cautelle du Marquis, car ie sçauois à qui

Conseil du sieur de Montluc sur ceste entreprise.

Prudence du sieur de Montluc.

i'auois affaire. Ie priay Misser Bartholomé Caualcan, qu'il ne cessast iour & nuict d'aller voir lesdits Gentils-hommes & Bourgeois de l'ordre des Gentils-hommes, & des Noues, à qui le malheur touchoit, les prier qu'ils ne se desesperassent point, & que ie garderois bien qu'on ne mettroit point la main au sang, & que ie n'adiousterois point de foy à toutes ces lettres, ny croix. Le sieur Cornelio m'y secouroit fort aussi : car il auoit bien bonne part en la cité, à cause de monsieur le Cardinal de Ferrare, pres lequel il auoit tousiours demeuré, tant qu'il demeura en la cité.

Or à trois ou quatre iours de là, pensant que la furie seroit passée, voila vne autre lettre, & vne croix trouuée en mesme forme des autres : & alors tout le monde perdist patience ; & les vouloit-on mener tous trois sur l'eschaffaut. Ie courus au Palais menant le sieur Cornelio & le sieur Bartholomé auec moy. Allant au Palais il me vint en l'esprit qu'il falloit rompre ce coup par le moyen de la deuotion : & comme ie fus au Palais trouuay desia presque toute la grande

salle pleine de gens de l'ordre du peuple & des reformateurs. Et dés que i'entray en la salle du Magistrat, tous commencerent à me crier qu'il n'estoit plus temps de dissimuler, & qu'il falloit faire iustice. Et alors ayant prins place, ie parlay à eux en telle maniere en langage Italien, comme les autres fois.

Harangue du sieur de Montluc au Senat de Sienne.

Seigneurs, depuis le temps que i'ay eu cest honneur de commander en vostre cité, par le commandement du Roy mon maistre, vous n'auez rien entreprins, soit pour le fait de la guerre, soit pour la conduicte de vostre ville, sans me le communiquer, & prendre aduis & conseil de moy. En quoy i'ay esté si heureux, par la volonté de Dieu, que ie ne vous ay conseillé chose aucune, qu'elle n'ait reüssi à vostre bien, honneur, & profit, comme ie ne voudrois faire, n'ayant pas plus à cœur mon salut & ma vie, que la vostre propre. Or Messieurs, puis que i'ay esté si heureux & si fortuné, que de vous auoir tousiours donné des conseils salutaires & profitables : ie vous suplie en auoir la mesme opinion, & me croire en vne affaire si importante qui se pre-

ſente, laquelle à mon aduis trouble grandement vos entendemens. Ie vous demande vn don les mains ioinctes, & au nom de Dieu, que vous vous gardiez ſur toutes choſes de mettre la main au ſang de vos citoyens, iuſques à ce que la verité ſoit du tout deſcouuerte. Laquelle ne peut eſtre longuement cachée : on a beau couurir le feu, la fumée en ſortira. Auſſi on a beau maſquer & deſguiſer ce fait la verité paroiſtra. Tout le monde (& croyez moy) ne me ſçauroit faire croire, que cecy ſoit autre choſe qu'vne ruſe, & cautelle du Marquis. Il conſidere, que la peau de lyon ne luy ſert de rien : il a veſtu celle du renard, afin de pouuoir venir à bout de ſon deſſein. Or il ne ſçauroit mieux faire, ne plus finement en vſer qu'en iettant la diuiſion parmy votre cité. Et comment la peut-il mieux ſemer, ſi ce n'eſt en vous perſuadant qu'il y a des traiſtres parmy vous, & dans vos murailles, ſçachant bien que cela vous occaſionnera, non ſeulement de les empriſonner, mais encore de les faire mourir, & par leur mort mettre la cité en trouble : car le ſang ne peut mentir. Les parens porteront la mort

Ruſe du Marquis.

de leur parent, quand bien elle ſeroit iuſte, auec douleur & deſplaiſir, & taſcheront à ſe venger. Bref, vous voilà des ennemis domeſtiques, plus dommageables que ceux de dehors: vous voilà en peine de ſonger à la mort des voſtres, au lieu de penſer à celle de vos ennemis. Voyez donc Meſſieurs, quel ayſe, quel plaiſir, & quel contentement vous donnerez à vos ennemis, quand ils ſçauront que vous ſongez à faire coupper teſtes, & encore de ceux que i'oſerois dire & iurer ſur mon ame eſtre innocens. Quoy qu'il en ſoit, l'attente ne vous peut eſtre dommageable: car ils ſont en vos priſons. Vous eſtes aſſeurez d'eux, vous faites bonne garde. Ie veilleray de mon coſté, pourquoy vous haſterez vous de les faire mourir? A l'honneur de Dieu, croyez moy, vous ne vous en repentirez pas. Ie n'y ay point d'intereſt que le voſtre, ayons recours à Dieu en vne telle neceſſité. Commandez que tout le Clergé de voſtre ville dés demain ordonne vne proceſſion generalle par toute la ville, & qu'il ſoit enioinct à tout le monde de s'y trouuer, & qu'on ſe mette en prieres: afin qu'il plaiſe à

Dieu nous faire tant de grace de descouurir la verité de ce fait, & la trahison s'il y en a, ou l'innocence de ces prisonniers. Ie m'asseure que Dieu nous exaucera, & que bien tost vous en serez esclaircis: lors vous pourrez faire iustice si la cause y escheoit, & proceder contre les coupables. Mais auant cela, sur la collere mettre la main au sang de vos citoyens sans auoir bien pesé toutes choses, il me semble que vous ferez tres-mal : & serez cause d'vn grand mal-heur en vostre cité. Messieurs, la seule affection que i'ay au bien de vostre seruice, & à vostre salut & conseruation, me fait tenir ce langage : & vous supplie me faire ce plaisir, de superceder pour quelques iours. Lesquels cependant nous employerons en prieres & oraisons.

Vn murmure courut lors par la salle, les vns disans ouy, les autres non : car tousiours y a-il des contredisans. Mais enfin mon aduis fut suiuy : & soudain les Eglises aduerties, & tout le peuple, afin de s'apprester pour aller le lendemain en procession generalle faire prieres à Dieu : car de ieusnes nous en faisions assez. Ie me

trouuay à la procession & tous les capitaines, ensemble tous les Seigneurs & Dames de la ville, les parens des prisonniers suyuans ploroient, bref toute la ville ce iour là & le lendemain fut en deuotion & oraisons, faisant chacun prieres à Dieu, qu'il nous fit la grace de descouurir la verité de ceste trahison. Cependant ie ne dormois pas: car la nuict le Sieur Cornelio & moy discourusmes comment ceste pratique du Marquis se pouuoit faire. I'arraisonnois à part moy, puis qu'il en estoit venu si auant, que celuy qui menoit la marchandise, ne s'aresteroit pas là, & que le conseil de la ville ne seroit pas si secret, qu'il n'eust aduis de ce qui auoit esté conclu, car à ces grandes assemblées il y a tousiours quelque parleur: & cognus bien, que i'auois fait vne erreur d'auoir tout haut dit que i'estois asseuré, que c'estoit vne ruse du Marquis: car il estoit à craindre, que cela ne fit tenir en ceruelle son conducteur. Or puis qu'il y auoit apparence qu'il nous donneroit auec ses lettres & bultins, quelque nouuelle alarme, ie m'aduisay de faire aller de nuict par la ville quelques

Processions generalles ordonnées.

hommes, le plus coyement qu'on pouuoit, pour voir si rien se descouuroit. Et ainsi fismes faire la sentinelle deux nuicts. Le iour ie faisois amuser le peuple aux processions par les parroisses. Et lors que quelqu'vn de la Seigneurie me venoit dire, que c'estoit perdre temps; qu'il falloit faire iustice, ie le priois d'auoir patience, l'asseurant que ie commençois à descourir quelque chose : car il en falloit ainsi vser, pour retenir la fureur du peuple.

Prudences du sieur de Montluc.

Or la troisiéme nuict apres, enuiron vne heure auant minuict voyci passer ce Messer Piedro, qui s'arresta deuant vne maison, & mit la main à la fenestre, laquelle estoit basse, & la trouua fermée. Or l'vne des trois lettres se trouua auoir esté mise par vne fenestre basse, comme estoit celle-là. Lors il mit le genou à terre, & par dessous la porte, mit la lettre tant auant qu'il peust allonger le bras, puis s'en va au long de la ruë. Vn gentilhomme qui estoit au guet, incontinent va apres luy, & le prenant par le bras, luy dit, *chesete voi*: l'autre luy respond, *io son Messer Piedro*. Il ne me souuient du surnom de ce meschant.

Le traistre surprins.

Il le recognut, & luy dit *doue andate*, lequel luy respondit, *me ne vo a la guardia*, le Gentil-homme luy respondit, *adio, adio*: Puis ayant heurté fit ouurir la porte, & trouua la lettre qui parloit comme les autres. Incontinent il la porta au Magistrat, lequel m'enuoya deux de leur conseil, me faire entendre le tout. Ils allerent faire leuer le Sieur Cornelio, qui vint auec eux: & fut arresté que les portes ne s'ouuriroient point le matin, ny les gardes & sentinelles ne bougeroient, qu'il ne fut prins. Et sur le matin le Sieur Cornelio s'en yroit enuironner la maison auec cent hommes par deuant & par derriere. Le Sieur Cornelio le cognoissoit: & comme il eust départi ces gens il heurta à la porte, & le trouua encores au lict: & tout incontinent ils m'aduertirent de la prinse. Et pource que le terme de ma dictature estoit passé, i'vsois de prieres comme auparavant, & leur requis que tout incontinent il fut mis sur la gehenne, car il nyoit la lettre, & n'auoit veu aussi le Gentil homme de toute ceste nuict. Et comme il fut sur la gehenne, il pria de ne le tourmenter plus, car il vouloit confesser

Misser Piedro confesse.

la verité, ce qu'il fit tout au long, & les pratiques du Marquis pour mettre la diuision dans la ville. Sur la chaude l'on le vouloit faire pendre aux fenestres du Palais : mais ie les priay de ne le faire encores, & fut mis en vne basse fosse. Et priay le capitaine du peuple de me vouloir bailler les trois Gentils-hommes prisonniers, car ie voulois parler à eux à mon logis : ce qu'il fist.

Le sieur Cornelio & Bartholomé Caualcan les amenerent. Et comme ils furent au logis, ie leur remonstray qu'ils ne deuoient aucunement sçauoir mauuais gré au Senat de ce qu'il les auoient fait prendre, estans les affaires reduites à tels termes, que le pere ne se deuoit fier au fils, ny le fils au pere, puis qu'il y alloit de leurs vies & de leurs biens, & qu'ils allassent au Magistrat le remercier affectueusement de ce qu'ils n'auoient pas fait iustice d'eux, ains qu'ils auoient eu la patience iusques à ce que Dieu auroit fait cognoistre la verité. Ils me respondirent qu'ils ne feroient pas cela : car ce n'estoient pas eux, qui leur auoient sauvé la vie, mais que c'estoit moy, & qu'ils vouloient re-

mercier Dieu & moy, & non eux. Il nous cousta à tous trois plus d'vne heure à les conuertir. Ie leur remonstray que s'ils ne le faisoient, ce seroit accomplir ce que le Marquis desiroit, qu'ils demeurassent en haine mortelle, & en diuision. Et tout ce que ie pouuois imaginer, qui pouuoit seruir à les y faire aller, ie le leur disois pour les humilier. A la fin se recognoissans grandement obligez à moy de ce que ie leur auois sauué leurs vies, ils me promirent de le faire, & les y accompagnerent le Sieur Cornelio & Messer Bartholomé à ma requeste, car ie craignois qu'ils s'en dedissent par les chemins. Et comme ils furent deuant le Magistrat, vn d'eux parla pour trois, remonstrant leur innocence & le tort qu'on leur auoit fait, duquel ils ne se vouloient ressouuenir, veu la necessité du temps & l'estat de la cité, les suppliant affectueusement les vouloir tenir pour leurs bons citadins, & amis, & pour loyaux à leur republique. Et afin qu'à l'aduenir eux & leur posterité n'en fussent remarquez, qu'ils leur pleust leur en bailler patentes scellées de leur grand scel. Et alors le capitaine du peuple leur fit vne grande

Les prisonniers vont au Senat.

remonſtrance, par laquelle il les prioit les excuſer : qu'eſtant queſtion du ſalut public, ils auoient eſté contraints fermer les yeux à l'intereſt particulier: & veu l'importance de l'affaire, en faire la recherche : mais qu'on les tenoit pour gens de bien, & bons citoyens. Sur quoy ils deſcendirent tous de leur ſiege, & les embraſſerent. Meſſer Bartholomé Caualcan me dit que la pluſpart s'eſtoient mis à pleurer : ainſi ſe retirerent en leurs maiſons.

Le ſieur de Montluc demande la vie du traiſtre.

Et pource que ce meſchant borgne eſtoit de l'ordre du peuple, qui eſtoit la plus grande part, & là où il y auoit plus de gens de guerre, i'eus crainte que ſi l'on le faiſoit mourir, que ceux de ſon ordre nous leuaſſent quelque bruit par la ville, diſant qu'on cognoiſſoit bien à ceſte heure de quel ordre eſtoient les traitres, & que cela pourroit eſtre cauſe de leur faire mettre la main aux armes. Qui fut cauſe que ie fis requeſte à tout le Senat me donner ſa vie : & le bannir à perpetuité, afin d'aſſoupir toutes choſes : & que le Marquis ne peuſt dire, que rien de ſon deſſein euſt ſuccedé, non plus que ſes entreprinſes par les armes.

mes. Et voilà comme le tout fut descouuert & assoupi : car le Senat m'accorda ma priere. Ie me suis souuent estonné comment ie fus si sage & si moderé en vne affaire si importante, veu qu'il estoit raisonnable d'en faire vn exemple. Mais cela eust apporté, peut estre, plus de mal que de bien. Il ne faut pas tousiours estre si aspre, voyant les autres si eschauffez apres le sang de ces prisonniers, cela me refroidissoit. Ne vous laissez pas mes Gentils-hommes, qui aurez charge des places, emporter à la premiere apparence des choses qu'on vous dira. Songez & pesez les circonstances, rompez les desseins du peuple, que vous commanderez sous quelque pretexte, comme ie fis, l'amusant à nos processions : non que cela fut mal fait, mais ie voulois voir si le temps descouuriroit quelque chose. Si i'eusse permis la mort de ceux-ci, leurs parens eussent, peut estre, esté poussez de quelque esprit de vengeance. Taschez par tout à entretenir l'vnion de ceux que vous commandez, comme ie fis en ceste ville-là où tout fut rapaisé & accommodé. Et aussi songez à quel ennemy vous auez affaire :

Instruction pour les Gouverneurs.

car vous pouuez penſer qu'il ne laiſſe pierre à remuer ny artifice, pour mettre de la diviſion dans la ville. Ainſi ai-ie ouy lire autrefois dans Tite live, qu'Annibal, ce grand capitaine, faiſoit pour mettre de la diviſion parmy les Romains. Il faut que voſtre prudence & ſageſſe, Gouverneurs des places, ſçachent diſcerner ſi cela a de l'apparence, ſi celuy qui eſt accuſé eſt homme de pratique, de moyen, & s'il a rien fait, qui puiſſe approcher de cela. Si en le prenant on pourra cognoiſtre à ſa contenance quelque peur, ou en ſes reſponces quelque variation. Vous deuez en cela eſtre ſages & diſcrets: & penſer qu'il n'y a rien plus aiſé que de calomnier vn homme. Dieu mercy tout ſe paſſa auec douceur: & les priſonniers & leurs parens me vindrent remercier.

Belles conſiderations d'vn Gouuerneur.

Or apres que le Marquis euſt perdu toute ſon eſcrime & toutes ſes ruſes, il nous laiſſa en paix, ne s'attendant nous auoir, qu'au dernier morceau de pain: & commençaſmes à entrer au mois de Mars nous ayant tout failly: car de vin il n'y en auoit vne ſeulle goutte en toute la ville, dès la demy Feurier. Nous auions mangé

tous les cheuaux, asnes, mulets, chats, & rats, qui estoient dans la ville. Les chats se vendoient trois ou quatre escus, & le rat vn escu. Et en toute la cité n'estoit demeuré que quatre vieilles iumens, si maigres que rien plus, qui faisoient tourner les moulins, deux que i'auois, le Controlleur la Moliere le sien, & l'Espine Thresorier le sien, le Sieur Cornelio vne petite haquenée baye, qui auoit perdu la veuë de vieillesse, Messer Hieronyme Espano vn cheual turc, qui auoit plus de vingt ans. Voilà tous les cheuaux & iumens, qui estoient demeurez dans la ville, en ces extremitez plus grandes que ie ne sçaurois vous representer. Car ie croy qu'il n'y a rien si horrible, que la famine. De Rome en hors l'on nous donna quelque esperance de secours, & que le Roy enuoyoit monsieur le Mareschal de Brissac nous secourir. Qui fut cause que nous accourcismes nostre pain à douze onces les soldats, & les gens de la ville à neuf, cependant peu à peu nous perdions plusieurs habitans & soldats, qui tomboient morts sur la place en cheminant, de sorte qu'on mouroit

Retranchement au pain.

ſans maladie. A la fin les Medecins cogneurent que c'eſtoit les mauues qu'on mangeoit : pource que c'eſt vne herbe qui laſche l'eſtomac, & garde de faire digeſtion. Or n'auions nous autres herbes au long des murailles de la ville, car tout eſtoit mangé, encores n'en pouuoit-on auoir, ſans ſortir à l'eſcarmouche : & alors tous les enfans & femmes de la ville ſortoient au long des murailles. Mais ie vis que i'y perdois force gens, & ne voulus plus laiſſer ſortir perſonne. Or d'ouyr plus nouuelles de monſieur le Mareſchal n'y auoit plus remede : car les tranchées venoient iuſques aupres des portes. Leſquelles tranchées le Marquis auoit fait redoubler, pour crainte que nous ſortiſſions à la deſeſperade ſur luy, & luy donniſſions la bataille, comme autresfois auoient fait les Siennois ès guerres qu'ils auoient euës, comme eux-meſmes racontoient.

Ceſte memorable ſortie des Siennois fuſt l'an 1526.

En ceſt eſtat nous traiſnaſmes iuſques au huitieſme d'Auril, que nous euſmes perdu toute eſperance. Alors la Seigneurie me pria ne trouuer mauuais, s'ils commençoient à penſer à leur ſalut. Et voyant qu'il n'y auoit

plus remede, si ce n'est de nous manger nous-mesmes, ie ne leur peus dénier, chargeant de maledictions ceux qui engagent les gens de bien, & puis les laissent là. Ie n'entendois pas parler du Roy mon bon maistre, il m'aimoit trop, mais bien de ceux qui le conseilloient mal à son aduantage. I'ay tousiours veu plus de mauuais conseils que de bons pres les Rois. Ils enuoyerent vn des leurs deuers le Marquis, pour le prier de leur donner vn sauf-conduit, pour deux de leurs gens, qu'ils luy vouloient enuoyer, ce qu'il fist, & commencerent à capituler. Le Marquis leur y aida fort, & commencerent à entrer en grande fiance de luy: car il voyoit que de faire saccager ceste ville, & la faire ruiner, cela n'apportoit profit à l'Empereur ni au Duc de Florence, & que cela ne seroit que le gain des soldats. D'autre part il craignoit que si les Siennois ne pouuoient auoir aucune composition, que nous sortissions sur luy à la desesperade, ayant desia perdu plus de la tierce partie de ses gens, lesquels estoient morts pour le long siege, & autres qui s'estoient desrobez, de sorte qu'il n'auoit pres-

Les Siennois marchandent.

Extremité du Marquis.

que point d'Italiens, lesquels logeoient dans le fort de Sainct Marc. Et demeura le Marquis vn mois durant, n'ayant aupres de luy que six enseignes : & tout le reste estoit aux tranchées, & ne pouuoit iamais rafraischir ses gens que de six enseignes, lesquelles n'auoient plus d'vne nuict franche, & telle garde y auoit, qu'elle ne se remuoit de six iours. Voilà où il fust aussi bien reduit dehors, que nous dedans, & ne se pouuoit ayder de sa cauallerie, ni monsieur de Strossi non plus de celle qu'il auoit, à cause qu'il n'y auoit chose du monde sur la terre pour donner à manger aux cheuaux depuis Montalsin iusques à Sienne, & de Sienne iusques à Florence.

Or parleray-ie à present de moy, comme ie vivois. Ie n'auois non plus d'avantage que le moindre soldat : & mon pain ne pesoit que douze onces, & ne s'en faisoit de blanc que sept ou huict, dequoy les trois venoient à mon logis, & le reste se gardoit pour quelque capitaine qui estoit malade. Ny la ville ny nous ne mangeasmes iamais depuis la fin de Feurier iusques au vingt-deuxiesme d'Auril, qu'vne fois le iour. Ie ne trouuay iamais sol-

dat qui en fiſt plainte. Et aſſeurez vous que les remonſtrances que ie leur faiſois ſouuent nous ſeruoient de beaucoup. Car s'ils s'en fuſſent voulu aller au camp de l'ennemy, le Marquis les euſt fort bien traittez. Car les ennemis eſtimoient fort nos ſoldats Italiens & François : & aux eſcarmouches ils cognoiſſoient leur valeur. I'auois acheté trente poulles & vn cocq pour me faire des œufs : & en mangions le Sieur Cornelio, le Comte de Gayas & moy : parce que tous trois mangions touſiours enſemble en vn quartier le matin, & en vn autre le ſoir : mais vers la fin du mois de Mars cela fuſt tout mangé, & le cocq & tout. C'eſt dommage qu'il n'y en euſt dauantage. Ainſi ie demeuray ſans chair & ſans œufs : & ne mangions plus que noſtre petit pain, & vn peu de pois auec du lard & des mauues boüillies, vne fois le iour ſeulement. Le deſir que i'auois d'acquerir de l'honneur, & de faire ſouffrir ceſte honte à l'Empereur d'auoir arreſté ſi longuement ſon armée, me faiſoit trouuer cela ſi doux, qu'il ne m'eſtoit nulle peine de ieuſner. Ce chetif ſoupper auec vn morceau de pain, m'eſtoit

Prouiſions du ſieur de Montluc.

vn banquet, lors qu'au retour de quelque escarmouche ie sçauois les ennemis estre frottez, ou que ie sçauois qu'ils estoient en mesme peine que nous.

Mais pour retourner à la capitulation, le Marquis enuoya deuers le Duc de Florence & Dom-Iohan Manricou, qui estoit Ambassadeur pour l'Empereur vers le Pape, lequel se tenoit à Florence à cause du siege. Ledit Duc enuoya vn sauf-conduit, les Siennois aussi enuoyerent deuers le Pape, qui estoit le Pape Iulle, qui mourut deux ou trois iours apres, duquel ils eurent mauuaise responce, leur reprochant leur obstination, & qu'ils se retirassent au Duc de Florence, & luy baillassent la carte blanche. C'estoit vn terrible Pape. Le Duc vsa de plus grande honnesteté, & se monstra plus courtois, comme doit faire vn Prince qui desire attirer & gagner le cœur d'vn peuple. C'estoit aussi vn des plus sages mondains qui ait esté de nostre temps. Il luy a bien seruy, ayant à establir sa principauté au temps des deux plus grands & ambitieux Princes, qui furent iamais, lesquels auoient grande enuie de mettre

Pape Iulle.

Sagesse du Duc de Florence.

tre

tre le pied en Italie. Mais l'Espagnol a esté plus fin que le nostre : & ce Duc s'est tres-bien gouuerné. Il s'appelloit Cosme, & croy qu'il est encores en vie. Pendant tous ces pourparlers allerent & reuindrent huict iours durant de Florence au camp. Or le lundy sur le soir la capitulation fut apportée, & le matin le Marquis m'auoit enuoyé vn trompette, me priant que ie luy enuoyasse deux Gentils-hommes en qui i'eusse fiance, pour leur dire quelque chose qu'il vouloit que i'entendisse : & estoit venu à S. Lazare pour cest effet. Ie luy enuoyay le sieur Cornelio, & le capitaine Charry, ausquels il dit ce que portoit la capitulation, laquelle deuoit arriuer ce soir mesme à la cité : & qu'entre autre chose il y auoit vn article, qui disoit que le Sieur de Montluc auec les compagnies Italiennes & Françoises, & tous Officiers du Roy sortiroient bagues saues, enseignes desployées, les armes sur le col, & tabourin sonnant, & que cest article là ne me servoit de rien, car nous n'estions pas aux Siennois, ains au Roy. Et puis que nous n'estions à eux, ils n'auoient aussi

Proposition du Marquis au sieur de Montluc.

puiſſance de capituler pour nous : & qu'il falloit qu'on capitulaſt de la part du Roy pour nous : & que ie capitulaſſe ſeulement de la part du Roy, qu'il m'aſſeuroit que i'aurois tout ce que ie leur demanderois : & que hors le ſeruice de l'Empereur, il feroit autant pour moy, que pour le Cardinal ſon frere : & que luy & moy eſtions deux pauures Gentils-hommes, qui avec les armes eſtions parvenus aux degrez d'honneur : que des plus grands de France & d'Italie ſeroient bien aiſes d'auoir nos places : & leur dit qu'il attendroit là ma reſponce. Ils me trouuerent à porte Noue, où ie me promenois auec Meſſer Hieronyme Eſpano : & apres auoir entendu ce qu'il me mandoit, ie leur dis, qu'ils luy allaſſent dire que ie ſçauois bien qu'il auoit leu les Hiſtoires Romaines, là où il pouuoit auoir trouué, que du temps des anciens Romains belliqueux, ils enuoyerent vne de leurs colonies habiter en Gaſcongne pres des Monts-Pirenées d'où i'eſtois natif, & que s'il ne ſe vouloit contenter de ce que les Siennois m'auoient comprins en leur capitulation, à la ſortie ie luy monſtrerois que i'eſtois ſorty

Reſponce du ſieur de Montluc.

& extraict des Belliqueux Romains, qui aimoient mieux perdre cent vies, ſi tant en pouuoient recouurer, qu'vn doigt de leur honneur & reputation: & que i'aimois mieux que les Siennois capitulaſſent pour moy, que ſi ie capitulois pour eux: & que pour moy, le nom de Montluc ne ſe trouveroit iamais en capitulation. Et ainſi s'en retournerent vers luy: & comme ils luy eurent fait la reſponce, il leur dit en Italien, *che vol dir queſto? mi pare che vol iocar à la diſperata. Altre volté io reſe due fortereſſe con ragione, ne per queſto ne fui mai repreſo de l'Imperatore, & no reſta ſu Maieſta à ſeruir ſi di me.* Alors le ſieur Cornelio luy dit que i'eſtois reſolu en cela, & que i'aimois mieux mettre le tout au hazard de l'eſpée, qu'au hazard d'vne capitulation. Et alors il leur dit, or bien recommandez-moy à luy, & dites luy que ie luy monſtreray que ie ſuis ſon amy hors le ſeruice de l'Empereur, & du Duc de Florence, & qu'il ſortira en toute aſſeurance ſelon la capitulation des Siennois, ou comme il luy plaira: & ainſi s'en retournerent vers moy.

Remonſtrances aux capi-

O capitaines, que vous pouuez prendre icy vn beau exemple: c'eſt

taines sur les capitulations.

que comme vous vous trouuerez en telles affaires, ne monſtrez iamais avoir peur. Car il n'y a choſe au monde, qui mette tant l'ennemy en crainte, que quand il cognoiſt que le chef, contre qui il a affaire, ne s'eſtonne de rien : & qu'il luy monſtre touſiours en ſes parolles, qu'il ſe rangera pluſtoſt au combat, qu'à la capitulation : car il n'y a rien qui mette pluſtoſt l'ennemy à deviner ce qu'il doit faire, & vſer de ceſte ſorte, afin de donner aux ſiens grand courage. I'avois autant de peur qu'vn autre, me voyant bien engagé, & nulles nouuelles de ſecours, ny de vivres, ny d'hommes : mais que l'on demande à ceux qui ſont encores en vie, ſi iamais ils cogneurent que ie m'eſtonnaſſe, non plus que le premier iour que i'y entray. Et au dernier que nous eſtions reduits en extreme neceſſité de toutes choſes, ce fuſt alors que ie fis plus le reſolu de combattre, qu'auparavant. Et croy que cela ſeruit de beaucoup aux Siennois & à nous d'auoir toute telle compoſition, comme ſi nous l'euſſions faite dès le premier iour que les ennemis nous aſſiegerent. Le ſoir arriua la capitulation bien tard, &

le Mardy matin quatre de la Seigneurie porterent la nostre, où ie trouuay vn article qu'vn chacun, de quelque bas estat & condition qu'il fut, sortiroit avec leurs bagues sauues, femmes & enfans qui voudroient sortir, sauf & reservé les bannis & rebelles de l'Estat de l'Empereur, du Roy d'Angleterre, qui estoit le Roy Philippe *, & du Duc de Florence. Alors ie cognus bien que cest article tomboit sur les pauures Florentins qui estoient dans la cité avec nous, & qui auoient esté bannis pour la part de monsieur de Stroffi. Il y auoit aussi des Neapolitains & Milanois, de façon que ie voyois là perdre plus de cent hommes, & mettre leurs testes sur l'eschaffaut. Alors ie dis aux Seigneurs qu'ils s'en retournassent, & que dans vne heure ie m'en irois à eux, & leur monstrerois la tromperie qui estoit dans leur capitulation, & que promptement ils assemblassent les plus grands de la cité, ce qu'ils firent : & prins le sieur Cornelio & Bartholomé Caualcan, qui pensa mourir de peur, quand il entendit ma proposition, car il estoit Florentin.

** C'étoit le fils de l'Empereur Charles V. qui avoit épousé la Reine d'Angleterre Marie I, & qui fut depuis Roi d'Espagne sous le nom de Philippe II.*

Les bannis.

Remonstrance aux Siennois sur la capitulation.

Seigneurs, i'ay veu voſtre capitulation, qui tend pluſtoſt à vous faire coupper la teſte, que non à la conſeruation de vos vies & biens. Vous voyez vn article, que tous generallement iouyront de la capitulation, leurs bagues ſauues, ſauf & reſerué les rebelles de l'Eſtat de l'Empereur, du Roy d'Angleterre, & du Duc de Florence. Or vous ſçauez que l'Empereur vous a faits declarer rebelles à la Chambre Imperialle, comme ſujets de l'Empire, pour vous eſtre rebellez contre luy. Par là donc vous voyez que vous eſtes declarez ſujets: & vous autres dites que non, & que vous eſtes ſeulement recommandez à l'Empire. Le procez n'eſt point encores iugé, pour voir ſi vous eſtes ſuiets ou recommandez: & quand les ennemis ſeront icy dedans, & que vous ſerez en leur puiſſance, quels Iuges voulez vous, qui iugent ce procez, ſinon les bourreaux auec vos teſtes. Ce ſeront les pieces qu'ils viſiteront. Or, Meſſieurs, ie vous vois tous morts, vos biens confiſquez, vos femmes & vos enfans en perdition. Quant à moy & aux ſoldats, ils nous laiſſeront ſortir ſeurement: car les gens de guerre paſ-

sent par tout : & tousiours auec meilleur marché que les autres. Ils sçauent que nous n'auons rien à perdre que nos armes : & que nous sommes tenus d'obeyr à nostre Prince. Que s'ils nous font quelque outrage, à nostre tour nous en aurons la raison, car les hommes se rencontrent plustost que les montagnes. Mais tout le malheur tombera sur vous, veu l'inimitié que l'Empereur & le Duc vous porte. Vn Prince ne pardonne guere à son subiet qui s'est rebellé : & s'il a moyen d'y trouuer à redire, il ne faudra d'en prendre l'occasion. Et pource que nous auons vescu si longuement ensemble, sans iamais auoir eu vne seule parolle de colere entre nous : & moy qui ay receu tant d'honneur de vous autres, si vous me voulez croire, nous ferons penser au Marquis chose à laquelle peut estre n'a-il encores pensé, c'est que nous sortions les armes à la main au combat, & luy donnions la bataille. Et faut croire que Dieu nous aydera & sera pour nous, veu la cruauté, qu'ils veulent excecuter en vostre endroit. Et de moy, ie vous offre ma vie & de tous mes capitaines & soldats pour

Les guerriers passent par tout.

mourir auec vous : afin que tous mourions & viuions enſemble, pluſtoſt que de vous voir ainſi trahis & vendus. *Credete à me, à me dico che ſon vechio, & à cui ſono paſſate molte coſe inanti li occhi.*

Or m'aſſeurois-ie bien, que ceſt article n'y auoit pas eſté mis pour eux, mais ſeulement pour ceux que i'ay nommé, & trouuay ceſte inuention, afin d'amener les Siennois au combat auec nous : car i'aymois mieux mettre le tout au hazard, que de perdre vn ſeul homme de ceux, qui eſtoient dedans la ville, & qui ſous ma parolle s'y eſtoient opiniaſtrez. Ils prindrent cela pour argent comptant, & ſe reſolurent tous, apres que i'en fus party, à combattre. Et tout incontinent leur manday ce qu'il falloit faire, qu'eſtoit que les Gonfaloniers commanderoient de faire affiner les poudres de leurs gens, & eſmoudre leurs eſpées, hallebardes, & fers de picques, & qu'à peine de la vie, il n'y euſt homme de ceux qui pourroient porter les armes, qui ne fut preſt dans deux iours, & que tous les Preſtres & Religieux, qui auoient prins les armes pour deffendre la cité

Arreſt pour le combat.

à la batterie, les eussent à prendre sous les mesmes capitaines qu'ils estoient, & croy que pour deux ou trois iours il ne se vid vn plus grand remuement de gens en ville. Les deux deputez qui auoient saufconduit du Duc de Florence, & du Marquis, tournerent vers les trois heures apres midy au Marquis, & luy monstrerent cest article, qui auoit mis en desespoir toute la cité, & les soldats mesmes : & luy dirent la deliberation : & par quelques aduertissemens il entendit le remuement, & appareil qui se faisoit dans la cité pour le combattre, ce qui fut cause qu'il depescha toute la nuict vers le Duc de Florence, & Dom-Iean Manricou, lequel ie vis depuis pres la Royne d'Espagne à Bayonne, les aduertir du tout, & qu'il les prioit qu'à present, qu'il estoit sur le point d'auoir la ville, pour cest article là, ne le missent au hazard de perdre le tout : & qu'ils considerassent, qu'il auoit affaire auec vn bon chef & vieux soldat, me loüant deux fois plus que ie ne vallois : & que comme ils sçauoient eux mesmes, il auoit perdu pres de la moitié de son armée, & encores en auoit-il beau-

coup de malades, & qu'il n'auoit pas vingt hommes de cheual, car il n'auoit rien pour les nourrir, n'y moyen de les y faire venir : & qu'ils consideraſſent & peſaſſent bien ceſt affaire : que quand à luy il ſe deſchargeroit ſur eux. Et comme le Duc de Florence & Dom-Iean virent la deliberation, ils luy enuoyerent le Couſignou, Secretaire & principal du Duc auec la carte blanche, & qu'il y mit tout ce que nous voudrions : car il lui tardoit qu'il ne fuſt maiſtre de la ville. Ce fut le mercredy matin, que le Couſignou arriua : & enuoya chercher ledit Marquis les deux deputez, qui eſtoient r'entrez le Mardy au ſoir dans la ville : & coucherent dedans les articles, que tous ceux qui ſeroient bannis & rebelles de l'Eſtat de l'Empereur & l'Empire & du Duc de Florence, ſortiroient en toute ſeureté comme les autres : & ainſi allaſmes iuſques au dimanche matin, qui eſtoit le vingt-deuxieſme d'Auril, que nous ſortiſmes, ainſi que s'enſuit.

La capitulation refaite.

La forme de la reddition de Sienne.

Auant que perſonne de nous ſortit, ie remis la citadelle & le fort de Camolia entre les mains des Siennois, là où ils mirent vne enſeigne en chaſ-

cun : & leur fis mettre vne enſeigne en chaſque porte de la cité, que nous tenions ouuerte, puis reuins à porte Noue. Le Marquis auoit fait mettre toute ſon infanterie Eſpagnolle tout au long de la ruë, qui va à S. Lazare deçà & delà, ſes Allemans en bataille vn peu à main droite dans vn camp. Et à S. Lazare eſtoit le ſieur Cabry ſon nepueu auec cinquante ou ſoixante cheuaux, qui eſt tout ce qu'ils auoient, comme deſia i'ay eſcript, & trois cents arquebuziers Italiens, qu'il auoit prins dans les forts de Saint Marc, & Camolia, qui eſtoit la garde que le Marquis auoit ordonné pour nous faire compagnie. Le Sieur Cornelio & le Comte de Gayas armez, la picque ſur le col, coſte & coſte vne trouppe d'arquebuziers apres eux, & apres deux capitaines, qui amenoient la teſte des picquiers : là où il y auoit force corſelets, & au milieu des picquiers les enſeignes deſployées & hauſſées, & à la queuë des picquiers, le demeurant des arquebuziers, & deux capitaines à leur queuë. Le Samedy i'auois enuoyé prier le Marquis, qu'il voulut vſer d'honneſteté enuers les femmes anciennes & les

Ceſte reddition de Sienne faite le 21. d'Auril. 1555.

enfans, qui ſortoient auec nous, de nous preſter quarante ou cinquante mulets de ceux de ſa munition, ce qu'il fit : & auant ſortir les fis diſtribuer aux Siennois, leſquels chargerent les anciennes femmes & quelques enfans ſur les genoux. Tout le reſte eſtoit à pied : là où il y auoit plus de cent filles ſuiuant leurs peres & meres, & des femmes qui portoient des berſeaux où eſtoient leurs enfans ſur leurs teſtes, & euſſiez veu beaucoup d'hommes qui tenoient en vne main leur fille, & en l'autre leur femme : & furent nombrez à plus de huict cents hommes, femmes, & enfans. I'auois veu vne grand' pitié aux bouches inutiles : mais i'en vis bien autant à la deſpartie de ceux qui s'en venoient auec nous, & ceux qui demeuroient. Oncques en ma vie ie n'ay veu deſpartie ſi deſolée, & encore que nos ſoldats euſſent paſty iuſques à toute extremité, ſi regrettoient ils infiniment ceſte departie, & qu'ils n'euſſent la commodité de ſauuer la liberté de ce peuple : moy encore plus qui ne peus ſans larmes voir toute cette miſere, regrettant infiniment ce peuple, qui s'eſtoit monſtré

Court oiſie du Marquis.

ſi deuotieux à ſauuer ſa liberté. Et apres que le Sieur Cornelio fut dehors, tous les Italiens ſortirent, & les citadins à la queuë des Italiens. Puis ſortirent à la teſte de nos François Sainct Auban & Luſſan armez de picques ſur le col, & apres eux vne trouppe d'arquebuziers : & à la teſte des picques deux capitaines. Plus vne trouppe d'arquebuziers, que les capitaines Charry & Blacon commandoient, ayans chacun vne halebarde à la main & les enſeignes au milieu des picquiers, tout ainſi que les Italiens, apres ie ſortis armé, & Meſſer Hieronyme Eſpano coſte à coſte de moy : car ie craignois que l'on le print, pource qu'il eſtoit vn des Principaux autheurs de la reuolte de la cité. Il eſtoit ſur vn cheual Turc vieux, & moy ſur vn autre bien maigre & haraſſé, encore faiſois ie bonne mine. Ie laiſſay deux enſeignes Siennoiſes à la porte, & les priay de la fermer incontinent apres moy, & ne l'ouurir iuſques à ce que le Marquis luy-meſme arriuaſt à icelle. Ledit Marquis alloit & venoit, & le Seigneur Chiapin Vitello auec luy tout au long des files, pour garder que perſonne ne touchaſt

Sortie des François

aux Siennois. Car quant à noſtre bagage, il eſtoit ſi petit, qu'il ne faiſoit point de nombre. Les trois Maiſtres de camp des Eſpagnols me vindrent ſaluer, & tous leurs capitaines. Les Maiſtres de camp ne deſcendirent point, mais tous les capitaines deſcendirent & me vindrent embraſſer la iambe, puis remonterent à cheual, & m'accompagnerent iuſques à ce que nous trouuaſmes le Marquis & le Sieur Chiapin qui pouuoient eſtre à trois cents pas de la porte de la ville: & là nous nous embraſſaſmes, & me mirent au milieu d'eux. Et allaſmes touſiours parlant du ſiege & des particularitez, qui eſtoient ſuruenuës, nous attribuant beaucoup d'honneur, meſmes me dit qu'il m'auoit beaucoup d'obligation, car outre qu'il auoit apris beaucoup de ruſes de guerre, i'eſtois cauſe qu'il eſtoit guery des gouttes: & me conta la peur qu'il auoit euë, & le Gentil-homme de l'Empereur. Cela ne ſe paſſa pas ſans rire. Ie luy dis qu'il m'auoit bien fait plus de peur la nuict de l'eſcalade: & ſi pour cela ie n'eſtois pas guery de ma fievre. Surquoy ie luy dis, qu'il auoit fait vne grande faute d'eſtre

Propos du Marquis & du ſieur de Montluc.

venu à moy, comme firent les Iuifs pour prendre noſtre Seigneur, car ils auoient apporté lanternes & flambeaux qui me donnoit grand' aduantage. Il me reſpondit baiſſant la teſte, car il eſtoit fort courtois, *ſignor, vn altra volta ſero piu ſauio.* Alors, ie luy raconté que s'il euſt continué ſa batterie, il n'en euſt pas eu ſi bon marché: que les Gaſcons eſtoient d'vne nation opiniaſtre, mais qu'ils eſtoient de chair & d'os, comme les autres, qu'il falloit manger. Sur ce propos & autres nous nous entretinſmes iuſques à ce que nous fuſmes vn mil au delà de S. Lazare, & là il dit au Sieur Chiapin Vitello, qu'il allaſt à la teſte de nos gens, & qu'il parlaſt au Sieur Chabry, qu'il gardaſt bien qu'aucun deſordre ne ſe fiſt, & que ſi perſonne faiſoit ſemblant de rien prendre du noſtre, qu'il tuaſt tous ceux qui y mettroient la main: & qu'il commandaſt le meſme au capitaine des trois cents arquebuziers. Et comme le Sieur Chiapin ſe fut departy de nous, le Marquis m'embraſſa me diſant ces parolles, en auſſi bon François que i'euſſe ſçeu dire, Adieu monſieur de Montluc, ie vous prie recommandez

moy tresſ-humblement à la bonne grace du Roy. Aſſeurez le que ie luy ſuis treſ-humble & affectionné ſeruiteur, autant que Gentil homme, qui ſoit en Italie, mon honneur ſauue. Alors ie le remerciay de la bonne volonté qu'il portoit au Roy, & courtoiſies que i'auois receuës de luy : deſquelles ie porterois teſmoignage par tout, & m'en reuancherois là où i'aurois moyen de luy faire ſeruice. Il m'en offrit de meſmes, & ainſi nous tournaſmes rembraſſer. Il n'auoit pas auec luy alors que quatre ou cinq cheuaux : car tout eſtoit derriere en meſme ordre, qu'il auoit laiſſé, & s'en retourna : & bien toſt apres reprins le Sieur Chiapin Vitello : & nous embraſſames, & diſmes adieu.

Nous allaſmes à Arbierroute, qui eſt vn petit village ſur le Treſſe, ou bien la riuiere meſmes s'appelle Arbie, & là trouuaſmes dix-huict aſnes chargez de pain, que le Marquis y auoit enuoyé pour le nous diſtribuer en paſſant. Et en baillay vne partie aux Siennois, vn autre aux Italiens, & l'autre aux François : & paſſant parmy les Eſpagnols, les ſoldats auoient porté des pains tout expres, &

Courtoiſie entre les ſoldats.

& en donnoient aux noſtres. Ie veux dire, au teſmoignage de ceux qui eſtoient auec moy, que ce pain là ſauua la vie à plus de deux cents perſonnes, & s'en trouuera prou, qui diront à plus de quatre cents. Et encores ne ſe peuſt il faire qu'il n'en mourut plus de cinquante ce iour là meſme : car nous auions demeuré depuis le Mercredy iuſques au Dimanche ſans manger que ſix onces de biſcuit le iour, pour l'homme. Et le Ieudy de deux cheuaux que i'auois, i'en fis tuer vn qui vaudroit à preſent plus de neuf cents eſcus; il eſt vray qu'il eſtoit pour lors bien maigre, & le deſpartis par toutes les compagnies Françoiſes & Italiennes, & fis prendre tout l'huille des lampes des Egliſes, & la diſtribuay pareillement aux ſoldats, & auec des mauues & orties faiſoient cuire ceſte chair & huille, & ainſi ſe ſuſtenterent iuſques au Dimanche matin, qu'il n'y auoit homme, quand nous ſortiſmes, qu'euſt mangé vn morceau. Le Marquis me fit apporter quatre flacons de vin, auec cinq ou ſix pains blancs : & comme nous fuſmes à Arbierroutte, fiſmes alte, au long de la riuiere ſous

Grande diſette à Sienne.

des ſaules qu'il y auoit, mangeans ce pain. Ie donnay deux des flaſcons de vin aux Siennois, les autres deux nous les beuſmes, chacun vn peu : & apres nous miſmes en chemin droict à Montalſin. Et comme nous fuſmes pres de Bonconuent qu'eſtoit la garniſon, le Sieur Cabry en fit retourner l'eſcorte à pied : & iuſques à ce qu'il vid monſieur de Stroſſi qui venoit au deuant de nous auec trouppe de gens à cheual, il ne nous abandonna : & alors il me dit adieu, & nous embraſſa comme il fit les ſieurs Cornelio, Comte de Gayas, & tous nos capitaines, car il eſtoit vn fort honneſte Gentil-homme, & braue ſoldat, s'ils en auoient en leur camp. Et ainſi arriuaſmes à monſieur de Stroſſi, & nous embraſſames ſans nous pouuoir dire mot. Et ne ſçay lequel de nous deux auoit plus le cœur ſerré, pour le ſouuenir de nos fortunes. Et ainſi arriuaſmes tous deſcharnez & preſque reſſemblans des morts à Montalſin, qui eſtoit le Dimanche : & le Lundy & le Mardy demeuraſmes enfermez auec les Threſoriers & Controlleurs, pour regarder à la deſpence, & à ce que i'auois emprunté pour preſter aux ſoldats,

Le ſieur Cabry.

& trouuasmes que le Roy nous deuoit quatre mois. Et me donna ledit Sieur de Stroßi du sien propre, pour m'en retourner en France cinq cens escus. Ie iurerois qu'il ne luy en demeura pas la moitié autant. Car le Sieur Cornelio & moy fusmes contraincts d'emprunter quatre cens escus pour desengager son grand ordre, qu'il auoit engagé chez vn Iuif au commencement qu'il arriua à Sienne. Ie le luy voulus rendre depuis, & mesmes à Thiomuille, mais iamais il ne les voulut reprendre & se mocquoit de moy. Voila la fin du siege.

O mes compagnons, qui me ferez cest honneur, que de lire mon liure, ne m'accorderez-vous pas ce que i'ay dit cy dessus, que Dieu auoit accompagné autant ma fortune qu'il fit iamais à capitaine de mon aage. Vous auez noté les grandes aduersitez que i'eus en ce siege, & le peu de moyen que i'auois, sans qu'on m'en peust donner de dehors, pour estre le Roy fort engagé de tous costez. Vous auez entendu, que aucun n'espargnoit rien. Vous auez aussi veu la grand' famine, que i'y enduray, les trauerses que me donnoit le Marquis, l'extremité

Heur du sieur de Montluc.

où ie fus reduict. Et si bien le considerez, trouuerez, que i'ay esté autant secouru de Dieu, qu'homme qui ait porté les armes il y a cent ans. Ie ne peu mentir en mon liure : car il y a trop de tesmoins, qui sont en vie. Cognoissez vous, si ie vous ay dit la verité, quand i'ay escrit, qu'il faut employer tout ce que Dieu a mis aux hommes, auant que se tenir pour vaincu : Cognoissez vous, s'il me fallust rien oublier, & que si i'eusse rien oublié, en quel estat ie me trouuois, & mettois ceste pauure cité : & mettois encores l'honneur du Roy, & sa reputation en dispute par tout le monde ? Il ne m'en souuient iamais, que ie n'en demeure en tristesse, pour la follie, que i'auois faite, d'auoir mis la cité, & tous nous autres, iusques au dernier morceau, & à la discretion des ennemis, & perte de l'honneur & reputation du Roy. Car il ne vouloit pas, que ie me laissasse reduire à cela : & que l'on le demande à monsieur de la Chapelle aux Vrsins, que sa Maiesté despescha expressément pour m'aduertir, que ie ne me laissasse mettre à telle extremité, de sortir auec vne reputation honteuse pour luy. Les

Princes sont glorieux, & combattent plus pour la gloire & l'honneur, que pour acquest. Et veux dire, que ce ne fust pas œuure d'hommes : mais œuure de Dieu, d'en eschaper en ceste sorte. Deux iours auant que nous sortissions de Sienne, le Senat me baillast mon acquit en patante, signée de leur grand seel, confessant la dedans, que ie n'auois point voulu capituler pour la ville, ny pour nous : mais aussi que veu l'extremité, en quoy ils estoient reduicts, ie ne les auois pas voulu empescher, m'appellant en tesmoignage, de la loyauté, & fidelité, qu'ils auoient monstrée au seruice du Roy : n'ayant aucunement failly au serment, qu'ils luy auoient donné, & que ie sortois sur leur capitulation, & non eux sur la mienne. Or où trouuerez vous liure, qui parle, que iamais homme soit sorty d'vne place sans capitulation, sinon qu'il en sortist de nuict à la desrobée : mais non de la sorte, que i'en sorties. Car chascun confessera, que ie n'estois pas aux Siennois : & par consequent ils ne pouuoient pas capituler pour moy, comme dit le Marquis au Seigneur Cornelio, & au capitaine Charry. Si

Declaration des Siennois.

eſt-ce que par la volonté de Dieu, i'en ſortis en ceſte ſorte : & ſe trouuera la patante dans le treſor du Roy, comme ie diray cy apres.

Diſcours du ſieur de Montluc aux Gouuerneurs des places.

Ie ſçay bien, meſſieurs les Gouuerneurs, que pluſieurs d'entre vous prendrez plaiſir à ce que i'ay à vous dire ſur le gouuernement & conſeruation des places, & que d'autres l'eſtimeront fort peu : par ce qu'il y en a de ſi bon naturel, qui penſent ſçauoir toutes choſes d'eux meſmes, & n'eſtiment rien le ſçauoir ny l'experience d'autruy, comme ſi Dieu les auoit faits naiſtre ſçauans dés le ventre de leur mere, comme ſainct Iean Baptiſte. Voyla pourquoy il ne ſe faut pas eſtonner, ſi on void tomber tant de gens en mal-heur. Car l'outrecuidance les y mene par la main : & apres les fait tomber du haut en bas vn ſi grand ſault, qu'ils ne ſe peuuent releuer. Ce ne ſeroit rien, ſi la cheutte ne faiſoit mal qu'a eux : mais le Roy & le peuple s'en ſentent. Ne deſdaignez donc d'apprendre. Et encore que vous ſoyez bien experimentez, cela ne vous peut nuire d'eſcouter & lire les diſcours des vieux capitaines. Eſtant en l'aage de vingt cinq

ans, ie prenois plus de plaisir à ouyr discourir les vieux gueriers que ie ne fis iamais à entretenir la plus belle dame, que i'aye iamais aimée. Escoutez donc ce que i'ay à vous dire.

Quand vostre maistre vous baille vne place en garde, vous deuez considerer trois choses : la premiere, l'honneur qu'il vous fait de se fier tant en vostre sagesse, valleur, & bon entendement, de faire choix de vous pour vous bailler vne charge de telle importance. L'honneur qu'il vous fait, n'est pas petit : car il honnore non seulement vostre personne, mais toute vostre race, vous baillant en charge vne clef de son Royaume, ou quelque ville, qui luy importe grandement : comme estoit celle, dont ie vous ay representé le siege. Cest honneur (dis-ie) qu'il vous fait, traine vne queue si longue, que non seulement vostre renommée s'estend par tout le Royaume d'où vous estes sorty, & aux enuirons de la place, que vous deffendrez : mais aussi par tout le monde. Nous sommes curieux d'entendre ce qui se fait bien & mal, qui est bon & mauuais. Et encor que nous n'y ayons interest, si voulons

nous ſçauoir toutes choſes, c'eſt le naturel de l'homme. Et ainſi par tous les païs eſtrangers voſtre nom ſera cogneu pour iamais, en bien ou mal. Car tout ce qui ſe fait, eſt mis par eſcrit : & ſans les eſcritures qui ſe font parmy le monde, la pluſpart des gens d'honneur ne ſe ſoucieroient d'acquerir de la reputation : car elle couſte trop cher. Iamais homme n'en euſt à pire marché que moy. Mais l'honneſte deſir que nous auons de perpetuer noſtre nom, comme on fait par les eſcrits, eſt cauſe, que la peine ſemble bien douce à celuy qui a vn cœur genereux. Il me ſembloit lors, que ie me faiſois lire Tite Liue, que ie voyois en vie ces braues Scipions, Catons, & Ceſars. Et quand i'eſtois à Rome voyant le Capitolle, me reſſouuenant de ce que i'auois ouy dire (car de moy, i'eſtois vn mauuais lecteur) il me ſembloit, que ie deuois trouuer là ces anciens Romains. Doncques les hiſtoriens qui ne laiſſent rien à mettre en leurs liures, marqueront voſtre nom en blanc, & en noir, auec gloire ou auec honte, comme vous voyez qu'ils ont fait de tant de capitaines, qui nous ont deuancez.

Deſir d'eterniſer ſon nom.

La

La seconde chose, que vous deuez mettre deuant vos yeux, c'est, que vous deuez penser si vous perdez vostre place, quel dommage vous apportez premierement au Roy. Car c'est son bien & sa maison, n'y ayant aucune place de garde, que ce ne soit proprement la maison du Roy : outre que les reuenus sont siens, & dont vous le priuez en perdant la place, & enrichissez son ennemy, augmentez son honneur, & faites honte à vostre maistre : qui void dans les histoires escrit pour iamais, que sous son regne vne telle place s'est perdue. Puis vous deuez penser au dommage, que vous portez à ses pauures subiets. Combien de maledictions vous donneront ceux qui seront voisins de la place que vous auez perduë, car ils seront destruits. Par vostre non chalance ou faute de cœur ils sont ruynez & perdus. Ils maudiront l'heure, que vous fustes iamais né, & sur tout les pauures habitans, qui ont par vostre faute changé de Roy & de maistre, ou bien chargeant leurs enfans sur leurs espaules, ont esté contraints d'aller chercher domicille ailleurs. O que ces pauures Anglois, qui

Considerations d'vn Gouuerneur.

Maledictions du peuple.

s'estoient accasez depuis trois cens ans dans la ville de Callais, doiuent maudire la lascheté & poltronnerie de celuy, qui si laschement laissa perdre vne si bonne place! Comment pourrez vous leuer les yeux si vous tombez en tel mal-heur? Auparauant vous estiez honoré & estimé. Tout le monde se resiouissoit de vostre venuë, priant Dieu pour vous, qu'il vous conseruast. Que si ce malheur vous aduient, au lieu de louanges, vous aurez des iniures, pour prieres, malections: & vous donneront à tous les diables. Et au lieu de vous carresser, on vous tournera le dos: chacun vous monstrera au doigt: de sorte que cent fois le iour vous maudirez l'heure, que vous n'estes mort dans vostre place, plustost que de la rendre honteusement.

Non seulement vostre maistre, les Princes & Seigneurs vous verront de mauuais œil, mais les femmes & les enfans. Et veux encore passer plus outre, que vostre propre femme, encores qu'elle face semblant de vous aymer, elle vous hayra, & estimera moins dans son cœur. Car le naturel de toutes les femmes est tel, qu'elles

Les femmes hays-

hayſſent mortellement les coüards & les poltrons, encore qu'ils ſoient bien peignez. Et ayment les hardis & courageux, pour laids, & difformes qu'ils ſoient. Elles participent à voſtre honte. Et quoy qu'elles ſoient entre vos bras dedans le lict, faiſant ſemblant d'eſtre bien aiſes de voſtre retour, elles voudroient que vous euſſiez eſté eſtouffé, ou qu'vne canonnade vous euſt emporté. Car tout ainſi que nous penſons que la plus grande honte d'vn homme eſt d'auoir vne femme putain: les femmes auſſi penſent que la plus grande honte qu'elles ayent, eſt d'auoir vn mary coüard. Ainſi vous voila bien accommodé, monſieur le Gouuerneur qui aurez perdu voſtre place, veu que dans voſtre propre lict on vous maudira.

ſent les coüards.

Mais que dirons nous de vos enfans? on leur reprochera qu'ils ſont fils d'vn pere laſche, & verront ſon nom par eſcrit, & les malheurs dont il aura eſté cauſe. Car il n'y euſt iamais perte de place, ſi petite ſoit elle, qui n'apporte vne infinité de maux. Il court vn ſi grand malheur pour vos enfans, qu'il faut que pour eſteindre voſtre vilaine renommée, & mettre

Les enfans diffamez par le pere.

la leur en credit, ils hazardent leur vie à tout propos ſans diſcretion. Et bien peu eſchappent ſans mourir de ceux qui par ce moyen ſe veulent faire remarquer. Combien en ay-ie veu en mon temps, leſquels ayant fait quelque ſignalée faute la voulant reparer ſe ſont perdus, voire expoſez à la mort au premier hazard, ayant regret de viure? Que ſi vos enfans eſchappent de ce malheur, encores craindra le Roy, quelque grande reputation qu'ils ayent acquiſe, de leur bailler vne place en garde, craignant que les enfans ne reſſemblent au pere, comme il aduient ordinairement. Ainſi vous ne vous ruinez pas ſeulement, mais toute voſtre poſterité.

Aduis du ſieur de Montluc.

Pour euiter & rompre le col à voſtre mauuaiſe fortune, & à tous ces malheurs, il y a bon remede, lequel ie me ſuis apris moy-meſme: & ſuis content de le vous enſeigner, ſi vous ne le ſçauez. Premierement vous deuez conſiderer tout ce que ie vous ay dit: & mettre d'vn coſté la honte, de l'autre l'honneur, que vous aurez, ſi vous deffendez courageuſement voſtre place, demeurant victorieux, ou pour le moins ayant fait tout ce qu'vn

homme de bien peut faire, de sortir triomphant, & comme vainqueur, encore que vous soyez vaincus. Comme vous voyez, que ie fis en ce siege. Songez tousiours, que vous voyez vostre Prince & vostre maistre deuant vous : & quel visage vous deuez esperer, si par vostre lascheté vous perdez sa place. Et pource, qu'il n'y a eu iamais commencement en vne chose, qu'il n'y aye aussi vne fin, songez dès l'entrée, quelle doit estre la fin, & pensez que vostre maistre ne vous a pas baillé ceste place, pour la rendre, mais pour la sauuer : qu'il ne vous l'a pas donnée pour y viure seulement, mais aussi pour y mourir, s'il est besoing, en combattant. Si vous luy demandiez à vostre depart, voulez vous que ie meure auant la rendre ? il vous dira que vous deuez combattre iusques au dernier iour de vostre vie : car puis que vous estes son subiet, elle est à luy. Le Seigneur de Iarnac disoit quelque iour au Roy nostre maistre, que c'estoit la plus grande ruze & finesse, dont les Roys se soient iamais aduisez, d'auoir fait accroire à leurs suiets, que leur vie estoit à eux, & que leur plus grand

Consideration d'vn qui entreprend de garder vne place.

Saillie du sieur de Iarnac.

honneur eſtoit de mourir pour leur ſeruice. Mais auſſi ç'auoit eſté vne grande ſottiſe à nous de le croire, ny faire tant d'eſtat de ce beau lict d'honneur. Si eſt-il vray pourtant, car nos vies & nos biens ſont à nos Roy, l'ame eſt à Dieu, & l'honneur à nous. Car ſur mon honneur mon Roy ne peut rien.

Vn chef ne doit iamais penſer à la mort.

Pour retourner à ce que ie vous ay dit, ſi vous n'auez ceſte reſolution en vous meſmes, acceptant la charge qu'on vous donne, vous ferez mieux de vous excuſer. Il y a aſſez moyen de ſe deſcharger : & en y a prou, qui prendront volontiers ce que vous refuſerez. Que ſi vous l'acceptez en ceſte deliberation, pour en venir bien à bout, faites vne choſe, ne penſez iamais à voſtre mort. C'eſt affaire à vn ſot d'auoir peur de mourir, s'il ne la void à trois doigts de luy : Encores faut il qu'il penſe lors qu'elle eſt à cent lieues. Songez au contraire, comment vous la pourrez donner à vos ennemis : car ſi vous entrez en l'aprehenſion & crainte de la mort, tenez hardiment voſtre place pour perduë. Car ceſte peur vous deſrobe le ſens & l'entendement, qui eſt la meilleure

piece de vostre harnois. Vous auez beau estre vaillant, si cela vous manque au besoin. Doncques si vous la voulez conseruer, il ne faut pas que vous entriez en ceste crainte de mourir. Car la peur ne vous vient que trop d'elle mesmes, & de nostre naturel, sans que nous l'aidions à venir par nos imaginations. Il la faut reietter, si elle s'offre deuant vous. Ayez soudain recours à l'intention du Roy, & pourquoy il vous a mis là. Songez au deshonneur & honte où vous allez entrer. Lisez ou faites vous lire souuent les liures, qui parlent de l'honneur des grands capitaines, mesmes ceux qui ont escrit de nostre temps, comme Langey, & vn autre, qui a escrit en Italien: Ie ne sçay comme il s'appelle, qui a si bien escrit depuis le Roy Charles huictiesme. Souuent ie me le suis fait lire, c'est vn bon autheur. Pleust à Dieu, que nous, qui portons les armes, prinsions ceste coustume d'escrire ce que nous voyons, & faisons. Car il me semble, que cela seroit mieux accommodé de nostre main (i'entens du fait de la guerre) que non pas des gens de lettre: car ils desguisent trop les choses: Et cela

Ie croy qu'il entend Guichardin.

Capitaines qui ont bien deffendu les places.

ſent ſon clerc. Liſez donc ces livres, & ſongez en vous meſmes, Si ie fay comme Antoine de Leue à Pauie, le Sieur de Lude à Fontarabie, le Seigneur de Bouillon à Peronne, le Seigneur de Sanſſac à la Mirande, & Montluc à Sienne, que dira-on de moy? quel honneur rapporteray-ie à ma maiſon? & au contraire, ſi ie me rends, quelle honte & infamie pour moy & pour les miens? Ayez apres voſtre recours à Dieu, & le priez, qu'il vous garde de tomber en ces malheurs, luy remettant le tout entre les mains. Apres cela aidez vous de tout ce qu'il a mis en la puiſſance des hommes, comme vous voyez que i'ay fait en ce ſiege. Et ſur tout ſoyez diligens & vigilans, ſongeant touſiours à voſtre charge. Si vous faites cela auec l'oubly de la mort & du danger, vous auez le moyen de conſeruer voſtre place, quand ce ſeroit vn pigeonnier. Et quand bien elle ſe perdera, y ayant fait voſtre deuoir, croyez qu'alors Dieu y a mis la main. Il faut touſiours tanter; car i'ay veu ſouuent perdre ce qu'on n'euſt iamais penſé, & ſauuer tel qu'on tenoit pour perdu. Si vous y mourez, vous ne vous

deshonnorerez ny voſtre poſterité : & ſi vous enterrerez auec vous vne immortelle reputation : qu'eſt tout ce que les hommes, qui portent les armes doiuent deſirer. Car l'homme qui a peur de mourir, ne doit iamais aller à la guerre; puis qu'au monde il y a tant d'autres exercices, où l'homme peut applicquer ſon eſprit & ſon entendement, meſmement en ce Royaume de France, où il y a tant d'ordres, ſoit de Iuſtice, ſoit des finances, & trop pour le bien du Roy & de ſon eſtat. Car tant de belle ieuneſſe vit inutille, laquelle ſeroit propre à porter les armes. Entrant quelquefois aux Parlemens de Thoulouſe & de Bourdeaus, depuis que ie fus Lieutenant de Roy en Guyenne, ie me ſuis cent fois eſtonné, comme il eſtoit poſſible, que tant de ieunes hommes s'amuſaſſent ainſi dans vn palais, veu que ordinairement le ſang boult à la ieuneſſe. Ie croy que ce n'eſt que quelque accouſtumance. Et le Roy ne ſçauroit mieux faire, que de chaſſer ces gens de là, & les accouſtumer aux armes. Et pour retourner à vous, qui commandez dans les places, & vous, qui vous y voulez

Homme qui a peur de mourir ne doit aller à la guerre.

Aduis du ſieur de Montluc.

enfermer, si vous craignez tant la mort, n'y allez pas, combien que ce soit vne folie de la craindre. Ceux qui soufflent les charbons en leurs maisons n'en sont pas plus exempts que les autres. Et ne sçay pas quel chois il y a de mourir d'vne pierre dans les reins, ou d'vne bille par la teste. Si Dieu me donnoit le chois, ie n'aurois pas grand' peine de le prendre.

Sur tous, mes compagnons, il faut auoir l'esprit tendu à espier ce que vostre ennemy peut faire : & ioüer deux rolles, disant à par vous, Si i'estois l'assaillant, que ferois-ie ? par quel costé pourrois-ie entreprendre ? car croyez que le plus souuent vostre iugement & celuy de vostre ennemy se rencontrent. Communiquez-en à ceux que vous auez cognu personnes d'entendement, tantost en commun, afin de ne mettre personne en ialousie, & le plus souuent en priué. Que si vous vous trouuez sous vne nation, où il faille manger du chou, & que vous ne soyez le plus fort, composez vous selon leurs humeurs. Mordez vous la langue plustost que trop parler. Ramenez les par douceur & courtoisie : & sur tout monstrez leur le

chemin lors qu'il faudra partir. Car si vous, monsieur le Gouuerneur, voulez viure à chere ouuerte, & cependant retrancher le manger des autres, vous tirerez sur vous la hayne de vos capitaines & soldats. Il est raisonnable que vous, qui auez plus d'honneur, ayez plus de part à la peine.

Le Gouuerneur se doit faire veoir.

Ie vous veux aduertir d'vne autre chose, c'est que lors que l'extremité vous pressera, vous ne demeuriez gueres enfermé en vostre cabinet : mais monstrez vous aux capitaines & soldats, voire au peuple, auec vn visage asseuré. Vostre seule presence leur redoublera le cœur. I'ay cognu en mon temps prou de Lieutenans de Roy, qui essoignoient d'eux les gentilshommes, pour les faire attendre quelquefois trop en leurs salles, & ne parler à eux. Le Gentil-homme veut estre carressé, mesmement le Gascon. Et cependant ceux-là font les empressez. I'en ay cognu vn, vne fois en ma vie, parce qu'il auoit de tres-belles parties ie ne le veux nommer, car nul n'est parfait au monde. Celuy-là deux heures du iour s'enfermoit dans son cabinet, feignant faire quelque despesche d'importance : mais c'estoit pour lire

Rolland le Furieux en Italien, son secretaire mesme nous le disoit. Ce qui nous faisoit despiter. Car cependant nous estions à arpenter sa salle ou sa cour. N'en faites pas ainsi. Vos heures de plaisir doiuent estre à vous promener sur les ramparts, visiter vos magasins, & regarder si rien vous deffaut.

Faute du Sieur de Montluc.

Si vous vous trouuez en lieu, où vous soyez pressez, n'oubliez à vous seruir du moyen que ie tins pour me deffaire des Allemans, & prenez exemple à ma faute : car ie tarday trop : mais ie pensois tousiours, que le Marquis me voulust forcer par l'espée, & non par la faim. Mais il fust aussi fin que moy. Que si vous vous doubtez de quelque trahison, & que vous n'en puissiez sçauoir le fons, faictes vous donner des aduis supposez, & sans nommer personne, dictes que vous estes aduerty, qu'il y a entreprise sur vous, & que vous estes sur le point de la descouurir, feignez aussi auoir quelque intelligence en l'armée de vostre ennemy, encores que vous n'en ayez pas : car ce sera vne contremine. Ie ne vous diray que ce mot, que vous vous representiez,

Ruses d'vn gouuerneur.

& la bonne grace de voſtre Prince, & ſon inimitié : car vous auez le choix. Elle ne s'efface pas comme la noſtre. Les Roys ont autre cœur, que nous. Ils ne pardonnent gueres à ceux qui leur font perdre quelque choſe : car ils veulent touſiours gaigner. Quel mauuais viſage euſt ce braue Seigneur de Lautrec à ſon retour de Milan ? & Dieu ſçait s'il en eſtoit cauſe. Il ſouloit dire, que ce fuſt le plus grand ennuy, qu'il euſt de ſa vie. Souffrez donques toutes les extremitez. N'oubliez rien de ce que doit faire vn homme de bien. Ie ſçay bien, qu'il faut perdre, qu'il faut gaigner, & n'y a rien d'imprenable. Mais deſirez cent mille fois pluſtoſt la mort, ſi tous moyens ne vous deffaillent, que dire ce meſchant & vilain mot, *Ie la rends.*

Monſieur de Stroſſi me preſta vne gallere pour me ramener en France, & enuoya vn ſien parent, ieune homme de vingts ans, cheualier de ſainct Iean, à Ciuitauechia, pour l'appreſter : & vouluſt, que le cheualier meſme m'amenaſt à Marſeille : le Mercredy matin ie prins la poſte & vins à Rome, où i'arriuay enuiron les qua-

Le ſieur de Montluc à Rome.

tre heures apres midy, & fit aller les capitaines Luſſan, Blacon, & S. Auban, m'attendre à Ciuitauechia: car monſieur de Stroſſi leur donna congé pour quatre mois. Les autres demeurerent auec ledit ſieur: monſieur le Cardinal d'Armaignac me logea: & fus auſſi bien reçeu de tous les miniſtres du Roy, que gentil-homme ſçauroit eſtre. Ils auoient deſia entendu ma ſortie: car le Marquis l'auoit mandé par vn courrier, à ſon frere, monſieur le Cardinal. I'y trouuay monſieur le Cardinal de Guiſe, & monſieur le Duc de Ferrare, pere de ceſtuy-cy, eſtant là encores depuis la creation du Pape Marcel. Sa Saincteté demanda à monſieur le Cardinal de Guiſe, ſi i'eſtois arriué, comme l'on luy auoit dit: il luy dit que ouy. Et alors il le pria de me faire venir deuant luy, car il auoit grande enuie de me veoir. Et monſieur le Cardinal me trouua pres le logis de monſieur d'Auanſon Ambaſſadeur, lequel me dit que i'allaſſe faire la reuerence à ſa Saincteté, qui auoit enuie de me veoir. Monſieur d'Auanſon me preſta ſon coche. Ie trouuay le Pape leué ſur vne chaire pres ſon lit, ſi mal, qu'à peine

pouuoit-il gueres parler. Mais nonobſtant il me fit fort bon accueil. Ie luy dis que ie ne le voulois importuner de parolles, mais que i'eſperois que Dieu luy enuoyeroit la ſanté dans deux ou trois iours, & qu'apres ie luy viendrois rendre compte, comme les choſes eſtoient paſſées à Sienne. Il me dit, qu'il en eſtoit bien eſtonné : mais qu'il ſeroit encores bien aiſe de l'entendre de moy; & me dit ces mots, Que ie pouuois dire, que iamais homme de quelque nation qu'il fuſt, n'auoit eu tant de credit, ny n'auoit encores auecques les Siennois, que moy. Là ie prins congé de luy, pour ne le faſcher : & trouuay monſieur le Cardinal de Guiſe au logis de monſieur d'Auanſon auquel ie dis, qu'ils pouuoient bien rentrer au conclaue pour faire vn autre Pape : car celuy là ne ſeroit pas en vie le lendemain au ſoir, comme il fuſt vray. Car le lendemain enuiron veſpres il treſpaſſa : & le iour apres ie prins congé de tous, & m'en allay à Ciuitauechia, qui fut vn Vendredy : & le Samedy à la pointe du iour ie m'embarquay. Les pompes, les plaiſirs, les delices, la curioſité de ceſte ville,

Mort du Pape Marcel.

ne me peuſt arreſter vn iour, penſant que peut eſtre ailleurs ie pourrois faire ſeruice à noſtre maiſtre. Vne choſe veux-ie dire, encore qu'elle ſoit à ma louange, qu'allant par les rues, & allant au chaſteau ſaint Ange, tout le monde couroit aux feneſtres, & ſur les portes, pour veoir celuy, qui auoit ſi longuement deffendu Sienne. Cela ne me faiſoit, que d'autant plus eſleuer le cœur, pour acquerir de l'honneur. Et encore que ie n'euſſe pas preſque d'argent pour m'en retourner, ſi me ſembloit-il, que i'eſtois plus riche, que Seigneur de France.

Or nous fiſmes voile enuiron la pointe du iour, & euſmes auſſi bon vent, que nous l'euſſions ſçeu deſirer. Et vinſmes à Capocorée ſur l'entrée de la nuict. Là donnaſmes ſonde, & deux heures deuant iour nous paſſaſmes le deſtroit, qui eſt entre la Corce & la Sardaigne: & fuſmes à Boniface, où eſtoit monſieur de la Molle, vers les neuf heures du matin. I'auois ſçeu à Ciuitauechia, que le Prince d'Orie eſtoit party deuers Piombin auec trois ou quatre mil ſoldats, qu'il auoit embarquez dans cinquante deux galleres:

leres : & qu'il alloit pour combattre monsieur de Termes, qui battoit Caluy. Ce qui fust cause que ie passay à Boniface, pour en aduertir ledit Sieur de la Molle. Lequel incontinent despescha vers ledit Sieur si à propos, qu'à peine peut il estre leué assez à temps, qu'il n'y fust surprins : & fust contrainct, comme il me dit depuis, de mettre trois canons dans la mer, lesquels depuis il retourna pescher. Ie luy fis là vn bon tour, & vn bon seruice à mon maistre. Vous qui portez les armes, & qui voulez bien seruir vos Princes, ayez tousiours l'œil à ce qui les conserue, pour donner aduis de ce que vous iugez propre pour leur seruice. I'en ay veu de si bons amis, qui s'esiouissoient de la perte de leurs compagnons, pour penser augmenter leur gloire de leur honte. Ie n'ay iamais fait cela, ny ne le voudrois faire au plus grand ennemy, que i'ay au monde. I'en pourrois bien dire de grands & notables exemples, mais ie les laisse pour reuenir à mon propos. Le Baron de la Garde estoit aussi en vn port de mer, pres du lieu, où estoit monsieur de Termes : il fut aduerty promptement,

Le sieur de Termes deuant Caluy.

Bon aduis à ceux qui desirent bien seruir leur Roy.

que l'armée du Prince d'Orie estoit en mer : mais il ne sçauoit de quel costé. Si est-ce, que par opinion il se leua promptement tenant la routte de Marseille, qui fust cause de la salvation de monsieur de Termes : car comme le Prince d'Orie pensoit surprendre le Baron de la Garde à ce port de mer, où il estoit, il fust aduerty qu'il estoit party, il n'y auoit pas cinq ou six heures, ce qui l'occasionna de le suyure, tenant mesme route. Cela estoit le Samedy mesmes que i'auois eu ce bon vent : & le suyuit iusques aux isles Dieres. Le Baron sans s'arrester vogua vers Marseille : car s'il se fust arresté aux isles, il estoit troussé, d'autant qu'il n'auoit que quatorze ou quinze galleres. Ie me despartis de monsieur de la Molle le Dimanche enuiron dix heures : & tout le iour ie ne peûs faire chemin, pource que le vent m'estoit contraire. Et enuiron deux heures auant iour le mesme vent qui auoit couru le Samedy, retourna : & nous mismes en chemin, qui estoit le Lundy.

Or sur la pointe du iour, ie dis au cheuallier, s'il auoit plus grand voiles, que celle-là. Il me dit, que c'estoit

la plus grande, s'enquerant alors pourquoy ie le demandois, ſi ie voudrois faire plus grand' diligence, ie luy dis, que ouy. Et tout incontinent il miſt vne voile ſur la courcies pres la pouppe: & ſur la pointe du iour il ſuruint vn brouillard, qui dura iuſques à ce que le ſoleil fut haut, & commença le brouillard à paſſer. Et alors la garde de la gabie commença à crier velle, velle: bien toſt apres commence à crier, gallere, gallere. Alors le cheuallier me diſt, que ce ne pouuoit eſtre autre, que le Prince d'Orie, ou le Baron de la Garde. Et tout à vn coup le brouillard s'abbatiſt: & nous trouuaſmes au milieu de cinquante deux galleres, quatorze qui s'eſtoient departis de la trouppe, prenoient le chemin vers la Sardaigne, & nous fuſmes au milieu. Tout le monde commença à ſe deſeſperer dans la gallere. Les pilottes vouloient gaigner la coſte de barbarie, pour nous ſauuer, le Comite n'eſtoit pas de ceſt aduis: ains que nous deuions tirer outre à force de rames & de voiles. Sainct Aubani & les autres capitaines auoient les plus belles affres, que gens eurent iamais: diſant qu'apres eſtre ſortis

Cinquante deux galleres du ſieur d'Orie.

d'vne ſi grande extremité, que du ſiege de Sienne, ils eſtoient ſur le point d'eſtre reduicts à ce malheur, de ſe veoir attachez à la cadene : que pluſtoſt, que ſe veoir reduits à ce malheur, il valoit mieux mourir les armes à la main. Quelque mine que ie fiſſe, ie n'eſtois gueres plus aſſeuré : & euſſe bien voulu eſtre à planter des choux. Tout à vn coup quatre des quatorze commencerent à tourner les voiles à nous, pour nous donner deſſus : & les autres amenerent iuſques à la moitié de l'arbre, pour attendre ceux-cy. Et comme les quatre eurent hauſſé la voile pour venir ſur nous à rame rancade, la pointe de leurs galleres fuſt à l'endroit de noſtre fougon. Et pource que le cheuallier ne diſoit mot, & que tout le monde crioit dans la gallere, auec vne miſerable confuſion, ie luy dis, O cheuallier, il ſemble que vous vous perdez. Vous auez eſté nourry auecques vn des vaillans hommes, qui iamais monta ſur la mer, qu'eſtoit le Prieur de Capue. Alors il me reſpondit, *no me perdo, no me perdo per Dio : mas io gardo la mie.* Les galleres ennemies cependant vindrent à vne portée d'arquebuzade de nous, pour

nous inueſtir. Et lors le cheuallier allant de poupe en prouë accourage tout le monde, faiſant tirer à voile rancade, tirant tant que nous pouuions : de ſorte, que quand ils nous cuiderent inueſtir, nous fuſmes plus de cinquante pas deuant eux, & leur commençaſmes à tirer arquebuzades. Ils nous ſuyuirent enuiron mil pas : & à cauſe de ces trois voiles que nous auions, auec la peur qui nous donnoit des aiſles, il nous ſembloit, que noſtre gallere volloit deuant les leurs : de façon que tout à vn coup ils hauſſerent les armes. Et nos mariniers lors à belles iniures firent à qui mieux mieux. Ainſi nous nous ſauuaſmes en deſpit d'eux, par la grand' diligence de nos gens. Et pource que nous n'euſmes pas de vent vers le ſoir, qui nous commença vn peu à changer, ne peuſmes eſtre à Marſeille iuſques au Mardy à ſouper. Et trouuay monſieur le Comte de Tande, madame la Comteſſe, & le Baron de la Garde qui ſoupoient au iardin de monſieur de Sainct Blancart. Leſquels furent tous esbahis de me voir, ayant fait eſtat que i'eſtois mort, & Sienne ſaccagée & bruſlée. Car ils ſçauoient nouuel-

les, estant en Corsegue de iour à autre, de la Romaine, & que i'estois à l'extremité, sans esperance d'auoir iamais composition : & tenoit tousiours le Baron de la Garde ceste opinion, quand il estoit auecques Monsieur de Termes en Corsegue, & à Marseille, lors qu'il fust arriué, & que ie iouërois à la desesperade sur la sortie, si le Marquis ne nous faisoit telle composition, que ie voudrois. Autres disoient, que i'auois perdu l'entendement, & que Dieu me vouloit punir de ma trop grande temerité & folie. Ils parloient de moy, ainsi que i'entray dans le iardin. Ils ne voulurent que ie leur disse rien, iusques à ce que i'eusse soupé : car ils auoient presque acheué. I'eus bien tost fait : car il m'estoit deffendu de manger gueres apres auoir tant ieusné : & croy que cela fust cause de la mort de plusieurs, apres estre sortis : car il faut peu à peu remettre nature. Apres ie leur contay tout de point en point comme i'auois fait. Ils tindrent cela pour vne chose estrange. Le Baron se trouua fort esbahy, quand ie luy dis que le Prince d'Orie, l'auoit suiuy iusques aux isles Dieres : & re-

Ceux qui sortent d'vn siege ne doiuent gueres manger.

mercioit Dieu de ce qu'il n'auoit creu aucuns de ſa trouppe, qui vouloient qu'il donnaſt ſonde aux iſles, & tint monſieur de Termes pour perdu, à tout le moins ſon artillerie: mais ie luy dis, que ſur ma relation monſieur de la Molle auoit enuoyé à toute diligence vers luy pour l'aduertir. Ie deſpeſchay le lendemain matin le Sieur de Lecuſſan en poſte deuers le Roy, pour luy donner aduis de mon arriuée: car monſieur le Comte me dit, que ſa Maieſté eſtoit fort mal contente de moy, de ce que ie m'eſtois laiſſé reduire au dernier morceau, & qu'il n'en pouuoit eſperer, que la perte mienne, & la ruine de la cité, d'où dependoit toute ſa reputation en Italie. Voyez les dangers qu'on court de ſeruir les Princes. Il n'y a ordre; ils ſont nez pour commander, & nous pour ſeruir & obeir: & Dieu ſçait ſi i'auois occaſion de me plaindre d'auoir eſté ainſi abandonné & mis en proye. Mais c'eſt tout un. Il leur ſemble, qu'encores ce nous eſt trop d'honneur de mourir pour leurs querelles. Le Baron me preſſa fort d'y deſpeſcher, & fit promettre au Sieur de Lecuſſan, qu'il courroit nuict & iour. Ce qu'il fiſt. Je

Le Roy mal contant du ſieur de Montluc.

demeuray auec eux iusques au Vendredy matin, que ie prins la poste : & arriuay à Sainct Mathurin le neufiesme ou dixiesme iour de May, où ie trouvay ledit Sieur de Lecussan, qui m'attendoit pour me dire la grande ioye, que le Roy auoit euë quand il luy eust le tout raconté, s'esmerveillant sa Majesté de ma fortune ; & disoit à tout le monde, qu'il croyoit, que i'estois le plus heureux homme du monde, apres vn tel & si long siege, sans esperance de secours, estre sorty si honnorablement, ayant affaire non seulement à l'Empereur, mais aussi au Duc de Florence, qui desiroit se venger des Siennois. Il tenoit pour vn grand heur l'escapade que i'auois faite sur la mer, des pattes du Prince d'Orie. Le lendemain matin ie fus au leuer de monsieur de Guise, qui ne se pouvoit saouler de m'embrasser : & m'amena en la chambre du Roy : lequel estoit encores au lit, toutesfois esveillé. Et à l'entrée de la chambre il commença à crier tout haut, me tenant par la main, Sire, voicy vostre homme perdu. Et alors ie m'approchay pour luy baiser les mains. Il m'embrassa de tous ses deux bras : &

Le sieur de Montluc arriué à la Cour.

me

me tint la teste contre sa poictrine presque autant comme on demeureroit à dire vn Patynostre, me disant par deux fois, en me tenant de ceste sorte : Hé monsieur de Montluc vous soyez le bien venu. Ie ne vous pensois iamais veoir. Alors ie luy dis, que Dieu m'auoit conserué pour luy faire encores en ma vie vn bon seruice. Il me dit, qu'il le croyoit : & estoit bien asseuré, que pour ce faire, ie n'y espargnerois ma vie : & me retourna encores r'embrasser, puis se leua. Ie me retiray au logis, que le Mareschal des logis auoit baillé audit Sieur de Lecussan par le commandement du Roy mesmes, aussi contant du bon visage de mon maistre, comme s'il m'eust donné quelque riche present : car i'ay esté tousiours glorieux : aussi suis-ie Gascon. Cela seul estoit bastant pour me faire passer toutes impossibilitez. Monsieur le Cardinal de Lorraine, monsieur le Connestable estoient pour lors à Ardres, traictant quelque paix entre l'Empereur & le Roy.

Le Gascon Glorieux.

Apres que sa Maiesté eust disné, vers vne heure apres midy, il se retira dans la gallerie, monsieur de Guise

ſeulement auec luy. Il me fit appeler. Monſieur de Guiſe ferma la porte apres que ie fus entré. Lors il voulut, que ie luy rendiſſe compte par le menu de ce qui s'eſtoit paſſé durant le ſiege, depuis le premier iour, que i'entray dans Sienne, iuſques au dernier, tellement que le propos en dura ſi longuement, que les capitaines, qui eſtoient venus auecques moy, qui eſtoient demeurez ſur la terraſſe, me dirent, qu'ils auoient ouy ſonner l'orloge cinq fois. Il print vn grandiſſime plaiſir au retranchement du pain, & de la ſorte que i'en auois vſé, & des remonſtrances qu'auois faites aux capitaines & au Senat. Print auſſi grand plaiſir à la deliberation, que i'auois prins de leur donner la bataille dans la ville, & ſur tout à l'ordre que i'auois fait, duquel il me ſouuenoit beaucoup mieux lors qu'à preſent, car il fut imprimé en Italie. Et la derniere fois, que ie ſuis retourné de la Tuſcane, le Duc d'Vrbin me dit à Peſero, qu'il l'auoit : & que iamais n'auoit trouué choſe, qui plus luy pleuſt, que celle-là. Sa Maieſté voulut auſſi, que ie le miſſe par eſcrit. Il en fit donner la coppie à pluſieurs

Le ſieur de Montluc conte au Roy de ſa charge.

Gouuerneurs, & me souuient bien qu'il commanda qu'on l'enuoyast à Mariambourg, où monsieur le Mareschal de Cossé estoit, ou bien monsieur de Fumel. Il eust grand pitié, quand il entendist le fait des bouches inutiles. Et sur la fin il me demanda deux choses: la premiere comme i'auois peu faire d'accorder les quatre parts & nations, ennemis mortels les vns des autres. Car tous generallement, comme l'on luy auoit dit, s'estoient comportez si bien les vns auec les autres sans desordre, qu'il n'estoit possible de mieux: ayant passé Espagnols & Flamans auec sauf-conduit. Ce qu'on tenoit à chose miraculeuse, comme faisoit bien l'Empereur mesmes, s'estonnant que i'eusse peu accommoder ces gens-là de ceste sorte. Et des Italiens mesmes, qui venoient d'Italie, luy en faisoient le recit, comme d'vne chose non ouye. Alors ie luy respondis, que c'estoit vne chose, que i'auois trouuée facile. Et comme ie le vis affectionné à la vouloir entendre cognoissant qu'il prenoit plaisir d'en ouyr conter, ie luy dis, que ie m'en estois allé vn Samedy au marché, & qu'en presence de tout

Demande du Roy.

Plaisante Responce du sieur de Montluc.

le monde i'auois achepté vn ſac & vne petite corde pour lier la bouche d'iceluy, enſemble vn fagot, ayant prins & chargé tout ſur le col, à la veuë d'vn chacun; & comme ie fus à ma chambre, ie demanday du feu pour allumer le fagot : & apres ie prins le ſac, & là ie mis dedans toute mon ambition, toute mon auarice, mes haines particulieres, ma paillardiſe, ma gourmandiſe, ma pareſſe, ma partialité, mon enuie, & mes particularitez, & toutes mes humeurs de Gaſcongne, bref, tout ce que ie peus penſer, qui me pourroit nuire à conſiderer tout ce qu'il me falloit faire pour ſon ſeruice : Puis apres ie liay fort la bouche du ſac auec la corde, afin que rien n'en ſortiſt, & mis tout cela dans le feu : Et alors ie me trouuay net de toutes choſes, qui me pouuoient empeſcher en tout ce qu'il falloit que ie fiſſe, pour le ſeruice de ſa Maieſté. Et ſi dis que tous ſes miniſtres, à qui il bailloit les charges, vouloient faire de ceſte ſorte qu'il n'atteindroit pas à ce que Dieu a reſerué pour ſoy, qui eſt le Ciel : mais ſi feroit bien à tout ce que Dieu a fait ſur la terre, & mis en la puiſſance des

hommes. Car mon esprit estoit tousiours demeuré libre, sans qu'aucune chose m'empeschast à considerer ce qu'il me faloit faire, pour venir à bout de mon dessein, qui estoit de ne sortir iamais de là, qu'auecques le dernier morceau en la bouche. Et veux dire que tous ceux qui se despouilleront & brusleront ce que i'ay dit cy-dessus, que Dieu assistera tousiours auec eux : & l'ayant ainsi fauorable, l'homme ne peut faillir de faire ce qu'il voudra. Car Dieu demeure tousiours auec ceux-là : & au contraire fuit ceux qui ne seruent leur maistre de ceste sorte. Car ils faussent tous le serment qu'ils ont fait, ayant iuré de le seruir loyallement & fidellement. Ce que l'on ne peut faire estant garny & plein de tous ces vices & fautes. Sa Maiesté se print à rire : me commanda de dire la verité, & ne luy mentir point. Ie luy dis, que ie ne luy mentirois non plus qu'à Dieu. Il me demanda, si monsieur de Strossi me pouuoit secourir : Car ses ministres de Rome luy auoient mandé plusieurs fois, qu'il le pouuoit faire, & qu'il n'auoit tenu qu'à luy, que ie ne fusse secouru. Alors ie luy respon-

Autre demande du Roy.

dis, qu'il me demandoit vne chose, qu'il sçauoit mieux que moy. Surquoy il me dit, que ce ne pouuoit estre : car il n'estoit pas là où luy & moy estions. Lors ie luy dis, Vous autres Roys & Princes, auez les oreilles si longues, que vous entendez tout ce qui se fait, encores que vous en soyez à cent lieuës : toutesfois ie luy dis que sa Maiesté estant engagée en Escosse, à Calais, à Mariambourg, & autres chasteaux voisins, à Mets, en Piedmont, en Corsegue, elle deuoit mieux sçauoir que moy, si apres auoir fourni à tout ce qui estoit besoin en ces lieux là où il estoit engagé, il pouuoit enuoyer argent audit Seigneur de Strossi, pour faire vne leuée de gens de pied & de cheual, pour combattre vne si grande force que le Marquis auoit deuant Sienne : & s'il ne l'auoit, en quelle sorte vouloit-il, que monsieur de Strossi me peut secourir : lequel n'auoit pas vn homme pour respondre aux Espagnols, & Allemans. D'Italiens il n'en eust troué que prou : mais cela n'estoit pas ieu parti : que monsieur de Strossi estoit plein de bonne volonté, mais qu'on ne peut voler sans aisles : que

Le sieur de Montluc soustient monsieur de Strossi.

par trois fois il auoit couru beaucoup d'hazard, pour son seruice : dequoy ie luy fis le conte. Alors sa Maiesté me dist que ma responce l'auoit contenté & satisfait, & qu'il croyoit ledit Seigneur de Strossi estre son seruiteur, & trop homme de bien, pour tenir à luy : & s'excusa grandement à moy de ce qu'estant engagé en tant de lieux, il ne luy auoit esté possible d'enuoyer gens en Italie, audit Sieur de Strossi, qui fussent esté assez forts pour leuer le siege, & combattre le Marquis. Alors ie luy dis, Or doncques, Sire, ne vous en faut prendre à monsieur de Strossi, ny à vous auec. Car l'vn & l'autre auez fait tout ce qui estoit en vostre puissance : mais cela vous aduisera vn'autre fois à pouruoir mieux à vos affaires. C'estoit vne charité qu'on prestoit audit Sieur de Strossi, qui estoit autant picqué & plus que le Roy, pour le fait de Sienne, pour la hayne qu'il portoit au Duc de Florence. Apres cela il sortist, & s'en alla trouuer la Royne, & Madame de Sauoye, qui est de present : & leur compta ce que ie luy auois dit, principalement de monsieur de Strossi. Dequoy la Royne fust tres-

aiſe : & le lendemain me fiſt ceſt honneur de me remercier du bon office d'amy, que i'auois fait audit ſieur de Stroſſi, qui luy appartenoit. Ie n'auois garde de faire autrement : car outre que i'euſſe menty, i'honnorois trop ledit Seigneur de Stroſſi. Il m'aimoit & eſtimoit plus qu'homme, qui ſortiſt iamais de Gaſcongne.

Madame de Valentinois. Cecy fuſt fait le Lundy, & le Mardy Madame de Valentinois me diſt, qu'elle n'auoit iamais veu reuenir homme d'vne charge, dont le Roy fuſt plus contant & ſatisfait que de moy & qu'il me loüoit grandement. Ie ne ſçay ſi elle le diſoit pour me flatter : mais elle le ſçauoit mieux que tout autre : car elle auoit fort gaigné le cœur du Roy noſtre maiſtre : elle dit, que i'eſtois bienheureux. Comme ie parlois auec elle, le Roy arriua, & me remit encores ſur quelques propos de mon voyage. Or auois-ie la patante & declaration, que les Siennois m'auoient donnée, ſcellée de leur grand ſeau, declarant que ie n'auois iamais voulu conſentir à la redition de Sienne, ny capituler au nom du Roy : mais auſſi qu'ils m'appeloient en teſmoing, s'ils auoient iamais voulu en-

tendre à aucune capitulation, iusques à ce qu'ils s'estoient veus reduicts à toute extremité, & au dernier morceau de pain. Sa Maiesté print la patante, & la leut : & apres me demanda, pourquoy ie n'auois voulu capituler pour moy & pour les soldats : & qu'il trouuoit estrange, que le Marquis ne m'eust deffait à la sortie. Alors ie luy respondis, que c'estoit pour deux raisons : l'vne que i'auois prins vne resolution de ne rendre i'amais place, ains mourir plustost : & que le nom de Montluc, pour moy, ne se trouueroit iamais par escrit à rendre ny capituler, ne m'estant iamais mis dans place pour la rendre, ains pour la deffendre, ou y mourir, comme i'auois mandé au Marquis par le Seigneur Cornelio, & le capitaine Charry : & aussi pource que si sa Maiesté, ou vn qui viendroit apres luy, venoit à reconquerir Sienne, & que les Siennois se voulussent aider de la protection, en quoy ils s'estoient mis, qu'il demeurast en cela à sa discretion & liberté. Car il n'auroit plus puissance de dire, que son Lieutenant, qui estoit Montluc, auoit consenty à leur redition, estant signé en leur capitula-

Resolution du sieur de Montluc.

tion, & qu'il ne deuoit point quitter ſa fortune, ny celle de ceux qui viendroient apres luy à la Couronne de France. Les fortunes de la guerre ſont diuerſes & variables. Milan & Naples ont eſté deux & trois fois à nous. Sienne, Sire, le ſera peut eſtre encores. Ie n'ay rien fait, qui vous puiſſe preiudicier. Il trouua ma raiſon ſi bonne, qu'il en demeura fort contant, & me commanda de faire mettre la patante dans mes papiers : & garder qu'elle ne ſe perdiſt iamais. Madame de Valentinois luy reſpondit, que les archiues d'vn pauure Gentil-homme n'eſtoient pas ſi aſſeurez, que le Threſor d'vn Roy, & que cela luy eſtoit de ſi grande conſequence, qu'il deuoit commander eſtre mis dans le ſien. Il me la print de ma main, & la bailla à vn ſien valet de chambre ou bien de Madame de Valentinois, pour la donner à monſieur le Garde des Seaux, qui depuis a eſté monſieur le Cardinal de Sens : & luy commanda qu'il la miſt en ſon threſor, où ſont tous les titres du Roy. Or de cecy ne peut auoir que ſeize ou dix-ſept ans, s'il plaiſoit au Roy ſon fils qui regne à preſent, de commander à monſieur de

Fizes, qui estoit pour lors Secretaire dudit Sieur Cardinal, qu'il fit chercher la patante, ie m'asseure qu'elle se trouuera, & en voudrois auoir donné cinq cens escus d'vn double, pour laisser memoire de moy, & l'inserer dans ce liure. Car cela tesmoignera, que ie suis sorti hors de Sienne sans capitulation aucune, enseignes desployées, les armes sur le col, & tabourin sonnant. Ce qui ne se trouuera en liure quelconque, & que iamais homme aye fait vn pareil traict. De sorte qu'il ne faut trouuer estrange, si ie desire tant d'en auoir vn double. Il ne faut pas que le Roy mesprise tant cela, qu'il soit hors d'esperance, qu'il ne s'en puisse seruir quelque fois. Sa Maiesté doit estre curieuse de la faire chercher plustost que moy. Il y a plus d'interest.

Le sieur de Montluc fait Chevalier de l'Ordre.

Le iour apres, qui fut le Mercredy au soir, monsieur de Guise me dit, que le Roy s'estoit resolu de me bailler le lendemain l'Ordre, qui estoit en ce temps-là, chose si digne & recherchée, que le plus grand Prince de France ne se fut tenu pour contant, s'il ne l'eust eu : & eust mieux aimé, que le Roy ne luy fit iamais aucun

bien. Parce que c'estoit vne marque d'honneur qui n'estoit pas profanée, comme il est à present. Le lendemain qui estoit le Ieudy matin, le Roy m'en honnora, & apres disner ie luy demanday congé pour m'aller mettre en ordre, & seiourner vn peu à Paris : car i'estois tout deschiré & rompu pour vn nouueau Cheualier de l'Ordre. Ce qu'il m'accorda, & me donna auant que je partisse, trois mil francs de pension prins à l'espargne, trois mil liures de rente sur son domaine, où la Comté de Guare, où i'ay partie de mon bien, estoit comprinse. Bregeyrac faisoit le reste. Ie iouys deux ans de la Comté, mais non de Bregeyrac, pource qu'il estoit hypothequé ailleurs : & ie desirois fort trouuer les moyens de le desangager, à cause que monsieur de Vallence mon frere y auoit vn Prieuré : & faisoit estat de demeurer là, plus qu'ailleurs. I'eusse bien empesché ce que depuis s'est monopolé en ce lieu là. Sa Maiesté me donna aussi deux mil escus argent comptant : & encores me dit, que ie luy demandasse quelque autre chose, qui me feroit besoin. Ie luy demanday deux places de Conseillers au

Recompenses du Roy faites au sieur de Montluc.

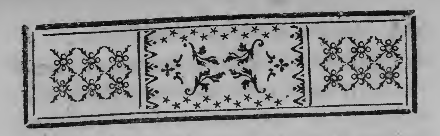
Parlement de Toulouse, pour ayder à payer le mariage de ma fille, que monsieur de Fontenilles a espousée, m'ayant mandé monsieur de Valence de Paris que ie luy demandasse cela, dont ie retirerois plustost argent, que d'autre chose. Lesquels sadite Maiesté me donna : & de cest argent ie mariay madite fille auec quelque peu d'autre, que ma femme auoit. Sadite Maiesté me promist la premiere compagnie de gendarmes, qui vacqueroit. Ie n'eus pas la premiere, ny la seconde, mais i'eus la troisieme. Car les Roys promettent tant qu'il n'est pas possible qu'ils trouuent tout. Cecy aduint apres mon retour de Montalsin, à la seconde fois qu'il m'enuoya par de là : c'estoit la compagnie de monsieur de la Guische. Voylà les biens faits, que ieus du Roy pour lors, qui ne furent pas petits. En somme, ieus ce que ie demanday. Et depuis la mort de ce bon Prince mon maistre, i'ay souhaitté la mienne cent fois, veu les grandes trauerses, que l'on m'a donné. Il n'eust esté en la puissance des hommes de me les donner, s'il fust en vie : car il n'oublioit iamais les seruices que l'on lui faisoit, tant petits

Bon naturel du Roy Henry.

fussent-ils: & n'estoit en la puissance des hommes de luy oster la bonne opinion, qu'il auoit des personnes, quand ils luy faisoient seruice. Et au contraire, quand un homme auoit fait quelque chose mal à propos en son seruice, quelque bon visage qu'il fit, pour complaire à ceux, qui luy vouloient oster la mauuaise opinion qu'il en auoit prins, cela ne luy partoit iamais du cœur, comme monsieur le Mareschal de S. André m'a plusieurs fois dit, & déclaré sa complexion. Il estoit fort son priué, & le cognoissoit tres-bien. Or sa Maiesté vint à Paris cinq ou six iours apres, auquel ie demanday congé pour aller iusques chez moy pour veoir ma famille, ce qu'il m'accorda volontiers. Ie ne cacheray iamais les biens & honneurs, que mes maistres m'ont fait, car cela est à faire à un cœur vilain & ingrat.

Le Mareschal de S. André fort priué du Roy Henry.





COMMENTAIRES DE MESSIRE *BLAISE DE MONTLUC*, Mareſchal de France.

LIVRE QUATRIEME.



PEINE auois-ie demeuré trois ſepmaines à ma maiſon, que ſa Majeſté me deſpeſcha vn courier, me mandant que ie l'allaſſe trouver là où il ſeroit, ſans marchander ni attendre autre commandement. Ce que ie fis incontinent, n'ayant preſque veu ma maiſon, & mes amis : mais la gloire de l'honneur eſt un poignant eſguillon. A mon arriuée ſa Maieſté me dit, qu'il falloit, que ie m'en allaſſe en Piedmont trouuer monſieur le Mareſchal de Briſſac, lequel m'auoit enuoyé demander, pour commander les gens

Commandement du Roy au ſieur de Montluc.

de pied, faiſant eſtat, que pour ſecourir Saint Iago, où monſieur de Boniuet s'eſtoit enfermé, il luy faudroit donner une bataille. On me depeſcha deux iours apres que ie fus arriué, me monſtrant le Roy beaucoup de ſignes d'amitié, & d'avoir agreable mon ſeruice. Ie trouuay monſieur le Mareſchal de Briſſac à Turin malade de la goute: & le lendemain j'allay trouuer monſieur Daumalle, qui commandoit l'armée à Saint Valant pres Vulpian. Laquelle eſtoit compoſée de cinq mil hommes de pied, mil hommes d'armes, & douze cents cheuaux legers. Le Roy me donna à mon depart vn courſier des ſiens, qui eſtoit tres-bon. Ie faiſois venir mon train apres moy, car ie m'en allay en poſte.

Monſieur Daumalle commande à l'armée.

Le meſme jour, que i'arriuay vers monſieur Daumalle, ie voulus aller recognoiſtre Vulpian, pour y mettre le ſiege: car le Duc d'Albe ayant mal fait ſes beſognes, auoit quitté S. Iago. Ledit Sieur Daumalle me preſta un petit cheual gris. En plein iour i'allay recognoiſtre la ville à moins de cinquante pas: car ie leur voulois monſtrer que pour auoir veu ma femme, ie n'auois rien oublié de ce que ie ſoulois faire.

Le Sieur de Montluc recognoit Vulpian.

faire. Ceste recognoissance se fist à sa veûë, & de plusieurs autres. Ie luy en rendis si bon compte, qu'il trouua que du tout ie luy auois dit la vérité. Lendemain il mist partie de l'armée vers le chasteau, où les ennemis auoient fait un grand terre-plein enuironné d'vn grand fossé, auec vne tenaille qui couuroit le chasteau : & entre la tenaille & le chasteau y auoit quatre vingt pas ou plus, & vne tranchée, qu'ils auoient faite encores au milieu : afin que s'ils perdoient la teste de ce grand bastion & tenaille auant qu'ils fussent au chasteau, se peussent retirer à ceste tranchée. Monsieur Daumalle auoit pour lors pour Commissaires de l'artillerie Duno & Balasergues : qui firent commencer les tranchées à plus de cinq cent pas de la ville, & trouuerent que la terre estoit pleine de petits cailloux, de sorte que cent hommes n'eussent pas fait en un iour vingt pas de tranchée : & amuserent deux iours ledit Sieur en ceste besogne. I'estois fort malcontant que nous ne faisions ce que ie voulois. A la fin monsieur Daumalle se resolut de veoir luy même ce que ie lui conseillois de faire :

Ce siege fut en Septembre. 1555.

Monsieur Daumalle va luy mesmes

recognoiſtre. & allaſmes à vne heure de nuict par le coſté du coing de la ville à main gauche & par derriere vne petite chappelle, qui eſtoit à quinze ou vingt pas de la contre-eſcarpe. Il ne mena homme du monde auec luy que moy, & Fequieres, qui depuis, à ce que i'ay entendu, a tourné viſage à la maiſon de Guiſe, combien que ledit Seigneur lui faiſoit autant d'honneur ou plus, qu'à gentil-homme qui i fut pres de luy. Ledit Seigneur & moy marchaſmes par deſſus la contre-eſcarpe & Fequieres par deſſous. Nous meſurions combien de contre-eſcarpe nous falloit coupper pour mettre l'artillerie ſur le bord du foſſé, & voir auſſi ſi le recul du canon ſeroit veu de l'arquebuzerie des ennemis, & nous auſſi, ſi nous logions contre la contre-eſcarpe. Nous nous en allaſmes par deſſus icelle, & tout le long des foſſés plus de ſix vingts pas, paſſaſmes deux ſentinelles des leurs, ſans qu'elles nous diſſent mot parlans à l'oreille: que ſi nous euſſions porté deux eſchelles, il euſt fait tenter la fortune pour veoir ce qu'il en fuſt aduenu. Car elle ſe preſente ſouuent ſans y penſer, & lors que moins on y ſonge. Et quand ſe

vint à la troisiesme, elle cria & esueilla toutes les autres, lesquelles à ce que ie pense dormoient : & ainsi ledit Seigneur & moy auec luy nous retirasmes vers la petite chapelle, beaucoup mieux accompagnez au retour qu'à l'aller, mais c'estoit de bonnes arquebuzades : & fusmes contraints nous ietter dans la chappelle, le derriere de laquelle Fequieres gagna. Or icelle chappelle estoit ouuerte deuers la ville : & là où la porte se tenoit, quand il y en auoit, c'estoit vn pillier de pierre carré de la grosseur d'vn homme, qui n'eust pas esté gueres gros : & nous hastoient tant les arquebuzades, que monsieur Daumalle fut contraint se ietter tout en un coup derriere le pillier tout droit, & moy derriere luy, car toute la chappelle estoit ouuerte. Ie n'ouys à ma vie de plus grandes arquebuzades, ie ne sçay si c'estoit la peur. Il y auoit dequoy en auoir : car les balles presque tousiours touchoient le pillier duquel monsieur Daumalle se couuroit. Il me seruoit à moy de pauois, car ie lui tenois la teste & mon corps contre le sien. Ils nous tindrent là assiegez plus d'vne grand' demy heure : & faut bien

Danger où monsieur Daumalle & le sieur de Montluc se trouuent.

dire qu'ils nous auoient ouys, quand nous nous estions iettez dans la chappelle : nous les oyons crier *iuro à Dios ellos son en la capilia : io los è entendidos.* Monsieur Daumalle m'a depuis souuent fait le conte des belles affres que nous eusmes. Car ie croy que plus de cent arquebuziers se vindrent affuster pour nous tirer. Ils iettoient des brandons de pailles allumez dans le fossé. Nous voicy bien, dit-il, s'ils font une sortie, taisons nous monsieur, luy dis-ie, ceux de Loraine ne sont pas si mal-heureux que d'estre pris en tapinois. Le droit de la guerre ne veut pas qu'ils sortent sans sçavoir que c'est. Nous auons icy vn bon bouclier Barsellonois. Les balles donnoient tousiours contre la pierre. Il nous seruoit bien de serrer les fesses. Fequieres fit vn tour mal habille : car ne sçachant où nous estions, il sifloit comme pour nous appeller. Ie crois que cela les fist opiniastrer à tirer tant. Cependant l'alarme se donna par tout. A la fin ils se fascherent autant de tirer, comme nous d'auoir patience : puis sortismes, & trouuasmes Fequieres derriere la chappelle qui auoit esté plus habille que nous, & là monsieur Daumalle

conclud, qu'il meneroit la nuit ensuyuant l'artillerie sur le bord du fossé, & toutes nos enseignes. Et par là ie gaignay la bataille contre les Commissaires de l'artillerie, qui disoient, que tout le monde y mourroit, & qu'il faudroit abandonner l'artillerie : & par bonne fortune arriua monsieur de Caillac. Le matin monsieur Daumalle luy conta tout ce que nous auions veu la nuict, moy present : & luy bailla Fequieres pour aller recognoistre par derriere la chappelle : car la nuict mesmes ledit Sieur ordonna deux enseignes, qui estoient loin de la chappelle, pour s'aller camper au derriere d'icelle : les assiégez firent là une incongruité : car ils ne se deuoient contenter de l'ouurir, mais deuoient la raser. Et apres le retour de monsieur de Caillac, il fut de notre opinon. Monsieur Daumalle permist à monsieur de Caillac & à moy d'aller mener les pionniers coupper la contre-escarpe : & ordonna que Duno & Balasergues meneroient l'artillerie apres nous : & fit faire vne gabionnade dans le pré à quarante ou cinquante pas de la contre-escarpe, pour mettre les poudres, & au point du iour nous eusmes couppé la contre-

eſcarpe, les canons placez, pour tirer: de ſorte que la bouche du canon entroit dans le foſſé. Commençant à faire la batterie, monſieur de Bonniuet alloit & venoit à la teſte du baſtion, & là où monſieur Daumalle ſe tenoit, auſſi faiſoit bien monſieur le Mareſchal de Coſſé. Deux nuicts, deuant qu'on fiſt les tranchées à la teſte du baſtion qui couuroit le chaſteau, pour s'approcher du foſſé, le Baron de Chipy Maiſtre de camp fit mettre en camiſade ſes ſoldats, & à coup perdu ſe ietta dans le foſſé peſle meſle avec eux: & gaigna deux cazemattes, qui flanquoient le foſſé, & tua ceux qui eſtoient dedans, car ils ne ſe peurent retirer: & en meſme inſtant monſieur Daumalle commanda les ingenieurs, qu'ils fiſſent des mines à la teſte du baſtion. Ce qu'ils firent, & en firent trois. Monſieur de Coſſé couroit au baſtion veoir ſi les mines eſtoient preſtes: & puis reuenoit à monſieur Daumalle à la batterie que nous faiſions. Iuſques icy ie n'ay peu nommer monſieur d'Anguyen, monſieur le Prince de Condé ſon frere, ny monſieur de Nemours, pource qu'ils y eſtoient pour leur plaiſir, & n'y

Chipi Maiſtre de camp.

Trois Princes en ce ſiege.

auoient point de charge, eſtant accourus de la Court au bruit d'vne bataille, qu'on diſoit ſe deuoir donner bientoſt : parce qu'on n'euſt iamais penſé que le Duc d'Albe s'en fuſt retourné ſans coup ferir. Ils ne s'abandonnerent iamais : & a l'aſſaut allerent enſemble, & monſieur de Bonniuet auec eux. Il vint pluſieurs autres Seigneurs, entr'autres monſieur de Vantadour, de Lude, de Lauſun, de Malicorne, de la Chaſteneraye. Or les deux mines firent vn grand exploit : car elles renverſerent preſque toute la vouſte du baſtion dans le foſſé, & ſur la grand' pouſſierre qui ſe fit, le Baron de Chipy, qui eſtoit Maiſtre de camp, & tout les capitaines qu'il auoit auec luy ſur la ruine, vindrent aux mains auec quatre vingts ou cent Eſpagnols, qui eſtoient entrez quatre ou cinq iours deuant, non ſans perte de beaucoup dés leurs à l'entrée, & bien deux ou trois cens dauantage : tous leſquels eſtoient hommes eſleus & choiſis parmy toutes les compagnies Eſpagnolles. Et là y en mourut plus de quatre vingts : & leur gagnerent encores nos gens ceſte tranchée, qu'ils avoient faite par le milieu, car ils ſe voulurent reti-

rer à ceste tranchée & les nostres les suiuirent de si pres qu'ils y entrerent aussi tost qu'eux. Ils se voulurent ietter fuyant droit au chasteau, celuy qui le gardoit ne voulut pas abbatre le pont, & là furent acheuez de tuër. Et voilà le succés du bastion, qui fut bravement emporté. Là fut tué vn neueu du Duc d'Albe Cesar de Naples : entre les prisonniers le Sieur Sigismond de Gonsague, & le capitaine Lazare Lieutenant de la garde du Duc d'Albe, & plusieurs autres desquels ie n'ay pas retenu le nom. Il faut retourner à la bresche, qui n'estoit pas à la verité dire trop irraisonnable. Elle fut assaillie en mesme heure, que le bastion, ainsi le falloit-il faire. Et quoy que tous ces Princes & Seigneurs y fissent tres-bien leur deuoir, y estans montez pour donner courage aux soldats, si est-ce que les ennemis la deffendirent fort brauement : & nous renuerserent bien battus. Là fut tué le Comte de Creance, & plusieurs autres luy tindrent compagnie. Sçachant l'effect que d'autre costé auoit esté fait, cela nous consola, & donna esperance à tout le monde que nous viendrions à bout de nostre dessein.

Estant

Eſtant monté ſur le terre-plein du boulevart, qui eſtoit demeuré entier, ie dis à Duno qu'il allaſt dire à monſieur Daumalle qu'il falloit loger trois ou quatre canons ſur ce terre-plein, pour foudroyer les ennemis dans la ville. Ce qui fut tout auſſi toſt fait, de ſorte que le matin tout ioua.

Cela eſtonna ceux de dedans, de ſorte qu'ils commançerent à penſer à leur conſcience, & parlementer. Enfin la capitulation fut faite, & auſſi pour le chaſteau, contre lequel, pour ſauuer l'honneur de celuy qui eſtoit dedans, on fit tirer cinquante coups de canon. Cependant les nouuelles vindrent comme monſieur de Termes s'en venoit auec charge du Roy. Cela fut cauſe, que pluſieurs parloient diuerſement de cela: & en diſoit on diuerſes raiſons. Vn Secretaire de monſieur le Mareſchal de Briſſac, nommé Verbin, arriua le lendemain à midy auec des lettres à tous les Princes, s'excuſant que ceſte charge de monſieur de Termes n'eſtoit iamais venuë de luy. Et me dit ledit Verbin de la part de monſieur le Mareſchal, qu'il me prioit bien fort que ie parlaſſe à tous les Princes, afin qu'ils n'euſſent

Il défaut icy beaucoup de particularitez de ce ſiege eſcrites par le Seigneur de Montluc comme il appert par le 6. liure.

ceste opinion de lui : ce que ie fis, encore que ie n'eusse pas, peut estre autant de credit que beaucoup d'autres : mais ie ne sçay que c'est, i'en ay tousiours eu plus que ie n'auois esperé. Or pour vn mot seulement que ie dis à ce Verbin, qui estoit qu'il sembloit aduis à Mr de Gounort, Viconte de Gourdon, & à moy, que monsieur le Mareschal deuoit mander au Roy qu'il pleust à sa Maiesté retarder la venuë de monsieur de Termes, pour quelques iours, car peut-estre ces Princes feroient difficulté d'obeïr à vn Gentilhomme, parce que ledit Sieur de Termes n'avoit lors autre titre, & que cela peut estre les occasionneroit de quitter l'armée. Ce qu'ils ne pouvoient faire sans que beaucoup de gens les suivissent, qui pouuoit apporter beaucoup de preiudice à son seruice. Lesdits sieurs de Gounort, de Gourdon, & moy, n'auions tenu le soir auparauant autre langage, mais cest homme de bien alla dire à monsieur le Mareschal : que ie lui auois declaré, que ie n'obeyrois point à monsieur de Termes, à quoy ie ne pensay iamais : car autrefois ie luy auois obey : & n'estois pas si haut

Advis du sieur de Montluc.

monté ſur mes mulets de coffres, que ie vouluſſe faire le Prince. Il a touſiours eſté mon amy & de tous mes freres, autant ou plus que de gentilhomme de la Guyenne : & tout iamais avons veſcu ainſi. Cela ſe paſſa en ceſte ſorte, & marchaſmes droit à Moncaluo, attendant la venuë de monſieur de Termes, qui arriua au ſiege, & en uſa fort ſagement, auſſi eſtoit il fort aduiſé : car il ne ſe voulut iamais entremettre de commander. Nous miſmes le ſiege au chaſteau, car la ville fut emportée, auſſi n'eſtoit elle pas forte, & le batiſmes par le cul d'vn baſtion à main droite de la porte. Il ne fut poſſible y faire breſche : car il euſt fallu monter avec des eſchelles, de ſorte que nos gens l'ayant voulu tanter furent repouſſez. Iallay la nuict recognoiſtre le foſſé iuſques ſous le pont leuis tout contre la muraille, pour voir s'il n'y auoit point de flanc qui deffendit la porte : & trouuay qu'il y en auoit vn bas, qui battoit au long du foſſé : ils me ietterent des cercles à feu, & m'y bleſſerent vn ſergent de la compagnie de monſieur de Lieux mon frere : & ſi n'eſtions que trois, qui entraſmes dans le foſſé.

Moncalvo recogneu.

Ie fis une consultation auec monsieur de Caillac, que nous missions deux canons sur la contre-escarpe, vis à vis de la porte, afin de tirer droit aux pieces de bois où les chaisnes estoient attachées : afin que le pont tombast d'vn autre costé, & ainsi nous mettrions bientost en pieces la porte, qui estoit par le dedans. Nous dismes tout à monsieur Daumalle, qui nous en laissa faire. La nuict suiuante nous logeasmes les gabions, & trois canons, ce qui fut fait à une heure apres minuict. Tous les Princes vindrent veoir nostre besongne : & monsieur d'Anguien me prenant par le faux du corps me dit, Vous auez esté mon soldat autrefois, à present ie veux estre le vostre. Monsieur, dis-ie, vous soyez le bien venu : vn Prince ne se doit pas desdaigner au besoin de seruir de pionnier, voicy besongne pour tous. Monsieur de Cossé y arriua peu apres, lequel ie prins par la main & l'amenay veoir tout nostre fait. Apres que ces Princes & Seigneurs eurent veu tout, ils s'en allerent reposer attendant le iour. Ie demeuray là. Le matin comme le capitaine du chasteau se vid bridé de cette sorte, il commença à faire battre la

Moncaluo recogneu.

chamade, & se rendit vies & bagues sauves, auec permission de traisner vne petite piece d'artillerie, pour luy sauuer son honneur, & s'en alla droit au pont d'Asteure, où estoit Dom Arbre leur Maistre de camp, qui ne lui donna pas loisir d'entrer en aucune maison pour compter sa fortune : car soudain il le fist pendre & estrangler, comme il meritoit : car pour le moins deuoit-il attendre un assaut, il nous eust donné prou d'affaires.

Capitaine pendu.

Vous qui vous enfermez dans les places, aduisez à ne prendre pas si tost l'effroy, & encores que vostre ennemy ait bien accommodé tout son fait, & que vous ayez occasion d'entrer en quelque soupçon que le vostre aille mal, si est ce que s'il y a tant soit peu d'apparence de vous pouuoir deffendre, esuertuez vous, retranchez vous. Et pensez que vostre ennemy a plus de peur à vous attaquer, que vous n'auez à vous deffendre : car la place est bien chetiue, si vous n'auez quelque moyen de soutenir : puisque vous auez osé attendre le canon. Ne pensez pas sauuer vostre honneur, pour emporter ou vostre enseigne ou quelque piece d'artillerie, comme fist cestuy-cy : car

Remonstrances aux Gouuerneurs des places.

tout cela enfin n'est pas grand cas. Et celuy qui vous assiege le vous accorde aisément, pourueu qu'il en ait le profit, & vous la honte & le dommage. Songez les regrets que ce pauure capitaine qui se rendit si legerement faisoit estant sur la potence, & s'il n'eust pas mieux aymé mourir sur la bresche. Lors que vous aurez fait tout ce qu'un homme de bien peut faire, il n'y a point d'ordre, il se faut rendre.

Importance de Moncaluo

Ceste prinse importa fort: car Moncaluo bridoit & tenoit subiet non seulement le pont d'Asteure, mais toutes les places le long du Pau, & de la plaine du Marquisat de Montferrat, & auec cela asseuroit fort Cazal. L'armée seiourna là sept ou huict iours, pendant lesquels arriuerent les nouuelles aux Princes & à monsieur Daumalle, que le Roy auoit quelque mescontentement pour la désobeyssance, dont i'ay fait mention cy-dessus. Ie fus meslé parmi ceste belle histoire, m'ayant presté quelque bon personnage ceste bonne charité, de dire que ie mettois le feu aux estouppes. Et vint la chose si auant que monsieur le Connestable m'enuoya vne lettre par laquelle il me mandoit que le Roy luy auoit com-

Le sieur de Montluc calomnié.

mandé m'escrire, que ie me retirasse chez moy, & que pour ceste guerre il ne vouloit plus que ie m'en entremisse. Cela ne m'estonna pas fort, car ie sçauois bien que le Roy me feroit cest honneur de m'ouyr. Monsieur le Mareschal de Brissac enuoya son frere monsieur de Cossé à la Cour, lequel asseura le Roy du contraire de ce qu'on luy auoit fait entendre de moy, dont le Roy m'en tinst quitte à mon arriuée. Car cela fust cause que ie m'en allay à la Cour : & me fit aussi bonne chere que de coustume, s'informant bien particulierement des affaires du Piedmont, mesmes des Princes qu'il y auoit en nostre armée, desquels le Roy n'estoit gueres contant : mais ie n'auois garde de trop parler. Car apres, ou monsieur le Connestable, ou madame de Valentinois l'ussent sçeu, & de main en main il eust esté dit que c'estoit Montluc qui en auoit conté.

Aduertissement pour ceux qui abbouchent les grands.

O qu'vn homme qui vit parmy les grands, doit estre sage ! Les rapporteurs n'ont rien de bien au ventre, autant en voulut-on faire de monsieur de Stroffi au retour d'Italie : bien me seruit d'en parler sagement. Car la

Royne & luy m'en sentirent bon gré. Il faut bien si vous sçauez quelque chose fort importante en aduertir vostre maistre, mais pour l'aller entretenir en disant, Sire, vn tel fait mal, vn autre va laschement en besongne, vn autre fait cecy & cela, vous meritez qu'on vous donne des poignardades. Car il faut parler autrement des grands, celuy qui auoit dit au Roy que i'estois cause du trouble c'estoit vn meschant homme : car il n'en estoit rien. Il ne faut pas trouuer estrange si l'on preste des charitez à moy, qui suis pauure Gentil-homme : l'on en preste bien aux Princes & aux autres, pour bien grands Seigneurs qu'ils soient. Ce sont choses ordinaires à la Cour des Princes. C'est là où on fait profit : car le recullement d'vn sert d'auancement à l'autre, ils iouent aux boutehors. Il n'y a ordre, il faut passer par là : car vn bon cœur ne peut demeurer chez soy : & qui se veut chauffer, il faut qu'il s'approche du feu ou du soleil. Nostre Soleil c'est le Roy qui nous esclaire & eschauffe de ses rayons, quelque part que nous soyons. Si quelqu'vn se met au deuant il faut prendre patience, auec la

Charitez qu'on preste en la Cour des Princes.

deuiſe de monſieur de Guiſe, *Chaſcun ſon tour.* Apres auoir quelque peu ſeiourné à la Cour ie prins congé de ſa Maieſté, & m'en vins à ma maiſon, où ie demeuray cinq ou ſix mois en repos. Lors que i'eſtois occuppé pour accommoder les affaires de ma maiſon, laquelle ie n'auois eu le loiſir iamais de recognoiſtre, ſa Maieſté me deſpeſcha vn courrier, pour me faire venir là où il ſeroit, en poſte, m'eſcriuant que i'enuoyaſſe mon train droit à Marſeille, ſans me mander, là où il me vouloit enuoyer. Ce que ie fis : car ie n'ay iamais eſté retif : & eſtant arriué à la Cour ie trouuay deux Gentils-hommes Siennois qui eſtoient venus ſupplier ſa Maieſté de la part de tout leur pays, me vouloir enuoyer par delà, pour les commander, faiſant de grandes plaintes contre monſieur de Soubiſe, non qu'il les tyranniſaſt, ny fiſt aucun deſplaiſir, mais pour quelques places qu'eſtoient perduës de leur eſtat : & croy que monſieur de Soubiſe y auoit fait ce qu'il auoit peu : mais nul ne prend en gré aucune perte. Tout le monde iuge les choſes par l'euenement. A mon arriuée le Roy dit, qu'il falloit que ie

Deuiſe de monſieur de Guiſe.

Les Siennois renuoyent demander le Sr de Montluc.

Le ſieur de Soubiſe.

retournasse à Montalsin, pour y estre son Lieutenant general. Ie contestay vne grande piece pour n'y aller point, non que la charge ne fust honorable : mais i'auois crainte de m'y embarquer sans biscuit. Et à la verité qui veut bien faire ses affaires, il ne faut aller si loing : car on ne s'en souuient pas : & si quelque chose se presente pour vostre aduancement vous n'en auez nulle nouuelle. Mais pour l'honneur & la reputation il vaut mieux estre souuent loing que pres. Vostre renommée croist plustost : & les estrangers vous reuerent plus que les vostres. D'ailleurs ie desirois d'estre employé aux guerres en la France, pres de sadite Maiesté : mais il ne fust possible m'en pouuoir excuser : aussi ie n'eusse sçeu refuser mon bon maistre.

Le sieur de Montluc Lieutenant de Roy à Montalsin.

Les Siennois dés que ie fus arriué, presserent sa Maiesté encore pour me faire partir, preschant plus de loüanges de moy que ie n'en meritois. Or sans plus seiourner ie partis & prins mon chemin à Marseille, où ie trouuay sept enseignes de gens de pied, que le Roy enuoyoit à Rome, lesquelles monsieur de la Mole commandoit : & mon fils aisné Marc-Antoine

eſtoit vn des capitaines auec le capitaine Charry. Le Baron de la Garde nous embarqua, & nous deſcendit à Ciuitauechia : & incontinent prins la poſte & m'en allay à Rome.

Or le Cardinal Carraffe qui eſtoit venu en France, ſupplier le Roy de commander, que s'ils auoient affaire à Rome pour le ſeruice du Pape que ie m'y arreſtaſſe pour quelque temps. Ce que ſa Maieſté me commanda : & trouuay ledit Cardinal deſia arriué à Rome : & fus fort bien venu de monſieur le Mareſchal de Stroſſi, dudit Sieur Cardinal, & du Duc de Palliane ſon frere : & le lendemain me menerent baiſer les pieds du Pape, lequel me fit fort grand' chere, s'enquerant de moy des particularitez de la France. Le Duc d'Albe auoit deſia ſon camp à vingt mil pres de Rome. Ledit Cardinal auoit fait vne leuée de trois mil Suiſſes, qui deſia eſtoient arriuez à Rome. I'eſtois touſiours d'opinion, que nous fortiſſions à la campagne à dix mil de Rome, & que là nous nous campiſſions en attendant que le Duc d'Albe s'approchaſt des murailles de la ville, craignant touſiours qu'il aduiendroit, ce qu'il ad-

Le Duc d'Albe contre le Pape.

uint : mais le ſieur Camille Vrſin, qui gouuernoit les affaires de la guerre pour le Pape, n'y voulut iamais entendre, & commença à deſigner des fortifications par dedans la ville pres des murailles, & me fut baillé vn quartier. Plus de trois ſepmaines s'eſcoullerent ſans que le Duc d'Albe s'approcha de plus de cinq à ſix mille. Et ſe donnoient toute la nuict les Romains l'alarme entr'eux meſmes, de ſorte qu'on ne voyoit que fuyr gens vers Saint Pierre, autres aux maiſons des Cardinaux, qui tenoient le party du Roy d'Eſpagne : & ne vis iamais tel deſordre. Ce peuple n'eſt gueres aguerry : auſſi eſt-il compoſé de diuerſes nations. Ie croy que ce n'eſt pas la race des Ceſars, Catons, Scipions & autres. Il y a là trop de delices & voluptez pour produire grand nombre d'hommes de guerre. Et parce qu'il ſembla aduis à Meſſieurs les Cardinaux d'Armagnac, & du Bellay, de Lanſac, & d'Auanſon, que ſi ie faiſois vne remonſtrance aux capitaines commandans en la cité, pour leur apprendre l'ordre, que i'auois tenu à Sienne. qu'ils le prendroient en meilleure part de moy, que de tout autre,

Le peuple de Rome mal aguerri.

leur souuenant & à toute la cité, de la reputation que i'auois acquise audit siege. Monsieur le Mareschal de Strossi & monsieur le Cardinal Carraffe le trouuerent bon : & firent venir tous les principaux, & tous leurs capitaines, enseignes & Lieutenans dans la bassecour du logis de monsieur d'Auanson, qui pour lors estoit Ambassadeur : & là ie leur fis la harangue, qui s'ensuit, en la presence desdits Sieurs en langage Italien. Monsieur de Lansac est en vie, qui me dit qu'il n'eust iamais pensé, qu'vn Gascon fut deuenu bon Italien.

Harangue du sieur de Montluc aux Romains.

Messieurs, depuis que le Duc d'Albe s'est approché vn peu de vostre cité, il nous semble à nous qui sommes François, que vous auez conçeu quelque nouuelle peur, & sans grand occasion : de sorte que pour la moindre chose, vous entrez en vn merueilleux effroy. Que si les ennemis s'approchoient de vos murailles, lors que ceste confusion est parmy vous, ils entreroient dedans, tout à leur aise, sans grande contradiction : pource qu'au lieu que vous deuiez tenir vn silence dans vostre cité, mesmement la nuict, & que vous deuiez plustost

courir aux murailles, que de vous mettre au grand desordre, que vous faictes : car on void vne partie courir à sainct Pierre, autres aux Eglises, autres aux maisons des Cardinaux Espagnols auec toute la confusion du monde. Cela ne peut proceder, que d'vne de deux choses, ou bien faute de cœur, ou faute que vous ne commandez pas bien l'ordre qu'il faut que vos gens tiennent, quand les affaires se presentent, tant la nuict que le iour. Si vous le faites pour faute de cœur, c'est donc signe, que vous n'auiez pas bien consideré quelles gens sont vos ennemis : & que peuuent-ils estre autres qu'hommes comme vous ? ne portons nous pas les armes pareilles aux leurs, & aussi bonnes que les leurs ? ne sont-ils pas suiets à receuoir la mort de nos coups, comme nous des leurs ? la querelle du Pape n'est-elle pas iuste & sainte, & meilleure que la leur ? Ce qui nous doit faire esperer que Dieu est auec nous. Et quelle part ny portion a le Roy d'Espagne à Rome ny aux terres du Pape ny en vos maisons, pour faire que Dieu le vueille ayder plus qu'à nous ? Qu'est deuenuë la hardiesse de

vos anciens Romains, qui vous ont laiſſé ceſte grande renommée, qu'ils ont acquiſe en leurs vies ? Quelle autre nation habite auiourd'huy à Rome pour vous auoir oſté le cœur que vous a laiſſé ceux, de qui vous deſcendez de toute ancienneté, comme vous dites ? ô Meſſieurs ? que vous faites vn grand tort à la renommée de vos predeceſſeurs, de monſtrer, que vous ayés crainte de gens, qui ne ſont que hommes comme vous ? Vous faictes beaucoup pour les ennemis, de ce qu'ils ſe pourront vanter auoir fait peur à ceux, qui anciennement faiſoient trembler toutes les nations du monde. Si ceſte peur procede du mauuais ordre, que vous y auez donné à voſtre commancement iuſques icy, il n'y a rien encores tant gaſté qu'en vn ſeul iour vous n'y puiſſiez remedier. Vous en allant tout à ceſte heure aduiſez d'où procede ce deffaut, & promptement y remediez. Et ainſi vous ferez cognoiſtre à tout le monde, que ce n'eſt pas faute de cœur : mais que c'eſt faute de l'ordre, & ainſi tout voſtre peuple reprendra courage ſe voyant dans le bon ordre, que vous y aurez donné. Ne trouuez pas

estrange, si ie m'esbahis de ce que ie vois dans vostre cité, m'estant trouué dans Sienne commandant au peuple ayant le Marquis de Marignan plus de force deux fois, que n'a le Duc d'Albe. Ie puis dire auec beaucoup d'honneur pour les Siennois, que ie ne cogneus à ma vie vn seul citoyen auoir peur. Bienheureux sont les Siennois, qui ont monstré estre extraicts & vrais enfans legitimes de vos anciens peres, qui ont fondé ces murailles, & les leurs aussi, à ce qu'ils m'ont asseuré: aussi portent ils mesmes armes que vous. Et encore que la cité soit perduë, leur renommée & valeur n'est pas pour cela enterrée, qui donnera tousiours esperance à vn chacun, qu'elle se pourra quelque iour recouurer par leur vertu & hardiesse. Que si vous ne faites autrement, que comme i'ay veu iusques icy, ie veux dire, que ie seray tousiours plus asseuré de deffendre Sienne n'ayant que les femmes Siennoises auec moy pour combattre, que non pas deffendre Rome auec les Romains, qui y sont. Excusez moy, ie vous prie, si ie vous dis la verité: car ie ne le fais pour aucune commodité,

Louange des Siennois.

que

que ie penſe en pouuoir reuenir au Roy mon maiſtre, ny à moy : mais pour voſtre bien & pour eſuiter la ruyne totale de voſtre ville : laquelle ſi elle eſt enuahïe par vos ennemis vous ſerez miſerablement ſaccagez, & la ville pirement traictée qu'elle ne fut du temps de monſieur de Bourbon. Croyez, Meſſieurs, que ſi i'eſtois aiſe de voſtre perte ie ne vous ferois pas la remonſtrance en la preſence de ces Seigneurs, que ie vous fais. Mais en eſtant marry comme voſtre ſeruiteur, puis que vous eſtes bons amis & confederez du Roy de France mon maiſtre, & deſirant mourir auec vous pour voſtre conſeruation, cela m'a contrainct vous faire entendre ce que ie vous ay dit. Et auſſi que Meſſieurs les miniſtres du Roy, qui ſont icy, m'ont aſſeuré que vous la prendrez en meilleure part de moy, que de tout autre, pour l'eſtime que vous auez de moy depuis le ſiege de Sienne. Ce que ie vous prie de ma part vouloir faire : & ſi en aucune choſe ie vous y puis ayder, me le faiſant ſçauoir, ie me tranſporteray incontinent à voſtre conſeil. Ie croy que le ſouuenir du ſac de voſtre ville fait par le Seigneur de

Les Romains ſurpris

par le sieur de Bourbon. Bourbon vous met en doubte. Vous fustes lors surprins, à present vous auez les armes aux mains. N'ayez peur, ne craignez vos ennemis, ains departez vostre ville, donnez à chacun son lieu, pour se rendre au besoing: afin que vostre confusion ne nous oste le moyen de vous secourir, si l'ennemy se presente. Et chassez la peur de vos citoyens, s'il y en a: qu'on ne voye nulle confusion: & ne vous faschez du reste. Vous verrez bienstost vos ennemis forcez de se retirer, sçachant le bon ordre que vous y aurez mis. Ils me remercierent bien fort. Et ainsi se departirent de nous, nous asseurant qu'ils y alloient donner tel ordre, que les accidens qu'estoient suruenus, n'y aduiendroient plus, me priant bien fort me vouloir trouuer en leur conseil le lendemain matin, & que là ils me monstreroient l'ordre qu'ils y alloient donner, pour prendre là dessus mon aduis & conseil. Ce qui fut fait: & regardasmes tous ensemble si bien à leurs affaires, qu'il ne se parla plus de crainte, ny desordre. Ie m'acostay des principaux du peuple, & leur monstray ce qu'il falloit faire. Ie les cognus de bonne volonté, tou-

tesfois ceste grande multitude, est formée de diuerses humeurs. Il y a moyen de les ramener toutes à vne, quand c'est pour leur bien & salut. Bref toutes choses se porterent mieux, dequoy le Pape me sentit bon gré.

Le Duc d'Albe se retire.

Or le Duc d'Albe quelques iours apres remua son camp, & print son chemin vers Tiboly à douze mil de Rome. Ie ne sçay si ce fut qu'il entendist, que la ville se gardoit mieux qu'elle ne faisoit, & que les choses estoient changées : ou bien que son opinion n'estoit de s'approcher plus pres de la ville. Et pour ce que dans Tiboly estoit le Sieur Francisco Vrsin auec cinq enseignes Italiens, & que la ville n'estoit point forte, Messieurs le Mareschal, Cardinal de Garraffe, & le Duc de Paliane eurent crainte, que le Duc d'Albe s'en allast prendre Tiboly, & mettre en pieces ce qui estoit dedans, ce qui fut cause qu'ils me prierent de partir toute la nuict pour aller retirer le Sieur Francisco, me baillant les deux compagnies de cheuaux legers de la garde du Pape, & les deux compagnies à cheual du Duc de Paliane, que les capitaines Ambros & Bartholomé comman-

doient, & quatre cents arquebuziers qui eſtoient ſous la charge de mon fils Marc-Anthoine & du capitaine Charry. Le Cardinal Caraffe, m'auoit aſſeuré ſur ſon honneur, que les ennemis ne pouuoient paſſer le Tybre, & que ie pouuois faire la retraicte, ayant touſiours le Tybre, entre les ennemis & moy. Ie fus au Soleil leuant auec les gens à cheual à Tiboly, & les gens de pied arriuerent deux heures apres moy, & trouuay que le Sieur Franciſco ne ſçauoit aucune nouuelle des ennemis, & apres l'auoir entendu ie me doutay de ce qu'il m'aduint: car ie ſçauois bien auant que partir de Rome, que le Duc d'Albe auoit prins le chemin de Tyboly: & qu'il venoit à la deſrobée ſurprendre le Sieur Franciſco, puis qu'il n'en ſçauoit aucunes nouuelles. Ie ne fis que manger bien peu, & faire repaiſtre mes cheuaux, & manger vn peu nos gens de pied. I'ordonnay au Sieur Franciſco de faire ſonner le tabourin pour deſloger & mettre aux champs: & le priay de me preſter vn caualier ou deux de ſes gens, qui cognoiſſoient le pays: car moy-mêmes ie voulois aller faire la ſentinelle, cependant que

MarcAntoine fils aiſné du ſieur de Montluc.

Le ſieur de Montluc retire le ſieur Franciſco Vrſin.

tout le monde s'appreſtoit pour partir, dont bien m'en print : car le Sieur Franciſco auoit enuoyé deux de ſes gens pour deſcouurir : & auoient rapporté cependant que nous diſnions, qu'il n'y auoit aucunes nouuelles d'ennemis en tout le païs : mais ie ne me voulus pas arreſter là, & m'en allay auec ces deux meſmes : & comme ie fus hors Tiboly au long d'un coſtau, ie me mis ſous vn arbre, car il commençoit à faire grand chaud, & tout en un coup i'apperçeus au long d'un petit bois taillis force gens à cheual, qui alloient droit au Tibre contre-bas, & d'autre que ie voyois au long d'vn vallon, qui venoient droit à moy : & au milieu d'une plaine au deça de ce bois taillis, ie voyois quelque choſe, ne pouuant diſcerner que c'étoit. Ie manday promptement au Sieur Franciſco, que i'auois deſcouuert le camp, & qu'en toute diligence il fit ſortir ſes gens, & s'acheminaſt par l'autre coſté du Tibre. Iamais le ſoldat, qui l'alla aduertir ne fuſt dans la ville, que voila dix-huict ou vingt enſeignes d'Eſpagnols, qui eſtoient couchez dans la plaine, leuez & marcher. Ie m'enuois au galop, & trouuay qu'il

n'y auoit encores vn ſeul homme dehors : & fis diligence de faire cheminer les enſeignes Italiennes , faiſant fermer la porte de la ville : & fis là le tour d'un fin homme : car i'emportay les clefs auec moy : penſant que les ennemis ne peuſſent de long tems rompre les portes. Car le Tybre paſſe par le milieu de la ville, où il y a vn pont , & de beaux & bons moulins dans la ville meſmes , leſquels i'auois commancé à faire rompre dés mon arriuée : mais cela ne peuſt eſtre acheué. I'auois laiſſé le capitaine Charry à la porte , & mon fils Marc-Antoine au pont , pour le ſouſtenir , & i'allois & venois faire haſter les Italiens de cheminer. Et comme ils furent tous dehors la porte, i'allis retirer le capitaine Charry, & commençaſmes à rompre le pont qui eſtoit de bois : & tout incontinent les ennemis furent dans la ville. Ie mis des arquebuziers dans des maiſons , qui regardoient au long de la ruë. Les ſoldats firent extreſme diligence d'acheuer de rompre le pont : puis m'acheminay droit à la porte. Iauois mis la caualler ie deuant les Italiens : & falloit que nous paſiſſions par le détroit des rochers ne pouuant aller

qu'vn à vn. Iusques à ce que nous fusmes à la sortie de la porte, nous eusmes les ennemis sur les bras, & n'y a pas cinquante pas iusques au destroit du chemin. Et voyant qu'eux-mesmes ne pouuoient venir qu'vn à vn, ils nous laisserent, & retournerent saccager la ville. Leurs Italiens venoient apres les Espagnols, & pensoient entrer dans la ville, pour auoir leur part du sac, mais les Espagnols ne leur voulurent jamais ouurir: & s'amuserent à la porte, & les Espagnols à saccager. Et comme nous fusmes à la plaine, ie fis prendre à mon fils, & au capitaine Charry auecques les quatre cens arquebuziers, à main droite au long d'vn cousteau, à plus de mil pas de nous, & les deux compagnies du Duc de Paliane: & leur dis le secret, que si les ennemis passoient le Tybre, qu'ils gaignassent tousiours au long du cousteau, tirant à Rome, & qu'ils ne se souciassent point de moy. Autant eust valu perdre toutes les enseignes qu'auoit monsieur de la Mole, comme ces quatre cens arquebuziers. Car c'estoit la fleur de toutes les compagnies. Ie ne fus iamais à demy mille dans la plaine, que voyla toute la

Diligence du sieur de Montluc.

cauallerie ſur le Tybre, & leurs Allemans qui commencerent à paſſer, meſmement quelques gens à cheual aupres du moulin, qui ne pouuoient paſſer qu'vn à vn. Ie tenois tout pour perdu : car il me falloit retirer douze mille deuant tout le camp : & penſois bien que la cauallerie paſſeroit force arquebuſiers en croupe : mais ſi ie perdois les vns, ie ne voulois pas perdre les autres. Or le ſieur Franciſco marchoit touſiours le grand pas à vne arquebuzade du Tybre, & les autres au long du couſteau vis à vis de nous. Voicy arriuer cinquante ou ſoixante cheuaux des leurs. Ie prins l'vn des capitaines de la garde auecques ſa cornette, & l'autre ſuyuoit touſiours les gens de pied, & les faiſoit haſter : & tournis viſage droit aux ennemis, leſquels firent alte : & moy faiſant ſemblant de les charger, ils me tournerent le dos, pour ſe retirer, ne ſçay pourquoy : Et ie retourney à mon chemin. Depuis ne firent ſemblant de venir à moy : combien que touſiours arriuoient de leurs gens, mais c'eſtoient trois ou quatre. Et comme ils me virent bien auant, ils tournerent en arriere, & s'allerent amuſer à prendre

Retraicte.

du

du bestail dans des prez. Il faut sçauoir quelle estoit ma deliberation, & veoir si ie me voulois perdre auec ceux-là, ou si ie me voulois sauuer vers les nostres. Le Duc de Paliane m'auoit donné vn turc gris, qui volloit sur terre. I'estois deliberé de mesler les cartes là : & n'y voyant aucun ordre de se sauuer, ie me voulois retirer iusques aux nostres, qui alloient droit à vn chasteau qui tenoit pour le Pape, & y auoit garnison : & faisois estat de sauuer la pluspart de la caualerie. Car il n'y auoit que cinq mille iusques au chasteau. Vn trompette nous dit deux iours apres, que iamais le Duc d'Albe ne voulust laisser passer le Seigneur Ascanio de la Corne, pour ce qu'il n'auoit là vn seul arquebuzier, que des Allemans, car tous les Espagnols & Italiens estoient à Tiboly. Et ainsi me retiray droit à Rome : & manday à nos gens venir à nous : & nous r'alliasmes au pont, qu'est le plus pres de Rome, où passames, estant trois heures de nuict, quand nous arriuasmes à Rome. Voilà la fortune que i'eus à ceste retirade.

Dessein du sieur de Montluc.

Ascanio de la Corne.

Ne vous fiez iamais, capitaines mes compagnons, quand vous arriuerez

Remonstrance aux capitaines.

en quelque lieu, ſi vous eſtes tant ſoit peu en doubte, à ce qu'on vous dira: car c'eſt touſiours la couſtume, quand vous arriuez, on vous careſſe, on vous prie de repoſer. Ne faites pas cela. Voyez le lieu où vous eſtes. Recognoiſſez le tout. Vn des plus grands capitaines que l'Empereur euſt iamais, qui fuſt le Seigneur Peſcaire, pour s'eſtre fié à ſon arriuée en vne ville d'Italie, fuſt prins, & ſi auoit trois ou quatre mille hommes, qui fuſt vne grande honte à vn ſi grand capitaine. Il en iettoit la faute ſur vn autre, comme luy meſme m'a dit. Si i'en euſſe fait ainſi, le Seigneur Franciſco m'euſt fait ſouffrir vne eſcorne, & peut eſtre perdre la vie.

Deux nuicts apres leſdits Seigneurs me baillerent deux compagnies Italiennes pour les mener à Beliſtre au Duc de Somme, qui eſt au de là de Marin au long de la mer ſix ou ſept mille. Ie cheminay toute la nuict, ayant auec moy les deux compagnies du Duc de Paliane: & commanday que nos cheuaux euſſent repeu dans vn'heure & demie. Le Duc de Somme me voulut arreſter à toute force cette nuict-là: mais ie n'y voulus ia-

mais entendre, car ie pensois bien que le Duc d'Albe n'estoit pas sans espions à Rome, veu qu'il y auoit tant d'Espagnols & gens qui tenoient le party du Roy d'Espagne : & me mis, apres auoir repeu, en chemin, qui fust quarante cinq, ou quarante six mille à aller ou venir : & arriua à trois heures de nuict à Rome, dont bien m'en print. Car deux heures auant iour arriuerent six cens cheuaux, & cinq cens arquebuziers à cheual à Marin, & trouuerent les nouuelles, que i'estois repassé. Et voila vn'autre fortune qui m'aduint, où il ne me fust pas besoing auoir laissé l'entendement au logis. Or il faut que i'en mette par escrit vn autre, qui m'arriua six iours apres : & ne fust-ce que pour faire rire ceux qui liront ce liure, & le discours de ma vie.

Cinq ou six iours apres ce rencontre, estant tousiours le camp du Duc d'Albe à Tiboly, le Baron de la Garde manda à monsieur le Mareschal de Strossi de Ciuitauecchia, que s'il luy vouloit enuoyer quatre cens arquebuziers, qu'il les embarqueroit dans les galeres & qu'il les iroit descendre

à Neptune, qui eſt vne place plus forte ſur le bord de la mer, laquelle entre dedans les foſſez, & qu'on pourroit bruſler les baſteaux que le Duc d'Albe y auoit fait amener, pour faire vn pont à Oſtie, afin de paſſer le Tybre du coſté de deçà comme il fit apres. Or monſieur le Mareſchal m'en laiſſa la charge. I'y enuoiay mon fils Marc-Antoine, & le capitaine Charry auec les quatre cens arquebuziers, leſquels y allerent par enuie. Et comme ils furent à Ciuitauechia, il les embarqua, & les alla deſcendre audit Neptune. Mais il ne fuſt poſſible de les bruſler: car il les auoit mis dans le foſſé, & les deffendoient de la fortereſſe. Et comme les affaires de la guerre ſont incertaines, il m'aduint que le iour meſmes qu'ils arriuerent à Neptune, où ils demeurerent deux iours, ie m'allay promener le ſoir hors de la porte de Rome, qui va à Marin, & trouuay vn homme, qui venoit de Marin. Ie luy demanday qui il eſtoit, il me dit, qu'il eſtoit l'hoſpitalier de Marin: & cogneus à ſa langue, qu'il n'eſtoit pas Italien. Ce qu'il me confeſſa: car il me dit, qu'il eſtoit François, & qu'il eſtoit

Marc-Antoine & le capitaine Charry à Ciuitauechia.

pauure homme, reduict à cest hospital de Marin. Ie luy demanday, qui estoit à Marin, il me dit que le matin le Sieur Marc-Antoine Collonne y estoit arriué auec sa compagnie de cinquante hommes d'armes, n'ayant rien auec luy dauantage homme de pied ny de cheual. Les compagnies d'hommes d'armes en Italie n'ont point d'archers comme les nostres. Marin est audit Marc-Antoine : & parce que i'auois entendu à Rome qui il estoit, l'on le m'auoit dépeinct vn ieune Seigneur de vingt à vingt deux ans, plein de bonne volonté, & riche de quatre vingt mil escus de rente. Paliane estoit à luy, que le Pape luy auoit osté, & donné à son nepueu, que l'on appelloit depuis le Duc de Paliane. Le tiltre ne luy dura gueres : car il la recouura apres. Ayant laissé cest hospitallier, il me va en l'entendement, que facilement ie prendrois prisonnier ce Seigneur Romain, & que si ie le pouuois attrapper, i'estois riche à iamais : car pour le moins i'en aurois quatre-vingt mil escus de rançon, qui estoit son reuenu d'vn an. Ce n'estoit pas trop. Ie vais discourir en moy mesmes, que monsieur de la

Marc Antoine Collonne.

Plaisante esperance du sieur de Montluc.

Molle viendroit auec moy, menant trois cens arquebuziers ſeulement, & les laiſſerois à moitié chemin aupres d'vne tour, où il y auoit des cabanes pour retirer le beſtail : car i'auois recognu le chemin allant & retournant à Beliſtre, & que ie prendrois le capitaine Ambroſi, Lieutenant d'vne compagnie du Duc de Paliane auec vingt-cinq cheuaux des meilleurs & les plus courans de ſa compagnie, que i'emprunterois du Seigneur Aurelio Fregouſe, ſon Lieutenant, & ſa Cornette auec trente-cinq ſalades ſeulement des meilleurs qu'il euſt, & les meilleurs cheuaux : & que ie laiſſerois à vne portée d'arquebuzade de M. de la Molle tirant vers Marin, le capitaine Ambroſi auec les trente-cinq ſalades, & moy ie m'en irois auec celle du ſieur Aurelio me mettre en embuſcade aupres de Marin ſoubs les vignes, & vn peu à main gauche du grand chemin, & que i'enuoyerois ſix ſalades donner l'alarme vn peu deuant le iour à Marin, & qu'eſtant le Sieur Marc-Antoine ieune & plein de bonne volonté, il ne feroit point de faute de ſortir. Ie faiſois eſtat, que à point nommé il ſortiroit au point du iour,

Aurelio Fregouſe.

& que les six salades l'ameneroient à nostre embuscade, & que ie prendrois la fuitte auec les six salades à sa veuë, & qu'il me suiuroit à toute bride voyant vne cornette, laquelle luy feroit ioye de la pouuoir prendre, pour auoir plus de reputation de sa victoire. Or comme i'eus tout cela discouru en mon entendement, ie le tenois aussi asseuré, mon prisonnier, comme si ie l'eusse eu entre mes mains, & m'en retournay dans la ville, & parlay au Sieur Aurelio, lequel me presta son Lieutenant & son Enseigne auec les trente-cinq salades. Pareillement i'en parlay à monsieur de la Molle & au capitaine Ambrosi. Le Lieutenant du Seigneur Aurelio, qui estoit Grec, s'appelloit le capitaine Alexis. Nous nous assignasmes à l'entrée de la nuict à la porte, & ne voulus rien dire de mon entreprise à monsieur le Mareschal, ny à personne de ceux que i'amenois, iusques à ce que nous fusmes hors la ville. Et alors ie tiray à part monsieur de la Molle & les capines Ambrosi, & Alexis, & leur dis mon entreprise : laquelle ils trouuerent tous trois fort bonne, & en cela nous eusmes aussi bon entendement

Le capitaine Alexis Grec.

les vns que les autres. Il nous tardoit que nous n'y fussions. Et eux me faisoient l'entreprise bien aisée, affermant les deux, qui le cognoissoient, qu'il sortiroit. Et le capitaine Ambrosi ayant couru sept mille apres moy, nous asseurant que nous l'emporterions & tous ses gens. Et ainsi nous nous en allasmes chaque trouppe à part, la mienne tousiours la premiere. Et comme nous fusmes pres de la tour, i'y laissay monsieur de la Molle, & plus auant derriere la petite chapelle, le capitaine Ambrosi. Or comme nous fusmes le capitaine Alexis, & moy au fons des vignes pres Marin, il voulut que l'Enseigne menast les six, & bailla le drappeau à vn autre. Ie luy baillay vn gentil-homme des miens : & nous nous mismes dans vn marests, où l'hyuer l'eauë croissoit, & l'esté n'en y auoit point, car en autre lieu nous ne nous pouuions cacher, & ainsi s'en allerent les six droit à la porte de la ville. Et comme le iour commança à venir, nous n'auions point nouuelles que nos gens eussent donné l'alarme. Ie pensois, ou bien que le Seigneur Marc-Antoine ne vouloit point sortir, ou bien qu'il

s'en eſtoit retourné. Or à main gauche de nous, il y auoit vn grand vallon. Ie m'eſtois mis ſur vn petit haut, où il y auoit des pierres d'vne ruyne de maiſon, ou bien de chapelle, & commencay à veoir par de là le vallon ſur la montée trois ou quatre cheuaux, leſquels vne fois paſſoient, d'autres fois non. Ie les monſtray au capitaine Alexis, qui eſtoit plus bas que moy, il fiſt partir deux ſalades tout au long des vignes, où le vallon commençoit. Ie n'auois iamais encore ietté les yeux dans le vallon, pour ce que le iour ne faiſoit que commencer à ſortir : & ie regardois touſiours vers la montagne, où ſe monſtroient ces trois ou quatre cheuaux à cinquante pas de nous. Quand ie tournay ma veuë dans le vallon, ie vis trois trouppes de gens de cheual : à la premiere y pouuoit auoir plus de cent cheuaux, à l'autre plus de deux ou trois cens, & en la grande ſept ou huict cens. Or il faut dire la raiſon pourquoy ils y eſtoient : Comme le Baron de la Garde faiſoit la deſcente de nos gens à Neptune, ceux de Neptune firent partir deux cheuaux en poſte vers le Duc d'Albe à Tiboly : lequel incontinent

Le Sieur de Montluc deſcouure les ennemis.

despescha le Sieur de la Corne auecque douze cens cheuaux & douze enseignes de gens de pied, qui cheminerent toute la nuict. Et vne heure deuant le iour il arriua à ce vallon, & les gens de pied à la crouppe de la montée, ils auoient fait alte là iusques à ce que le sieur Marc-Antoine seroit prest, luy ayant enuoyé vingt cinq salades, pour le faire monter à cheual. Et comme ils furent à la porte de la ville, ils trouuerent nos six soldats (l'aube du iour ne faisoit que commencer à poindre) & se demanderent les vns aux autres, qui viue : & au cry ils chargerent les nostres de telle sorte, qu'il ne fust possible, qu'ils reprinsent leur chemin à nous : & prindrent la fuitte vers le chemin, qui vient de Belistre à Rome, & au long de la plaine Romaine les chasserent iusques aupres de Rome : & donnerent l'alarme à monsieur le Mareschal, & à toute la ville : & dirent qu'il n'estoit possible que ie ne fusse prins, & tous les gens que i'auois auec moy perdus. Or comme le capitaine Alexis eust rappellé ses deux cheuaux, nous prismes la retraicte par le chemin, que nous estions venus. Et voila les cent

Les coureurs du Sieur de Montluc en fuitte.

cheuaux apres nous, les deux ou trois cents apres qui venoient le trot, & les enseignes des gens de pied venoient apres le pas, & ainsi nous menerent sept mille iusques au capitaine Ambrosi, les lances tousiours sur la crouppe de nos cheuaux. I'estois sur ce cheual turc gris, que le Duc de Paliane m'auoit donné, vn des vistes cheuaux que ie montay iamais, & qui bondissoit le mieux vn fossé. Aucunefois ie sautois en chemin dans le champ à main droicte, autrefois à main gauche. Quand nous fuyons par le grand chemin, le capitaine Alexis estoit tousiours à la queuë comme moy, & celuy qui portoit la cornette deuant. I'allois tousiours parlant aux soldats, qu'ils ne s'esbahyssent point, ores du costé de main gauche, ores du costé de main droite. Le plus que nous pouuions auoir deuant eux estoit de la longueur de trois ou quatre lances. Or le capitaine Ambrosi comme nous approchasmes de luy sortit de derriere la chappelle : & ie comm nçay à crier, volte, volte, à nos gens, qui tournerent incontinent : & tout en vn coup, ie leur fis vne cargue, & & les rembarray iusques dans l'autre

Retraicte du sieur de Montluc.

troupppe : laquelle ayant veu nostre embuscade, auoir fait alte pour veoir que c'estoit, & toutes les deux trouppes se serrerent, faisant semblant de nous vouloir faire la cargue. Ie cognus bien, que i'auois fait vn pas de clerc, d'auoir fait ceste cargue, & pensay vne fois estre perdu : Mais par bonne fortune monsieur de la Molle se monstra sur le chemin auec l'arquebuzerie, qui fut cause que les ennemis ne me firent la cargue, ains s'arresterent. Alors le capitaine Alexis me dit, *Quelli primi che ci sequitano, sono Greci, per che lo ò intesi à loro gridi. Me ne vo à vedere, se potero fermar li, per tratener mi con essi loro*, ce qu'il fist leur demandant parler à fiance. Et cependant ie faisois cheminer monsieur de la Molle, & gaignay vne petite descente : de sorte que les ennemis ne pouuoient plus veoir ce que nous faisions : & leur fis aller gaigner les pilliers des acqueducs, qui estoient par là où anciennement les Romains faisoient venir l'eauë à Rome : & de mesme commanday aux gens à cheual de les suiure au grand pas. Ainsi s'acheminerent, allant le plus grand pas qu'ils pouuoient. Puis ie retournay au Sieur

Faute du sieur de Montluc.

Alexis amuse les Grecs.

Alexis, ayant rafraichy la bouche de mon cheual dans vn foſſé aupres de la tour, lequel ie trouuay apres auſſi frais, que s'il n'euſt point couru. Or comme les deux troupes furent enſemble, & eurent fait alte, la grande fiſt de meſmes alte, & les gens de pied pareillement. Le capitaine Alexis parloit touſiours à eux. Ie pouuois deſcouurir touſiours les noſtres : & comme ie les vis pres des acqueducs, ie m'approchay du capitaine Alexis, & luy dis, *retiriamo ſi, capitano, retiriamo ſi.* Ils luy demanderent, qui les menoit, il me nomma : & commencerent à faire des exclamations, diſans qu'en huit ou neuf iours ils m'auoient failli trois fois. C'eſt à la retraicte de Tiboly, & au retour de Beliſtre, & à ceſte heure, dont le capitaine Alexis ſe rioit d'eux, touſiours ſe retirant. Or à la departie du capitaine Alexis pluſieurs d'eux me crierent, *à Dio ſignor di Montluco, à Dio* : & moy auſſi ie leur criay, *à Dio, à Dio.* Et de là tournerent tout court droit à Marin, où trouuerent nouuelles, que le Baron de la Garde auoit rembarqué nos gens, & retourné à Ciuitauechia. Le Seigneur Aſcanio me renuoya trois ſala-

des, que i'auois perdu : mais non les cheuaux. Car comme leurs cheuaux bronchoient, ils tomboient par terre : & moy ie ſautois en chemin auec mon Turc, & leur donnois ſur la croupe du plat de l'eſpée : de ſorte qu'ils s'enfermoient dans la troupe. Il les renuoya par vn ſien trompette, lequel nous faiſoit rire, parlant de ſon maiſtre, qui diſoit, Que s'il euſt ſçeu, que ie fuſſe eſté en ceſte troupe, il m'euſt accompagné iuſques aux portes de Rome pour me prendre : mais en courant ne demanderent iamais à ces priſonniers, qui les conduiſoit, iuſques à la fin, que nous fuſmes ſauuez. Et me diſoit le trompette, que ſi i'euſſe eſté prins, il ne me falloit pas auoir crainte qu'on m'euſt fait deſplaiſir : car l'on m'euſt autant ou plus careſſé, & honnoré que dans noſtre camp. Auſſi peut-on dire, que iamais priſonnier n'eſt ſorty de mes mains, ou de lieu où i'euſſe puiſſance, qui fuſt mal contant de moy. Cela eſt indigne de les eſcorcher iuſques aux os, quand ce ſont perſonnes d'honneur, qui portent les armes : meſmement quand c'eſt vne guerre de Prince à Prince, c'eſt pluſtoſt vn esbat, qu'vne inimitié.

Ainsi ie m'en retournay à Rome: & apres m'estre desarmé, i'allay trouuer monsieur le Mareschal, monsieur le Cardinal Caraffe & le Duc de Paliane, lesquels ie trouuay ensemble, en vn logis à la ville, où ils étoient reuenus du Palais sainct Pierre: & me commencerent à dire tous trois, qu'il sembloit, que ie me voulusse perdre pour mon plaisir; & que s'ils eussent sceu ma sortie, ils m'eussent empesché. Ils voulurent entendre l'occasion de mon entreprise: laquelle ie leur racontay de point en point, & leur dis, que la nuict en allant, ie tenois aussi asseuré prisonnier le Sieur Marc-Antoine, comme i'estois asseuré de mourir, & que desia i'auois fait estat, de tirer de sa rançon quatre-vingts mil escus. Ce n'estoit pas trop, de prendre son reuenu d'vn an, & que i'en voulois donner les quarante mil à M. de la Molle, aux capitaines, & aux soldats: & que ie voulois garder les autres quarante mil, pour m'achepter du bien en France, pour estre pres du Roy, car la Gascogne en est trop esloignée, & qu'il me sembloit desia que i'auois du bien pres de Paris: de sorte que de toute la nuict, ie ne

Le sieur de Montluc apreste à rire à monsieur le Mareschal de Strossi.

me peus oster cette opinion de la teste. Et comme ils entendirent mes raisons, ils se mirent à rire si fort, que ie croy qu'ils ne rirent iamais tant pour vn coup, de ce que i'auois desia fait estat de la prinse, de la rançon, & d'achepter terres & chasteaux. Et monsieur le Mareschal quand il vouloit gaber, parloit tousiours en Italien. Il me dit de bonne grace, *Signor, quando che vi andaremo visitar, farete voi à noi altri tre bona chiera nei castelli, que volete comprare à presso Parigi?* Ils en rirent à mes despens.

Estat de la rançon du sieur Marc-Antoine.

Or estoient-ils sur vne despesche qu'ils faisoient au Roy, & enuoyoient deuers sa Maiesté monsieur de Porrieres de Prouence, lequel auoit prins sa part du rire, & tous ceux qui estoient auec eux. Et comme il y a des gens, qui sont subiets à faire plus de mal que bien, il y eust quelqu'vn qui escriuit par la voye de la banque à Lyon, comme i'auois perdu toute la caualerie du Pape en la plaine Romaine, & que ie m'en estois fuy, & ne sçauoit-on que i'estois deuenu. Ie croy que ce sont gens appostez, pour faire courir quelque mauuaise nouuelle : afin de degouster nos partisans.

Cela

Cela fuſt eſcrit de Lyon par la poſte à monſieur le Conneſtable, lequel le dit au Roy, qui ouit ces nouuelles auec beaucoup de deſplaiſir. Monſieur de Porrieres, qui venoit par le pays des Griſons, ne peuſt eſtre ſi toſt à la Cour que les nouuelles n'y euſſent couru quatre iours auparauant. Et comme monſieur le Mareſchal, & les autres auoient ry de ma folie, le Roy reſtoit autant mal-contant contre moy, diſant que c'eſtoit la plus grande folie que iamais homme entreprint, ayant touſiours eſté heureux, mais qu'à preſent i'auois perdu mon heur & ma reputation, eſtant bien mary que cela me fuſt aduenu, meſmes aux portes de Rome. Ces nouuelles ne furent ſi cachées, qu'on ne les eſcriuit tout incontinent en Gaſcogne. Ie vous laiſſe à penſer comme ie fus accouſtré de ceux, qui ne m'aimoient gueres : car il faut eſtre Dieu, pour n'auoir point d'ennemis & enuieux, ou bien ne ſe meſler que de faire ſon iardin, ou ſon vergier. Et comme monſieur de Porrieres fuſt arriué, le Roy le fit venir en ſon cabinet, & apres auoir leu les lettres & ſa creance, dans leſquelles ne ſe parloit rien de cela, ny monſieur

Fauſſe nouuelle à la Cour de la deffaite du Sieur de Montluc.

de Porrieres n'en parloit aussi. Le Roy luy dit, Et bien monsieur de Porrieres, Montluc s'y est-il trouué ? il a fait vne belle besogne. Lequel luy respondit, qu'il m'auoit laissé à Rome : & le Roy luy dit, qu'il sçauoit bien que i'auois perdu toute la caualllerie du Pape, & que ie m'estois sauué. Surquoy monsieur de Porrieres fust fort esbahy de ces nouuelles, & luy dit, que si cela estoit aduenu depuis son partement, qu'il pourroit bien estre : mais qu'il n'auoit demeuré que neuf iours à venir. Sa Maiesté fit regarder combien il y auoit que ces nouuelles estoient venuës : & trouuerent qu'il y auoit quatre iours. Alors le Roy dit qu'il pensoit que c'estoit vne baye & nouuelles de banquiers : & sur ce il va souuenir à monsieur de Porrieres de ma folie : luy dit, comme depuis il me conta, Sire, ie vous vais dire que c'est : dequoy vous rirez autant comme nous auons fait : & luy conta toute mon entreprinse, & ce que i'auois respondu à mon arriuée à messieurs le Mareschal de Strossi, Cardinal Carraffe, & Duc de Paliane, & qu'en leur contant mon entreprinse, il sembloit que ie tenois prisonnier le

Le Sieur de Porrieres conte au Roy l'entreprise du sieur de Montluc.

ſeigneur Marc-Antoine, l'argent & tout. Et aſſeurez vous, qu'à ce qu'on me dit depuis, on n'auoit veu rire le Roy ſi fort, il y auoit long-temps, Monſieur le Conneſtable & tous tant qu'ils eſtoient: & me dit-on, que le Roy plus de huit iours apres voyant Porrieres, lui diſoit, Hé bien, Porrieres, Montluc a-t-il acheté encores ces places autour de Paris? & ne luy en ſouvenoit iamais, qu'il n'en rit. Et pour ce que i'eſcris en mon liure, que cent ans a, homme n'a eſté plus heureux, ny mieux fortuné à la guerre, que i'ay eſté: regardés donc, ſi vous le cognoiſtrez à ces trois occaſions, qui me vindrent en huict ou neuf iours l'vne apres l'autre, outre autres que vous y trouuerez, d'auoir eſchapé ſans perte ces dangers qui n'eſtoient pas petits.

Quelques iours apres le Duc d'Albe entendit que monſieur de Guiſe alloit en Italie pour ſecourir le Pape, qui fut cauſe, qu'il ſe retira vn peu vers la mer auecques ſon camp: & puis vint aſſieger Oſtie. Monſieur le Mareſchal ſortit de Rome auecques quelques enſeignes Italiennes, & deux d'Allemans, & cinq ou ſix de François: & vouluſt

le Pape qu'il luy laiſſa pour ſa garde, Marc-Antoine mon fils, & le capitaine Charry auecques leurs compagnies. Monſieur le Mareſchal s'alla camper deçà le Tybre vis-à-vis d'Oſtie, & là ſe retrancha. Le Duc d'Albe auant qu'il y arriuaſt, auoit fait faire ſon pont, & fait vn fort au deſſus d'Oſtie, du coſté meſmes où monſieur le Mareſchal s'eſtoit campé. Ie manday à monſieur le Mareſchal s'il vouloit que ie m'en vinſſe deuers luy, auecques cinq ou ſix enſeignes Italiennes ou Françoiſes, lequel ne le voulut, pour crainte que l'entreprinſe de Montalſin ne fut pas encores du tout deſcouuerte. Et pour ce que monſieur le Mareſchal auecques les compagnies Italiennes & Françoiſes qu'il auoit, n'auoit ſçeu faire recognoiſtre le fort des ennemis, veoir s'il y auoit eauë dans le foſſé ou non, & en eſtoit demy deſeſperé, car le Duc d'Albe s'eſtoit reculé d'Oſtie, tirant vers le Royaume de Naples, & n'auoit laiſſé que quatre enſeignes Italiennes dans le fort, & quatre dans Oſtie, ledit Seigneur Mareſchal auoit fait ſortir de l'artillerie de Rome pour battre le fort, & auoit enuoyé prier le Pape

lui laiſſer venir mon fils, & le capitaine Charry. Ce qu'il fiſt à mon grand malheur, & de mon pauure fils. Comme il fuſt arriué & le capitaine Charry deuant monſieur le Mareſchal, ledit Sieur ſe plaignoit à eux, de n'auoir peu faire recognoiſtre le fort à ſon aiſe. Le lendemain au ſoir, toucha la garde à mondit fils, lequel delibera de venir à bout de ce que les autres avoient failly, & communiqua ſon deſſein au capitaine Charry, & au Baron de Beynac, qui eſtoit auſſi ce iour-là en garde. Il ne faillit pas: car le lendemain voyant les ennemis ſortir ſelon leur couſtume pour chercher des faſcines, il les ſuiuit & mena battant ſans crainte des arquebuzades iuſques au bord du foſſé, qu'il recognuſt auſſi ſagement & curieuſement, comme ſi c'euſt eſté quelque vieux capitaine: mais s'en retournant, vne meſchante arquebuzade luy donna dans le corps. Toutesfois de ſon pied, il ſe porta iuſques au logis dudit Seigneur Mareſchal: parce qu'il diſoit qu'auant mourir, il luy vouloit rendre compte de ſon fait. Ledit Sieur Mareſchal le fiſt mettre ſur ſon lit, ſur lequel ce pauure garſon rendant preſque l'ame,

Monſieur de Stroſſi à Oſtie.

Marc-Antoine recognoiſt le fort.

Sa bleſſure à Oſtie.

luy dit ce qu'il auoit veu, l'asseurant que le fossé estoit à sec, quoy qu'on luy eust dit le contraire. Bien tost apres il rendit l'ame. Ledit Sieur Mareschal enuoya le corps le lendemain à monsieur le Cardinal d'Armagnac, & à monsieur de Lansac à Rome, lesquels le firent aussi honorablement enseuelir, comme s'il eust esté fils d'un grand Prince. Le Pape, les Cardinaux, & tout le peuple Romain témoignerent le regret, qu'ils auoient de sa mort. Si Dieu me l'eusse sauué i'en eusse fait un grand homme de guerre : car outre qu'il estoit fort vaillant & courageux, ie cogneus tousiours en lui de la sagesse, qui excedoit la portée de son aage. Nature luy auoit fait vn peu de tort, car il estoit demeuré petit, mais fort & apilé, les espaules grosses, au reste eloquent & desireux d'apprendre. Monsieur le Mareschal de Cossé est en vie, Marc-Antoine estoit auec lui à Mariambourg, il pourra porter tesmoignage, s'il lui plaist, si quelqu'vn controlle ce que i'en escris, si ie ments. Et encores qu'il ne sied pas bien aux peres de loüer leurs enfans, si est ce que puis qu'il est mort, & qu'il y a tant de gens qui en peuuent

Sa mort.

Ses honneurs à Rome.

Loüange de Marc-Antoine.

tesmoigner, ie ſerai excuſable, & digne de pardon.

Or pour executer la charge, que le Roy m'auoit donnée en la Toſcane, ie demanday congé au Pape, pour m'en aller à Montalſin, lequel ne me le vouluſt donner que pour quinze iours ſeulement, apres luy auoir fait grand'inſtance: & me fit laiſſer mes grands cheuaux, & tout mon bagage, leſquels monſieur le Mareſchal de Stroſſi fut contraint faire ſortir, diſant qu'ils eſtoient à luy, & par ſes ſeruiteurs meſmes. Monſieur le Cardinal d'Armagnac me fit ſortir mes mulets de coffres auecques ſes couuertes, diſant qu'il les enuoyoit à la maiſon d'vn autre Cardinal, où il alloit quelquefois demeurer douze ou quinze iours. Et ainſi ie retiray de Rome tout ce que i'y auois. Pendant le ſejour que ie fis par de là, ſa Sainцteté me fit bien ceſt honneur de monſtrer euidemment à tout le monde, qu'il auoit grand' fiance en moy.

Deſlors que ie fus à Montalſin, monſieur de Soubiſe partit & s'en alla à Rome. Ie trouuay que Montalſin eſtoit comme aſſiegé: car à S. Cricou, il y auoit des Allemans: à la grand'-

Hostellerie, au dessus de Montalsin deux arquebuzades, il y auoit aussi des ennemis, & à vn Palais à trois arquebuzades à main gauche pareillement y auoit ennemis: & à vn autre tirant à Grossette, vn mille pres de Montalsin, il y en auoit encores. Et tout cela se trouva saisi des ennemis, quand la tresue vint. Et ne tenoit le Roy rien iusques aux portes de Sienne par ce costé là: & croy que cela fut la principale cause que les Siennois eurent en peu d'estime monsieur de Soubise. Il y a grand' peine à contenter tout le monde: & encores que l'on face ce qu'on peut, si tout ne va pas comme on souhaite, on n'a rien fait. Ie ne le veux ny accuser ny excuser aussi du tout. La tresue duroit encores entre le Roy & l'Empereur, laquelle estoit pour dix ans. Les affaires de ces Princes estoient si embroüillées, & confuses, qu'il ne fust possible pouvoir faire paix. Voyla pourquoy on fit ceste tresue: mais i'auois entendu que monsieur de Guise auoit prins congé du Roy, & s'en venoit en Italie. Qui me fit penser, que encores que le secours, qu'il menoit, fut pour le Pape, la tresue seroit rompuë aussi du costé du

Montalsin dit anciennement Mons Alcinoi Volate, lib. 25.

Les Siennois mal contans du sieur de Soubise.

du Roy, & fis une entreprinse, pour aller donner vne escalade aux Allemans à sainct Cricou, qui est une petite vilote, quatre mille pres Montalsin: & de là voulois aller atraper tous les autres lieux, que i'ay nommez. Ie ne sçay si les Allemans furent aduertis, ou bien s'ils furent commandez de se retirer de là: car quand ie fus hors de la ville, deux heures de nuít, vn gentil-homme Siennois, qui auoit sa maison dans Cricou, lequel i'avois envoyé là, me vint dire qu'ils estoient partis à l'entrée de la nuict. I'envoyai de mesmes sçauoir nouuelles de ceux qui estoient à l'Hostellerie & au Palais, & trouuay qu'à la mesme heure tout auoit vuidé. Et ainsi nous eusmes liberté de sortir vn peu au large iusques à l'Altesse, vn chasteau assez fort, à trois mille de Montalsin, & pres du chemin de Sienne. Puis m'en allay à Grossette, où le Colonel Cheremon estoit gouuerneur, lequel faisoit de ce pays là, tout ainsi que s'il fust esté à luy, ne recognoissant les Siennois. Dequoy ils estoient desesperez: & là nous accordasmes, que les habitans recognoistroient la Seigneurie, & non lui, & qu'il n'auoit pas

en ce pays là plus d'auantage, que le Roy n'auoit voulu pour lui mesmes. Et ainsi en peu de iours tout fut changé au contentement des Siennois.

Le Cardinal Burguos Lieutenant du Roy d'Espagne à Sienne.

Le Cardinal Burguos commandoit à Sienne pour le Roy d'Espagne : & auoit entreprinse sur Montalsin, laquelle il pensoit emporter facilement : & se deuoit executer la mesme seppmaine, que i'arriuay. Et comme il entendit ma venuë, il surçoya quelques iours, pour voir si rien se descouuriroit. Et voyant que rien ne s'estoit descouuert, il enuoya querir le capitaine Mantillou Espagnol, & gouuerneur du Port-hercule, pour executer l'entreprinse. En mesme tems ayant enuoyé quelques gens à cheual pour faire venir des viures, ils le rencontrerent, & le prindrent lui & vn secretaire du Cardinal Burguos, & quatre seruiteurs, & me les menerent. Ils se vouloient deffendre, disans, qu'ils auoient esté prins contre la tresue, car encor il n'y auoit rien de rompu à descouuert. Ie fis donner secrettement la gesne à vn sien seruiteur, lequel dit, qu'il pensoit, que le Cardinal Burguos auoit mandé son maistre pour executer vne entreprinse, qu'il auoit sur Mon-

talſin. Nous ne pouuions deſcouvrir ce qui en pouuoit eſtre. Et comme on entendit à Sienne la prinſe du capitaine Mantillou, cela ſe commença à diuulguer : de ſorte qu'vn gentil-homme Siennois m'enuoya ſon ſeruiteur m'aduertir du lieu par là où l'on vouloit donner l'eſcalade, & vint à la porte de la ville, ne voulant entrer dedans, mais ſeulement qu'il vouloit parler à moy. Ie menay Meſſer Hyeronime Eſpanos, & nous dit le tout : & qu'il y auoit des ſoldats François des compagnies qui eſtoient en garniſon, qui eſtoient de l'intelligence, & que ſi nous cherchions bien les maiſons prochaines de ceſt endroit là, nous trouuerions par aduanture les eſchelles. Nous donnaſmes dix eſcus au ſeruiteur, qui s'en retourna. Meſſer Hyeronime, & moy allaſmes ſecretement voir le lieu : & croy que i'y amenay monſieur de Baſſompierre auecques nous, & regardaſmes que la muraille eſtoit bien baſſe : mais qu'il y auoit une tourelle, là où l'on mettoit touſiours deux ſentinelles, leſquelles eſtans de l'intelligence, l'entreprinſe eſtoit facile, & plus que facile. Or Meſſer Hyeronyme, qui eſtoit

Le ſieur de Montluc deſcouure l'entreprinſe du Cardinal ſur Montalſin.

pour lors du Magiſtrat, deputa promptement deux hommes, pour chercher les maiſons voiſines du lieu : & ne tarda trois heures, qu'ils nous apporterent plus d'vne charge de cheual d'eſchelles de corde, les mieux faites, que i'euſſes encores iamais veuës. Dans ceſte maiſon n'y habitoit perſonne, il y auoit long-temps : mais nous cognoiſſions bien, qu'il y entroit des gens, & autre choſe ne peuſmes deſcouurir. Et lors i'arreſtay auec le Sergent Maior, qu'il mettroit tous les ſoirs quatre ſentinelles dans la tourelle, leſquelles ſeroient prinſes au fort. Ie croy que s'il l'euſt voulu executer le iour il l'euſt peu faire : car auſſi bien, ou mieux que la nuict, du grand palais, où il n'y auoit que trois arquebuzades, il pouuoit venir par un vallon couuert de petits bois iuſques aupres de la muraille. Enuiron un mois apres, un Siennois nommé Phebus Turc ſe vint adreſſer à moi, me voulant dire quelque choſe en ſecret. Ie le fis venir dans ma garde-robe. Ie n'auois rien qu'vne dague au coſté, & comme il entra ie le vis armé de iac & manches de mailles : oncques en ma vie ie n'ay veu viſage d'homme

Eſchelles à cordes trouuées.

Phebus Turc.

plus farouche que le ſien. Vne fois i'auois enuie d'appeler quelqu'vn: mais il me diſoit touſiours qu'il ne vouloit que perſonne entendiſt ſon affaire que moy. A la fin ie m'aſſeuray, me ſentant aſſez fort pour le colleter, s'il auoit entreprins de faire quelque mauuais coup : il me raconta que pluſieurs fois le Cardinal Burguos l'auoit fait rechercher de tenir la main à vne entreprinſe qu'il auoit ſur Montalſin, & que par importunité il lui auoit accordé, & qu'il eſtoit allé parler à luy deux fois deſguiſé, & auoit trois ſoldats, qui eſtoient de l'intelligence, leſquels il lui deuoit nommer, vn iour deuant ladicte execution, & qu'il la venoit executer, auant que Dom Arbre de Sandé fuſt arriué, lequel venoit à Sienne, pour commander les armes : & que ſi ie voulois il meneroit l'entreprinſe ſi acortement, qu'il me les ameneroit tous entre mes mains. Nous arreſtaſmes que ce ſeroit dans quatre iours, & qu'il s'en retourneroit la nuict meſme à Sienne arreſter le tout : & le fis mettre hors la ville, car la porte eſtoit deſia fermée : & du matin deſpeſchay vers le Colonel Charemon à Groſſette, qu'il ſe rendiſt le

Pratique du Cardinal Burguos.

iour apres à Pagamegura, moitié chemin de Groſſette à Montalſin. Et ce iour meſmes que i'auois deſpeſché au Colonnel, ie fis venir les capitaines, qui eſtoient à Chuſe, à Montizel, & à l'Hoſpitalet près Piance: & là les fis iurer ſur le Crucifix de ne dire rien de l'entreprinſe. Et s'en retournerent aprester leur cas pour eſtre preſts, quand ie leur manderois: & fis aller ma compagnie de cheuaux legers à la Roque de Baldoc feignant d'y tenir garniſon, & lendemain allay parler au Colonnel à Paramegura, & arreſtaſmes qu'il tiendroit quatre cens arquebuziers preſts. Mon entreprinſe eſtoit, que comme les ennemis donneroient l'eſcalade, le Colonnel Cheremond viendroit par derriere eux, & la garniſon de Chuſe & Montizel ſe mettroit entr'eux & le Palais, & ma compagnie auſſi. Ie deuois ſortir auec quatre cens hommes de la ville ſur eux quand ils ſeroient repouſſez: & au retour de Pagamegura, ie trouuay que ledit Phebus eſtoit de retour, & ne parla à moy de tout le ſoir, qui me donna mauuais ſoupçon. Le matin il me vint dire, que le Cardinal ne vouloit point, que l'affaire s'executaſt de

Appreſt & contremine du ſieur de Montluc.

quelques iours. Il me menoit de iour à autre. A la fin ie fus conseillé de le prendre prisonnier, & luy faire dire la verité, d'autant que c'estoit vne fourbe pour me trahir, ce que ie fis. Et le fis mettre dans vne basse fosse au chasteau, où par mal-heur il trouua vne piece de bois ou fer. Or pour ce qu'il estoit Siennois ie voulois voir si les Siennois mesmes le pourroient conuertir à dire la verité. Voila pourquoy ie tins l'affaire en quelque longueur. Mais cependant auecques ceste piece de fer il perça la muraille, & se sauua à Sienne. Et ainsi ie ne peus rien faire, qui valust, sur ceste entreprinse. Il fust plus fin que moy : toutefois ie luy dois cela, qu'il m'a aprins en fait de telle importance, de n'espargner vn prisonnier, ains en sçauoir soudain la verité. Car sans doute c'estoit un traitre.

Phebus Turc prisonnier.

Dés que i'arriuay à Montalsin, ie pourchassay de faire reuenir au seruice du Roy le Sieur Marioul de Santa-Fior, & son Frere le Prieur, lesquels par quelque mal-contentement s'en estoient ostez. Nous estions fort grands amis depuis l'escarmouche de Sienne : enfin ie les gagnay. Ils vindrent à la

Marioul de Santa fior retourne au seruice du Roy.

Cour, où le Roy leur fist fort bonne chere. Sa Maiesté luy donna vne compagnie de chevaux legers, & au Prieur quelque pension, & se tindrent tousiours depuis aupres de moy. Or Dom Arbre de Sandé fist vne entreprinse, pour venir prendre Piance, vne petite ville aupres Montizel, que i'auois fait reparer le mieux que i'auois peu, & y auois vne compagnie d'Italiens. Ie baillay au Sieur Marioul ma compagnie, & ce qu'il auoit assemblé de la sienne, & partie de celle du Comte de Petilane: & l'enuoyay à Piance pour retirer la compagnie Italienne, & l'amener à Montizel où estoit le capitaine Bartholomé de Pezero. Quelque iour auant que Dom Arbre sortist de Sienne, le capitaine Serres, qui estoit lieutenant de ma compagnie de cheuaux legers, & mon parent, auoit combattu à la veuë de Montalsin le capitaine Carillou, gouverneur de bon Conuent, qui auoit auec luy dix hommes d'armes de la compagnie du Marquis de Pesquiere, & l'enseigne de la compagnie menoit huit salades d'vne compagnie de cheuaux legers, & huit arquebuziers à cheual, qui estoient venus brauer de-

uant Montalſin bas au long de la plaine devers l'Hoſtellerie, lequel ne penſoit pas qu'il y euſt caualerie dans Montalſin : Car i'en auois enmené ma compagnie auecques moy à Groſſette: & auois enuoyé le capitaine Serres courir auec dix-huict ſalades par le coſté de main gauche vers Sienne : & s'eſtoient battus aupres de Chuſe : de ſorte que les miens en eurent le meilleur. Et au retour le capitaine Serres ſe vint repoſer vn iour ou deux à Montalſin, pour puis apres me venir trouuer à Groſſette, & m'en ramener à Montalſin. Le capitaine Serres ſortit auec les dix-huict ſalades, deux gentils hommes Siennois armez de iac & manches, & deux ſoldats à pied qui les ſuivirent : & comme le capitaine Carrigue vid les ſalades il ſe voulut retirer, & le capitaine Serres lui eſtoit touſiours en queuë. Et comme ce capitaine Carrigue voulut paſſer vn ruiſſeau eſtroit, le capitaine Serres le chargea à toute bride, & les print tous, ſauf vn capitaine qui auoit ſa compagnie dans Bonconuent. Ces arquebuziers à cheual eſtoient à luy. Il euſt vne arquebuſade à trauers du corps d'vn des

Capitaine Serres.

deux arquebuziers, qui estoient sortis auec le capitaine Serres, lequel ils auoient fait passer le ruisseau, & vn autre auec lui, qui l'amenoit deuers Bonconuent: & mourut à l'entrée de la porte de Bonconuent. Ie tenois tous ces gens prisonniers à Montalsin. Dom Arbre s'achemina droit à Piance auecques trois canons & deux coulerines. Ie me doutay bien qu'il n'ameneroit pas tant d'artillerie pour Piance: car il n'estoit pas fort pour l'artillerie. Et comme le sieur Marioul entendit, qu'il estoit trois mille pres de Piance, il s'en va au deuant auec toute la cauallerie: & commanda au capitaine, qui estoit deuant, qu'il commençast à faire sortir ses gens, pour gaigner Montizel, là où il n'y a que deux petits milles. Il attaqua l'escarmouche si forte, & se mesla si bien, qu'il ne se peust apres démesler: & fust chargé à toute bride de trois trouppes de leur cauallerie. Là il fust prins douze ou quatorze cheuaux legers de ma compagnie, dont le capitaine Gourgues, qui estoit à la suitte de M. de Srossi, estoit du nombre: & du Comte Petilane, ou du sieur Marioul autant ou plus. Or comme il fist alte deuant

Entreprinse de Dom Arbre sur Piance.

Capitaine Gourgues.

Piance, il trouua que le capitaine n'auoit pas un homme dehors. Les ennemis ſuyuoient touſiours : & là ſe rompirent encores quelques lances, cependant que ce capitaine faiſoit ſortir ſes gens : & à la fin il fut de nouueau chargé de toute leur cauallerie : & fut contrainct ſe retirer à Montizel. Le capitaine Serres, & le Baron de Clermon mon nepueu, qui portoit ma cornette, ſe ſauuerent vers l'Hoſpitalet. Le capitaine des gens de pied perdit la tierce partie de ſa compagnie de ceux qui auoient fait les pareſſeux à ſortir, & luy ſe ſauua auecques ſon enſeigne & ſa troupe, qui luy demeura : & fiſt teſte au paſſage d'vn ruiſſeau, donnant loiſir au capitaine Bartholomé de le venir ſecourir : car c'eſtoit à la veuë de Montizel, & le Sieur Marioul, qu'il retira encore de la cauallerie. Voila ce que l'on gaigne à aller attaquer vne eſcarmouche à la teſte d'une armée, comme i'ay dit cy-deuant, & ſe vouloir retirer de iour, eſtant le plus foible.

Comme Dom Arbre euſt demeuré trois iours à Piance, il part à l'entrée de la nuict auec les torches : & print

ſon chemin au long d'une vallée, tirant à la Roque de Baldoc. Le Seigneur Marioul eſtoit allé en poſte à Rome faire venir quelques ſalades, qu'on lui auoit promis pour refaire ſa compagnie. Le Prieur demeura auecques moy le ſoir que Dom Arbre partiſt. Nous eſtions ſortis le Prieur & moy hors de Montalſin à cheual: & comme la nuict commença à venir, nous nous retiraſmes, diſcourant en chemin de ce que Dom Arbre vouloit faire de cette groſſe artillerie. Il me tomba en l'entendement, que c'eſtoit pour aller attaquer la Roque de Baldoc, là où il y auoit vn capitaine Florentin, que monſieur de Soubiſe y auoit mis, lequel ie ſoupçonnois vn peu, pour ce que les gentils-hommes Siennois m'auoient dit, qu'ils auoient eſté aduertis qu'il auoit enuoyé deux fois à Florence. En nous retirant aupres de la porte de Montalſin ie dis à deux cheuaux legers de ma compagnie, qu'ils allaſſent deſcouurir tout au long des colines d'entre Piance & la Roque, & qu'ils n'en bougeaſſent, qu'il ne fuſt la poincte du iour. Or quelques iours auant, monſieur de Guiſe, qui eſtoit venu

Monſieur de Guiſe en Italie.

à Rome, & desia s'estoit acheminé vers le Royaume de Naples, auoit enuoyé querir Cheremon auec sa compagnie à la requeste des Siennois, qui ne se pouuoient accorder auecques lui : & m'auoit enuoyé monsieur de la Molle, le capitaine Charry, & trois ou quatre autres compagnies. Aussi en auoit-il enuoyé querir de celles que i'auois. Il auoit donné le gouuernement de Grossette à monsieur de la Molle. Comme ie fus au lict, voici reuenir les deux cheuaux legers, lesquels me dirent, que Dom Arbre marchoit auec les torches au long de la vallée, que i'ai dit, tirant à la Roque. I'aduertis incontinent le Prieur, & montasmes à cheual auec tous ceux que nous peusmes recouurer. Ie commanday au capitaine André Casteaux, nepueu de monsieur le Cardinal de Tournon, qu'il marchast auec sa compagnie sans bagage à extresme diligence apres moy, & qu'il marchast par des bois : & luy baillay deux gentils-hommes Siennois pour le conduire. Cependant i'arriuay vne heure deuant iour à la Roque de Baldoc, & comme le iour vint arriua André Casteaux auecques sa compa-

gnie. A peine fut-il dedans, que les passages furent prins, & prindrent les guides, qui m'auoient mené, s'en retournant, & le fourrier de ma compagnie, par lesquels ils sçeurent, que ie m'estois mis dedans. I'enuoyay à Grossette deux paysans par les bois, escriuant à M. de la Molle, qu'il s'en allast ietter en toute diligence dans Montalsin, & qu'il commandast en lieutenant de Roy : car ie m'estois enfermé : & voulois deffendre la place. Dom Arbre logea son camp à Auignon, vis à vis de la Roque : & là demeura trois iours, plaidant s'il me viendroit attaquer ou non. A la fin il print party de se retirer, sçachant à qui il auoit affaire, disant, *iuro à Dios, aquel capitan tiene alguns diabolos en su poder, o ai algun trahidor tras nos otros & si lo puedo saber, yo tengo de cortar lilos brassos, y los piernos.* Mais toutes mes intelligences estoient à songer, & iour & nuict qu'est ce que ie ferois si i'estois à la place de mon ennemi. Il a de l'entendement comme vous, des pratiques comme vous, songeant à ce qu'il songe souuent, vous vous rencontrerez & pouruoyrez à ce qu'il vous brasse. Que si vous attendez les

effets, vous serez souuent surprins. Il faut & iour & nuict estre en ceruelle, & souvent considerer que veut faire votre ennemi, s'il attaquera cecy ou cela. Si i'estois en son lieu ie ferois cecy & cela : & souuent discourez - en avec vos capitaines : car tel que vous estimez peu, a souuent le meilleur aduis. Or Dom Arbre s'en retourna, & se vint mettre auec son armée à l'Altesse, qui n'est qu'à trois mil de Montalsin, où voyant son desseing, ie m'en retournay, renuoyant monsieur de la Molle à Grossette. Dom Arbre mist trois compagnies dans Piance, deux Italiennes, & une demy Espagnolle & demy Italienne, car le gouuerneur qu'il y auoit laissé, estoit Espagnol, & le Sieur Bartholomé de Lestephe, nepueu du Sieur Cyapin Vitellou, qui auoit vne des meilleures & des plus fortes compagnies qui fust en Italie, tenoit tous les prisonniers dans le Palais, lesquels pouuoient estre de cinquante à soixante. Au bout de quelques iours il se retira à Sienne auec son camp, s'estant toutes ses entreprises éuanoüies en fumée. L'enseigne du Marquis de Pesquere alloit & venoit pour leur

Bon advis pour un chef.

deliurance en eſchange des noſtres. Il ſe moquoit de moy, diſant, *No ſera dicho, que yo rendra vn Frances, que yo no tenga tres Eſpagnoles, y per eſtas barbus yo haure los mios: & ellos non hauran los ſuos.* Le Cardinal Burguos eſtoit marri de tout cecy, & euſt voulu que nous euſſions laiſſé aller tous les priſonniers d'vn coſté & d'autre: car ie tenois les capitaines Mantillou & Carrillou gouuerneurs de Porthercule & de Bonconuent, & plus de vingt autres, là où il y auoit douze Eſpagnols naturels, ſans les gouuerneurs. Ie portois impatiemment les reſponſes qu'il me faiſoit: & auois preſque touſiours nouuelles des noſtres qu'il les faiſoit mourir de faim: Et moy au contraire: Car ie faiſois bien traicter les ſiens. Sur cette colere ie fis vne entreprinſe pour donner l'eſcalade à Piance, car i'auois eſté aduerty, que le Roy d'Eſpagne auoit baillé Sienne au Duc de Florence, & tout ce qu'il tenoit en la Toſcane, & que ledit Duc enuoyoit trois de ſes compagnies à Piance, & vne compagnie de gens à cheual. Ie preuoyois bien, que s'il y mettoit le pied, que nous ne la pourrions recouurer ſans nous rompre auec

Braverie de Dom Arbre.

Le Roy d'Eſpagne donne Sienne au Duc de Florence.

auec le Duc de Florence. Ce que ie n'auois iamais voulu faire, afin que M. de Guise ne fust contrainct d'affoiblir son camp, pour m'enuoyer secours. Et ainsi ie m'estois tousiours contenu auec le Duc de Florence sans rien gaster. Il faut en ces affaires aller prudemment & sagement : car peu de subiet sert pour rompre l'alliance des Princes, ce qui ne se peut apres reparer. Plusieurs ieunes fols ont mis pour leur indiscretion des Princes en guerre sans qu'ils eussent enuie d'y entrer.

Le capitaine Faustau de Peyrouze, qui estoit dans Piance, m'auoit dit, qu'il y auoit vn trou à la muraille du costé de là où ie deuois venir de Montalsin, qui estoit par là où sortoient les immondicitez de la ville, & que par cest endroit là où il y auoit deux murailles, celle de dehors estoit hors d'eschelle, & celle de dedans de quatorze ou quinze degrez. Et comme l'on estoit passé par ce trou, il falloit passer le ventre à terre, & dans l'ordure, on se trouuoit entre deux murailles. I'auois fait faire vne petite eschelle de la hauteur qu'il falloit : mais elle estoit foible, & deliée : afin qu'elle peust passer par ce trou : de

sorte que malaisément vn homme se pouuoit tenir dessus. Il y auoit dans ce pan de muraille vn bastion au coing de la ville, que Dom Arbre auoit fait acheuer, lequel estoit assez haut. Et entre le trou & le bastion il y auoit vne porte, que les ennemis auoient murée de bricque, & ce auecques de la terre, sans s'estre souciez de la faire de meilleure matiere, pource qu'ils auoient fait par derriere vn rampart de terre. I'ordonnay que le Capitaine Blacon auec sa compagnie, & vne compagnie d'Italiens, que i'auois fait venir de Grossette, & le Baron de Clermon mon nepueu, auec ma compagnie & quelques vingt salades de celle du Comte Petilano, & trente ou quarante Gentils-hommes Siennois s'en iroient mettre entre Piance & Monte-pulsiane, pour combattre les gens du Duc de Florence, qui se venoient mettre dedans. I'auois fait venir trois cens hommes de Chusi, que le Duc de Somme m'auoit enuoyé, lequel s'en estoit reuenu du camp de Monsieur de Guise, pour quelque bruit qu'il auoit eu auec le Cardinal Carraffe. Et ceux là deuoient donner par le coing de la ville, du costé de

Entreprinse du sieur de Montluc.

là où ils venoient : Le capitaine Bartholomé de Pezero droit à la porte , qui venoit de ſon coſté de Montizel , laquelle les ennemis tenoient ouuerte , pour ſortir & entrer. Ils deuoient mettre le feu à la porte , s'ils pouuoient : & moy ie donnois auec les eſchelles au baſtion , duquel les foſſez n'eſtoient encore faits. Le haut de la porte murée flanquoit le baſtion. Et auec moy i'auois les deux compagnies , Dabanſon, & André Caſteaux , c'eſt à ſçauoir la moitié de chacune : car le reſte ie l'auois laiſſé à Montalſin , & la moitié de celle du capitaine Luſſan , qui eſtoit à Caſtetlotie. Eſtant le plus loing de tous , il fiſt ſi grande diligence , qu'vne maladie le print par le chemin , de ſorte qu'il fut contrainct de demeurer à l'Hoſpitalet. Il m'enuoya ſon fils , qui eſtoit ſon Lieutenant. Ledit capitaine Luſſan mouruſt cinq ou ſix iours apres de ceſte maladie. Il m'enuoya auſſi la moitié de la compagnie du capitaine Charry : lequel i'auois laiſſé dans Montalſin à ſon grand regret , car ie n'auois homme pour y laiſſer à cauſe que le ſieur Marioul eſtoit allé à Rome , & le Prieur ſon frere eſtoit allé iuſques à

Mort du Capitaine Luſſan.

leur maiſon. Bref ie pouuois auoir de mon coſté en tout quatre cens hommes, & les trois cens qui vindrent de Chuſi, & cent hommes qu'auoit le capitaine Bartholomé. Voila tout ce que i'auois à l'aſſaut.

Nous auions arreſté tous enſemble, que les Italiens du Duc de Somme ſeroient de la partie, lequel Duc deſiroit fort de s'y trouuer : mais ie ne le voulois mander, parce que Chuſi, d'où il eſtoit gouuerneur, eſtoit de grande importance, & auſſi que ſi i'eſtois tué, ie ne voulois pas que les places demeuraſſent ſans quelque bon chef, qui peuſt tenir, iuſques à ce que Monſieur de Guiſe euſt enuoyé homme ſuffiſant, pour commander le pays. Il faut touſiours pouruoir à tout, comme ſi on deuoit vaincre, & eſtre vaincu. Ainſi vous ne ferez rien mal à propos allant executer vne entreprinſe. Nous auions aſſigné de nous trouuer deux heures deuant le iour chaſcun au lieu qu'il deuoit combattre : & deuoient donner les gens du Duc de Somme & le capitaine Bartholomé pluſtoſt que moy : afin de diuertir les forces du coſté, où i'attacquerois la place : pource que le coſté,

Aduis aux chefs.

où ie donnois estoit là plus fort, à cause du bastion & des flancs de dessus la porte. La muraille où estoit le trou faisant vn peu du coing. Ie baillay la charge de porter l'eschelle aux gentils-hommes, qui estoient à ma suitte, que le Roy payoit : & les priay d'entrer par le trou. C'estoit le capitaine la Trappe, qui est auiourd'huy pres monsieur l'Admiral, les Ausillons nepueux tous deux de ma feuë femme, le capitaine Cosseil qui porte auiourd'huy mon enseigne, le capitaine la Motte, Castet Sagrat, le capitaine Bidonnet, le capitaine Bourg, qui est en vie, lequel a vne compagnie de gens de pied, & deux ou trois autres : & apres eux vingt Italiens, que le capitaine Faustin de Peyrouse, qui auoit esté rompu au sortir de Piance, auoit amené auec luy, tous hommes choisis qui deuoient monter l'eschelle, apres que les miens seroient montez. Ledit capitaine & vn autre des siens deuoient passer les premiers par le trou, & tirer l'eschelle, à cause qu'il sçauoit ce qui estoit en ce lieu là, & ne faisoient pas les miens. I'arriuay à vn quart de mil pres la ville. Le Baron de Cler- *Ceux de*

Piance attendent le sieur de Montluc. mont & Blacon passerent outre, & s'allerent mettre à vn mil de la ville. sur vn chemin tirant à Montepulsiane : & comme i'eus attendu vne heure là, sans attendre que les Italiens commençassent comme il auoit esté ordonné, cognoissant que le iour s'aprochoit, i'enuoiay vne de mes guides recognoistre le plus secrettement qu'il pourroit faire, & mon vallet de chambre, qui est encore en vie, alla iusques à vingt pas du bastion, & n'ouyrent rien dans la ville non plus que s'il n'y eust eu personne. Vn petit chien seulement oyons nous aboyer. Ils sçauoient ma venuë dés la nuict, & m'attendoient ainsi sans faire aucun bruict, le feu sur la serpentine. Ie ne sçeus faire ma sortie si secrettement, encores que i'eusse fait fermer les portes trois heures auant, qu'il ne sortit quelqu'vn, qui les allast aduertir. Et comme ils m'eurent rapporté qu'ils n'entendoient aucun bruit, i'y voulois moy-mesmes aller auec eux deux : & comme nous fusmes vn peu en auant à quinze ou seize pas du bastion, i'aperçeus vn homme à cinq ou six pas de nous qui s'en alloit se baissant, & se retiroit vers le bastion : & croy

Le sieur de Montluc va recognoistre Piance.

qu'il rentra par ledit baſtion, dans lequel nous oüiſmes alors parler : & nous ſembla qu'ils parloient Alleman : mais c'eſtoit des Albanois : car le ſieur Bartholomé de l'Eſteffe en auoit en ſa compagnie : lequel ſieur Bartholomé auoit prins le baſtion à deffendre. Et comme ie vis que bien toſt le iour viendroit, ayant perdu l'eſperance de nos Italiens, leſquels eſtoient arriuez comme ie ſçeus depuis. Mais le Duc de Somme en auoit baillé la charge à quelqu'vn, qui ne vouloit pas mourir des premiers, ou bien me vouloit faire ceſt honneur de me laiſſer donner le premier comme Lieutenant de Roy : mais ceſt homme de bien ne le faiſoit pas par honneur. Le capitaine Bartholomé attendoit auſſi que les vns ou les autres donnaſſent : & ainſi ſur ce dilayement ie fus contraint de doñer le premier, car encor qu'à ceſte ſentinelle perduë & à ce ſilence ie cognuſſe bien que mes gens auoient ſenti le vent, ſi eſt-ce que puis que i'auois prins la peine de venir, ie voulois tenter fortune.

Eſcalade au Baſtion.

Tous ces Gentils-hommes Italiens & François, que i'ay nommez cy deſſus, prindrent l'eſchelle, & nous

autres prisмes les autres eschelles, pour donner au bastion. Ie les fis prendre aux capitaines, Lieutenans, sergens, caporals, & lancepassades. Et ainsi marchay droit au bastion : & de prime arriuée nous fut tiré vne grande salue d'arquebuziers : mais pour cela nous n'arrestasmes de dresser nos eschelles, & i'auois fait vne ordonnance que tous les commissaires des guerres & des viures, Tresoriers Controlleurs eussent à auoir de grands cheuaux & armes, car ces gens ont tousiours argent, lesquels i'amenois tousiours auec moy sous ma cornette, pour faire troupe & parade, & tromper l'ennemi. Monsieur de Guise auoit enuoyé monsieur de Malassise, qui est auiourd'huy Seigneur de Roissi, pour estre superintendant des finances. Ie luy donnay vn cheual Turc : si i'en auois maintenant vn semblable ie ne le donnerois pour cinq cens escus. Il me rendit fort mal ce plaisir, & de l'amitié que ie luy portois, car il fit tant, qu'il me mist en la mauuaise grace de monsieur de Guise, comme il fait bien auiourd'huy auec la Royne, tant qu'il peut, comme l'on m'a escrit de la Cour. Aussi ie m'en suis bien

Ordonnance du sieur de Montluc.

bien apperçeu, & voudrois que Dieu m'eust fait la grace de faire ſouuenir à la Royne, quel ſeruiteur ie luy ſuis, & quel i'ay eſté le paſſé, là où les occaſions ſe ſont preſentées, & les plus grandes que iamais Royne ſe trouuaſt ſur les bras : & ſa Maieſté cognoiſtroit, qu'il ne faudroit pas qu'elle creuſt legerement mes ennemis, & ceux qui ne luy ont fait, ny ne feront iamais tant de ſeruices, que ie luy ay fait. Mais ie prendray patience auec Dieu, ayant ma conſcience nette de cela, & de toutes autres choſes concernant le ſeruice du Roy & de la couronne. Pour lors ie n'auois rien deſcouuert des menées dudit ſieur de Malaſſiſe, qui pourchaſſoit, que monſieur de Guiſe m'appellaſt aupres de luy, & qu'il baillaſt ma charge à monſieur de la Molle. Car il auoit opinion qu'eux deux enſemble manieroient mieux les affaires que moy, & à leur profit. Ie ne veux point icy mettre les raiſons, pource que l'on pourroit dire, que c'eſt pour l'inimitié qu'il me porte, & moy par conſequent à luy, qui ſuis mal endurant & qui porterois volontiers en ma deuiſe, ſi ie n'en auois vne autre, ce qu'vn

Le Sieur de Malaſſiſe de Roiſſi en Tuſcane.

C'eſtoit le Conneſtable d'Angleterre Gaſton de Foix.

de la maison de Candalle portoit, *Qui m'aymera, ie l'aymeray.* Mais il y a beaucoup de gens de bien, qui sont encores en vie, qui sçauent l'occasion, & s'ils la disoient elle ne seroit guere à son aduantage.

Mais pour laisser ces propos ne me souciant pas fort qu'il me vueille mal ou bien, ie le laissay auecque le capitaine Charry, combien qu'il fist grande instance de vouloir venir auec moy: mais ie faisois estat que luy estant dans la ville, si ie mourois, ayderoit fort les citoyens afin de ne perdre cœur attendant celuy que Monsieur de Guyse y enuoyeroit, car il est homme d'entendement & persuasif. Pour reuenir à mes Thresoriers & commis ie les fis rondoyer autour de la ville en courant, (ils sont plus propres à faire peur que mal) pour par ce moyen diuertir les habitans d'vn lieu à l'autre. Or nous donnasmes l'escalade tous en camisades, & furent nos gens par trois fois repoussez, & nos eschelles rompuës, sauf vne ou deux. Il faut dire à quoy seruit la prinse du trou. Tous entrerent par dedans iceluy l'vn apres l'autre. Et comme ils eurent dressé l'eschelle à la petite muraille,

Eschelles rompues.

pour entrer dans la ville, les Gentils-hommes miens monterent, & de dessus la muraille en hors se iettent sur vn fumier. Et comme le capitaine Faustin & ses vingt hommes virent les nostres dedans, ils se voulurent haster de monter & chargerent tant l'eschelle qu'elle rompist. Souuent ces ardeurs inconsiderées perdent les entreprinses. Le trou estoit à quatre ou cinq pas de la porte murée, & les ennemis qui estoient sur icelle ne s'attendoient à autre chose, qu'à tirer aux nostres, qui donnoient l'escalade au bastion: & tournant le dos aux nostres du trou, ils n'entendirent iamais aucune chose de l'entrée de nos gens. Les Italiens s'essayerent de racoustrer l'eschelle auec des ceintures, mais il n'y eut ordre. Ils furent contraincts s'en sortir par le mesme trou. Et me vint dire le capitaine Faustin la mal-fortune de tous mes gens: & me voyla en desespoir, voyant que pour penser recouurer ceux qui estoient prisonniers dans la ville, i'auois esté si malheureux de perdre tous les Gentils-hommes de ma suite: & commençay à ioüer à la desesperade. Le iour estoit desia, & le soleil parroissoit à son leuer, & tous

Les François repoussez.

nos gens repoussez derriere des murailles, qu'il y auoit. Et en mesme temps le capitaine Bartholomé me manda qu'ils estoient aussi tous de son costé repoussez. Ie me jettay lors à terre, car ie n'estois encor descendu, & assemblay tous les capitaines, sauf Auanson fils de monsieur d'Auanson, qui auoit esté ambassadeur à Rome, qui fust blessé d'vne arquebuzade à la main. Et là ie commençay à leur remonstrer, que ie n'estois pas venu que pour prendre la ville, ou creuer, & que ie leur monstrerois le chemin, s'ils me vouloient suiure : que resolument ie tournerois la teste contre ceux qui feroient les retifs, & en tuerois tant qu'il s'en trouueroit deuant moy. Allons donc mes amis, leur dis-je, suyuez vostre Capitaine, & vous verrez, que nous aurons de l'honneur. Lors ie baissois la teste ayant l'espée en la main, & mon page qui portoit mon halebarde aupres de moy tirant droit à la porte. I'auois douze Suisses de ma garde qui me suiuirent, aussi fit tout le reste. Et cogneus bien à ceste heure là, comme i'ay fait d'autres fois, qu'est-ce que peut le chef, quand il se met deuant, monstrant le chemin

Propos du sieur de Montluc aux siens.

Vn chef peut presque tout.

aux autres. Ie me mis deſſous leur porte, ou trois ou quatre hommes pouuoient demeurer à couuert des flancs du baſtion. Les ennemis, qui eſtoient ſur la porte, tiroient à grands coups de pierres ſur nos gens. Les Suiſſes auecques leurs halebardes faiſoient leur deuoir contre ceſte muraille de bricque. I'auois l'eſpée à la main gauche, & la dague à la droite : & auecques la dague ie briſois & coupois la bricque. Et comme nous euſmes fait vn trou, dans lequel ie pouuois mettre le bras, ie baillay mon eſpée & ma dague au capitaine de mes Suiſſes : & mis mes deux bras dedans. La muraille n'eſtoit que de l'eſpeſſeur ſeulement d'vne bricque : & y auoit encore bien peu de terre, car c'eſtoit comme vne muraille ſeche. Et comme auecques les mains i'eus trouué le bord de la muraille & eſpeſſeur d'icelle, ie tiray à moy la muraille de telle roideur que tout le deſſus d'icelle tomba ſur moy, & me couurit tout, de maniere qu'il falluſt que le capitaine de ma garde me tiraſt de deſſoubs la bricque, & me releuaſt. Et tout incontinent auecques les hallebardes acheuaſmes de la mettre par terre. Ils n'a-

uoient pas acheué la terrasse qu'ils auoient mis derriere ceste porte : & s'en falloit enuiron deux pieds, qu'elle ne ioignit au haut de l'arc. Là me furent tuez deux Suisses, & le capitaine blessé d'vne arquebuzade à la cuisse, & quatorze ou quinze soldats morts ou blessez. Ie faisois encore donner aux enseignes l'assaut au bastion auec les deux eschelles, qui n'estoient pas rompuës : mais pour cela des flancs du bastion ils ne cessoient de tirer. Or du bastion à la porte, où ie combattois, il n'y auoit pas plus de trente pas. Ie criay aux soldats, qu'ils m'allassent chercher les eschelles, qui estoient rompuës contre le bastion, & que les plus courtes seroient les meilleures : car la hauteur du terrain n'estoit pas plus que de deux aulnes, ny encore, ce croy-ie, de tant. Et tout incontinent ie les dressay coste à coste, & mis vn arquebuzier sur vne eschelle, & moy sur l'autre, & trois l'vn apres l'autre apres le soldat premier, & deux de mes Suisses apres ces trois-là. Ie dis à celuy qui estoit deuant, & qui montoit le premier, que tout à vn coup il se dressast, & qu'il tirast vne arquebuzade dedans.

Assaut au bastion.

Ce qu'il fit : & comme il tira, ie le prins par la fourrure de ses chausses, & le poussay dedans. Ie luy fis faire vn sault, où il n'auoit pensé. Les deux eschelles se touchoient. Ie commençay à crier à ceux qui estoient dessus l'autre, & les pousser, leur disant, sautez soldats, ie me ietteray apres vous dedans : & pousse celuy-là & l'autre apres, & l'autre encore. Et comme ils estoient tombez dedans, celuy qui se pouuoit releuer, mettoit la main à l'espée. Mes deux Suisses se ietterent apres. Et alors ie sautay à terre de nostre costé, & recommençay à crier, poussez capitaines, poussez capitaines, nous sommes dedans. Et les voyla les vns apres les autres se ietter à coup perdu là dedans. Les gentils-hommes miens, qui estoient entrez par le trou, auoient esté apperçeus sur la pointe du iour, & chargez : & auoient gaigné vne maison, la porte de laquelle ils deffendoient. Ce qui me fit vn grand bien : car vne partie de ceux qui gardoient la porte, y estoient courus, ne pensant iamais qu'il fust possible, que i'entrasse par là. Et comme les ennemis qui donnoient l'assaut aux gentils-hommes,

Trait du sieur de Montluc.

Prinse de la ville.

entendirent le cry de France, France, derriere eux, ils les abandonnerent, & voulurent courir à la porte : les gentils-hommes ſortent apres eux, leſquels entendant le meſme cry de France, France, ils cogneurent que nos gens eſtoient dedans. Et de fortune ils furent mis au milieu de nos deux trouppes, & là tous tuez. Or apres en meſme inſtant que ceux-là furent tuez, vint vne Enſeigne des leurs, qui eſtoit à la place, courant droit à la porte : & les gentils-hommes de ma ſuitte eſtoient deſia raliez auecques ceux qui entroient. Ladite enſeigne trouua bien à qui parler, & les accouſtrerent comme les autres. Et en meſmes temps que nos gens entroient, ie leur criay, qu'ils donnaſſent l'aſſaut au baſtion par dedans la ville, ce qu'ils firent : Mais ils y trouuoient vne bien grande reſiſtance, à cauſe que la pluſpart de la compagnie des gens de cheual eſtoit dedans qui combattoient à merueilles.

Or comme le cœur croiſt aux hommes, qui ſe voient en eſperance de victoire, de n'oublier rien de leur deuoir à bien & furieuſement aſſaillir. Les ayant encouragez ie laiſſe la porte,

& cours aux enſeignes qui eſtoient ſur les eſchelles du baſtion : & leur crie, que tous nos gens eſtoient dedans, & qu'ils ſe iettaſſent à corps perdu dans le baſtion. Ce qu'ils firent. Et pour lors n'y trouuerent pas la reſiſtance telle qu'ils cuidoient, pource que nos gens les tenoient de ſi court, qu'ils ne pouuoient reſpondre dedans & dehors. Et comme ie vis les enſeignes dedans, ie remonte à cheual, & auecques les Commiſſaires & Treſoriers m'en allay au long des murailles : & tous ceux qui ſautoient par deſſus pour ſe ſauuer, ie les faiſois tuer. Et pour reuenir à nos premiers priſonniers, nos gens executerent iuſques à la place, où ils trouuerent le ſieur Bartholomé de l'Eſtephe auec le demeurant de ſa compagnie, lequel ne fit pas grand' deffence. Car deſia nos gens couroient tout au long des rues de la ville, & meſmement au long des murailles d'icelle. Les Italiens vindrent entrer par la muraille, qui n'eſtoit pas trop haute, & s'aydoient les vns aux autres. Le capitaine Bartholomé de Pezero auoit bien mis le feu à la porte, comme il auoit promis, mais il y fuſt bleſſé

d'vne arquebuzade par les fesses, & n'y auoit ordre d'entrer par là, à cause du grand feu, qui estoit en icelle porte. On auoit baillé dix huict ou vingt Espagnols pour la garde des prisonniers, qui estoient dans le Palais, en nombre de cinquante ou soixante : & les auoient attachez deux à deux, comme ils me dirent puis apres. Et en mesme instant qu'ils entendirent le cry de France, France, France, en la place, à laquelle le Palais est ioignant, ils commancerent à se secoüer les vns & les autres, & mesmes le capitaine Gourgue, qui se deslia le premier. Et s'estans destachez se mirent de telle furie sur ceux qui les auoient en garde, qu'auec leurs armes mesmes, & à coups de pierre, ils en tuerent sur le lieu la pluspart, & le surplus tindrent prisonniers, & les emmenerent auec eux. Et voila la deliurance heureuse, & non esperée de nos prisonniers.

Prisonniers se deliurent.

Maintenant il reste sçauoir, quelle fut l'yssuë du commandement que i'auois baillé au Baron de Clermon, & au Capitaine Blacon. Les compagnies du Duc de Florence, de pied & de cheual estoient sorties de Monte-por-

tiano, & s'en vindrent à Piance, n'y ayant que trois mille de l'vn à l'autre. Et comme ils furent à moitié chemin, & qu'ils entendirent l'arquebuzerie, enuoyerent six cheuaux courir tout au long du chemin, pour sçauoir que c'estoit. Les trois donnerent dans nostre embuscade, & furent prins: & les trois autres se sauuerent, qui firent tourner en arriere leurs gens plus viste que le pas: de sorte que le Baron de Clermon & le capitaine Blacon ne les peurent combattre. En ladite faction & prinse de ville, le Sieur Bartholomé de l'Estephe, son lieutenant, & son enseigne furent prins, le Gouuerneur qui estoit Espagnol aussi: toutesfois son enseigne fut tué. Le capitaine Pistoye, lequel on appelloit ainsi, pour ce qu'il estoit de Pistoye, son Lieutenant, & son Enseigne pareillement furent prins, ensemble le Lieutenant & l'Enseigne d'vn capitaine Italien qui s'appelloit Aldet Placit, qui estoit Siennois: lequel estoit party deux iours deuant pour aller pourchasser leur payement, auant qu'ils sortissent de la ville.

Prinse de Bartholomé de l'Estephe.

Et voila l'execution de l'escalade de Piance qui fut la nuict de S. Pierre,

& de laquelle on a fait depuis en çà si grand cas par toute l'Italie. Tous les capitaines & soldats Italiens & François disoient, que i'auois prins moy seul la ville, & non eux. Et que si ie n'eusse fait ce que ie fis, & sans la hardiesse & resolution, en laquelle ils me virent, ils ne se fussent iamais plus approchez des murailles, en ayant esté repoussez par trois fois bien viuement. Et si Dieu eust voulu permettre que les gens que le Duc de Florence enuoyoit de Monte-pulsiano à Piance, fussent partis vn'heure plustost, ils n'eussent point entendu par le chemin le bruit de mon arquebuzerie: de sorte qu'ils fussent tombez dans la trouppe que menoient lesdits capitaine Blacon, & le Baron de Clermon, lesquels estoient aussi bien en camisade comme le reste de mes gens, & les eussent aisément deffaits & taillez en pieces. Car incontinent qu'ils entendirent le rapport que leur firent les trois qui estoient eschappez, ils tournerent visage & se mirent en desroute tirant le chemin de Monte-pulsiano. Ie laissay dedans pour commander le capitaine Faustin, qui y estoit auparauant, & auoit encores

Retraicte du secours.

cinquante ou ſoixante ſoldats de ſa compagnie, leſquels le capitaine Bartholomé Pezero luy auoit touſiours gardez. Et luy preſta encores le capitaine Bartholomé ſon Lieutenant, auecques cent ſoldats de ſa compagnie : & ſur le midy, comme ie montois à cheual pour m'en retourner à Montalſin, & que ie r'enuoyois chacun en ſa garniſon, les capitaines auec leurs Lieutenans & Enſeignes me menerent cent ou ſix vingts cheuaux de ſeruice, qui auoient eſté gaignez en ceſte faction, outre les courtaux & mulets, me priant d'en prendre ceux que bon me ſembleroit. Et entre autres le capitaine la Trape me pria prendre vn courſier de Naples, le plus beau & le meilleur cheual qui fuſt en Italie. Ie n'en acceptay de tous ceux qui me furent offerts, que celuy du capitaine la Trape. Lequel depuis monſieur de Guiſe m'enuoya demander, & le luy donnay. I'arriuay à Montalſin auecques la moitié ſeulement des trois compagnies des gens à pied, que i'auois amenés, apres leſquels ie faiſois marcher tous les capitaines priſonniers, & quelque peu de ſoldats auſſi priſonniers : car il ne s'en

ſauua pas beaucoup. Apres les priſonniers, ie marchois, & tous nos capitaines auec leurs enſeignes deſplyées : & derriere moy les gentils-hommes de ma ſuitte portoient la cornette de gens à cheual, & les trois enſeignes gaignées. Et apres toute l'infanterie, marchoit le Baron de Clermon auecques ma compagnie & les gentils-hommes Siennois, qui eſtoient tous à cheual derriere. Et croy qu'il ne demeura homme ny femme dedans la ville : car tous ſortoient dehors pour me veoir entrer, ſauf le capitaine du peuple, le conſeil & le magiſtrat, vers leſquels i'auois enuoyé pour les prier de ne bouger du Palais, au deuant duquel i'allay deſcendre. Et entray dedans iceluy armé, leſdites enſeignes gaignées deuant. & leur fis entendre au commencement en peu de mots, de quels moyens il m'auoit fallu ayder pour venir à bout d'vne entreprinſe ſi hazardeuſe, & comment la ville auoit eſté prinſe, & cogneus bien à leur contenance qu'ils auoient en admiration vne telle execution. Puis les exhortay de continuer en la fidelité qu'ils auoient promiſe au Roy, & ne perdre point l'eſperance de re-

Retour à Montalſin.

couurer leur liberté & ville capitalle, leur ayant Dieu monſtré & teſmoigné par vne ſi bonne & heureuſe iournée, qu'il ne les vouloit perdre ny abandonner, & moins ceux qui combattoient pour eux. Et pour les aſſeurer que ie portois les armes pour leurs vies, & pour le recouurement de leur patrie ie leur donnay la cornette des gens de cheual, & les trois enſeignes gaignées, leſquelles, apres m'auoir remercié & loüé, plus qu'ils ne firent iamais homme, ils les mirent à meſme inſtant dans la grand'ſalle du Palais toutes deſpliées. Ce qui n'amoindriſt pas la reputation que i'auois acquiſe, ſoit parmy eux, ſoit à Rome, & par tout ailleurs, où les nouuelles de ceſte entreprinſe & execution coururent.

Depuis ne ſe preſenta aucune occaſion qui merite eſtre eſcrite, ſauf deux, qui fut, que Dom Arbre alla aſſieger Chuzy, que le capitaine Moret Calabres, qui eſtoit à Montepeſcayo, auoit deſrobée par intelligence aux ennemis. Ledit Dom Arbre y auoit trente enſeignes de gens de pied deuant, & trois canons, & ſix cens cheuaux. Ie partis de Montalſin vn peu apres midy, auecques cinq en-

Siege de Chuzy.

ſeignes, & enuiron quatre vingts ou cent cheuaux: & arriuay à Montepeſcayo ſur le point du iour : & là fis accouſtrer de petits ſacs pour porter de la poudre, iuſques au nombre de vingt, y pouuant auoir en tout trois cens liures. De Montepeſcayo à Chuzy y a ſix mille. L'artillerie ne leur eſtoit pas encores arriuée, mais elle arriva le matin que i'en partis: & ſur le midy ie partis de Montepeſcayo, & m'en allay camper vis à vis de leur camp, à un quart de mjl, & autant de la ville, car ils eſtoient campez deuant : & ne mè vindrent oncques recognoiſtre. La place ne valloit rien, car nous n'auions pas eu loiſir de la fortifier. & à l'entrée de la nuict ie prins le Lieutenant du capitaine Auanſon nommé ſainct Genies, auecques trente picquiers & trente arquebuziers, que ie voulus hazarder, veoir ſi i'auois moyen de la ſauver. Et parce qu'il y auoit un petit ruiſſeau, qui ne contenoit trois pas entre eux & moy, ie fis aller ledit ſainct Genies, & le capitaine Charry auec cent arquebuziers pour l'accompagner: & moy par le coſté du camp, ie leur allay donner l'allarme

auecque

auecque les gens à cheual & cent arquebuziers. Sainct Genies entra auecque la poudre, & tous les soldats, sauf quatre ou cinq picquiers. Et toute la nuict ie les tins en alarme, pour leur donner à penser que le matin ie me reposerois : & que m'ayant recognu, ils me viendroient combatre, veu que ie n'auois autres forces, que cinq enseignes. Et sans reposer aucunement, sans sonner tabourin ny trompette, ie commençay à me retirer au long des bois, & prins mon chemin droit à Montalsin : & fis douze mille sans reposer. Et aupres d'vn ruisseau, ie fis alte, où tous à pied & à cheual repeusmes des viures que i'auois fait apporter sur des asnes : où ne demeuray pas vn'heure & demie pour m'acheminer droit à Montalsin. Or le iour que ie partis de là enuiron midy, ils mirent leur artillerie en estat, sans pouuoir faire batterie aucune iusques au lendemain matin.

Prinse de l'Altesse.

Le iour mesme que i'estois parti de deuant Chuzy, i'arriuay le soir à Montalsin, là où il y auoit trente mille, & toute la nuict ie fis apprester vn canon & vne grand'couleurine, que nous auions. Et enuiron neuf heu-

res ie m'en allay battre l'Altesse, qui est entre Bonconuent & Montalsin, vn chasteau fort. Et le battis par la porte, où ils l'auoient le moins remparé. Et sur le soir se rendirent la vie sauue seulement. Il y auoit soixante soldats. Puis lendemain matin i'allay prendre trois ou quatre chasteaux qu'il y auoit autour de là, qui n'estoient pas forts, & se conseruoient à la faueur de la forteresse de l'Altesse. De tout ce iour l'artillerie ne bougea de l'Altesse. Cependant ie prins les chasteaux. On me conseilloit d'aller battre Bonconuent. Ie l'allay recognoistre, & fis faire des gabions promptement là deuant, faisant semblant de l'assieger. Ce que ie faisois pour diuertir Dom Arbre à ne tirer plus outre : car ie craignois, qu'apres qu'il auroit prins Chuzy, ce que ie pensois bien qu'il feroit, il allast assieger Montepescaillo, où estoit le capitaine Moret, & deux ou trois autres places qui se conseruoient à la faueur de Montepescaillo : & le iour que ie faisois semblant d'assieger Bonconuent, i'enuoiay le Sieur Marioul de Santa-Fior, le capitaine Serres, mon Lieutenant, & le Baron de Cler-

mon, mon Enſeigne, courir iuſques deuant Sienne. Ils rencontrerent vne compagnie de gens de pied, qui eſtoit ſortie de Sienne pour s'aller mettre en deux chaſteaux qui eſtoient pres de ceux que i'auois prins, laquelle ils taillerent toute en pieces, ſauf le capitaine, & le lieutenant & l'enſeigne, qui ſe ſauuerent à cheual. Tout cecy fut fait en trois iours, comptant depuis le iour que ie partis de deuant Chuzy. L'alarme fut ſi grande à Sienne de cette deffaitte, que le Cardinal Burguos manda en diligence à Dom Arbre, qu'il laiſſaſt tout, pour retourner à Sienne, & qu'il craignoit que les Siennois ſe reuoltaſſent, & qu'ils me miſſent dedans, veu l'amitié que les citoyens me portoient. Et ſi ceux de Chuzy euſſent peu tenir vn iour dauantage, il les abandonnoit: mais le deuxieſme iour apres auoir fait vne grand'breche, car la muraille ne valloit rien, & n'y auoit gueres de gens, ils ſe rendirent. Le Lieutenant du Capitaine Moret Calabres eſtoit dedans auec vne partie de la compagnie dudit Moret, & enuiron cinquante cinq hommes, qui entrerent auec ſainct Genies: de ſorte

Deffaitte des Siennois.

qu'en tout n'y auoit que cent hommes. Lendemain matin que le Sieur Marioul eust deffait ceste compagnie, tous les capitaines qui estoient auecques moy, estoient d'opinion que i'allasse battre Bonconuent. Mais ie leur dis ces mots, vous sçauez que depuis hier deux heures apres midy nous n'auons ouy tirer l'artillerie à Chuzy, laquelle nous oyons de l'Altesse en hors. Or faut donc dire, qu'ils sont rendus ou bien prins par force. S'ils sont rendus, Dom Arbre ne seiournera pas là vn'heure, pour essayer s'il nous pourra surprendre en campagne: car il ne faut point doubter, qu'il n'aye eu l'alarme de ses gens, que vous autres desistes hier aupres de Sienne, & que le Cardinal Burguos ne l'aye mandé retourner pour conseruer le demeurant des chasteaux, qui sont les plus pres de Sienne. Car ie faisois en mesme instant que ie prenois les autres, le tout desmanteler & ruiner, comme aussi fis-ie l'Altesse. Or pesons vn peu les choses, si nos gens sont rendus, le camp ne demeurera deuant Chuzy plus de deux heures: s'ils sont prins par force, la ville est pauure, les soldats n'y auront

demeuré que cette nuict passée au sac: & à ce matin sera party deux heures deuant iour. Et encore qu'il y aye trente mille, l'artillerie sera icy auant que ne soit midy : car Dom Arbre sçait bien que ie n'ay point cent cheuaux en toute ma puissance , ny plus de six cens hommes , en ces cinq enseignes. Parquoy la raison de la guerre nous donne asseurance , qu'il doit faire ce que ie vous dis. Par ainsi ie vous prie commençons à retirer nostre artillerie , & l'infanterie. Et prenez vous en tous à moy , si vous ne voyez que les affaires iront ainsi. Le Lieutenant du capitaine Moret & sainct Genies eurent telle composition qu'ils voulurent , pour la haste que Dom Arbre avoit de tourner en arriere : car ils sortirent bagues sauues. D'enseignes ils n'en auoient point. Or fis-ie mettre le feu au demeurant de l'Altesse , qui ne s'estoit peu promptement ruyner : & laissay le capitaine Serres auecques vingt cheuaux sur vn petit haut pres de l'Altesse qui pouuoient descouurir iusques à vn bois où estoit le chemin que Dom Arbre deuoit tenir pour s'en retourner. Et comme ie fus à vn mil pres Montal-

Diligence du Sieur de Montluc.

ſin, le capitaine Serres m'enuoya deux cheuaux à toute bride, me dire qu'il commençoit à deſcouurir leur caualerie ſortant du bois. Ie laiſſay les capitaines de gens de pied auecques des cordes, & les ſoldats pour ayder à tirer l'artillerie aux bœufs. Et retournaſmes le Sieur Marioul & moy auecques nos gens à cheual.

Mais comme nous fuſmes pres le capitaine Serres, ſur vn autre petit mont, nous deſcouuriſmes toute leur cauallerie deſia en la plaine, qui auoit fait alte. Ie crois que c'eſtoit pour attendre vne trouppe qui ſortoit du bois. Ie laiſſay le Sieur Marioul là, pour ſouſtenir le capitaine Serres: & manday au capitaine Serres, qu'il ne s'engageaſt point à combattre, ny ſe laiſſaſt approcher, ains commençaſt à ſe retirer peu à peu: & autant en dis-ie au Sieur Marioul, & m'en courus à l'artillerie, laquelle ie trouuay à vn quart de mil pres la montée, & la fis haſter: & comme ie l'eus ſur le commencement de la montée de Montalſin, ie vis venir le Sieur Marioul au trot, & le capitaine Serres vn peu derriere luy, qui faiſoit le ſemblable. Ie fis tirer touſiours l'ar-

Belle retraicte.

tillerie contre-mont, & ne peust arriuer à cinquante pas pres de la porte de la ville, qu'il ne fallust faire oster les bœufs, & les ietter dedans la ville, & toute notre arquebuzerie au long des vignes, & dessus la muraille, & nostre cauallerie dans la ville : car elle ne pouuoit plus seruir de rien. Et vindrent les ennemis iusques au pied de la montagne. Voylà comme ie sauuay tout sans rien perdre, pour compasser le tems qu'il leur falloit à venir de Chuzy sur nous, & pour la grand'diligence que ie fis à ma retraicte.

Discours aux capitaines sur les retraictes.

Donc capitaines, souuenez vous, quand vous vous trouuerez en lieu où il vous faudra retirer, & que l'ennemy sera beaucoup plus fort que vous, de compasser le temps qu'il luy faut à vous venir combattre : & mesurez-le auec vne grand' diligence, soit iour ou nuict, & vous ne serez aisément surprins. Prenez tousiours au pis : & croyez que votre ennemy veille pour vous surprendre, comme vous à luy. La raison de la guerre vouloit que i'en fisse ainsi : & faut tousiours estre aux escoutes, quand on est pres de l'ennemy. Et

s'il a trois heures pour venir à vous, redoublez le pas : & faictes en deux, s'il est possible, ce qu'il peut faire en trois. Ainsi ayant le deuant sans vous mettre en honteuse fuitte, vous luy laisserez le logis vuide. Ouy, mais peut estre il ne viendra pas à moy, & cependant ie me retire sans veoir l'ennemy? Si tu attens cela tu es deffait & perdu, mesmement lors que tu traines du canon, lequel tu ne peux abandonner, ton honneur sauue.

Diligence du Sieur de Montluc sur vne entreprinse.

Ie fis vne autre diligence pour secourir monsieur de la Monioye vn mien parent, que i'auois mis dans Tallamon. Les galeres du Roy d'Espagne estoient parties de Gayette, pour surprendre ceste place : & vindrent se mettre contre le mont Argentan. Et comme monsieur de la Monioye les vid le matin à l'aube du iour, ayant donné sonde, me despescha vn homme en poste, pour m'aduertir. Lequel fit si grand'diligence, qu'il fust à Montalsin enuiron les quatre heures apres midy, encores qu'il y aye trente cinq mille. Sans seiourner vne heure, ie partis auecques quatre cents arquebuziers, & ma

ma compagnie de gens à cheual : & marchay toute la nuict : & ne m'arrestay iusques à vn village, qui est trois mille pres Grossette, & fismes sans reposer vingt sept mille : de sorte que i'y fus au soleil leuant. Et là fis manger les soldats, & repaistre nos cheuaux. Ie courus à Grossette, où i'entendis que les ennemis estoient autour de Tallamon : & soudain ie fis passer vne riuiere qu'il y a à demi mil de Grossette, trois cents arquebuziers de ceux de la garnison de Grossette, auecques asnes & cheuaux : de sorte que quand nos gens, que i'auois laissé repaistre, furent arriuez à la riuiere, les trois cents furent passez & acheminez. I'enuoiay deux hommes de cheual audit Sieur de la Monioye, l'aduertissant qu'il tint bon, que i'estois là pour le secourir. Lequel s'en esmerveilla comme il estoit possible, & pensoit que l'on luy mandast cela pour luy donner courage. Les ennemis auoient mis trois ou quatre cents hommes en terre : & deux galeres lui vindrent tirer force canonades. Et comme i'entendis l'artillerie, ie me mis deuant auec mes gens à cheual, & les trois cents arquebu-

ziers qui estoient passez : & laissay le capitaine Charry, qui faisoit passer ceux que i'auois amené. Et comme ils virent que cela alloit à la longue, & que ie m'estois mis deuant auecque les trois cents, ils se ietterent tous dans l'eau, & ainsi passerent de ceste furie. Il faisoit grand chault : & prou en y auoit que l'eau leur venoit iusques au dessus de la ceinture. I'auois fait estat de les combattre forts ou foibles, car i'estois asseuré qu'ils n'auoient point de gens de cheual. Et trouuay que l'vne partie des galleres au dessus de Talamon, & au port ancien rembarquoient les soldats : & auant que i'y peusse estre ils furent tous rembarquez : & se mirent tous à la largue tirant au mont Argentan, où estoient les autres galleres, qui est vis à vis de Talamon. Et pense qu'ils cuydoient, que monsieur de la Monioye se rendroit pour les canonades, que les galleres luy tirerent : mais il estoit trop homme de bien, pour s'estonner si legerement, comme ils pensoient. Il a esté tué à Auberterre en ces derniers troubles aupres de monsieur de Caussens, qui tesmoignera de sa valeur.

Retraicte des Imperiaux.

Exhortation aux capitaines sur la diligence.

Capitaines mes compagnons, il ne faut pas que vous trouuiez estrange, si ie n'ay iamais esté desfait, ny surprins, où i'aye commandé, comme vous ne serez, si vous voulez vser d'vne si grande prouidence & diligence, que i'ay fait toute ma vie. I'ay fait faire aux soldats ce que par auanture homme ne leur a fait faire iamais: car i'ay eu tousiours la parole à commandement, pour leur remonstrer (quand i'estois en lieu, là où il falloit qu'ils fissent diligenee) l'honneur & le seruice du Roy: & aussi que par diligence il nous falloit conseruer nos vies. C'est ce qui met les aisles aux tallons, & le cœur au ventre, quand l'vn & l'autre est necessaire. Toutes ces remonstrances ne me manquoient iamais: & s'il falloit faire vne grande couruée, ie faisois tousiours porter pain & vin, pour les rafraischir. Car si vous voulez faire faire grands couruées aux soldats, & n'apportez rien pour les substanter, les corps humains ne sont point de fer, il faudra qu'ils vous laissent par les chemins: ou bien quand vous viendrez au combat, ils seront si foibles, qu'ils ne vous pour-

ront seruir que de bien peu. Mais apportant auec vous pour les rafraischir, accompagnez des remonstrances vous ne les ferez pas seulement cheminer, mais courir si vous voulez. Et par ainsi il ne faut point que l'on s'excuse iamais sur les soldats : car il n'y a homme en la Chrestienté, qui l'aye plus experimenté que moy. Et n'ay veu iamais aduenir faute par eux, ouy bien par les capitaines. Car vn bon & sage capitaine rendra de bons & sages solats. Parmi vne grande trouppe dix ou douze poltrons & couars s'enhardissent, & se font vaillans : mais vn capitaine pour eux, mal sage, & improuident pert tout & gaste tout. Et voila en somme tout ce qui s'est fait, tant que ie demeuray à Montalsin.

Monsieur de Guise se plaint du Sieur de Montluc.

Monsieur de Guise estant aduerty que i'auois cuidé estre surprins à l'Altesse, m'escriuit vne lettre pleine de couroux : & me mandoit qu'il sembloit que ie voulusse me perdre, & le pays & tout, de sortir en ceste sorte à chaque occasion qui se presentoit en campagne : & que si i'estois desfait, le pays seroit perdu, car il estoit desia si foible de gens,

qu'il ne pouuoit le ſecourir : & que c'eſtoit fait en bon capitaine, mais non pas en Lieutenant de Roy, qui ne ſe doit ſans grande occaſion, mettre en hazard. Auquel i'eſcriuis, que i'eſtois contraint de ce faire, autrement Dom Arbre me prendroit tout pied à pied, & qu'il s'aſſeuraſt que ie me leuois ſi matin, & faiſois ſi bonne diligence d'autre coſté, que ie le garderois bien de me ſurprendre, & qu'il ne ſe miſt point en peine de moy : car encores que Dom Arbre euſt touſiours trente enſeignes en campagne, & que ie n'en euſſe que cinq ou ſix pour y reſpondre, ie ferois ſi bon guet & ſi bonne diligence, que ie le garderois bien de faire ce qu'il voudroit faire. Apres ie me retiray à l'Abbaye ſainct Saluadour, qui eſt à quinze ou ſeize mille de Montalſin tirant vers Rome. A vn mil pres du chemin Romain y a vne petite villate fermée & vne Abbaye d'Auguſtins, que le petit Roy Charles fonda à ſon retour de Naples. On y ſeiourna quelque temps. Toute l'Egliſe eſt couuerte de fleurs-de-lys, & la fondation eſtoit en parchemin, les Religieux fort gens de bien.

Sa reſponſe.

Nouvelles de la perte de la bataille de S. Quentin.

Estant là ie receus vne lettre de monsieur le Cardinal de Ferrare, lequel pour lors estoit à Ferrare. Il m'escriuoit la triste nouuelle de la desfaite de monsieur le Connestable à sainct Quentin, & qu'il estoit plus de besoing que ie penssasse plus que iamais aux affaires du Roy, & que si Dieu n'aidoit le Roy, tout estoit perdu en France : car toutes les forces que le Roy auoit, s'estoient perduës auecque monsieur le Connestable. Ie partis tout incontinent, & m'en allay à Montalsin, pour craincte que les Siennois ne se desconfortassent du tout: & par remonstrance & persuasions ie les asseuray tant que ie peus, & apres i'essaiay à me consoler moy-mesme. I'en auois bon besoin, car ie tenois le Royaume pour perdu. Aussi fut-il plus conserué par la volonté de Dieu qu'autrement. Car Dieu osta par miracle l'entendement au Roy d'Espagne & au Duc de Sauoye, de ne suiure leur victoire droit à Paris, car ils auoient assez de gens pour laisser au siege de S. Quentin contre monsieur l'Admiral, & poursuiure leur victoire : ou bien encore apres qu'ils eurent prins sainct

Discours sur ceste route.

Quentin, ils auoient autant de temps que iamais : & ne ſceurent prendre le party qu'vn ſimple capitaine euſt fait. Et par ainſi il nous faut tous confeſſer, que Dieu aymoit noſtre Roy, & ne vouloit perdre le Royaume. Ie ne faiſois pourtant aux Siennois le mal ſi grand qu'il eſtoit : & leur diſois que les aduis que i'auois de France aſſeuroient la perte petite. Que le Roy y dreſſoit vne belle armée en perſonne. Monſieur de Guiſe eſtant à Rome, parce que le Roy l'auoit rappellé pour le venir ſecourir, me manda le venir trouuer. Ce que ie fis en poſte : & là il me demanda ce que i'auois beſoin qu'il me laiſſaſt pour conſeruer ce que nous tenions de la Toſcane. Ie luy reſpondis que i'auois beſoin de ce qui n'eſtoit en ſa puiſſance de me bailler : car il n'auoit argent pour me laiſſer, ny guere de gens qui ne fiſſent plus de beſoin en France, qu'en la Toſcane : mais que ie ferois comme Dieu me conſeilleroit : & que i'eſperois tant en Dieu, qu'il ne m'abandonneroit point, non plus qu'il auoit fait iuſques icy, & que ie le ſuppliois treshumblement s'en aller en France le

plus hastiuement qu'il pourroit : car si Dieu ne sauuoit le Royaume, les hommes y pouuoient bien peu, veu que toutes les forces estoient perduës. Monsieur le Mareschal de Strossi trouua ma responce fort sage, & m'en loüa fort : parce que plusieurs eussent demandé & hommes & argent, dequoy i'auois bon besoing : mais la France pesoit plus au Roy que la Toscane, où ie voulois essayer à tirer moyen du Pays, & auec la guerre, faire la guerre. Ie fis requeste à monsieur de Guise, de supplier tres-humblement le Roy de m'enuoyer querir pour m'en aller en France ayder à deffendre le Royaume : car ie n'auois rien à perdre en la Toscane, & auecques grandes requestes & prieres il me promist de faire en sorte que le Roy m'enuoyeroit querir, auec promesse qu'il me fit faire que dès que ie serois en France, ie me rendrois aupres de luy. Il n'auoit pas adiousté foy à tous faux rapports, il me cognoissoit trop, & m'a tousiours aymé tant qu'il a vescu. Ce que ie luy promis faire. Et ainsi il s'alla embarquer à Ciuitauechia, & ramena en France ses forces

Requeste du Sieur de Montluc à M. de Guise.

entieres, en quoy il monſtra que c'eſtoit vn grand & ſage capitaine. Quant à moy ie m'en retournay à Montalſin.

Auant que mon congé vint à la requeſte du capitaine Carbayrac, que monſieur de Guiſe auoit enuoyé à Groſſette pour gouuerneur (car il en auoit tiré monſieur de la Molle auec ſept ou huict compagnies de gens de pied qu'il auoit) & l'enuoya à Ferrare: & en lieu de luy me fit venir monſieur de Giury auec treize compagnies de gens de pied, qu'il auoit: Ie ne perdis au change, ie m'en allay en diligence à Groſſette veoir vn deſordre qui eſtoit aduenu, c'eſt que toutes les munitions de bleds que i'y auois mis, où il y en auoit pour plus d'vn an, ſe trouuerent deſrobées: & en tout ne ſe trouuoit pas cent ſacs de bled. Il y auoit vne garde des munitions, qui s'appelloit Louberiat, lequel chargeoit monſieur de la Molle. Ie manday en poſte à monſieur de là Molle ce que l'autre auoit depoſé: monſieur de la Molle au rebours chargeoit ledit Louberiat. Ie couchay la nuict dans vn lit, duquel les draps eſtoient humides, & c'eſtoit en hyuer n'ayant

Maladie du ſieur de Montluc.

pour lors porté mon lit de camp, pource que ie laiſſois ſeiourner mes mulets pour m'en venir en France : & là ie prins vne fievre continuë, laquelle dans dix iours me miſt iuſques à perdre la cognoiſſance de mes ſeruiteurs propres. Et ſans ma maladie i'euſſe gardé Louberiat de deſrober jamais les munitions du Roy, auſſi bien que ie fis à Sienne celuy qui les auoit en garde, qui en auoit fait autant. Et comme ie commençay vn peu à prendre cognoiſſance des hommes, mon congé arriua : & m'eſcriuit ſa Maieſté, que ie paſſaſſe à Ferrare, & que ie fiſſe ſeiour aupres de monſieur le Duc, pour le conſeiller en ſes affaires, car il auoit la guerre ſur les bras. De la grand ioye que i'eus voyant mon congé arriué, ie prins courage de telle ſorte, que quatre iours apres ie partis, & me fis porter ſur vne chaire à ſix hommes à Montizel, où eſtoit le capitaine Bartholomé de Pezero : & là demeuray trois iours attendant vne litiere, que le ſieur Marioul de Santa Fiour m'enuoyoit. Et ainſi m'en allay ne pouuant faire que cinq ou ſix mille le iour, iuſques à Pezero, où ie

Congé du ſieur de Montluc pour retourner en France.

trouuay le Duc d'Vrbin, qui m'enuoya cinq ou six gentils-hommes au deuant, pour me faire venir loger en son chasteau. Ie fis responce que ie m'en allois descendre à la maison du capitaine Bartholomé de Pezero, car ledit capitaine auoit escrit à sa mere, que i'yrois loger là, & que ie le remerciois tres-humblement. Ie trouuay la mere du capitaine Bartholomé, vne bien fort honneste damoiselle, & autant estimée dans la ville que gentille femme qui y fut. Comme i'arriuois au logis on me mettoit dans le lit, car i'estois si fort extenué, que ie n'auois que la peau & les os, & mourois tousiours de froid, quelques foureures que l'on me sceust mettre dessus. Monsieur le Duc incontinent me fist cet honneur de me venir voir: & me voyant si mal, encores me contraignit de seiourner là quatre iours: & ne voulust que ie dependisse vn sol: & me fit tousiours seruir à deux plats de son chasteau en hors. Il me sembla que i'estois vn peu amendé, & renuoiay la litiere au Sieur Marioul. Monsieur le Duc voulut que ie prinse vn coursier de son haras, vn des plus beaux

courſiers que i'aye guere iamais veu, & des plus forts ſelon ſa hauteur: & vouluſt prendre de moy vn petit Friſon fort de ſa taille, & fort beau, & ainſi me mirent ſur vne petite hacquenée, que monſieur de Giury me donna à mon partement de Montalſin, où il commanda iuſques à ce que le ſieur Dom Franciſco d'Eſt fuſt arriué, lequel le Roy fit ſon Lieutenant general, comme i'eſtois: & ainſi me traiſnay iuſques à Ferrare, là où ie fus auſſi bien venu & receu de meſſieurs les Duc & Cardinal, & de madame la Ducheſſe, que ſi i'euſſe eſté leur frere propre. Ils voulurent que ie logeaſſe dans le chaſteau, me faiſant ſervir de ſa cuiſine comme ſa perſonne propre.

Arriué à Ferrare.

Quatre ou cinq iours apres mon arriuée, i'eus enuie d'aller voir monſieur le Cardinal de Tournon & monſieur de Dax, lequel ſieur de Dax eſtoit ambaſſadeur à Veniſe: & demeuray quatre iours auecque eux regrettant fort que ie n'auois la ſanté pour pouuoir voir toute la ville de Veniſe, car i'eſtois encor ſi mal, qu'à peine peus-ie aller iuſques à l'Arcenal: puis m'en retournay à Ferrare. A preſent

A Veniſe.

que tout eſt mort ie ne feray tort à nul d'eſcrire ce que i'ay veu faire, qu'eſt que monſieur le Cardinal de Mantouë ſe monſtra grand amy de monſieur le Duc de Ferrare : car il l'aduertiſt que le ſieur Dom Ferrand ſon frere alloit aſſieger Verſel, & qu'il auoit fait partir ſix canons d'Alexandrie, auec leſquels auoit prins le chemin droit à Cremone, menant grande quantité de poudres & boulets : & luy aſſeuroit que c'eſtoit pour Verſel : & par deux fois queuë ſur queuë luy donna ceſt aduertiſſement. Il fut aduerti auſſi de Cremone en hors, que le ſieur Dom Ferrand faiſoit apreſter encore d'autre artillerie, & auoit fait arreſter quatre vingts grands bateaux des marchands trafiquans ſur le Pau, ſur lequel Verſel eſt aſſis, comme Cremone : & que partie des compagnies Eſpagnolles, qui eſtoient vers le Piedmont commençoient à marcher droit à Cremone, & qu'il ſe faiſoit des compagnies Italiennes aux enuirons de Milan. Le Duc de Ferrare ayant reçeu tous ces aduertiſſemens ſe trouua fort faſché, n'eſtant la place encores en gueres bon eſtat pour ſe deffendre, car il n'y

Deſſein du ſiege de Verſel.

auoit nul bouleuart couuert, & les courtines fort basses, comme aussi estoient bien les esperons, n'estans que demi terrassés, ny encores demi remplis, tous les flancs descouuerts. Monsieur le Duc aduertit du tout monsieur le Prince son fils, qui estoit à Reges auecques son camp, & luy mandoit qu'il enuoyast le sieur Cornelio Bentiuolle se mettre dedans. Monsieur le Prince luy manda, que si le sieur Cornelio estoit hors d'aupres de luy, il ne pouuoit donner ordre à son armée, car le sieur Cornelio commandoit en son absence, & n'auoit autre soulagement que de luy : mais qu'il luy pleust de faire election de quelque autre. Monsieur le Duc despescha incontinent vers monsieur de la Molle, qui estoit au camp pres monsieur le Prince, le priant d'y vouloir aller, pour deffendre la place : monsieur de la Molle luy fist response, que le Roy ne luy auoit pas commandé de s'enfermer dans aucune place ; mais bien faire sa charge à la campagne. Ledit sieur Duc se trouua fort fasché, comme estoit aussi monsieur le Cardinal son frere, qui est auiourd'huy, pour n'auoir nul homme auquel il se fut sur

l'heure fié, pour la deffence de ceste place.

Ie commençois à recouurer vn peu de force, & ces allées & venuës se faisoient fort secrettement, tellement que ie n'en entendois aucune chose. A la fin vn gentil homme de monsieur le Duc auquel il auoit commandé se tenir pres de moy, pour voir si i'auois besoin de quelque chose, me descouurit le tout vn soir bien tard : & me dit en outre, que monsieur le Duc tenoit presque la place pour perduë : car celuy qui estoit dedans gouuerneur n'estoit pas soldat, ny n'auoit iamais porté les armes en faction de consequence : bien estoit il homme de bien : & monsieur le Duc ne se defioit aucunement de sa loyauté, mais bien de son experience, & qui pis estoit, nul ne se presentoit à monsieur le Duc pour se mettre dedans. Toute la nuict ie prins conseil auecque ma santé, car de bonne volonté ie n'en auois que trop. Il me sembla le matin que i'auois quelque peu de force, & m'en allay trouuer monsieur le Duc, lequel trouuay au lit, car il se leuoit tard. Il auoit commandé qu'à quelque heure que i'arri-

Peine du Duc de Ferrare.

uaſſe à la porte de ſa chambre, qu'on m'ouuriſt, encore qu'il fut dedans le lit. Ie heurtay, & par vn de ſes vallets de chambre fut ouuert, & le trouuay dans le lit & deux ſecretaires qui eſcriuoient ſur vne petite table tout aupres de ſon lit. Et comme ie luy eus donné le bon iour, ie luy dis ce que l'on m'auoit dit le ſoir, ne nommant point celuy de qui ie le tenois. Il me raconta tout ainſi que le gentil-homme m'auoit dit, & la peine en quoy il eſtoit, & ne me voulut pas nommer le Cardinal de Mantouë iuſques à mon retour, de qui il tenoit les plus aſſeurez aduertiſſemens. Et alors ie luy dis en ceſte maniere, Monſieur, vous voudriez - vous fier à moy de la garde de voſtre place? Il me reſpondit, en vous Monſieur de Montluc, ouy plus qu'en homme qui ſoit auiourd'huy en Italie. Or doncques monſieur leuez vous: & promptement eſcriuez à monſieur le Prince, qu'il me baille vne compagnie de François, celle que ie luy demanderay, & quelques gens de cheual, pour m'accompagner à mettre dedans. Et eſcriuez au ſieur Pierre Gentil qu'il s'accorde bien auecques moy

Le ſieur de Montluc s'offre au Duc de Ferrare.

moy pour la deffence de la place : & que vous ne m'y enuoyez pas pour luy oster le gouuernement : mais pour ce que ie suis plus experimenté en telles choses que luy, & qu'il face faire promptement tout ce que ie luy ordonneray. Alors il tendit ses bras, & m'embrassa au col bien estroitement, me tenant le visage contre sa poitrine, & dit à vn de ses valets de chambre, qu'il allast chercher monsieur le Cardinal son frere, qui estoit logé en son Palais bien loin du chasteau. Le valet de chambre y courust, & luy dit ce qu'il auoit entendu. Monsieur le Cardinal fust incontinent à nous : & dés son arriuée il m'estendit ses bras, & m'embrassa, me disant ces mots, ô monsieur de Montluc, que tous tant que nous sommes de ceste maison, vous serons tenus. Et alors commencerent à faire leurs lettres : & ie m'en allay aprester pour partir, car il se falloit haster, pour ce que Versel est assis en tel lieu, que si vn camp est deuant, il est impossible d'y entrer ; pourueu que l'on aye seulement deux ou trois bateaux sur la riuiere. Et m'en allay coucher à Final, & le lendemain disner à Modene, &

Le sieur de Montluc au secours de Versel.

coucher à Reges, où monſieur le Prince eſtoit auec ſon camp. Lequel me bailla le Baron Daurade auecques ſa compagnie, celuy qui fuſt tué à la feneſtre de la chambre de monſieur de Nemours à Vienne, & vne compagnie de gens à cheual. En ceſt equipage arriuaſmes enuiron vne heure apres midy. Il y auoit dedans vne compagnie de Suiſſes, & cinq d'Italiens, & puis celle du Baron Daurade, qui fut bien aiſe de venir auecques moy, & fut la ſeptieſme. Le Duc de Parme, depuis qu'il ſe fut racointé auecques le Roy d'Eſpagne, auoit rappellé ſes deux compagnies de cheuaux legers, qui eſtoient auecques nous à Rome, que les Capitaines Bartholomé & Ambrois commandoient. Et ſept ou huit iours deuant le capitaine Ambrois auoit eſté prins & mené priſonnier dans le chaſteau de Verſel: & le trouuay preſt à s'en aller, pour ce que monſieur le Prince l'auoit changé auecques vn autre. Il fut tout esbahy de me voir là, & luy dis que nous portions, n'auoit gueres, enſemble la croix blanche, & à ceſte heure ie le voyois auecques la croix rouge. Il me reſpondit, *que beſognaua*

far ie commandamento del suo padrone, & me demanda, qu'est-ce que ie voulois faire là. Ie luy dis, que i'estois là pour leur seruir de Mareschal de camp: & que ie leur apresterois les cartiers pour loger leur camp à leur aise. Le capitaine Pierre Gentil luy dit & asseura que i'estois venu là pour deffendre la place. Alors il dit, *O queste non sono baye donque a la sede che io portero catine noue al mio patrone*, & ainsi me dit Adieu.

Defectuositez à Versel.

Or le Duc de Parme tenoit vne place assiegée du Duc de Ferrare dependante de Reges, à cinq ou six mil pres de Versel. Ie ne trouuay foin ny paille ny chose du monde à manger pour les cheuaux, ny farine aucune, & bien peu d'outils pour trauailler, ny vin, sinon quelque peu qu'on bailloit aux Suisses, & bien peu de farines & bleds. Et crois que ce deffaut amenoit plustost le sieur Dom Ferrand à l'assieger, qu'autre occasion. Il me sembla que i'estois arriué encores vn'autre fois à Sienne, que tout me faudroit en vn coup. Le matin la compagnie de gens à cheual s'en vouloit retourner, car ils n'auoient rien mangé de toute cette nuict. Il y auoit

trois bourgs assez grands sur le chemin qui tiroit à Parme : & me semble qu'on m'a dit qu'ils estoient au sieur de sainct Sourin, que i'ay veu à la Cour portant le bonnet rond : & estoient à demy mille l'vn de l'autre, & à deux mille de Versel : & y auoit quelques soldats Italiens en garnison, pour garder que ceux de Versel n'en tirassent aucune commodité. Ie sortis auecques la compagnie des Suisses, celle du Baron Daurade, trois cens arquebuziers Italiens : & fis que le sieur Pierre Gentil commandast que tous les hommes, femmes & enfans me suiuissent, & tous les cheuaux qui estoient dans la ville auec force cordes & sacs. Et m'en allay droit au premier village. Les ennemis qui y estoient l'abandonnerent, & se retirerent à l'autre : & moy tousiours à les suiure. Ils abandonnerent tout, & se retirerent en diligence vers Parme. I'auois deffendu à peine de la vie, que personne ne saccageast rien que les viures. Et laissay le Baron Daurade & la compagnie de gens à cheual au premier village tirant à Parme, les arquebuziers Italiens au second, les Suisses au troisiesme tirant à Versel,

Auitaillement par les habitans mesmes.

ayant tous charge de ne laiſſer paſſer choſe aucune que victuailles : & moy i'allois d'vn village à autre, pour faire haſter : car ie ne penſois iamais ſortir de là ſans combattre. Les bourgs n'eſtoient pas fermez, & y auoit grands viures. Il y euſt tel homme qui fiſt cinq & ſix voyages à porter viures dans Verſel : & à la fin n'y demeura perſonne qui ne vint chercher des viures. Et embarquions les vins ſur des batteaux, & les portions au long d'vne petite riuiere, qu'il y a : ie crois que c'eſt vn bras du Pau : & l'allions deſcharger à demy mille de Verſel contremont, car ce ruiſſeau n'approchoit plus dudit Verſel. Cecy dura depuis le ſoleil leuant iuſques au couchant. I'oſerois dire qu'il ne demeura que bien peu de toute ſorte de viures dans ces villages. Les hommes & les femmes eſtoient là tous eſtonnez. Ie leur prometrois de les faire recompenſer : & ainſi ſe paſſa tout le iour : & y fuſt porté tant de viures pour les hommes & pour les cheuaux, que de trois mois nous n'en pouuions auoir faute. Et alors le capitaine des gens à cheual vouluſt demeurer encore quelques iours auecques moy : & le len-

demain le ſieur Pierre Gentil ſortit auecques tous les hommes, femmes & enfans de huict ans en ſus, & s'alla ietter ſur vn taillis à demy mille de Verſel, faire faire des faſſines, & les apporter deuant la ville. Cela ne faſcha aux gens de la ville d'y aller: & y mena les Suiſſes & preſque tous les ſoldats Italiens, & ie luy tenois eſcorte auecques le Baron Daurade & la compagnie de gens à cheual. Et firent auſſi grande diligence à ce taillis, comme ils auoient fait le iour deuant au village, des viures, & venoient deſcharger à vn traict d'arbaleſte dans la taillade à la veuë de noſtre artillerie, & portée de noſtre arquebuzerie. Et iuſques à ce que la nuict nous en ietta, nous ne ceſſaſmes: & deux iours apres nous y retournaſmes touſiours: & cuide qu'en ces trois iours il fut fait plus de ſoixante milliers de faſſines: puis nous les allions prendre enſeignes deſplyées: & les mettions dans la ville: & en rempliſmes l'Egliſe & beaucoup de murailles vuides. Et commençaſmes à fortifier tous ſans nul excepter: & portions le ſieur Pierre Gentil & moy le bayart, pour donner exemple à

Diligence de ceux de Verſel.

Le ſieur de Montluc porte le bayart aux fortifications.

tous les autres. Ie ne sçaurois dire mal de ce gentil-homme là: car ie cogneus bien qu'il n'auoit pas faute de bonne volonté, ains seulement d'experience. Tout ne se peut acquerir sans estre mis en besongne. Et comment voulez-vous iuger d'vn homme s'il n'est mis à l'essay? Peut estre que si on l'eust attaqué, il eust fait son deuoir: mais qui n'a veu iamais siege, s'estonne fort quand il entend vne telle sonnerie: & luy estonné tout est perdu. Et comme nous eusmes nos fassines dedans, ie fis vne autre entreprinse d'aller saccager les viures de deux villages aupres de Gastalde, qui est au sieur Dom Ferrand, dans lequel y auoit deux compagnies d'Allemans, & trois d'Italiens. I'enuoiay le capitaine des gens à cheual, & tous les gentils-hommes qui estoient auecques moy courir iusques au deuant de la Grastalde. Et le Baton Daurade, qui leur tenoit escorte au long d'vne haye. Et moy auecques les Suisses & quatre cens Italiens m'attendois à faire charger les viures. Ils enuoierent douze cheuaux courir deuant la Grastalde, & le reste estoit mis en embuscade aupres, en vn petit bois. Les capitai-

nes Allemans sortirent, & grand nombre de gens, & donnerent la chasse à nos coureurs. Nostre ambuscade se descouurit trop tost : car autrement tous les capitaines estoient prins, & les chasserent iusques dans la ville : & y fut tué quarante ou soixante Allemans : car le Baron Daurade s'y trouua, & l'ambuscade des gens de pied & gens de cheual pres l'vne l'autre. Et prindrent prisonnier vn qui portoit vne enseigne des Allemans : & vingt ou vingt quatre Allemans : & ainsi nous nous retirasmes auecques les viures, que nous auions chargez : & le lendemain ie donnay congé à la compagnie de gens à cheual, pour s'en retourner : car ie craignois que monsieur le Prince fust marry de ce qu'elle demeuroit tant. Quand à eux ils ne se faschoient point de demeurer aupres de moy : car ils eussent bien voulu y demeurer. Ie les eusse souuent mis aux mains auec les ennemis.

Aduis du sieur de Montluc.

I'ay tousiours tasché à ne laisser les soldats ou gendarmes croupir: & forts ou foibles les mettre aux prinses auecques les ennemis, pour les faire recognoistre. Il y faut aller prudemment pour ne perdre : mais qui se tiendra tousiours

tousiours sur cela, Ie ne veux perdre mes gens, trouuera enfin qu'il ne fait pas grand cas. Il en faut prendre & en faut donner.

Monsieur le Duc de Parme estoit tousiours deuant ceste place, qu'il battoit : & cependant ie faisois mes affaires. Le capitaine Balferniere, & vne autre compagnie Françoise estoient dedans, qui firent si bien, qu'ils les amuzerent dix ou douze iours. Le sieur Dom Ferrand, qui estoit à Cremone, estant aduerty des viures & des fassines, que nous auions mis dedans, & du grand deuoir que nous faisions, refroidit son entreprinse : car comme i'ay dit cy deuant, ie luy auois fait teste à Cazal, & sçauoit bien l'ordre & diligence, que ie faisois en la fortification. Pareillement il se ressouuenoit de ce que ie luy fis à Benne, & à S. Damian. Tout cela luy donna à penser qu'il n'emporteroit pas ceste place aisement : & retira ses munitions & artillerie, qui estoit sur le bord de la riuiere du Pau prest à l'embarquer : & licentia les batteaux qu'il auoit retenus pour embarquer l'artillerie, & les gens de pied. Car le camp du Duc de Parme se deuoit

Dom Ferrand en doubte.

ioindre auec luy deuant Verſel. Et encore que cecy ſoit à ma loüange, ſi diray ie, que M. le Duc de Ferrare diſoit publiquement, & me donnoit bien ceſte gloire, que ma preſence arreſta l'ennemy, qui ne voulut rien hazarder, ſçachant bien comme i'ay dit, ce que ie ſçauois faire, pour la garde d'vne place. C'eſt beaucoup d'acquerir ceſte reputation, de ſe faire craindre & eſtimer à ſon ennemy. Ledit ſieur Dom Ferrand eſtoit bon capitaine, il ne vouloit tanter ceſte place, où i'euſſe remué terre. Auſſi ayant dequoy manger ie luy euſſe fait ſouffrir vne honte.

Le Duc de Ferrare bon François.

Pendant ce temps là le Duc de Florence pourchaſſoit la paix du Duc de Ferrare enuers le Roy d'Eſpagne, par le bon aduis & conſentement du Roy: car autrement ledit Sieur Duc ne l'euſt fait, pour mourir. Il eſtoit trop François. Et comme la paix vint, qui fut au bout de vingt cinq iours que i'eſtois entré dans Verſel, ie m'en retournay à Ferrare, & prins congé de monſieur le Prince à Rege: & ne faut point demander, ſi ie fus le bien venu de monſieur le Duc, de monſieur le Cardinal, & de madame la Ducheſſe.

Car ie ne pense point qu'ils caressaßsent iamais homme, de quelque estat que ce fust, & sçauoir estre, plus que moy. Et quand il mourut, ie pouuois bien dire, comme ie fais encore, que i'auois perdu vn des meilleurs amys que i'auois en ce monde: & quand ie partis de Ferrare pour aller à Versel, monsieur le Duc s'informa d'vn mien secretaire, si i'auois gueres d'argent, il trouua que ie n'auois que deux cens escus. Il enuoya cinq cens escus à mondit secretaire, qui faisoit ma despence: & trois iours apres mon retour ie prins congé de luy, de monsieur le Cardinal, & de madame la Duchesse. Ledit sieur Duc voyant que i'auois beaucoup de gentils-hommes signalez aupres de moy, cogneust bien que ie n'auois pas assez d'argent pour faire mon voyage, qui fut cause qu'il m'en enuoya encore cinq cens. Et voyla comment ie m'en vins riche de ma charge, que i'auois en Toscane: cest argent me mena iusques à Lyon, où ie trouuay deux mil quatre cens francs, que le Roy m'auoit fait payer de deux années de mon estat de gentil-homme de la chambre, que Martineau m'apporta audit Lyon entre

Present du Duc de Ferrare au sieur de Montluc.

les mains de Cathelin Iean maistre de la poste, qui me conduit iusques à Paris. Et estant arriué i'allay baiser les mains au Roy qui estoit à Cressi: & fus aussi bien venu de sa Maiesté comme quand ie reuins de Sienne. Et fust fort aise de ce que i'auois fait pour le Duc de Ferrare. Monsieur de Guise qui ne m'auoit encore veu m'en embrassa deux ou trois fois, deuant le Roy mesmes. Sa Maiesté commanda audit sieur de Guise de me faire bailler mil escus pour m'en retourner à Paris seiourner vn peu. Ce que ledit sieur fit promptement. Et voyla mon retour de l'Italie en France, la derniere fois que i'y ay esté, & les seruices que i'y ay faits: desquels ie ne puis mentir: car il y a trop de gens, qui sont encores en vie, qui en porteront vray tesmoignage.

Son arriuée à la Cour.

Or Capitaines, vous deuez icy prendre exemple, qu'est-ce que c'est de la reputation, laquelle quand vous l'auez acquise, vous ne deuez perdre, ains plustost mourir. Et ne faites pas comme aucuns qu'il y a, qui dés qu'ils l'ont attainte vn peu, s'en contentent & pensent, que quelque chose qu'ils facent, l'on les estimera tousiours,

Remonstrance aux capitaines.

vaillans. N'en croyez rien : car d'heure à autre les gens ieunes deuiennent grands, & ont le feu à la teste : & combattent comme enragez. Et comme ils verront que vous ne faites rien qui vaille, ils diront que l'on vous a donné ce tiltre de vaillant iniustement, & vous estimeront moins, & parleront de vous à leur plaisir, & auecques iuste raison. Car si vous ne voulez continuer tousiours de bien faire, & entreprendre de plus en plus, il vaudroit mieux pour vostre honneur, que vous vous retirissiez à vostre maison, auecques la reputation que vous auez acquise, & non suiure encore les armes, pour la perdre, & estre aux escoutes lors que les autres sont aux prises. Si vous desirez monter au bout de l'eschelle d'honneur, ne vous arrestez pas au milieu, ains degré par degré taschez à gaigner le bout, sans penser que vostre renom durera tel que vous l'auez acquis Vous vous trompez, quelque nouueau venu le vous emportera, si vous ne le gardez bien, & ne taschez à faire de mieux en mieux.

Le mesme iour que ie partis de Cressi, monsieur de Guise en partist,

pour s'en aller à Mets, pour executer l'entreprinse de Tiomuille. Le Roy l'auoit choisi pour estre son Lieutenant general en tout son Royaume dés qu'il fut arriué d'Italie. Auant mon arriuée, ie trouuay qu'il auoit prins la ville de Calais, & renuoyé les Anglois de là la mer, ensemble Guines : & que lors il estoit sur le dessein de ce siege de Tiomuille. Il ne tarda pas deux iours, que le Roy me manda de le venir trouuer à Cressi, sans me mander qu'est-ce qu'il vouloit faire de moy : & ouys dire que le lendemain matin que i'en fus party, le Roy auoit fait prendre monsieur Dandelot, sur quelque responce, qu'il luy auoit fait touchant la religion, & comme ie fus arriué sa Maiesté me fit venir en sa chambre, où estoit monsieur le Cardinal de Lorraine, & deux ou trois autres, il ne me souuient de leur nom, bien me semble, que le Roy de Nauarre & monsieur de Montpensier y estoient. Et alors le Roy me dit, qu'il falloit que i'allasse trouuer monsieur de Guise à Mets, pour commander les gens de pied, desquels monsieur Dandelot estoit colonnel. Ie luy fis tres-humble requeste de ne me vou-

Monsieur de Guise Lieutenant general en France.

Le Sieur Dandelot prisonnier.

loir point faire exercer la charge d'autruy, & que ie m'en yrois plustost luy faire seruice aupres de monsieur de Guise comme soldat priué, ou bien que ie luy commanderois les pionniers, plustost que de prendre ceste charge. Le Roy me dit que M. de Guise mesmes me demandoit pour commander en ladite charge, apres qu'il eust esté aduerty de la prinse dudit sieur Dandelot. Et comme ie vis, que ie ne gaignois rien en excuses, ie luy dis que ie n'estois pas encore guery d'vne dissenterie, que ma maladie m'auoit laissé, & que ceste charge requeroit la grand' santé & disposition, pour l'exercer, & que cela ne pouuoit estre en moy. Sa Maiesté me dit, qu'il tiendroit mieux ceste charge bien commandée de moy en vne lictiere, que d'vn autre qui fust bien sain, & qu'il ne me la bailloit pas pour l'exercer pour vn autre, car il vouloit que ie l'eusse pour tousiours. Ie luy respondis alors, que ie le supliois tres-humblement, ne trouuer mauuais si ie ne la voulois point. Alors sa Maiesté me dit ces mots, Ie vous prie prenez là pour l'amour de moy. Et M. le Cardinal me dit alors,

L'opinion que le Roy Henry auoit du sieur de Montluc.

c'eſt trop conteſté contre ſa Maieſté : c'eſt trop conteſté contre ſon maiſtre. Alors ie luy dis, que ie ne conteſtois point pour mauuaiſe volonté, que i'euſſe à ſon ſeruice, ny que ie n'euſſe volonté d'aller trouuer M. de Guiſe : car dés que i'eſtois arriué à Paris i'auois baillé de l'argent pour m'achepter quelques tantes & autre èquipage, pour m'aller rendre aupres dudit Sieur de Guiſe, luy ayant promis à Rome de me rendre aupres de luy. Alors le Roy me dit, qu'il n'en falloit plus parler, & qu'il falloit que i'y allaſſe. Surquoy ie ne ſçeus plus que dire : car il me ſemble que le Roy de Nauarre & monſieur de Montpenſier ſe meſlerent au propos, pour me faire prendre ceſte charge, pour ce qu'il me ſouuient que le Roy me dit, Il n'y a plus d'excuſe : car vous voyez que tout le monde eſt contre vous. Et commanda à M. le Cardinal de me faire donner autres mil eſcus, pour m'ayder à achepter l'equipage qu'il me falloit. Ce qu'il fit promptement. Ie m'en retournay à Paris, & n'y demeuray que deux iours, pour me pouruoir de ce qu'il me falloit, puis allay trouuer monſieur de Guiſe à Mets. Ie le

Le ſieur de Montluc colonnel de l'infanterie.

trouuay qui montoit à cheual pour aller recognoistre Tiomuille, & ne voulust que i'y allasse, pource que i'auois fait vne grande traitte. Et à la verité ie n'estois gueres sain, & y retourna le soir mesmes, & me dit, que si Dieu nous faisoit la grace de la prendre, qu'il y auoit à gaigner de l'honneur. Il m'appelloit tousiours, se ioüant à moy, Monseigne: & me dit en riant, courage, monseigne, i'espere que nous l'emporterons: & le matin partismes: car tout son cas estoit prest. Ie veux dire vne chose, & à la verité, sans flaterie, que c'estoit vn des plus diligens Lieutenans de Roy, que i'eusse encore seruy, des dix-huit soubs qui i'auois fait seruice au Roy. Il auoit vne imperfection, qu'il vouloit escrire presque toutes choses de sa main, & ne s'en vouloit fier en secretaire qu'il eust. Ie ne veux dire, que cela soit mal fait, mais cela le tenoit vn peu en longueur. Et les affaires de la guerre requerent la diligence si soudaine, qu'aucune fois vn quart d'heure fait beaucoup de mal de la perdre. Vn iour ie venois des trenchées, pour luy demander quatre enseignes d'Allemans, pour entrer en

garde auec nous, & nous tenir escorte, car nous commencions fort à approcher de la ville. Et à cause que l'artillerie l'auoit tiré hors de son premier logis, il s'estoit logé en vne petite maisonnette basse, là où il n'y auoit qu'vne petite chambre, qui avoit vne fenestre, qui sortoit sur la porte, & là ie trouuay monsieur de Bourdillon, qui depuis a esté Mareschal de France, auquel ie demanday, où estoit monsieur, il me dit qu'il escriuoit. Alors ie dis au diable les escritures : il semble qu'il vueille espargner ses secretaires, c'est dommage qu'il n'est greffier du Parlement de Paris : car il gaigneroit plus que du Tillet, ny tous les autres. Monsieur de Bourdillon se mist fort à rire, pource qu'il cogneust, que ie ne pensois pas qu'il m'entendist : & pour ce qu'il voyoit que monsieur de Guise m'entendoit, il m'aiguillonnoit tousiours pour me faire parler sur ce greffier. Alors monsieur de Guise sortist en riant, & bien monseigne, serois-ie bon greffier ; iamais ie n'eus tant de honte, & me courouſſay contre monsieur de Bourdillon, de ce qu'il m'auoit fait ainsi parler : mais ils n'en faisoient que rire :

& me bailla le Comte Rocquendolf auec quatre enseignes. Mais pour retourner à sa diligence, il n'y auoit homme, qui ne le iugeast vn des plus vigilans & diligens lieutenans de Roy, qui ait esté de nostre temps : au reste si plein de iugement à sçauoir prendre son party, qu'apres son opinion, il ne falloit pas penser en trouuer vne meilleure. C'estoit au reste vn Prince si sage, si familier & courtois, qu'il n'y auoit homme en son armée, qui ne se fust volontiers mis à tout hazard; pour son commandement, tant il sçauoit gaigner le cœur. Ses depesches l'amusoient vn peu, quelquefois trop. Ie croy, qu'il craignoit estre trompé : car ceste maniere de gens nous fait bien du mal. C'est vne chose rare d'en trouuer vn fidele.

Louables parties de monsieur de Guise.

Or il assiegea la ville du costé de delà l'eau, la riuiere entre deux, laquelle il fit sonder, si elle estoit guere profonde, par cinq ou six soldats, que i'amenay : & ne fusmes que cinq ou six auecques luy dont monsieur de Bourdillon & monsieur de Ciré en estoient : & trouuasmes qu'aucuns y en auroient iusques à la braye, & d'autres iusques à la ceincture. Ie luy

Siege de Tiomuille.

dis que si de ce costé là estoit le plus foible, qu'il n'arresta point d'y faire la batterie : car ie ne craignois pas, que ie n'y fisse passer les soldats, pour aller à l'assaut : & que moy-mesmes leur monstrerois le chemin. La nuict apres nous mismes les gabions sur le bord de la riuiere : & le matin au point du iour l'artillerie commença à tirer à la tour, laquelle fut ouuerte du costé de main gauche tirant à vn rauelin, qui flanquoit ladite tour, & aussi fust ouuerte vne petite tournelle, qui estoit entre la grand' tour & le rauelin. Voyla tout ce qui se peust faire en cest endroit là. Les ennemis mirent dix ou douze grosses pieces vis à vis de nostre artillerie : & commencerent à faire vne contre batterie sur les vnze heures auant midy : & auant les deux ils nous eurent mis tous nos gabions en pieces, sauf vn & la moitié d'vn autre, là où nous nous tenions le ventre en terre dix ou douze que nous estions. Car tous les soldats & pionniers furent contraincts de s'oster de là & s'aller mettre derriere vne autre tranchée, plus de six vingts par derriere nous : & si les ennemis se fussent hazardez de passer l'eau, ils nous

Contre-batterie.

oſtoient l'artillerie, & l'euſſent peu ietter à leur aiſe dans la riuiere : car les ſoldats, qui s'eſtoient retirez à l'autre tranchée, ne nous pouuoient venir ſecourir, qu'à la mercy de leur artillerie, & de leur arquebuzerie : d'autant que la riuiere n'eſtoit pas de plus de ſoixante & dix pas de large : & alloit à quatre pas de la muraille. Monſieur le Marquis d'Elbœuf ne m'abandonna iamais, & quatorze ou quinze gentils hommes de la ſuitte de monſieur de Guiſe. Et ainſi demeuraſmes iuſques à la nuit, que l'on ren it autant de gabions ; & les doublaſmes : mais ce fut pour neant, car nous ne pouuions faire aucune choſe à la muraille de noſtre batterie : parce qu'elle auoit de grandes terraſſes par derriere, de ſorte que deux ou trois charettes y pouuoient aller de front & tout à l'entour de la ville, Ie ne vis iamais forteresse mieux pourtraitte que celle-là; Monſieur de Guiſe tint conſeil : & fut tout le monde d'opinion, qu'il deuoit oſter l'artillerie de là, & loger toute noſtre infanterie & Allemans delà la riuiere, & faire commencer les tranchées au plus pres, qu'elles ſe pourroient faire. Ledit ſieur faiſoit faire vn

pont à extreme diligence : & passasmes la riuiere par dessus iceluy, encore que les aix ne fussent pas encore clouez. Et nous campasmes en vn village, qui pouuoit estre à cinq ou six cens pas de la ville, tout plein & tout descouuert, de façon qu'vn oyseau ne pouuoit parroistre, qui ne fust veu. Et nous battoient à coups de canon dans le village : de sorte qu'il n'y laissoit maison qu'il ne mist par terre : & estions contraincts de nous tenir dans les caues. I'auois mis entre deux murailles mes pauillons : mais ils me rompirent & les murailles & les pauillons. Ie ne vis iamais vne plus furieuse contrebatterie. La nuict ensuiuant monsieur le Mareschal de Strossi passa la riuiere auecques monsieur de Guise, & commençasmes à faire les tranchées au long de ceste plaine, & demeurasmes sept ou huict iours auant que nous fussions à deux cens pas de la ville, pource que les nuicts estoient courtes : & dés que le iour venoit, ils nous fouldroyoient dans les tranchées, & n'y auoit ordre d'y trauailler que la nuict. Monsieur le Mareschal n'en bougea iamais, sinon que quelquefois il alloit à ses pauillons qui estoient

Furieuse contrebatterie.

demeurez delà l'eau pour changer d'habillemens, & cela pouuoit estre de trois iours en trois iours. Il me laissa faire les tranchées à ma fantaisie, car nous les auions au commencement commencées vn peu trop estroites, à l'appetit d'vn ingenieur. Ie faisois de vingt pas en vingt pas vn arriere coing, tantost à main gauche, & tantost à main droite: & le faisois si large, que douze ou quinze soldats y pouuoient demeurer chacun auecques arquebuzes & hallebardes. Et cecy faisois-ie, afin que si les ennemis me gaignoient la teste de la tranchée, & qu'ils fussent sautez dedans, que ceux qui estoient au riere coing les combattissent: car ceux des arriere coins estoient plus maistres de la tranchée, que ceux qui estoient au long d'icelle. Et trouuerent monsieur de Guise & monsieur le Mareschal fort bonne ceste inuention. Monsieur de Guise me dit, qu'il falloit que i'enuoyasse recognoistre ce qu'auoit fait nostre artillerie à la tour, & que ce fust par des gens bien asseurez. Ie prins les capitaines Sarlabous, le ieune Millac, S. Estephe, Cipierre, & mon fils le capitaine Montluc, & y allasmes. Et com-

Tranchées.

Recognoissance.

me nous estions pres de la tour, il nous falloit passer de petits ponts, que les ennemis auoient fait pour passer le marés, & pour approcher de la tour. A laquelle estans arriuez trouuasmes vne pallissade de bois, comme la cuisse, qui alloit depuis la tour iusques à sept ou huict pas dans la riuiere, & falloit aller au long de la pallissade iusques au bout par l'eau, & puis par delà la pallissade reuenir à la tour. Nous auions fait porter deux picques à deux soldats. Ie ne me mis point dans l'eau : mais tous, reserué moy, passerent de ceste maniere la pallisade. Et l'vn apres l'autre recognoissoient la batterie, qu'auoit esté faite à la tour : & y firent descendre vn soldat auec vne picque, & trouuerent que dans la tour y auoit eau iusques au dessous les esselles. Et pource que la riuiere faisoit bruit en cest endroit là, à cause de la pallissade, leurs sentinelles n'entendoient rien, encore que la tour fust à quatre pas de la muraille de la ville. Cela fait, nous nous en retournasmes. Et le matin i'allay rendre compte à monsieur de Guise de ce qu'auions veu, lequel ne trouua pas bonne nostre recognoissance :

M. de Guise ne se contente de la recognoissance fai-

sance : & me dit qu'il sçauoit bien qu'il n'y auoit point de pallissade : & que des gens, qui n'agueres estoient sortis de là, l'en auoient asseuré, & qu'il falloit la nuict ensuiuant la faire mieux recognoistre. Ie fus fort fasché de ceste responce : & ne luy respondis, sinon que le tesmoignage des capitaines me sembloit estre suffisant : mais puis qu'il ne s'en contentoit, qu'on recognoistroit mieux la nuict ensuiuant. Il me dit, qu'il n'entendoit pas que i'y allasse moy mesmes. Ie luy dis, qu'aussi ne ferois-ie. Monsieur le Mareschal cogneust bien que i'estois fasché. Et dit au sieur Adrian Baillon, & au Comte Theophile, Ie cognois que Montluc est fasché de la responce que luy a fait monsieur de Guise. Et vous verrez s'il ne va ceste nuict recognoistre d'vne terrible sorte : car ie cognois la complexion de l'homme.

te par M. de Montluc.

MONSIEVR de Guise retint ce soir là monsieur le Mareschal : & comme il fust nuict, ie prins quatre cens picquiers tous corselets, & quatre cens arquebuziers, & allay mettre les quatre cens corselets le ventre à terre à cent pas de la porte de la ville, & ie m'en allay auec les quatre

cens arquebuziers droit à la pallissade. Les capitaines mesmes qui auoient recogneu, estoient autant faschez de la responce que m'auoit fait monsieur de Guise, que moy-mesme. Ils passerent les premiers la pallissade. Or ie cuide que les ennemis le matin s'estoient apperçeus qu'il estoit passé des gens par le bout de la pallissade, car nous y trouuasmes vn corps de garde de vingt ou vingt-cinq hommes, desquels la plusspart furent tuez, & le reste se sauua dans le rauelin, où nos gens les poursuiuirent : & entrerent dedans apres eux : Mais la porte du rauelin qui entroit dans la ville, estoit fort petite, & n'y pouuoit passer qu'vn homme. Qui fut cause que nos gens s'arresterent : car les ennemis deffendoient la porte. Si est-ce qu'ils ietterent vne moyenne hors du rauelin en terre de nostre costé. Et pource qu'aupres de la tour nostre artillerie, qui auoit battu delà la riuiere, auoit abbaissé la muraille, de sorte qu'auecques quelques picquiers qui estoient venus auecques nous, nous vinsmes aux mains : & dura plus d'vne heure le combat. Monsieur de Guise qui voyoit tout de l'autre costé de la

Nouuelle recognoissance.

riuiere, enrageoit de ce qu'il voyoit. Monſieur le Mareſchal eſtoit auecques luy, qui rioit auecques le ſieur Adrian, & Comte Theophile, & leur diſoit, ne vous diſois-ie pas qu'il en feroit vne? I'auois fait porter cinq ou ſix coignées aux ſoldats: & pendant que le combat duroit ie fis couper toute la palliſſade ou arracher, & ne nous falluſt plus entrer en l'eauë pour nous en retourner, car l'eauë s'eſcoula. Le capitaine ſainct Eſtephe y fuſt tué, & l'enſeigne de Cipierre, & vne autre enſeigne: non pas qu'ils euſſent les drapeaux, car ie n'en auois point apporté, & dix ou douze ſoldats, qui furent morts ou bleſſez. Le capitaine Sarlabous eſt encore en vie, & pluſieurs autres, qui atteſteront que ſi nous euſſions porté auecques nous cinq ou ſix eſchelles de la hauteur de ſept ou huict pieds ſeulement, nous eſtions dedans. Car ils faiſoient mauuaiſe garde de ce coſté, & en ceſt endroit là, ſe fiant au corps de garde qu'ils auoient mis dehors. De façon qu'ils demeurerent vn long temps auant venir deffendre ceſt endroit: & monterent cinq ou ſix ſoldats ſur la muraille, s'aidans les vns aux autres.

S. Eſtephe tué.

Et ne falloit que mettre les eschelles sur la muraille, qui estoit demeurée de la batterie, & monter sur le terre plein. Ie croy que la fortune nous eust ry : car on dit qu'elle aime les audacieux.

Le matin i'enuoyay dire à monsieur de Guise par le capitaine Sarlabous, ce que nous auions veu, car ie n'y voulus pas aller, estant certain qu'il estoit mal-content. Monsieur le Mareschal estoit tousiours aupres de luy, & disoit, Voulez vous mieux recognoistre vne bresche qu'en donnant vn assaut ? C'est vn trait de Gascogne que vous ne sçauez pas. Ce qui estoit occasion que monsieur de Guise estoit mal-content, estoit que l'on manderoit au Roy que nous auions donné l'assaut, & que nous auions esté repoussez : car autrement il ne s'en fut pas soucié. Son incredulité & mon despit firent perdre là de bons hommes. Et comme nous fusmes à cinquante pas de la tour, vn matin à la poincte du iour, monsieur le Mareschal se voulust retirer pour aller changer de chemise, & moy aussi. Or comme nous vinsmes à nous approcher de la ville, ie faisois touiours faire les

arriere-coins de main droite vn peu longs, afin qu'il y peuſt entrer en deux vne compagnie. I'auois touſiours opinion que les ennemis feroient vne ſortie ſur nous : mais iamais monſieur le Mareſchal ne le peuſt mettre en ſon entendement : & me diſoit touſiours, voulez-vous qu'ils ſoient ſi fols de ſortir pour perdre des gens ? Iamais gens d'entendement ne le firent. Et ie luy reſpondis, pourquoy ne voulez-vous qu'ils ſortent ? car en premier ils deffendront leurs gens de la muraille en hors à leur retraite : d'autre coſté ils ſont douze enſeignes de gens de pied, quatre cens Eſpagnols choiſis parmy toutes les compagnies Eſpagnolles, vn bon chef qui les y a amenées, qui eſt Ioan Gaytan, homme qu'ils eſtiment plus que nul autre capitaine, cent hommes à cheual. Et la ville ſeroit bien gardée ſeulement auecques la moitié des forces qui y ſont. Iamais il ne luy peuſt entrer en l'entendement. Ie ne ſçay pourquoy : car la raiſon de la guerre eſtoit pour moy. Ce matin là i'auois mis le capitaine Lago l'aiſné aux deux arriere-coings longs à main droite. Et les y faiſois entrer deuant le iour, afin que les

Ioan Gaytan Eſpagnol.

ennemis ne s'en aperçeussent. Et estoit autant comme par maniere de parler, vne embuscade. Les capitaines qui entroient en garde, auoient charge si les ennemis faisoient sortie, & s'ils donnoient à la teste de la tranchée qu'ils se iettassent à la campagne : & qu'ils courussent leur donner par flanc. Et ceux de la teste de la tranchée auoient aussi charge, que s'ils venoient donner aux arriere-coings, y sortissent & donnassent pareillement par flanc. Nous auions tous les soirs quatre enseignes d'Allemans, là où nous auions commencé les tranchées pour nous secourir au besoing : & ne me sçauroit souuenir quel regiment estoit ceste nuict là de garde. Et auant que nous fussions au bout des tranchées le iour commença à estre clair. Monsieur le Mareschal s'amusa vn peu à parler auec vn capitaine des Allemans : & aussi pour attendre vn cheual que ie luy auois enuoyé apprester, pour aller repasser le pont, & s'en aller à ses tentes. Et comme nous fusmes aupres du village à l'endroit d'vne croix de pierre, arriua le cheual que ie luy prestois. Et comme mon laquais descendoit, tout à coup nous ouïsmes vn

grand bruit : & vismes les ennemis à la teste de la tranchée aux mains auecques les nostres : & sautoient à corps perdu dans les tranchées, & sans les arriere-coings ils nous auoient gaigné les tranchées. Auec eux estoient sortis cinquante ou soixante cheuaux. Le capitaine Lago monstra là qu'il estoit vaillant homme, & bien auisé : car il cria à son Lieutenant qui estoit à l'arriere-coing derriere luy, qu'il courust à la cauallerie les picques baissées : & luy courust au flanc des ennemis, qui combattoient la teste de la tranchée. Ie montay sur le cheual, & monsieur le Mareschal demeura à la croix, voyant le tout : & n'arrestay que ie ne fus auec les nostres qui estoient pesle mesle auec les ennemis. Et comme Lago arriua à eux, ils se voulurent retirer : & tous nos gens sortirent des tranchées, & leur coururent sus. Et ainsi les menasmes battant & tuant iusques aupres de la ville qui estoit à main droite. Ie renuoyay incontinent le cheual à monsieur le Mareschal, lequel trouua monsieur de Guise, & tous les gentils-hommes qui estoient logez pres de luy à cheual, qui nous venoient secourir, mais il

Sortie des assiegez.

leur dit qu'il n'estoit nul besoing : & qu'il auoit veu tout le combat, & que la victoire nous estoit demeurée. En nous retirant tout le demeurant de leur arquebuzerie estoit sur les murailles. Il sembloit que ce fust vne salue d'arquebuziers sur nous. I'estois seul à cheual au milieu de nos gens. Ie laisse à penser à vn chacun, si Dieu par miracle ne me sauua parmy tant d'arquebuzades, veu la prinse qu'ils auoient sur moy. Les capitaines me crioyent de prendre le large, mais ie ne les voulus point abandonner. Et arriuay auecques eux iusques sur le bord des tranchées, là où ie descendis, & promptement baillay mon cheual à mon lacquais pour l'amener à monsieur le Mareschal, comme dit est : & me iettay dans les tranchées comme les autres : & trouuay vn capitaine & vn Lieutenant des nostres morts, il ne me souuient de leurs noms, car ils estoient François, & n'y auoit pas long temps que ie commandois, & douze ou quatorze morts dans la tranchée des nostres, ou des leurs. Et quelque salue d'arquebuzerie qu'ils tirassent de la muraille, nous n'eusmes pas dix hommes de blessez.

Et

Et voilà comme leur ſortie ne nous porta pas tant de dommage, pour beaucoup à nous qu'à eux.

Les capitaines peuuent prendre icy vn bon exemple pour les tranchées, & pour l'ordre que ie tenois pour la ſortie que pouuoient faire les ennemis : & le profit qui nous en vint. Car n'allez pas philoſopher : les tenans ont beſoing d'hommes ; doncques ils ne ſortiront pas pour forcer vos tranchées. Si vous vous endormez là deſſus, vous ſerez ſurprins. Prenez garde auſſi quand vous ferez faire vos tranchées, qu'elles ſoient hautes & en baiſſant : & qu'il y ait des encoigneures, pour pouuoir loger des gens : car ce ſont comme des forts pour rembarrer l'ennemy. Il ne ſe parla plus de la colere de monſieur de Guiſe contre moy, car monſieur le Mareſchal & luy ne tindrent autre propos en leur diſner, que du combat, & ſur tout de la prouidence, dont i'auois vſé. Et diſoient qu'il eſtoit bien difficile que ie fuſſe iamais ſurprins. Auſſi à la verité le plus ſouuent ie veillois lors que les autres eſtoient en repos, ſans crainte du froid, ny du chaud. I'eſtois endurcy

Instruction aux capitaines.

à la peine. C'eſt à quoy les ieunes gentils-hommes qui veulent paruenir par les armes, ſe doiuent eſtudier, & à ſouffrir : afin que lors qu'ils ſe feront vieux, ils ne le trouuent pas ſi inſupportable. Car depuis que la vieilleſſe eſt du tout arriuée, Adieu vous dis.

Or dans deux ou trois nuicts apres nous euſmes conduit noſtre tranchée iuſques au pied de la grande tour. Et apres monſieur de Guiſe amena ſes mineurs voir ſi la tour ſe pourroit miner : mais il trouua qu'il eſtoit impoſſible : & commencerent leſdits mineurs à percer la muraille à deux ou bien trois pieds de terre : & comme les ennemis entendirent que nous percions la muraille, ils commencerent à faire par dedans la tour des caſemattes : de ſorte que leurs canonieres reſpondoient à noſtre trou. Et demeuraſmes trois nuicts à pouuoir percer la muraille. Et en meſmes que les mineurs picquoient par le dehors, les ennemis picquoient par dedans à leurs caſemattes. Et toutes les nuicts monſieur de Guiſe nous enuoyoit quatre gentils-hommes pour nous aider à veiller. Et me ſouuient que monſieur de Montpezat, & monſieur de Ren-

dan y vindrent coucher vne nuict. Et comme le trou fut presque percé, monsieur de Guise me fit amener vn canon pour aider à percer la muraille : car nous cognoissions bien que le picquer qu'ils faisoient c'estoit des casemattes. Et que dés que la muraille de la tour seroit percée, qu'ils nous tireroient des casemattes. Le iour deuant que le canon fust amené, monsieur le Mareschal de Strossi s'en estoit allé à ses tentes delà l'eauë pour se rafraischir, & changer de chausses & de chemise, car nous estions tous terre.

Monsieur de Guise dés que les mineurs commencerent à picquer la muraille, fit venir quantité de pionniers, & commença à faire vne trauerse de terre & fascines droit contre-mont la tour, & y faisoit laisser vn petit chemin : de sorte que ladite trauerse fust aussi-tost acheuée, comme le trou de la tour. Les ennemis y auoient mis grande quantité de tables sur la tour en maniere de tranchée. Et le soir deuant que nous donnissions l'assaut, montant par ce petit chemin de la trauerse, & auec des eschelles, nous en portasmes les tables de leur tranchée du haut de la tour, qui nous fist

plus de mal que de bien. Car comme les tables furent ostées, la grande plate-forme qui estoit tout ioignant la tour, n'y ayant que cinq ou six pas d'entre deux, nous voyoit dés que nous monstrions la teste. Or comme i'ay dit, monsieur le Mareschal s'estoit allé rafraischir : mais monsieur de Guise le fit soupper auecques luy, & à grande instance l'arresta ceste nuict là, qui fut son malheur : car monsieur de Guise l'arrestoit, pour le lendemain voir où ils mettroient quatre couleurines du costé où ils estoient pour battre aux deffences, quand nous donnerions lendemain l'assaut. Monsieur le Mareschal le pria plusieurs fois l'en laisser retourner : & luy disoit, s'il me venoit ceste nuict-là quelque affaire, il auroit grand desplaisir s'il ne s'y trouuoit. Et à grand regret enfin ledit sieur Mareschal demeura : de sorte que comme il fut retiré en ses tentes, il demanda au sieur Adrian Baillon, & au Comte Theophile, s'ils auoient le mot du guet pour passer par les Allemans, car pour les nostres il ne s'en soucioit point, & passeroit bien sans mot. Ils luy dirent qu'ils ne l'auoient point. Et

Monsieur de Guise arreste M. de Strossi.

leur dit ces mots : Il me vient en l'esprit que monsieur de Montluc aura ceste nuict des affaires, & que les ennemis le viendront assaillir par dessus la contr'escarpé du fossé de la ville. Et si cela aduenoit, ie regretterois toute ma vie que ie ne m'y fusse troué. Les autres luy respondirent, Il ne faut pas que vous ayez crainte de cela : car il met vn corps de garde de quatre cens hommes iusques à vingt pas de la porte de la ville. Et faudroit qu'ils combattissent cela auant que venir à luy. Alors monsieur le Mareschal leur dit, ie ne sçay que c'est : mais il me prend vne opinion de quelque malheur ceste nuict icy. Les autres luy ostoient cela de la teste tant qu'ils pouuoient : car il faschoit au sieur Adrian de repasser la riuiere, & venir la nuict à la tour : à cause qu'il auoit esté fort malade, & n'estoit gueres sain encores. Car s'il eust dit, comme eux-mesmes me dirent apres, qu'il passeroit bien par les Allemans sans mot, estant cogneu de tous les capitaines Allemans aussi bien que des nostres, il se fust mis en chemin, quelque promesse qu'il eust faite à monsieur de Guise : mais quand l'heure

est venuë, ie crois que Dieu veut que la mort s'en ensuiue, on a beau fuir & se cacher. Il leur dit ces mots, monsieur de Montluc n'est pas bien cogneu du Roy ny de la Royne, encores bien que le Roy l'aime fort: Mais si i'eschappe de ce siege, ie feray cognoistre au Roy & à la Royne ce qu'il vaut. Et comme lendemain il fut mort, le sieur Adrian & le Comte Theophile me dirent que i'auois perdu le meilleur amy que i'auois en ce monde. Ce que ie creus bien, & le crois encore. Et pouuois dire qu'ayant perdu le Duc de Ferrare & luy, i'auois perdu les deux meilleurs amis que i'auois en Italie & en France. Il fut tué le lendemain regardant auec monsieur de Guise où ils mettroient les quatre couleurines. Ils y auoient regardé deuant disner longuement: mais monsieur de Guise eut opinion d'y retourner apres disner, pour mieux reuoir, ayant monsieur de Salcede aupres d'eux deux. Vne mousquetade le tua venant d'vn petit bouleuard qui estoit tout au coin de la ville, qui tire vers Mets au long de la riuiere. Et voilà comme quand l'heure est venuë, nous ne la pouuons esuiter.

Mort du sieur de Strossi.

Ce pauure Seigneur eſtoit paſſé par plus de ſix mille cannonades ou mouſquetades, & plus de cinquante mille arquebuzades, leſquelles ne luy ſçeurent donner la mort : & ceſte meſchante mouſquetade luy fut tirée de plus de cinq cens pas, eſtant monſieur de Guiſe pres de luy. Or le Roy y perdit vn bon ſeruiteur : & mourut vn vaillant homme, s'il y en auoit en la France. Deux heures apres monſieur de Guiſe vint à la tour : & deffendit qu'on ne me dit point ſa mort. Et comme ie vis le ſieur Adrian & le Comte Theophile, ie leur demanday où il eſtoit, ils me dirent qu'il s'eſtoit trouué mal la nuict paſſée : mais qu'il viendroit ceſte nuict-là. Et ayant veu monſieur de Guiſe tout triſte, & tous ceux qui eſtoient auecques luy, le cœur me iugea qu'il y auoit quelque mal-heur. Et comme monſieur de Guiſe s'en fut retourné, & m'euſt laiſſé monſieur de Bourdillon en la place de monſieur le Mareſchal, ie le priay de me dire qu'eſtoit deuenu monſieur le Mareſchal. Alors il me dit, auſſi ſi vous ne le ſçauez aujourd'huy, vous le ſçauriez demain. Lors il me conta ſa mort, & comme monſieur de Guiſe

leur auoit deffendu de me le dire, craignant que le regret que i'aurois, me gardast de faire le lendemain ce que ie deuois au combat. Alors ie luy dis, qu'il n'y auoit homme dessous le Ciel qui le regretast plus que moy : & que ie mettrois peine de l'oublier pour ceste nuict là, & pour lendemain, mais que tant que ie viurois apres ie ne me sçaurois tenir de le regretter. Le Comte Theophile & le sieur Adrian demeurerent auecques moy toute ceste nuict, durant laquelle nous passasmes ensemble nos regrets. Et à la pointe du iour nous commençasmes à faire tirer le canon au trou. Monsieur de Guise auoit fait faire des engins de table espoisse de plus d'vn grand pied, pour mettre deuant le canon quand il auroit tiré : afin que les ennemis estans aux casemattes ne tuassent nos canonniers. Il y auoit deux petites rouës à chaque bout qui touchoient en terre : & auecques vne petite cordette l'on tiroit cest engin, & couurit le deuant du canon : de sorte que les arquebuzades ne pouuoient passer. Et ainsi tirasmes quinze ou vingt coups à ce trou : si bien qu'vn homme tout à son aise y

Engin pour garantir les canonniers.

pouuoit paſſer. Le canon ne pouuoit porter dommage à leurs caſemattes, pource qu'elles eſtoient vn peu à main droite, & homme ne pouuoit s'approcher du trou ſans eſtre bleſſé ou mort. Monſieur de Guiſe me manda que ie regardaſſe ſi ie pourrois loger trois ou quatre cens hommes depuis la tour iuſques au rauelin, & qu'il m'enuoyoit des gabions & des pionniers. Il auoit fait faire des mantelets pour mettre depuis la tour iuſques à la riuiere, où il y pouuoit auoir ſept ou huict pas. Et de là nos arquebuziers tiroient à ceux qui ſe monſtroient à la courtine. Nos enſeignes ſe mirent au long de la muraille depuis la tour iuſques au rauelin. Et ceux de la plate-forme voyoient au long de la courtine : & les noſtres, qui eſtoient contre ce rauelin à coſté de la canonniere leur tiroient. Et moy ie faiſois tirer de derriere les mantelets. Monſieur de Neuers pere de ces trois filles qui ſont en vie, eſtoit venu là, & ſe tenoit contre ceſte trauerſe au pied de la tour. Monſieur de Guiſe eſtoit de l'autre coſté de la riuiere à l'artillerie. Poton Seneſchal d'Agenois, commandoit l'vne des quatre

couleurines , qui faiſoit de fort bons coups , & nous faiſoit vn grand bien : car il tiroit touſiours au haut de la courtine , & à la plate-forme , à ceux qui monſtroient la teſte , pour tirer à nos gens contre bas. Cela dura plus de quatre ou cinq heures. Monſieur de Guiſe me manda par monſieur de Cipierre , que ie regardaſſe ſi l'on pourroit mettre les gabions qu'il m'a-uoit enuoyez entre la muraille & le trou : mais tous ceux qui ſe mon-ſtroient , pour poſer les gabions , eſtoient morts ou bleſſez. Ie m'adui-ſay de mettre cent ou ſix vingrs pion-niers dans l'eauë contre le bord de la riuiere , pour faire vne tranchée au long d'icelle tirant au rauelin. Mon-ſieur de Cipierre vid la grand' diffi-culté & impoſſibilité qu'il y auoit , & trouua le capitaine la Bordeziere mort , ſon enſeigne bleſſé , qui mou-rut apres. Vous n'euſſiez veu que ſoldats bleſſez , leſquels on amenoit panſer , les mantelets tous en pieces de coups de pierre : de ſorte que nous eſtions tous au deſcouuert , tirant les vns contre les autres , comme l'on tire à la butte. I'auois bien rangé nos affaires , car i'auois fait mettre la pluſ-

part de l'arquebuzerie à centaines. A mesure que nos gens n'auoient point de poudre, i'en faisois tousiours venir d'autres. Et tout le peril & mal tomboit là où i'estois : car tant les coulevrines qui tiroient de l'autre costé de la riuiere, que ceux des nostres qui tiroient au descouuert, tenoient les ennemis en telle crainte, que nul n'osoit se hausser, pour tirer contre bas aux nostres, estans contre la muraille : mais tiroient tousiours à nous, qui estions en butte. Monsieur de Bourdillon par le commandement de monsieur de Neuers, me vint prendre par derriere auec les deux bras, & me porta plus de six pas en arriere, me disant, He ! que voulez-vous ? he que voulez-vous faire ? ne voyez-vous pas si vous estes mort, que tout cecy est perdu, & que ces soldats perdront cœur. Alors ie me des-fis de luy, & luy dis, Et ne voyez-vous pas aussi que si ie ne suis là auecques les soldats, que tous abandonneront ce coing : & les ennemis tueront tout ce qui est au long de la muraille : Car lors ils se hausseront à leur aise pour tirer contre bas. Monsieur de Neuers me crioit aussi de l'autre costé du trou,

Resolution du sieur de Montluc.

pour me faire retirer. Ce que ie ne voulus faire, & dis à Monsieur de Bourdillon telles paroles; Il est dit auiourd'huy, ce que Dieu voudra faire de moy, ie ne le puis eschapper. I'ay beau fuyr, si ce lieu doit estre mon tombeau. Sans dire plus mot, ie m'en retournay au lieu, dont il m'auoit tiré. Et soudain ie m'aduise de traiter une entreprinse, disant au capitaine Volumat, qu'il print six arquebuziers & deux hallebardiers, & qu'il s'allast mettre derriere vn canton de muraille, qui estoit resté de la tour, quand on l'abatit: & qu'il aduisa tout à vn coup partant du derriere de ceste muraille, s'il se pourroit ietter à corps perdu sur les casemattes, faisant mon fondement qu'elles ne pouuoient estre couuertes, que de tables, car ils les faisoient tout ainsi, que nous faisions le trou, ou bien qu'elles estoient descouuertes. Quoy qu'il en fust, ie le priay qu'il se iettast, sans marchander, dessus, l'asseurant que i'allois faire donner vn autre capitaine par le chemin de la trauerse, qui montoit iusques sur la tour, & que tous deux se ietteroient à corps perdu, & en mesme temps sur les casemattes. Ie

fis venir vn capitaine François, (il ne me souuient de son nom,) pour rafraischir les autres : & luy dis, presens monsieur de Neuers, & monsieur de Bourdillon, ce que i'auois dit au capitaine Volumat, & que soudain qu'il seroit monté, sans marchander il se iettast sur les casemates, disant à monsieur de Neuers, & à monsieur de Bourdillon, qu'ils donnassent courage aux soldats de suiure ce capitaine, & que ie m'en allois faire donner au capitaine Volumat. Mais comme ce pauure capitaine monstra seulement la teste, le voyla tue par ceux de la grand' plate forme, & vn autre apres luy, de sorte qu'ils tomboient entre les iambes de monsieur de Neuers, & monsieur de Bourdillon. Ie crie au capitaine Volumat, estans esloignez quinze pas l'vn de l'autre, que le capitaine qui donnoit par la trauerse estoit desia au haut de la tour, pour le mettre en ialousie : car cela poinct ordinairement les bons courages. Ledit capitaine Volumat se dresse, car il estoit à genouil derriere ce canton de muraille, & court iusques sur le bord. Il y auoit vne autre muraille entre les casemattes & le canton

de la tour : de ſorte que quand bien il ſe ſeroit ietté là, il n'euſt rien fait. Si eſt-ce que cela fut cauſe du gain de la place, car la caſematte eſtoit toute deſcouuerte, & fort baſſe. Et comme ils virent le capitaine Volumat ſur le bord, faiſant ſemblant de ſe vouloir ietter entre deux ils abandonnerent les caſemattes, & ſe mirent en fuite au long de la courtine de la muraille, & du terre-plein, entre lequel & la muraille cinq ou ſix hommes pouuoient aller de front. Et alors vn ſoldat du capitaine Volumat en deux ſauts fuſt à moy, & me dit haſtiuement que les ennemis auoient abandonné les caſemattes. Tout à coup ie me iette au coſté du trou, & prins vn ſoldat, & crie, ſaute dedans, ſoldat : ie te donneray vingt eſcus. Il me dit, que non feroit : & qu'il eſtoit mort, & ſur ce il ſe vouloit deffaire de moy à toute force. Mon fils le capitaine Montluc, & ces capitaines, que i'ay nommez auparauant, leſquels me ſuiuoient, eſtoient derriere moy. Ie commence à renier contr'eux, pourquoy ils ne m'aidoient à forcer ce galand. Alors tout à vn coup nous le iettaſmes la teſte la premiere dedans, & le

Les ennemis quittent la caſematte.

fiſmes hardy en depit de luy. Comme ie vis que les caſemattes ne tiroient plus, nous iettaſmes deux autres arquebuziers dedans, partie de leur gré, partie par force, & leur prenions les flaſques, & le feu, car il y auoit eau iuſques deſſoubs les aiſſelles : & tout à coup peu apres le capitaine Montluc ſe ietta dedans. Les capitaines Coſſeil, la Motte, CaſtetSegrat, les Auſillions, ayans tous rondelles, firent le ſaut, pour ſauuer mon fils, & trois ou quatre arquebuziers apres eux. Et comme ie vis qu'ils eſtoient neuf ou dix, ie leur criay, courage compagnons, monſtrez que vous eſtes vrays ſoldats Gaſcons, donnez le tour aux caſemattes. Ce qu'ils firent. Les ennemis, qui eſtoient ſur leur terre plein tiroient des pierres aux leurs, pour les faire retourner dans les caſemattes. Et comme le capitaine Montluc fut aupres de la porte de la caſematte, il rencontra les ennemis, leſquels y vouloient rentrer : & vn arquebuzier des noſtres tua le chef, qui eſtoit armé d'vne eſcaille couuerte de velours verd, vn morion doré en teſte, & vne hallebarde dorée à la main. Deux autres y furent tuez de coups de main. Et

Capitaines Gaſcons.

lors nos gens ſe iettrerent dans la caſe-
matte, & me crierent par le trou de
la canonniere, Secours, ſecours, nous
ſommes dans les caſemattes. Alors
Monſieur de Neuers & monſieur de
Bourdillon m'ayderent promptement
à mettre ſoldats dedans. Nous leur
prenions leurs flaſques & le feu: &
comme ils eſtoient en l'eau: ils les re-
prenoient en la main, & paſſoient,
ſe iettant dans les caſemattes. Et de-
puis monſieur de Neuers m'appella
touſiours ſon capitaine tant qu'il a
veſcu, diſant qu'il m'auoit là ſeruy
de ſoldat.

Honneur fait par monſieur de Neuers au ſieur de Montluc.

Il y auoit deux capitaines de la gar-
niſon de Mets nommés le Baron d'An-
glure & Valen-ville qui auoient eu
congé à ma requeſte de monſieur de
Guiſe, pour ſe trouuer à l'aſſaut, auec-
ques chacun vingt-cinq arquebuziers,
leſquels ie tins touſiours au deſſoubs
de la trauerſe: ils n'auoient encore
tiré. Ie les appellay, & à vn ſaut fu-
rent à moy, & ſe ietterent dans le
trou, & leurs ſoldats apres. Et à me-
ſure qu'ils entroient ie les faiſois cou-
rir à la porte de la caſematte, & en-
trer dedans. C'eſtoit vne porte fort
baſſe & petite. Les ennemis n'oſoient
plonger

plonger les arquebuzades contre-bas, pource que les noſtres eſtans au long de la muraille les voyoient, comme ils ſe hauſſoient. Auſſi faiſoient bien ceux qui eſtoient là où i'auois touſiours demeuré. Ils ruoyent grand quantité de pierres : mais pour cela on n'arreſtoit point d'entrer & ſortir dans les caſemattes. Or comme les ſoldats du Baron d'Anglure & de Valen-ville entroient en la caſematte, ie faiſois ſortir ceux qui l'auoient gaignée, on n'y pouuoit demeurer plus de quarante ou cinquante perſonnes. Et comme Dieu veut donner l'heur aux hommes, les Eſpagnols qui eſtoient en la ville, vouloient garder les caſemattes : mais les Hannuuiers ou Flamans ne le vouloient ſouffrir, & voulut le gouuerneur que ceux de ſa compagnie la deffendiſſent : & en demeura en priſon long-temps : de ſorte que le Roy d'Eſpagne le vouloit faire mourir : Car les Eſpagnols le chargeoient d'y auoir mis ſes gens apoſtez, pour faire perdre la place. Le gouuerneur ſe deffendoit, & diſoit qu'il auoit veu faire ſi mal à Ioan Gaytan, & à ſes Eſpagnols, qu'il ne s'y eſtoit oſé fier, Et ainſi ſe chargeoient les vns

Diuiſion parmi les tenans.

& les autres. Nous ſçeuſmes tout cecy par des gens de monſieur le Conneſtable, & de monſieur le Mareſchal de ſainct André, quand ils ſortirent hors de priſon, leſquels laiſſerent encores ce gouuerneur priſonnier. En mon temps i'ay touſiours veu les Eſpagnols ſeueres puniſſeurs de ceux qui par laſcheté & coüardiſe rendoient ou perdoient les places. Ce ſera tres bien & ſagement fait à vn Prince, de punir ceux qui commettront des fautes ſi importantes au public, au moins par le degradement des armes, qui eſt pis que la vie. Mais il en faut faire iugement ſans paſſion : car i'ay veu ſouuent tel blaſmé par celuy qui n'euſt ſçeu faire mieux.

Seuerité des Eſpagnols.

Pour retourner à noſtre ſiege, monſieur de Guiſe eſtant aux couleurines, & faiſant tirer aux defences aperceuſt que les gens des tranchées couroient droit à la tour : c'eſtoient les deux capitaines Anglure & Valen ville, que ie faiſois venir, & Lunebourg Colonnel d'vn regiment d'Allemans, qui eſtoit au commencement des tranchées ; auquel ie manday qu'il m'enuoyaſt cent arquebuziers des ſiens en diligence : car les noſtres n'auoient

plus de poudre. Il courut luy mesmes auec cent arquebuziers & cent picquiers, à moy, qui estois à la tour. Monsieur de Guise le vid partir courant, & voyoit aussi les autres, qui estoient pres de la tour courir au trou. Il fit vn grand cry, comme l'on me dit apres, O mon Dieu la tour est prinse. Ne voyez vous pas que tout le monde y court? Et soudain monta sur vn courtaut bay, qu'il auoit là, & courut à toute bride passer le pont, & vint tousiours courant iusques aux tranchées. Soudain que ie vis, qu'Anglure & Valen-ville furent dans la tour, ie dis à vn gentil-homme, courez à monsieur de Guise luy porter les nouuelles, que la tour des Puces est prinse, & qu'à ceste heure ie croy qu'il prendra Tiomuille: mais iusques icy ie ne l'auois iamais creu. Le gentil-homme courut, & le trouua desia qu'il commençoit à entrer dans les tranchées. Le gentil-homme luy dit, Monsieur, Monsieur de Montluc vous mande, que la tour est prinse. Et en courant luy respondit, he mon amy i'ay tout veu, i'ay tout veu. Et à cinquante ou soixante pas de la tour, il mit pied à terre, & abandonnant

Prinse de la tour des Puces.

ſon cheual, vint à nous courant. Et comme il arriua, ie me mis à ſouſrire contre luy : & luy dis, ho Monſieur, c'eſt à ceſte heure, que ie croy, que vous prendrez Tiomuille. *Mas bous hazets trop hon marcat de noſtre pet, & de boſte monſeigne.* Il me ietta le bras droit au col, diſant telles paroles, Monſeigne, c'eſt à ceſt'heure que ie cognois que l'ancien prouerbe eſt veritable, que iamais bon cheual ne deuint roſſe. Or Lunebourg eſtoit deſia dedans, & quinze ou ſeize Allemans : & les autres entroient à la file. Monſieur de Guiſe ſe ietta dedans, & va entrer à la petite porte dans les caſemattes. Et comme il fut dedans, il me cria par vne canonniere, que ie luy fiſſe mettre des pionniers dans la tour, pour abbatre les caſemattes, & que ie gardaſſe qu'il n'entra plus perſonne, car ils ſe touchoient tous dedans. Alors ie iettay des pionniers dans la tour, & commencerent à rompre la muraille des caſemattes. Et comme les Allemans virent que ces vilains ne trauailloient point de force, ils leur prindrent les pics, & commencerent à couper ladite muraille. Monſieur de Guiſe fit ſortir Lune-

Belle diligence d'vn chef.

bourg pour garder qu'il n'en entraſt plus dans la tour, & qu'il haſtaſt ſes gens pour couper les caſemattes. Et en moins d'vne demie heure toute la caſematte fut renuerſée ſur l'eau qui eſtoit dans la tour, laquelle ruine beut toute l'eau. Et lors fuſmes au large, & tout le monde y entroit, qui vouloit. Monſieur de Guiſe en ſortit, & fit ſortir les Allemans, & retourner en leur lieu. Et alors ie retiray le Capitaine Sarlabous & tous ſes compagnons, leſquels eſtoient au long de la courtine, & contre le rauelin, & ſe mirent dans les tranchées.

Or comme les ennemis virent la tour perduë, ils ne tiroient plus de bon cœur : & cogneuſmes bien qu'ils eſtoient eſtonnez. Les mineurs Anglois, qu'auoit monſieur de Guiſe n'eſtoient iamais bougez d'aupres de moy. Monſieur de Guiſe auant qu'il partiſt de la tour, regarda auecques eux, où eſt-ce qu'ils pouuoient faire les mines, & trouuerent que c'eſtoit deſſous la grand plate forme : & marquerent les lieux, où ils la deuroient faire, ſe retirant auec monſieur de Guiſe : lequel me dit, Monſeigne, ie

m'en vois courant à mon logis pour aduertir le Roy de la prinſe. Et aſſeurez-vous, monſieur de Montluc, que ie ne luy celeray pas le deuoir que vous auez fait. Ie vous renuoyeray les mineurs ſur l'entrée de la nuict. Ie vous prie, baillez leur des gentils-hommes, qui ne bougent d'aupres d'eux: afin que par eux il vous mande, ce qu'ils auront beſoin. Et s'en alla deſpeſcher vn courrier au Roy: car il tarde aux grands, que les nouuelles ne volent. Sa Maieſté faiſoit lire les preſages de Noſtradamus le iour deuant, & liſoient pour le lendemain bonnes nouuelles au Roy. Le courier y arriua ce iour meſmes: & lendemain y auoit ville-renduë. On dira que ce ſont des reſueries: mais ſi ay-ie veu pluſieurs telles choſes de ceſt homme. La tour fut prinſe entre les quatre ou cinq heures apres midy. Nous auions combattu depuis les dix heures, & comptions que le combat auoit duré de ſix à ſept heures. Ce combat, & celuy du fort de Camolia à Sienne ſont les plus longs, & les plus perilleux combats où ie me ſuis iamais trouué, bataille ou ſans bataille. Car il y faiſoit bien chaud: auſſi

Preſages de Noſtradamus.

plusieurs y demeurerent. A l'entrée de la nuict arriuerent les mineurs, & moy mesmes allay veoir le commencement. De toute la nuict ie ne dormis, pource que ie les voyois si diligens, que ie ne voulois pas que rien manquast, mais que tout leur fust baillé promptement : afin que pour faute de quelque chose, ils ne perdissent vn quart d'heure de temps. De sorte qu'à l'aube du iour ils eurent fait deux mines, mis la poudre preste à y mettre le feu : & la troisiesme deuoit estre preste sur les dix-heures. Ma presence ne seruit pas de peu à faire vne telle diligence, ayant non plus enuie de dormir, que de danser. Monsieur de Neuers, & monsieur de Bourdillon s'en estoient allez auecques monsieur de Guise, & retournerent le lendemain au soleil leuant. Ledit sieur de Neuers se fit apporter son disner sur les huict heures. Comme nous mangions sur trois tambours, où ses gens auoient mis la nappe, estans assis sur autres trois, à peine eusmes nous beu chacun vn coup que les sentinelles me vindrent dire, qu'au coin de la ville vn trompette sonnoit en chamade. Ie baillay le tambour, sur

lequel i'estois assis, à son maistre, afin qu'il luy allast respondre. Le tambour me raporta, que le trompette luy auoit dit, que i'aduertisse monsieur de Guise, qu'ils vouloient parlementer : car ils sçauoient que ie commandois là. Et comme monsieur de Neuers & monsieur de Bourdillon l'entendirent, ils laisserent le manger, & allerent monter à cheual, courant vers monsieur de Guise. Ledit Seigneur y enuoya incontinent vn sien trompette, auquel ils donnerent charge de dire à monsieur de Guise, que s'il luy plaisoit leur enuoyer quatre gentils-hommes pour parlementer, ils en bailleroient autre quatre pour ostages. Monsieur de Guise y enuoya monsieur de la Brosse, monsieur de Bourdillon, ou bien monsieur de Tauannes, & Esclabolle, & vn autre, dont ie ne suis recors. Ils firent la capitulation, qu'ils sortiroient auecques l'argent qu'ils pourroient porter sur eux : & pour ne mentir point il ne me souuient des autres articles. Ie ne me suis iamais gueres meslé de ces escritures, estant assez empesché à pourueoir, que sur ces entrefaites, il n'y eut quelqu'vn tué mal à propos,

Les tenans demandent à capituler.

comme

comme il aduient ſouuent. Mais ils ſortirent le lendemain, & veux dire, que des quatre parts les trois eſtoient bleſſez, & preſque tous à la teſte. Et cela ſe faiſoit quand ils ſe hauſſoient pour nous tirer, là où i'auois affuſté nos arquebuziers. Car à ceux, qui eſtoient contre la muraille, ils ne pouuoient tirer, qu'ils ne monſtraſſent de la ceinture en haut. Et tout leur malheur vint des noſtres qui eſtoient contre le rauelin, & de ceux que ie commandois, où nous tirions en butte. Et dés le ſoir meſmes, que la capitulation fuſt faite, monſieur de Guiſe deſpeſcha monſieur du Freſne. Ie ne ſçaurois dire s'il eſtoit encores alors Secretaire des commandemens, bien me vint dire adieu tout à cheual, & me demanda ſi ie voulois rien mander au Roy. Ie luy dis, Vous meſmes auez veu comme tout s'eſt paſſé, & que i'auois tant de fiance en monſieur de Guiſe, qu'il ne le celeroit point à ſa Maieſté. Alors il me dit, qu'il auoit charge expreſſe de compter tout par le menu au Roy, comme le combat eſtoit paſſé, qu'entr'autres choſes il luy auoit donné charge de dire au Roy, que trois hommes auoient eſté

Redition de Tionuille.

Honneur au ſieur de Montluc par monſieur de Guiſe.

cause de la prinse de Thiomuille, que que i'en estois l'vn de ceux-là; qu'il m'en deuoit sentir bon gré. Et cogneus bien qu'il n'auoit rien celé au Roy : car il m'apporta lettres de sa Maiesté, par lesquelles il me mandoit beaucoup de bonnes choses : & entr' autres qu'il n'oublieroit iamais ce seruice que ie luy auois fait. Ie ne veux pas desrober l'honneur des autres, contant ce que ie fis. Ie croy que les Historiens qui n'escriuent que des Princes & grands en parlent assez, & passent soubs silence ceux qui ne sont pas d'vne si grande taille.

Voila donc la ville de Thiomuille prinse. Aucuns qui n'aimoient guere monsieur de Guise, auoient mis en placards à la porte du Palais à Paris, & par les carrefours, qu'il ne trouueroit pas à Thiomuille, ce qu'il auoit trouué à Calais, n'y ayant trouué que les vilains. Cela estoit en rime, de laquelle il ne me souuient point. C'estoient des enuies qu'on portoit à ce braue & vaillant Prince, pour la charge honnorable que le Roy luy auoit donnée : mais ie n'ay affaire de traitter cela : car ie ne me veux embroüiller en ces fuzées. Auant nous

Enuie contre monsieur de Guise.

ces enuies ont regné, & regneront encores apres nous, si Dieu ne nous vouloit tous refondre. Il y en auoit qui creuoient de despit que monsieur de Guise eust eu ceste bonne fortune. Car il y en a, & trop, de si bonne paste, qui aiment mieux la ruine & perte de leur maistre, que l'honneur, non pas de leur ennemy, mais de leur compagnon. Et si quelque disgrace luy suruient, car les hommes ne sont pas Dieux, ils se rient, & font d'vne mouche vn elephant. Laissons les creuer leur saoul. Cependant Thiomuille fut à nous auec beaucoup d'honneur. Le soir deuant que les ennemis s'en fussent allez, monsieur de Guise mit dedans la ville monsieur de Vieille-ville, lequel n'y voulut entrer, que ie ne fusse auecques luy, pource qu'il ne seroit pas, disoit-il, maistre des soldats qu'ils n'entrassent par force par dessus les murailles. Ie prins deux ou trois cens soldats, & trois capitaines, & me mis dedans auecques luy, ayant sa compagnie de gens-d'armes : & toute la nuict nous fallut faire la sentinelle, pour garder que les soldats n'entrassent par la muraille : & ne dormismes vne seule

goutte. Ie m'estonne de ce qu'on lit aux histoires Romaines, de ceux qui auant le iour des batailles assignées, dormoient aussi profondement que si c'estoit le lendemain de leur nopces. Ie n'ay iamais esté si peu apprehensif. Bien souuent ay-ie passé trois nuicts de suitte, & trois iours sans dormir, voire sans en auoir que peu d'enuie. Ie conseillay le lendemain à monsieur de Guise de remuer son camp hors de là. Car autrement on ne pouuoit estre maistre des soldats. Et à la verité dire, ils meritoient qu'on leur donnast le sac : car c'est leur oster le cœur, si on ne leur donne quelque curée. Et peu de chose qu'ils gaignent de l'ennemy, les contente plus que quatre payes. Mais monsieur de Guise disoit tousiours qu'il falloit garder la ville pour le seruice du Roy : qu'à l'occasion de ceste ville, le Roy tireroit d'Allemagne toutes les forces qu'il voudroit, & que le Duc Iean Guillaume de Saxe passeroit par là, & qu'il falloit qu'il y trouuast des viures : & en renuoya le camp, & le mit à demy lieuë de là. Monsieur de Vieille-ville y demeura dedans auec trois ou quatre enseignes de gens de pied, & sa

Chose notable.

compagnie de gens-d'armes.

Or capitaines, mes compagnons, vous auez icy vn exemple, si vous le voulez retenir, & cognoistrez de quoy sert vne grande promptitude : car ceste place se gaigna pour la hastiuité dont i'vsay incontinent que le soldat du capitaine Volumat m'eust dit que les ennemis abandonnoient les casemattes. Ie n'eus pas la patience d'y mettre plus de neuf ou dix hommes, sans les enuoyer combattre. Tout aussi-tost ie fis mettre mon fils le premier, & les gentils-hommes qui m'auoient suivy au siege de Sienne & à Montalsin. Il me seruit bien de me haster, & les faire aller au combat : car si i'eusse demeuré iusques à ce qu'il y en eust eu autant dans la tour qu'il en faisoit besoin par apparence, les ennemis fussent rentrez dedans, & on les eust promptement renforcez : de sorte que iamais il n'eust esté possible de la prendre. Ie me suis trouué en beaucoup de sieges : mais ie ne me trouuay iamais sans quelque peu d'esperance de prendre la place, que celle-là. Car ayant veu & touché auecques le doigt tout ce qui s'y pouuoit faire pour la prendre, ie m'en trouuay aussi

Discours aux capitaines sur la prinse de Thionuille.

L'honneur deu à M. de Guise.

esloigné que du Ciel à la terre. Et ne faut point qu'on donne loüange de la prinse qu'à Monsieur de Guise seul, qui s'y opiniastra de telle sorte, que le combat dura six ou sept heures : & cuide que sans la solicitation qu'il me faisoit d'heure en autre, nous nous fussions retirez, cognoissant qu'autant valloit combattre contre le Ciel. Il faut croire que par son heur & bonne fortune, & l'aide de Dieu, qu'il le voulust ainsi, elle se gaigna, & non par la force des hommes. Estant certain qu'il fut tiré plus de canonnades par ceux de dedans, que nous n'en tirasmes dehors.

Belles parties requises à un capitaine.

Doncques mes compagnons, comme vous verrez la commodité, hastez l'execution : & ne donnez iamais loisir à l'ennemy de se recognoistre. Ie le vous conseille. I'ay eu tousiours trois choses en moy, c'est de bien nombrer les gens. Iamais ie n'ay trouué sergent Major, ny autre qui m'ait surpassé en cela. Et pourveu que l'ennemy ne fust partie en pendant, & partie en plaine, encore que le bataillon fust grand, ie le nombrois à cinquante hommes prés de demy mille loin : Et la seconde, de cognoistre à la façon de faire

des ennemis, s'ils ont peur, soit à leur desmarche, à leur train, ou à la façon de tirer : car de là vous tirez vn grand aduantage. Deslors que i'apperceuois mon ennemy tant soit peu en bransle, ie le tenois pour perdu : Et la troisiesme, la hastiuité de les combattre sur leur peur fort ou foible. Car si vous ne vous sçauez aider de la peur de vostre ennemy, il ne vous faut esperer de sçauoir vous aider de la vostre. Et ay tousiours eu en ma teste la deuise d'Alexandre, encore que ie ne la porte pas, qui est *Ce que tu peux faire auiourd'huy n'attend au lendemain.* Et tiens qu'apres l'aide de Dieu toutes les bonnes fortunes que i'ay euës, m'ont procedé de ces trois choses. Que si vous n'auez le iugement voyant vostre point de presser & solliciter vos gens, & sans vser de consultation de gaigner païs, vous ne ferez iamais rien qui vaille, ny pour vous, ny pour celuy que vous seruirez. Ne craignez en vn saut perilleux d'hazarder la vie du soldat. Il n'y a ordre. Il faut que quelqu'vn se sacrifie pour le public, autrement le monde seroit trop peuplé, pourueu que ce soit en lieu, d'où il ne se puisse

La diligence requise.

retirer, comme ie fis aux ſoldats que ie pouſſay dans les caſemattes. Car lors ſe voyans perdus ils prennent coũrage : & font de neceſſité vertu. Si ie me fuſſe retiré lors que monſieur de Bourdillon me print par le faux du corps, ie croy que noſtre entreprinſe euſt eſté remiſe. I'en ay veu bien ſouuent qui ſont bien aiſes quand on les force ſe retirer, lors que l'hazard y eſt, & font les empreſſez ailleurs. Ie cognois ces gens à la mine. Mes compagnons, mes amis, apres auoir dit voſtre *In manus*, ne vous ſouuenez plus que de bien faire. Si voſtre heure eſt venuë, vous auez beau conniller. Puis qu'il faut mourir, il vaut mieux mourir en gens de bien, & laiſſer vne belle memoire de ſoy.

On ne peut eſuiter ſon deſtin.

Ie perdis à la relation des capitaines plus de cinq cens ſoldats morts ou bleſſez : & fiſmes apporter tous les bleſſez à Mets, où monſieur de Vieilleville, qui eſt à preſent Mareſchal de France, les enuoya recommander, car il eſtoit Lieutenant de Roy là : & leur fis diſtribuer de l'argent de l'Hoſpital, que monſieur l'Admiral auoit dreſſé, lequel a eſté cauſe de la ſaluation d'vn grand nombre de ſoldats

M. de Vieilleville Mareſchal.

blessez, & aussi de faire hazarder les soldats plus hardiment au combat, ayant esperance que s'ils estoient blessez, ils auroient secours de l'argent de l'Hospital pour se faire guerir. Certes, Sire, & vous qui estes appellez aux grandes charges, vne des principales choses, dont vous deuriez auoir soin, c'est d'establir des lieux pour les pauures soldats estropiez & blessez, tant pour les panser, que pour leur donner quelque pension. Pouuez-vous moins faire, puis qu'ils vous font present de leur vie. Ceste esperance leur fait prendre le hazard plus volontiers. Certes vos ames en respondront, car elles n'auront pas plus de priuilege que les nostres, & si vous en porterez encores plus : car vous nous faites faire les maux que nous faisons, pour plaire à vos passions. Et si Dieu n'a compassion de vous & de nous, ce sera vne grande pitié. Sire, à l'honneur de Dieu pouruoyez aux pauures soldats, qui perdent bras & iambes pour vostre seruice. Vous ne les leur auez pas donnez, c'est Dieu. Pouuez-vous moins faire que les aider à nourrir? Pensez-vous que Dieu n'oye pas les maledictions qu'ils nous donnent,

Aduis au Roy.

puis que nous les rendons toute leur vie miserables ? I'ay ouy dire que le grand Seigneur a vne belle police là dessus. Aussi est-il mieux seruy que Prince du monde.

Aduis aux generaux des armées.

Trois iours apres la prinse de Thiomuille, l'armée marcha droit à Arlon, qui est vne petite ville fort belle de ce qu'elle contient. C'est vne grande faute à vn Lieutenant de Roy, apres la prinse d'vne place de seiourner, comme ie vois qu'on fait bien souuent. Cela acourage vos ennemis, & donne à vos gens loisir de se retirer, au lieu que l'honneur leur commande de demeurer lors qu'ils se voyent employez. I'entends si l'armée n'est du tout rompuë ou ruinée : car lors la necessité vous force. Mais de se reposer apres vne prinse, & perdre le temps tant petit soit il, cela est fort preiudiciable au seruice de vostre Maiesté. Ie campay tout à l'entour de ladite ville auecques nos gens de pied François. Monsieur de Guise campa vn quart de lieuë en arriere : & me dit qu'il estoit tout assoupy d'enuie de dormir, car il n'auoit dormy depuis le commencement du siege, ce qu'il auoit accoustumé de dormir en vne

nuict (& moy encores moins) me priant de faire les approches ceste nuict-là : & qu'il m'enuoyeroit les Commissaires de l'artillerie auecques quatre canons, pour aduiser là où il les faudroit mettre : & qu'il vouloit donner ceste ville à sac aux soldats en recompense de Thiomuille : & se retira dans des logis couuerts de paille où il se logeoit. Il y auoit dans la ville cent cinquante Allemans, & quatre cens Walons. Les Allemans gardoient vne porte, & les Walons l'autre. Et comme i'eus mis les sentinelles & les corps-de-garde bien pres les vns des autres, pource que l'on disoit qu'il y entreroit des gens ceste nuict là, ils faisoient fort bonne mine là dedans. Ce qui nous faisoit penser qu'ils esperoient secours. Ie commençay à faire faire l'esplanade par les iardins pour mener l'artillerie. Et voulois faire la batterie par la porte, & vn peu à main gauche, pour m'aider à l'assaut auecques des eschelles d'vne petite bresche qu'ils auoient faite, pour porter la terre sur la terrace qu'ils faisoient en cest endroit là. Ils auoient fait des degrez dans la terre mesmes à la descente du fossé, & pareillement

Forces dans Arlon.

Recognoissance.

à la montée iuſques ſur le terrain. Ie m'approchay iuſques aupres du foſſé de la ville, & iuſques à vn petit foſſé qu'il y auoit pres du chemin, lequel ie fis recognoiſtre par vn ſoldat. I'auois trois ou quatre capitaines auecques moy dans ce petit foſſé. Le ſoldat trouua ces degrez, dans leſquels il deſcendit, puis en monta trois ou quatre autres de ceux qui montoient ſur le terre-plein : & là s'arreſta ſans eſtre apperçeu. Et comme il y eut demeuré vn peu, il retourne à moy, & me dit, qu'il n'y auoit point de ſentinelle par le terre-plein : & qu'il penſoit que ſi l'on s'alloit ietter à coup perdu ſur le terre-plein que nous emporterions la ville. Ie fis approcher vn corps-de-garde qui eſtoit fort plus que les autres : à cauſe que ie voulois qu'il ſeruiſt à garder l'artillerie : & faiſois venir le ventre en terre les ſoldats ſe mettre dans le foſſé. Puis fis retourner le ſoldat au foſſé & trois ou quatre arquebuziers, & deux capitaines auecques les rondelles, dont monſieur de Goas en eſtoit vn. La nuict eſtoit ſi fort obſcure, qu'on ne voyoit point à vn pas l'vn de l'autre : ce ſoldat eſtoit Flaman. Il deſcend au foſſé, les

capitaines apres luy, & trois ou quatre arquebuziers apres. Et comme ils estoient dans le fossé, ils se mettoient contre le bord d'iceluy deuers la ville, & au plus pres des degrez. Les ennemis entendirent le bruit & commencerent à crier, *vaer dar*, c'est-à-dire qui va là. Ce soldat leur respondit en leur langage, *frind*, *frind*, amis amis: & luy demanderent qui il estoit, il leur dit qu'il estoit Flaman, & qu'il regrettoit, pour estre de leur pays, leur perte: & qu'au point du iour toute l'artillerie qu'auoit Monsieur de Guise seroit en batterie, & qu'il ne falloit point qu'ils se fiassent aux Allemans qu'ils auoient auec eux: car ils estoient asseurez de n'auoir aucun mal, & de n'estre aucunement offencez par les nostres, comme desia ils leur auoient promis, & qu'vn Alleman estoit sorty à l'entrée de la nuict pour aller parler aux nostres: de façon que tout le meurtre tomberoit sur eux s'ils ne se rendoient, & qu'il ne seroit pas temps quand l'artillerie auroit tiré. Ils enuoyerent incontinent au quartier des Allemans, & trouuerent qu'vn soldat, qui parloit Alleman, prés là où ils estoient, parloit

aux leurs. Et comme leur meſſager fut de retour, ce ſoldat entendit qu'ils eſtoient en garboüil là dedans : & commença à leur dire, s'ils luy vouloient donner à boire, ils luy dirent qu'ouy, & qu'il montaſt ſur leur foy, & à fiance. I'oyois tout cecy, car ie n'eſtois pas à ſix pas du bord du foſſé : & fis aller les autres deux capitaines l'vn apres l'autre dans le foſſé, & puis trois ou quatre ſergens auecques des hallebardes. Ce ſoldat monta les degrez iuſques à ce qu'il fuſt ſur le bord du terre-plein, & parloit à eux, diſant que monſieur de Guiſe auoit fait bonne guerre à ceux de Thiomuille, & qu'il la feroit à eux : & les amuſoit touſiours de paroles. Ils luy firent porter à boire. Monſieur de Goas eſtoit apres le ſoldat, & trois arquebuziers apres luy, les vns apres les autres : car ils n'y pouuoient monter que l'vn apres l'autre. Ce ſoldat les couuroit de ſorte qu'ils ne pouuoient voir au long du degré de la montée. L'autre capitaine ſe mit apres les trois arquebuziers, les ſergens apres, de ſorte que tout ce degré iuſques au haut fut plein : Et comme monſieur de Goas vid qu'ils eſtoient tant, pouſſa le ſoldat

qui estoit deuant luy sur le terre-plein : & l'autre capitaine poussa les trois arquebuziers. Ce soldat commence à crier, *goutt Krich*, c'est-à-dire bonne guerre, bonne guerre. Les arquebuziers tirerent : les capitaines se ietterent sur la contr'escarpe, & tout le monde apres : & ces pauures gens s'enfuirent tous à leurs logis, les soldats les couroient par les ruës. Ie me iettay dans le fossé auecques tout le demeurant, montant les soldats les vns apres les autres. Les Allemans qui se virent prins par derriere, à la requeste de ce soldat qui parloit Aleman, ils ouurirent vne fausse porte, & se donnerent à la mercy des soldats : qui fut vn acte digne d'estre loüé aux nostres, & que l'on peut bien cognoistre à cela qu'ils estoient vieux soldats. Car il ne se trouua pas quatre hommes de morts : ains eux mesmes menoient les nostres faire butain par les maisons. Voylà comme la ville fut prinse.

Surprinse d'Arlon.

Monsieur de Guise, qui auoit defendu qu'on ne l'esueillast point, mais qu'on le laissast dormir à son aise ceste nuict là n'en sceut rien, iusques au poinct du iour qu'il demanda, si l'ar-

tillerie auoit encore commencé à tirer : & on luy respondit que la ville estoit desia prinse dés la minuit : & que l'on auoit retourné l'artillerie en son lieu, ce qui luy fit faire le signe de la croix, disant c'est aller bien viste. Ledit seigneur monta à cheual, & nous vint trouuer. Or par malheur le feu se print en deux où trois maisons, à cause de la poudre que l'on y troua, & en la prenant le feu s'y mit & brusla quatre ou cinq soldats. Ceste ville là estoit presque pleine de lins prests à estre filez, le vent estoit grand, & n'y sçeut-on iamais donner ordre, que plus de la moitié de la ville ne se brulast, qui fust cause que les soldats ne gaignerent pas tant, comme ils eussent fait. Le lendemain monsieur de Guise marcha auec tout le camp, & ne s'arresta iusques à ce qu'il fust à Pierre-pont. Il se logea dans la ville, & toute la noblesse de sa suite, laquelle estoit grande : & nous campasmes les vns delà l'eau, & les autres deçà. Et là arriuerent les Suisses & le Duc Iean Guillaume de Saxe, qui amena vne belle & grande troupe de Reistres auec luy, & me semble qu'il vint aussi auecques luy quelque regiment

Arlon bruslé.

Duc de Saxe.

ment d'Allemans. Le Roy y arriua aussi, & se logea à Marche, maison de Monsieur le Cardinal de Lorraine. Ie croy que ce fut la plus belle & grande armée de cauallerie & d'infanterie, que iamais Roy de France eust. Car comme le Roy la vouloit voir toute en bataille, le camp duroit vne lieuë & demie. Et quand on commençoit à marcher par la teste, auant qu'on fust au bout & retourné il y falloit trois heures.

Bourdillon, Tauannes.

Deux heures auant iour Messieurs de Bourdillon & de Tauannes Mareschaux de camp se rendirent au lieu où tout le camp estoit assigné : & à mesure que nous arriuions, ils nous bailloient le lieu où il faloit que nous fussions : & auant que tout le camp fust en bataille, il fut plus de huict heures. Il faisoit vn grand chaut. Monsieur de Guise se rendit à l'aube du iour : & aydoit à mettre en bataille l'armée. Ie fus mis auec les François entre les Suisses & vn bataillon d'Allemans. Et passant monsieur de Guise pardeuant nostre bataillon, il dit, Pleust à Dieu, qu'il y eust icy quelque bon compagnon, qui eust vu flascon de vin & du pain pour boire vn

coup, car ie n'auray pas temps d'aller à Pierrepont disner auant que le Roy soit arriué. Ie lui dis. Monsieur voulez vous venir disner à mes tantes ? Il n'y auoit pas plus d'vne arquebuzade. Ie vous donneray de fort bon vin François & Gascon, & force perdriaux. Alors il me dit, ouy, monseigne, mais les perdriaux seront de vostre pays, des aux & des oignons. Ie luy respondis, que ce ne seroit l'vn ny l'autre, mais que ie luy donnerois si bien à disner, que s'il estoit dans son logis, & le vin aussi froid, qu'il en pourroit boire, & vin de Gascogne, & de bonne eau. Alors il me dit, ne vous mocquez-vous point, monseigne ? & ie luy dis, non sur ma foy. Ouy, dit-il, mais ie ne puis laisser le Duc de Saxe. Ie luy respondis amenez le Duc de Saxe, & qui vous voudrez. Il me respondit, que le Duc ne viendroit pas, sans ses capitaines. Et ie luy respondis, amenez capitaines & tout, car i'ay prou à manger pour tous. I'auois promis le soir deuant à messieurs de Bourdillon & de Tauannes, de leur donner à disner, apres qu'ils auroient mis le camp en bataille : mais ils n'y peurent venir,

Le sieur de Montluc inuite M. de Guise à disner auec luy.

pour ce qu'vne partie de la caualerie, qui estoit logée loin, n'estoit encore arriuée, & d'autre part i'auois vn des bons viuandiers de l'armée. Monsieur de Guise alla chercher le Duc de Saxe, ensemble ses capitaines. I'envoiay en diligence à mon Maistre d'hostel, afin que tout fust prest. Mes gens auoient fait faire vne caue dans terre, dans laquelle le vin & l'eau y demeuroient aussi frais que glace, & de bonne fortune, ie me trouuay force perdriaux, cailles, paons d'Inde, leurauts, & tout ce que l'on eust peu souhaitter, pour faire vn beau festin, auec patisserie & tartes : car ie m'asseurois bien que messieurs de Bourdillon & de Tauannes ne viendroient pas seuls, lesquels ie voulois bien traicter : pource que i'estois bien aimé d'eux. Ils furent si bien traictez, que Monsieur de Guise demanda au Duc de Saxe par son truchement qu'est ce que luy sembloit du colonnel des François, & s'il ne nous auoit pas bien traittez & donné de bon vin ? Le Duc leur respondit, que si le Roi leur eust donné à disner, il ne les eust pas mieux traittez, ny donné de meilleur vin, ny plus frais. Les capitaines du Duc de Saxe ne l'es-

Festin du sieur de Montluc.

Le sieur de Montluc colonnel.

pargnoient pas, beuuans tousiours à nos capitaines François, lesquels i'auois aussi mené auec moy. Et encores que messieurs de Bourdillon & de Tauannes fussent venus, si ne m'eussent ils pas surprins. Car apres la table de monsieur de Guise, il n'en y auoit vne seule en tout le camp plus longue, ny mieux fournie que la mienne. Et tousiours i'en ay vsé ainsi, en quelque charge que i'aye été: car pour honorer les charges que i'ay euës de mes Maistres, i'ay voulu faire croistre ma despence. I'ay veu tousiours ceux qui ont vescu ainsi, estre plus en credit, que les autres, & mieux suiuis. Car tel gentilhomme est sorty de bon lieu, qui ne sçait bien souuent où aller disner. Et sçachant quelque bonne table volontiers il s'y rendra. Et s'il vous suit à table, volontiers il vous suiura ailleurs, s'il est tant soit peu bien nay, & nourry. Pour retourner à mes hostes, quand ils sortirent de table, Monsieur de Guise me dit, comment mes gens pouuoient faire blanchir le linge, surquoy ie leur auoit donné à disner. Ie luy dis, que c'estoient deux hommes, que i'avois, qui le blanchissoient. Vrayement, dit-il, vous estes

seruy en Prince. Et là dessus entretint le Duc de Saxe, en disant plus de bien de moy, qu'il n'y en sçauroit auoir. Ie dis à monsieur de Guise, qu'il me fist donner de l'argent au Roy, pour faire de la vaisselle d'argent, afin qu'vne autre fois, quand ils me feroient cest honneur de venir manger à mes pauillons, ie les fisse seruir, comme il leur appartenoit. Monsieur de Guise le dit au Duc de Saxe, lequel dit, qu'il le vouloit dire au Roy : & comme ils voulurent monter à cheual, pour retourner au camp, on leur vient dire, que le Roy estoit party de Marches, qu'il s'en venoit au camp. Eux deux s'en allerent au deuant : & nous tournasmes chacun en sa place, tant les capitaines du Duc que nous autres, qui tous estions ie vous asseure bien souls, & la teste pleine. Ils rencontrerent le Roy à vn quart de lieue des batailles. Sa Maiesté leur demanda s'ils auoient disné. Monsieur de Guise luy respondit qu'ouy, aussi bien qu'ils eussent fait il y auoit vn an : & pource qu'ils venoient deuers les batailles, sa Maiesté leur dit, qu'ils n'auoient pas disné à Pierrepont. Monsieur de Guise luy dit, vous ne sçauriez deuiner, qui

nous a donné à disner, ny qui nous a si bien traittez. Alors le Roy luy demanda, Et qui ? C'est, respond monsieur de Guise, Montluc. Ie croy qu'il vous a donné des viandes de son pais, dit le Roy, des aulx & des oignons, & le vin bien chaut. Surquoy monsieur de Guise luy compta, comme ils auoient esté traittez. Le Roy le demanda au Duc par son truchement, lequel respondit, que si sa Maiesté leur auoit donné à disner, il ne leur eust sçeu donner de meilleures viandes, ny de meilleur vin, ny plus frais: que puis que i'estois si bon compagnon, qu'il falloit que sa Maiesté me donnast de l'argent pour faire de la vaisselle d'argent : car rien ne leur auoit manqué que cela : & que monsieur de Guise & luy m'auoient promis de luy faire ceste demande. Le Roy leur promit, qu'il le feroit, & que puis que ie dependois si honorablement il m'en vouloit donner le moyen, plus qu'il n'auoit fait iusques à ceste heure là.

Le Duc de Saxe demande au Roy de la vaisselle d'argent pour le sieur de Montluc.

Encores que cecy ne serve de rien à mon escriture, si l'ai-ie voulu dire pour faire cognoistre à vn chacun, que l'auarice ne m'a iamais tant dominé

Conseil aux gens de guerre.

qu'elle m'aye gardé d'honorer les charges que i'ay euës de mes Roys & maistres : & vous conseille, capitaines mes compagnons, qui commandez à beaucoup de gens d'en faire de mesmes, & que l'auarice ne vous commande. Ce peu que vous dépendrez vous acquerra beaucoup. La table honneste d'vn capitaine attire d'honnestes hommes, & mesmes celle du Lieutenant de Roy, où la Noblesse se iette, pour estre incommodée de logis. Peut estre souuent d'autres incommoditez les pressent, que si le Lieutenant de Roy est chiche & auare, on le suiura comme vn vilain. Ie n'ay iamais fait ainsi, & au contraire plus dependu que ie n'auois, ayant cogneu que cela, m'y a plus profité que nuy, non seulement en cela, mais aussi à donner des cheuaux & des armes, & bien souuent à tel qui auoit mieux dequoy que moy. Si le Roy vous cognoist de cest humeur ou le Prince qui vous commande, il ne faudra à vous donner aussi, sçachant que vous estes liberal, & que vous n'auez rien qui soit à vous.

On fuit vn Lieutenant de Roy auare.

Or comme ie fus à nostre bataillon, & chacun de nos capitaines en leur

Le sieur de Montluc met le

premier les armes en main à M. le Prince de Ioinuille & au fils de M. d'Aumalle.

place, le Prince de Ioinuille, qui est à présent monsieur de Guise, vint à la teste de nostre bataillon, & le fils de monsieur d'Aumalle, tous deux ieunes enfans, beaux à merueilles, ayant leurs gouuerneurs auecques eux, & trois ou quatre gentils-hommes apres. Ils estoient montez sur de petites haquenées. Ie leur dis, çà, çà mes petits Princes, çà mettez pied à terre: car i'ay esté nourry en la maison, de là où vous estes sortis, qu'est la maison de Lorraine, où i'auois esté page. Ie veux estre le premier, qui vous mettra les armes sur le col. Leurs gouuerneurs descendirent & les firent mettre pied à terre. Ils auoient de petits robons de taffetas, lesquels ie leur ostay de dessus les espaules, leur mettant la picque sur le col, & leur dis, i'espere que Dieu vous fera la grace de ressembler à vos peres, & que ie vous porteray bonne fortune, pour être le premier, qui vous a mis les armes sur le col. Elles m'ont esté iusques icy fauorables. Dieu vous rende aussi vaillans que vous estes beaux, & fils de tres-bons & genereux peres. Ainsi ie les fis marcher coste à coste, les picques sur le col, à la teste du bataillon

Propos du sieur de Montluc aux deux princes Lorrains.

bataillon estant au deuant, & retourner au mesme lieu. Leurs gouuerneurs estoient si aises, & tous nos capitaines de veoir ces enfans marcher, comme ils faisoient, qu'il n'y auoit nul qui n'en eust bon presage. Mais i'ay failly en l'vn, qui est celuy de monsieur d'Aumalle, car il mourut bien tost apres. Et toutes-fois, à ce que l'on me dit, ce petit Prince estoit aussi sain dans le corps que enfant pouuoit estre. Mais ie croy que les medecins tuent les Princes pour les vouloir trop difficilement traitter en leurs maladies. Ils sont hommes comme nous: & toutesfois on veut qu'ils ayent quelque chose de plus particulier que les autres. Monsieur de Guise est en vie, i'espere qu'il accomplira ce bonheur, que nous luy desirasmes ce iour là. Le commencement en est bon, i'espere que la fin le couronnera. Et ainsi il sera demeuré heritier de la bonne fortune, qu'alors nous souhaitasmes à son cousin & à luy, puis que Dieu en a voulu prendre l'vn. I'ay tousiours fort esperé en ce peu, que ie l'ay cogneu, de ce ieune Prince. Aussi n'y eust il iamais de poltron en ceste braue race. Ce qui ne se void gueres, quand il y

Presage à M. de Ioinuille.

a grand' multitude. Bref noſtre armée fut tres belle, & à laquelle le Roy print tres-grand plaiſir.

Quelques iours apres ſa Maieſté fut aduertie que le Roy d'Eſpagne marchoit avec ſon armée, & faiſoit grand' diligence. Le Roy ſe douta, qu'il alloit ſurprendre Corbie ou Dourlan, ou bien Amiens, où il n'y auoit en garniſon que deux enſeignes en chacune. Le ſoir que ces nouuelles luy vindrent, ils ne firent que diſputer ſur les moyens de les ſecourir: mais ils trouuoient, qu'il eſtoit impoſſible, veu que le Roy d'Eſpagne eſtoit fort avant. M. de Guiſe demeura ceſte nuit là à Marches, & en renuoya meſſieurs de Tauannes & de Bourdillon à Pierrepont.

Couſtume du ſieur de Montluc.

Ma couſtume eſtoit d'aller donner le matin le bon iour à M. de Guiſe, puis m'en retournois à mes pauillons: & de tout le iour ie ne m'eſloignois de ma charge, & ne m'amuſois à faire la cour. Ce n'a iamais eſté mon meſtier, dequoy le Roy, M. de Guiſe, & tous les Princes du camp m'en eſtimoient d'auantage, diſans que de noſtre coſté, il ne pouuoit venir aucun deſordre. Or donc le lendemain matin ie m'en allois donner le bon iour

à M. de Guiſe, penſant qu'il fut retourné le ſoir à Pierrepont : mais à l'entrée de la ville ie trouuay monſieur de Bourdillon, de Tauannes & d'Eſtrée à cheval, & leur demanday où ils alloient : ils me dirent qu'ils retournoient au Conſeil à Marches, & que le ſoir deuant ils n'auoient peu reſoudre ſur les moyens de ſecourir Corbie : Car le Roy d'Eſpagne marchoit en grand'haſte en ceſt endroit-là : & que M. de Guiſe eſtoit demeuré ceſte nuit là à Marches. Alors ie leur demanday combien il y a d'ici iuſques à Corbie. Il me ſemble qu'ils me dirent trente lieues ou plus : alors ie leur dis ie vous prie picquez au galop, & dites au Roy, qu'il n'eſt point temps de s'amuſer à conſeils, ni conſultations, & que peut eſtre cependant qu'il s'amuſe à diſcourir ſur le tapis, l'ennemi marche : mais que promptement il ſe faut reſoudre, & que s'il luy plaiſt ie prendray ſept enſeignes, & m'en iray iour & nuit me mettre dedans. Dites luy que ie l'aſſeure de faire ſi grande diligence que i'y arriveray pluſtoſt que le Roy d'Eſpagne, ni ſon camp. Et dites à M. de Guiſe que ie ne luy demande

Advis du ſieur de Montluc.

que vingt-cinq mulets chargez de pain. Ie feray mener quatre charrettes de vin de marchans volontaires qui ſont à noſtre regiment, pour faire manger & boire les ſoldats en cheminant ſans entrer en ville ny village : & qu'il mande à monſieur de Serres, que promptement il m'envoye les mulets chargez de pain. Ie m'en vois courir au regiment, pour eſlire les ſept enſeignes, & à voſtre retour vous me trouuerez tout preſt à partir. Mais il faut que vous couriez en diligence, & que le Roy ſe reſolue en poſte : & que ſi promptement on ne prenoit entiere reſolution, ie ne le voudrois entreprendre ſans vſer de remiſe. Alors M. de Bourdillon me commença à dire que le Roy trouueroit difficile, que le ſecours y peuſt eſtre ſi toſt, que le camp du Roy d'Eſpagne. Et lors ie ſautay en colere, & dis en iurant, ie voy bien que quand vous autres ſerez là, vous mettrez tout le iour en diſpute : en deſpit des diſputes & conſultations, que le Roy me laiſſe faire : ie creueray, ou ie le ſecoureray. Monſieur d'Eſtrée dit alors allons, allons, laiſſons le faire : car le Roy ne le trouuera que bon : & ſe mirent à picquer

droit à Marches : & moy droit à mon regiment. Et soudain ie fis eslection de sept enseignes, lesquels promptement repeurent : & leur dy, que sans bagage, il falloit partir pour faire vn bon service. Ie ne leur donnay pas demy heure de temps à manger : puis les fis mettre tous sept à la campagne, vne partie de l'arquebuzerie deuant & une autre à la queuë des picquiers. Ie prins quatre charretées de vin de ceux qui avoient les meilleurs cheuaux : & les mis à la tête des capitaines : & puis commanday aux charretiers d'apporter deux ou trois sacs d'auoine, sur les poinsons de vin, & un peu de foin : puis m'en courus à mes tentes, lesquelles estoient derriere le regiment : & commençay à manger, & amenay les capitaines des sept enseignes manger auecques moi. Messieurs de Tauannes, de Bourdillon & d'Estrée allerent à si grand'haste qu'ils trouuerent le Roy, qui ne faisoit que sortir du lict : & promptement luy proposerent le party, que ie leur avois dit. Le Roy voulut appeller tout le Conseil : monsieur d'Estrée commença à renier, à ce qu'il me dit apres (car il s'en sçait aussi bien ayder que moy)

Diligence du sieur de Montluc au Roy.

& dit, Montluc nous a bien dit, Sire, la verité, que vous mettriez tout auiourd'hui à disputer, s'il se peut faire ou non. Et si vous vous fussiez au soir resolu, & promptement, comme il s'est resolu, le secours seroit à dix lieuës d'icy. Il m'a dit que si promptement on ne luy enuoye ce qu'il demande, il se desdira : car il ne veut pas que les Espagnols triomphent de luy. M. de Guise embrassa chaudement cette affaire, messieurs de Tauannes & Bourdillon pareillement : & tout à coup, sans autre conseil, M. de Guise manda à M. de Serres de m'envoyer les vingt cinq mulets chargez de pain à toute diligence. Le Roy me manda par monsieur de Broilly, qui suivoit M. de Guise, qu'il avoit trouvé bonne mon opinion, sauf qu'il ne vouloit point que i'y allasse : car il n'avoit personne, pour commander les regimens, s'il luy falloit donner bataille, car on ne sçauoit si le Roy d'Espagne la viendroit presenter, faisant mine de vouloir attaquer quelque chose, mais qu'ils alloient faire élection d'un qui ameneroit le secours, & que cependant ie fisse tout aprester. Ledit Broilly s'en retourna en poste dire au Roy, qu'il auoit veu toutes les sept

enſeignes aux champs, pour marcher, & que ie n'attendois ſinon le pain. Et à meſme que Broilly retournoit vers le Roy, les vingt & cinq mulets arriuerent : & ſur ſon chemin trouua le capitaine Brueil gouuerneur de Ruë, & beau-frere de Salcede, qui lui dit, que le Roy l'auoit eſleu pour amener le ſecours. Ledit capitaine Brueil ne mangea que quatre ou cinq morceaux attendant deux ſiens ſeruiteurs qu'il auoit mandé querir, qui arriuerent incontinent : & ainſi s'achemina. Ie les accompagné plus d'vne grand' lieuë parlant touſiours à luy, & aux capitaines, leur remonſtrant que Dieu leur auoit preſenté vne belle occaſion, laquelle ils deuoient achepter de la moitié de leur bien, pour monſtrer au Roy, la bonne volonté qu'ils portoient à ſon ſeruice, & auſſi pour faire voir leur valleur : & qu'ils auoient en main le moyen de ſe faire remarquer au Roy, qui ſeroit preſt pour les ſecourir, & donner vne bataille, pluſtoſt que les laiſſer perdre. Ie trouuay touiours à leurs reſponces, qu'ils y alloient d'vne grande gayeté de cœur, puis m'en allois au long des files des ſoldats, & leur remonſtrois,

Capitaine Brueil amine le ſecours à Corbie.

Remonſtrance du ſieur de Montluc aux ſoldats.

qu'il ne tiendroit qu'à eux, qu'ils ne se signalassent pour iamais : & que le Roy les cognoistroit tant qu'il viuroit : & que ie leur avois fait vn grand honneur de les eslire par dessus les autres du regiment, les priant de ne me faire perdre la bonne opinion que iavois d'eux : que ie donnerois le nom au Roy, de ceux qui feroient leur devoir, pour obeyr à ce qui leur seroit commandé. Ie leur fis hausser la main, & iurer que tous chemineroient iour & nuict. Et ainsi les accompagnay plus d'vne grande lieue : puis m'en retournay à la teste embrasser le capitaine Brueil, & tous les capitaines, & lieutenants : & leur promis d'aller incontinent dire au Roy l'election, que i'auois faite d'eux. Et si ie laissay les capitaines ioyeux & bien resolus de faire cette coruée, i'en laissay autant ou plus, les soldats. Souuenez-vous, leur disois-ie, mes amis, des diligences, que vous m'avez veu autrefois faire en Piedmont & en Italie : car plusieurs auoient porté les armes soubs moy, & croyez que de vostre diligence depend vostre vie & vostre honneur. Et pource que ie ne suis pas du pays, & que ie n'y fus iamais

qu'alors, ie ne ſçaurois limiter la traitte qu'ils firent : mais le Roy, & tous ceux qui cognoiſſoient le pays, diſoient que iamais gens de pied n'avoient fait une telle coruée. Et n'entrerent iamais en ville ny village : mais comme ils rencontroient quelque ruiſſeau le iour ils faiſoient alte : mangeoient, & ſe rafraichiſſoient deux heures au plus, dormant vn peu, mais ils cheminoient toute la nuict. Ils ne demeurerent que deux nuicts dehors : & arriuerent au Soleil leuant à vn quart de lieuë de Corbie : & trouuerent vn gentil-homme, qui alloit aduertir le Roy en toute diligence, que le camp du Roy d'Eſpagne arriuoit deuant la ville, & qu'ils couruſſent, s'ils y vouloient entrer : car le cauallerie commença deſia à arriuer. Ils ſe mirent au grand pas & au trot. Le gentilhomme retourna iuſques aupres de la ville, pour ſçauoir dire au Roy, s'ils eſtoient entrez : Et comme ils furent à deux ou trois cens pas de la ville, la cauallerie de l'ennemy commença à ſe monſtrer : & les noſtres de courſe ſe ietterent deuant la porte, & ſur le bord du foſſé : & là firent teſte. Ils tuerent ſept ou huit

soldats sur le derriere, qui n'auoient peu courir tant que les autres. Et voila tous nos gens dans la ville: & ne perdirent rien des mulets, ny des charrettes du vin: car ils acheuerent de manger & boire ce qu'ils auoient à quatre lieuës de là, & les auoient renuoyez. Ie leur auois baillé vn de mes six coffres, que i'auois fait faire pour porter de la poudre, que trois cheuaux tiroient. Il arriua aussi tost à la porte de la ville, que les soldats. Il y a des Princes & seigneurs qui estoient au conseil du Roy, qui porteront tesmoignage, si ie dis verité, ou non: & sur tous messieurs de Tauannes & d'Estrée, qui apporterent au Roy ma deliberation.

Remonstrance aux Capitaines sur le secours de Corbie.

Mes compagnons, quand le Roy ou son lieutenant vous baillera à faire vne diligence, pour secourir vne place, vous ne deuez perdre vn seul quart d'heure. Car il vous vaut beaucoup mieux trauailler vostre corps & vos jambes jusques au dernier de vostre force, & entrer dedans la place & demeurer en vie, que d'aller à vostre aise, & estre tué, & n'y point entrer. Car vous mesmes estes cause de vostre mort: & que la place sera perduë: &

comme vous gaignerez une grande reputation auecque voſtre diligence, vous finirez vos iours & voſtre renommée enſemble allant à votre aiſe. Et ne vous excuſez iamais ſur les ſoldats, ny ne leur faites iamais l'entreprinſe difficile : mais touſiours facile. Et ſur tout faites que vous ayez touſiours des prouiſions, & principalement du pain & du vin auecques vous, pour leur donner quelque peu de rafraiſchiſſement. Car comme i'ay deſia dit cy-deuant, le corps humain n'eſt pas de fer. Parlez touſiours par les chemins ioyeuſement auecques eux, leur donnant touſiours grand courage, & leur mettez au deuant le grand honneur qu'ils gaigneront, & le grand ſeruice qu'ils feront au Roy. Et ne faites point doute, que les hommes ne faſſent touſiours plus de chemin que les cheuaux. Ie ne vous conſeille choſe que ie n'aye faite, & fait faire pluſieurs fois, comme vous trouuerez dans ce liure. Car apres que les cheuaux ſont recreus, vous ne pouuez à coups d'eſperon leur faire faire un pas : mais les hommes ſont portez du cœur. Il ne leur faut tant de temps pour ſe rafraiſchir. Ils mangent en cheminant, & ſe

Les hommes font plus de diligence à pied qu'à cheval.

resiouissent. Il ne tiendra qu'à vous, capitaines : faites comme i'ay fait souuent. Quittez la botte, & à beau pied à la teste de vos gens, monstrez leur que vous uoulez prendre la peine comme eux. Il n'y a diligence que vous ne fassiez : & serez suiuis faisans enfler le cœur & redoubler les forces aux plus recreus.

Nouvelle au Roy du secours de Corbie.

Deux ou trois iours apres, le Roy s'achemina auecques son camp droit à Amiens : & à la premiere iournée ou bien à la seconde, arriua vn gentilhomme du Gouuerneur de Corbie, qui trouua sa Maiesté en campagne marchant auecques le camp : & lui porta les nouuelles comme le capitaine Brueil estoit entré dedans Corbie : qui donna vne grande ioye à sadite Maiesté, & à tout nostre camp, pour sçavoir ceste place asseurée. Sa Maiesté se iouant, disoit à monsieur de Guise, qui sera le premier, qui dira à Montluc cette nouuelle ? Ie ne la lui veux pas dire : ny moy aussi, disoit monsieur de Guise : car comme il l'entendra, il criera apres nous. Ils disoient cecy, pour ce qu'ils auoient eu tousiours opinion qu'il estoit impossible que les soldats fissent vne si gran-

de coruée. Le lendemain apres sa Maiesté fut aduertie, que le Roy d'Espagne auoit fait alte à vne petite lieuë de Corbie : & qu'il ne faisoit nul semblant d'assieger la place. Le Roy pensa, qu'à cause du secours il ne l'assiegeroit pas : & promptement il print opinion, qu'il marcheroit droit à Amiens. Il n'y auoit qu'vne compagnie ou deux dedans. Et fit partir monsieur le Marquis de Villars, qui est auiourd'huy en vie, auec trois cens hommes d'armes, pour s'aller ietter à extreme diligence dedans : & me commanda de faire partir autres sept enseignes, pour s'en aller apres luy à toute haste. Ce que promptement ie fis : & baillay la charge de les conduire au capitaine Forcés, qui est encores viuant. Et comme les capitaines & les soldats auoient entendu la loüange que le Roy & tout le camp donnoit au capitaine Brueil, de la diligence qu'ils auoient faite allant secourir Corbie, ils voulurent faire le semblable : & arriuerent aussi tost à Amiens que ledit sieur Marquis. Il n'y a rien qui picque tant les gens de nostre mestier, que la gloire, ou l'enuie de faire aussi bien, ou mieux qu'vn

Marquis de Villars.

tel n'a fait. Deux ou trois iours deuant sa Maiesté en auoit enuoyé trois se ietter aussi dans Dourlan : & par ainsi il pourueust facilement au tout.

Pour parler de paix.

Comme le Roy arriua à Amiens, le camp du Roy d'Espagne arriua à vne lieuë pres, la riuiere entre deux : & là se commença à traitter la paix, de laquelle monsieur le Connestable & monsieur le Mareschal sainct André auoient fait l'ouuerture. Et me semble qu'il se fit quelque temps de trefue, pource que de leur costé, ny du nostre on ne fit rien, à tout le moins, que i'en aye souuenance. Car ie vins fort malade d'vne fiebure double tierce, pour les excez que ie faisois, non en plaisirs & dances, mais à passer les nuicts sans dormir, tantost au froid, tantost au chaud, tousiours en action, iamais en repos. Il m'a bien seruy d'estre fort & robuste : car i'ay mis autant mon corps à l'espreuue, que soldat ait fait de mon temps. Apres toutes ces allées & venuës, qui durerent plus de deux mois, la paix se fit, au grand malheur du Roy principalement, & de tout son Royaume. Car ceste paix fut cause de la redition de tous les pays & conquestes, qu'a-

Malheurs aduenus à cause de la paix.

uoient fait les Rois François, & Henry, qui n'estoient pas si petites, qu'on ne les estimast autant, que la tierce partie du Royaume de France. I'ay leu dans vn liure escrit en Espagnol, que le Roy auoit rendu cent quatre-vingts dix-huict forteresses, où le Roy tenoit garnison. Ie laisse à penser à chacun, combien il y en auoit d'autres sous l'obeyssance de celles-là. Nous tous, qui portons les armes, pouuons dire à la verité, que Dieu nous auoit donné le meilleur Roy, pour les soldats, qui eust iamais commandé en ce Royaume. Et quand à son peuple, il luy estoit si affectionné, que nul n'espargnoit ses moyens, pour l'aider à soustenir tant de guerres qu'il auoit sur les bras. Ie ne veux pas blasmer ceux qui la firent : car chacun peut bien penser qu'ils la firent à bonne fin, & que s'ils eussent sçeu que ceste paix eust porté tant de malheurs, ils ne l'eussent iamais faite. Car ils estoient si bons seruiteurs du Roy, & l'aimoient tant auec bonne & iuste raison, qu'ils se fussent plustost laissé mourir dans la prison, que de l'auoir faite. Ie dis cecy, parce que monsieur le Connestable en fut le

Lоüange du Roy Henry.

premier motif, & monsieur le Mareschal de sainct André. Eux-mesmes ont veu la mort du Roy : & eux-mesmes ont eu leur part des malheurs, qui sont aduenus en ce miserable Royaume : & y sont morts l'espée en la main. Peut estre seroient-ils auiourd'huy pleins de vie. Et par là peut on bien iuger qu'ils ne firent pas la paix, pensant qu'elle portast tant de malheurs, comme elle a porté. Il faut que nous considerions quelle bonne fortune Dieu auoit enuoyé à ce Royaume, luy donnant vn tel Roy, si hardy & magnanime, volontaire à conquerir, & le Royaume riche, aimé de ses suiets, qui ne luy pouuoient rien refuser, pour l'aider en ses conquestes : tant de grands capitaines, la plufpart desquels seroient auiourd'huy en vie, s'ils ne se fussent entre-mangez en ces guerres ciuiles. O que si ce bon Roy eusse vescu, ou si ceste paix ne se fust faite, qu'il eust bien rembarré les Lutheriens en Allemagne. Au reste nostre bon Maistre auoit quatre enfans masles, Princes d'vne belle esperance, si que sa Maiesté chargée d'années pouuoit esperer trouuer en eux le repos de sa vieillesse, & des instrumens

Deploration de la mort du Roy Henry.

mens propres pour executer ſes hautes & genereuſes entrepriſes. Les autres Rois ſes voiſins ne ſe pouuoient vanter de cela : car le Roy d'Eſpagne n'auoit qu'vn ſeul fils, duquel on n'a iamais eu gueres d'eſperance, comme il s'eſt cogneu par ſa fin. Le Royaume d'Angleterre eſtoit en quenoüille. Le Royaume d'Eſcoſſe voiſin, tenoit pour nous, & eſtoit à nous, ayant la France vn Roy Dauphin. Chacun peut iuger, qui ſi la paix ne fuſt aduenuë, le pere ou les enfans euſſent dominé toute l'Europe. Le Piedmont ſeroit à nous, où tant de braues hommes ſe ſont nourris. Nous aurions vne porte en Italie, & peut ẽstre le pied bien auant. Et n'euſſions veu tout renuerſé, ſans deſſus deſſous. Ceux qui ont braué & rauagé ce Royaume, n'euſſent oſé leuer la teſte, ny remuer, ny ſeulement penſer à ce qu'ils ont executé depuis. Mais cela eſt fait, il ne s'y peut aucunement remedier : & ne nous en demeure que la triſteſſe de la perte d'vn ſi bon & vaillant Roy, & à moy d'vn ſi bon Maiſtre, & des mal-heurs qui ſont aduenus dans ce miſerable Royaume. Ainſi le pouuons nous appeller miſerable, en contr'é-

Comparaiſon du Roy aux Princes ſes voiſins.

change de ce que nous l'appellions par le paſſé le plus grand & le plus opulent Royaume en armes , en bons capitaines , en obeyſſance de peuple , & en richeſſes , qui fut en tout le monde.

Le ſieur de Montluc peu aimé de la maiſon de Montmorancy.

Apres ceſte mal-heureuſe & infortunée paix , le Roy ſe retira à Beauuais : monſieur de Guiſe demeura encore au camp , pour licentier l'armée. Auant que ſa Maieſté en partiſt , ie luy remis la charge qu'il m'auoit fait prendre par force. Et ne faut pas trouuer eſtrange ſi tant ie conteſtois , à ne la vouloir accepter. Car ie me doutois bien qu'il m'en aduiendroit , ce qui m'en eſt aduenu , qui eſt d'en auoir pour tout iamais la mal-grace de la maiſon de Montmorancy , plus que de celle de Chatillon , à qui le fait touchoit plus qu'à eux. Mais il n'y a ordre , on ne peut viure en ce monde , ſans acquerir des ennemis. Il faudroit eſtre Dieu. I'accompagnay monſieur de Guiſe iuſques à Beauuais , & me retiray à Paris , m'ayant promis ledit ſeigneur , qu'il me feroit auoir mon congé pour m'en aller en Gaſcogne , & qu'il me feroit donner de l'argent pour m'y conduire , eſtant bien certain que ie n'auois pas vn ſol. Ce que

ie m'asseure qu'il eust fait : mais comme il arriua à Beauuais, il trouua vn nouueau changement, c'est que d'autres s'estoient mis en sa place touchant le credit. Ainsi va le monde : & fut vn changement bien soudain. Et le trouuay estrange autant que ceux qui l'auoient suiuy aux conquestes qu'il auoit faites, ayant rabillé tout le desastre qui estoit aduenu aux autres, & monstré au Roy d'Espagne, que ny la perte de la bataille de S. Quentin, ny celle de Grauelines, n'auoit pas rendu le Roy en tel estat, qu'il n'eust encore vne ou deux armées plus fortes, ayant au reste conquis des places presque imprenables. Mais à eux la dispute. Ce sont choses qui aduiennent souuent en la Cour des Princes. Ie ne m'estonne pas si i'en ay eu ma part, puis que les plus grands ont passé par là, & passeront à l'aduenir.

M. de Guise se recule de son credit.

Or le Roy de Nauarre auoit mené quelque entreprinse en Biscaye, qui se trouua à la fin double. Il supplia le Roy de me donner congé pour aller auecques luy, & que luy mesme la vouloit executer, ayant opinion que monsieur de Burie l'auoit faillie par son defaut : & ainsi m'en vins auec-

Le Roy de Nauarre amene le sieur de Montluc en Guienne.

ques luy, sans en rapporter que promesses, & à la verité vne bonne volonté du Roy mon maistre. Mais on le destournoit de me faire du bien, & à d'autres, qui l'auoient aussi bien merité, & peut estre mieux que moy. Nous allasmes à Bayonne, & trouuasmes que celuy qui auoit mené ceste marchandise, qui s'appelloit Gamure, la traittoit double, & qu'il vouloit faire prendre le Roy de Nauarre mesme. Il renuoya monsieur de Duras auecques les Legionnaires, lequel il auoit fait venir, & aussi les Biarnois. I'auois amené soixante cinq gentils-hommes tous armez & montez, qui estoient venus pour l'amour de moy. Et comme ie fus de retour à ma maison, bien peu de iours apres m'arriua le don que le Roy m'auoit fait de la compagnie de gensd'armes, pour la mort de monsieur de la Guiche: & cousta prou au Roy de se pouuoir demesler des trauerses, que l'on me donnoit à me garder de l'auoir: toutesfois le Roy s'en fit accroire plus par colere, qu'autrement. Car à la fin il fut contrainct de dire qu'il m'auoit promis la premiere vacante, & qu'il me la vouloit tenir: & qu'homme

ne luy en parlast plus. Ie fis ma premiere monstre à Beaumon de Loumaigne, de laquelle vn nommé la Peyrie estoit commissaire.

Pendant ce temps se firent ces malheureuses nopces, & ces infortunez triomphes & tournois à la Cour. La ioye fut bien courte, & dura bien peu. Car la mort du Roy s'en ensuiuit courant contre Mongommery : que pleust à Dieu, qu'il ne fut iamais né, aussi n'a-il fait que mal, & malheureuse fin. Estant vn iour à Nerac le Roy de Nauarre me monstra vne lettre, que monsieur de Guise luy auoit escrit, par laquelle il l'aduertissoit des iours du tournoy, & que le Roy s'y trouuoit, & estoient des tenans auecques luy Messieurs les Ducs de Guise, de Ferrare, & de Nemours. Ie n'ay iamais oublié vne parole que ie dis au Roy de Nauarre, que i'auois tout iamais oüy dire. Que quand vn homme pense estre hors de ses affaires, & qu'il ne songe qu'à se donner du bon temps, que c'est lors qu'il luy vient les plus grands malheurs, & que ie craignois la sortie de ce tournoy. Il n'y auoit iustement que trois iours iusques au iour du tournoy, contant par

Mongommery tuë le Roy.

la datte de la lettre, ie m'en retournay le lendemain chez moy : & la nuict propre venant au iour du tournoy, en mon premier sommeil, ie songeay que ie voyois le Roy assis sur vne chaire, ayant le visage tout couuert de gouttes de sang. Et me sembloit que ce fut tout ainsi, que l'on peint Iesus-Christ, quand les Iuifs luy mirent la couronne, & qu'il tenoit ses mains iointes. Ie luy regardois, ce me sembloit, sa face, & ne pouuois descouurir son mal, ny voir autre chose, que sang au visage. I'oyois, comme il me sembloit, les vns dire, il est mort, les autres, il ne l'est pas encores. Ie voyois les medecins & chirurgiens entrer & sortir dedans la chambre : & cuide que mon songe me dura longuement : car à mon resueil ie trouuai vne chose, que ie n'auois iamais pensée : C'est qu'un homme puisse pleurer en songeant. Car ie me trouuay la face toute en larmes, & mes yeux, qui en rendoient tousiours : & falloit que ie les laissasse faire : car ie ne me peus garder de pleurer longuement apres. Ma feuë femme me pensoit reconforter : mais iamais ie ne peus prendre autre reso-

Songe du sieur de Montluc.

lution ſinon de ſa mort. Pluſieurs qui ſont viuans, ſçauent que ce ne ſont pas des contes: car ie le dis dès que ie fus eſueillé. Quatre iours apres vn courier arriua à Nerac, qui porta lettres au Roy de Nauarre, de monſieur le Conneſtable, par leſquelles il l'aduertiſſoit de la bleſſeure, & du peu d'eſperance de ſa vie. Le Roy de Nauarre me deſpeſcha vn ſien valet de chambre, pour me dire le malheur, & qu'incontinent ie montaſſe à cheual. Il eſtoit party ſur l'entrée de la nuict, & bien toſt fut à moy: car il n'y a que quatre lieuës de Nerac chez moy: & me trouua que ie me mettois au lict. Ie partis incontinent, & allay prendre ſur mon chemin vn mien voiſin nommé monſieur de Beraud, & nous en allaſmes le grand trot droit à Nerac. Il eſt en vie. Ie luy dis & predis tous les malheurs au plus pres, & tout ce que i'ay veu venir depuis en la France. Et autant en dis au Roy de Nauarre: & ne demeuray à Nerac que deux heures, & m'en retournay paſſer mes triſteſſes en ma maiſon. Et ne tarda pas huict iours, que le Roy me manda ſa mort, à laquelle ie n'ay rien gaigné. Car depuis ie n'ay eu que

Tout malheur a suiuy le sieur de Montluc depuis la mort du Roy Henry.

trauerses, comme si i'eusse esté cause d'icelle, & que Dieu m'ait voulu punir. A grand'peine en fusse-ie esté cause: car i'ay souhaitté cinquante fois la mienne depuis qu'il fut mort. Et tousiours m'est allé au deuant, que ie n'aurois iamais plus que malheurs. Comme à la verité ie n'ay eu autre chose. Car depuis on me soupçonna que i'estois de l'intelligence du Roy de Nauarre, & de monsieur le Prince de Condé. Ie ne fus à ma vie de leur conseil, ny n'auois iamais cogneu ce qu'ils auoient dedans le cœur. Ie l'ay bien monstré au bon du fait. Bien se plaignoient souuent ces deux Princes à moy du mauuais traittement qu'ils receuoient. Quand ils m'en parloient, ie leur reiettois le tout si loing que ie pouuois. Dieu par sa sainte grace m'a aidé à faire cognoistre à tout le monde, que ie n'ay eu iamais intelligence, qu'auecques le Roy & la Royne, & auecques ceux qui les ont seruis fidellement & loyaument. Et ay veu que ceux qui auoient le plus receu ceste opinion, ont esté & sont encores les meilleurs seigneurs & amis que i'aye eu, ni que i'aye encores. Il y en a qui sçauent les propos que ie

Mescontentement du Roy de Nauarre & de son frere.

tins

tins à monsieur le Prince de Condé, à ce beau colloque de Poissi, qui se fit depuis, lorsqu'il me vouloit attirer à son party. Apres les premiers troubles la Royne de Nauarre s'en alla à Roussillon, qui apporta à leurs Maiestez vn sac d'informations, là où il ne se parloit que de trahisons & intelligences que i'auois auec le Roi d'Espagne pour lui mettre la Guienne entre ses mains, forcemens de femmes & filles, concussions, impositions, pillages des finances du Roi. Toutesfois leurs Maiestez estans venus à Tolouse & en Guienne, ne trouuerent iamais homme ni femme d'vne Religion, ni d'autre, qui se plaignit de moy. Et trouuerent la Guienne si remplie de viures, que toute la Cour le trouuoit estrange, veu qu'en Languedoc tout le monde y estoit cuidé mourir de faim, comme Monsieur le Chancelier mesme disoit, & qu'il auoit demeuré trois iours en Languedoc, que son maistre d'hostel ne lui donna en ces trois iours qu'vne poulaille: & le disoit en table, là où il donnoit à disner à quelques Presidens & Conseillers. Monsieur le Premier lui dit, qu'il trouueroit la Guienne

Soupçon contre le sieur de Montluc.

toute pleine de viures. Et lui respondit : Et que veut dire cela : car l'on a voulu faire entendre au Roi & à la Royne, qu'ils ne trouueroient rien à manger en la Guienne, & que monsieur de Montluc auoit ruiné tout le pais. Alors tous ceux qui estoient à table, lui attesterent du contraire, & qu'il trouueroit le païs bien policé, comme il fit à son dire propre. La Royne aussi, qui craignoit que les viures lui faillissent à Bayonne, vid qu'à la fin il fallut ietter les chairs par les ruës. Et auant leur venuë, la Graiere Senechal de Quercy reuenant de la Cour passa à ma maison de Stillac, où il se coëffa si bien du bon vin que ie luy donnay, qu'il songea la nuict que ie lui auois dit, que ie voulois rendre la Guienne au Roi d'Espagne, & que monsieur le Cardinal d'Armagnac, messieurs de Terride, de Negrepelice, & beaucoup d'autres estoient de mon intelligence : & que s'il en vouloit estre, ie le ferois le plus grand homme de sa race. Et s'en alla auec ce bonnet de nuict dire cela à monsieur de Marchastel, lequel despescha incontinent Rappin à la Cour, pour porter ces nouuelles au Roi, &

Le Senechal de Quercy accuse le sieur de Montluc.

fut creu pour quelques iours : car la Royne me despescha du Plessis en poste, pour m'aduertir que ie ne me misse point en crainte, car ils n'en auoient rien creu. Desia en auois-ie esté aduerty. A quoy ie ne faisois pas grand fondement, ayant tant de fiance en la Royne, qu'elle ne croiroit pas legerement cela. Le Plessis valet de chambre du Roi me trouua à Agen, que ie dansois (encores se faut-il quelquefois donner du bon temps) en compagnie de quinze ou vingt damoiselles, lesquelles estoient venuës voir ma belle fille, madame de Caupenne, laquelle encores n'estoit venuë en ce Pays. Et voilà comme ma trahison se trouua veritable. Nous en demandasmes raison à leurs Maiestez : mais nous ne la sceusmes iamais auoir. Et voilà pourquoy il se trouue tant de rapporteurs & calomniateurs en ce Royaume: car l'on n'en fait iamais aucune iustice, non plus qu'aux Cours de Parlement des faux tesmoins. Mais i'espere que Dieu en donnera quelque iour la cognoissance au Roi du tout, & en fera couper tant de testes, qu'il reglera son Royaume, & chassera toute cette vermine. Encores que toutes

Calomniateurs pres des Rois.

choses, qui m'ont esté supposées se soient trouvées fausses, & sans nulles apparences de verité, ayant mes faits tesmoigné tout le contraire, tant du passé que du present: si n'a-on iamais peu faire que la Royne n'en aye creu quelque chose, ou à tout le moins elle s'est mise en doubte: car ie m'en suis bien ressenty. Ie croy toutesfois, que c'estoit pour ne me faire donner aucune recompense au Roi des seruices que i'ay faits, lesquels elle sçait bien. Et sçait bien aussi que ie ne suis pas Espagnol, & n'ay nulle pratique hors le Royaume, ni autre que pour le seruice du Roi. Elle ne croyoit pas cela, lors qu'elle m'entretint à Toulouse auec larmes sur un coffre, où elle estoit assise, entre messieurs les Cardinaux de Bourbon & de Guise. Sa Maiesté s'en souuiendra, s'il lui plaist, car encore que beaucoup de choses passent par sa teste, elle a bonne mémoire. Ce fut elle-mesme qui me dit, qu'ayant receu la nouuelle de la perte de la bataille de Dreux (car quelque braue lance fuit des premiers, & alla porter ceste fausse nouuelle) elle entra à part soy en conseil, qu'est-ce qu'elle feroit. Enfin elle print resolu-

tion, si le boiteux portoit nouuelle certaine de ceste perte de se desrober à peu de troupe auec le Roi & Monsieur : & tascher de gaigner la Guienne passant par l'Auuergne, pour l'esperance qu'elle auoit en moy : car aussi la Guienne estoit nette : & puis que le Roy & elle eussent aisément eu secours d'ailleurs. Dieu soit loüé, que leurs Maiestez n'en sont pas venuës là. Mais cecy se verra mieux cy-apres. Si faut-il que sa Maiesté sçache, que iusques icy ie ne l'ay pas fort pressé de demandes, ni eux aussi ne se sont pas fort tourmentez de m'en donner, m'ayant refusé la Comté de Gaure (qui ne vaut que douze cens liures de rente) apres les premiers troubles. un chacun sçait le seruice que ie fis au Roi, & à la conseruation de la Guienne, non que ie me plaigne de sa Maiesté : car son pere & lui m'ont fait plus d'honneur & plus de bien que ie ne merite. Ie n'eus iamais esperance d'estre recompensé de seruice que i'eusse fait, ni que ie sçaurois faire, ayant esté respondu à vn personnage qui est encores en vie, que i'estois desia trop grand en ce pays, lors qu'on parloit pour moy. Ce que ie confesse, non

Le sieur de Montluc bien aimé en Guienne.

pas en bien, mais en amitié de tous les trois Estats de la Guienne, pour la loyauté & fidelité qu'ils ont cogneu, que i'ay tousiours porté au seruice du Roi, & à sa Couronne: & aussi que i'ay tousiours tasché de soulager le pays de garnison, & tous autres subsides, là où i'ay peu auoir le moyen de les garder. Et espere qu'au retour des Commissaires qui sont par deça, se verra la verité. Ie ne les ay pas gaignez: car ie n'ay pas seulement voulu parler à eux. Qu'ils fassent à pis faire. Et quant à estre riche pour les biens, il y a cinquante ans que ie commande, ayant esté trois fois lieutenant de Roi, trois fois Maistre de camp, Gouuerneur de places, Capitaine de gens de pied, & de gens de cheual: & auecques tous ces estats, ie n'ay iamais sceu tant faire, que i'aye acquis que trois mestairies, & rachepté un moulin qui auoit esté de ma maison. Et tout cela ne monte que de quatorze à quinze mille francs. Voilà toutes les richesses & acquisitions que i'ay iamais fait. Et tout le bien que ie possede auiourd'huy, ne pourroit estre affermé à plus de quatre mil cinq cens francs de rente. Ie voudrois bien que

l'on m'euſt reproché que i'eſtois trop grand pour les grands biens que le Roi m'auoit faits, & non pour ne m'en auoir donné, & eſtre demeuré pauure, comme ie ſuis. Dieu ſoit loüé du tout de ce qu'il m'a fait homme de bien: & m'a touſiours maintenu portant la teſte leuée. Ie ne crains homme qui ſoit deſſus la terre. Ie n'ay iamais fait acte que d'homme de bien, & loyal ſuiet, & ſeruiteur de mon Roi: & ne l'ay iamais ſeruy en maſque, ni en diſſimulation: car mes faits & ma parole ont touſiours cheminé par un chemin. Et n'eus iamais intelligence ni amitié auec les ennemis de mon Roi & Maiſtre. Et qui ſera roigneus, ſi ſe gratte hardiment: car ie ne me demange ni dans le cœur, ni dehors, ayant touſiours porté les ongles ſi accourſies, que ie n'ay eu iamais beſoing d'elles. Dont i'en loüe Dieu, & le remercie tres-humblement, qui m'a conduit & aidé iuſques icy, ſans reproche aucun. Et eſpere qu'il me fera ceſte grace, que comme il a accompagné ma fortune aux armes iuſques icy, il accompagnera ma renommée iuſques à mon enterrement. Et apres ma fin mes parens & mes amis

n'auront point de honte de m'auoir esté parens, amis, & compagnons. Et espere qu'auec cette belle robbe de fidélité & loyauté, ie me marqueray pour iamais en despit de ceux qui m'ont tousiours porté enuie. Tant y a que si le Roi Henry mon bon maistre eust vescu, tous ces malheurs ne me fussent pas aduenus, ni au Royaume, qui est pis. Ie laisserai donc ces propos, estant, peut estre, entré trop en colere, pour la mort & perte du meilleur Roi que la France aura iamais.

François second.

Pourquoi le sieur de Montluc a escrit.

Ie ne me veux mesler d'escrire les inimitiez, & rebellions, qui ont esté faites depuis, iusqu'à la mort du Roi François second, encores que i'en sceusse bien escrire quelque chose, pour estre de ce temps-là. Car ie ne suis point historien, ni n'escris ce liure par maniere d'histoire : mais seulement afin que chacun cognoisse que ie n'ai pas porté les armes si longtemps inutilement. Et aussi afin que mes compagnons & amis prennent exemple en mes faits. Il y en a prou, dont ils se pourroient bien aider, quand ils se trouueroient en telles affaires. Et aussi que mon escriture sera

cause, que ma mémoire ne mourra pas si tost. Qui est tout ce que les hommes, qui ont vescu en ce monde, portant les armes en gens de bien, & sans reproche doiuent desirer. Car tout le reste n'est rien. Tant que le monde durera, ie crois qu'on trouuera nouuelles de ces braues & vaillans capitaines, de Lautrec, Bayard, de Foix, de Brissac, de Strossi, de Guise & de tant d'autres qui ont vescu depuis l'aduenement du Roi François premier à la couronne, parmy lesquels peut estre, le nom de Montluc pourra estre en credit. Et puis que Dieu m'a osté mes enfans, qui sont tous morts faisans seruice aux Rois mes maistres, les ieunes Montlucs, qui en sont sortis, tascheront de deuancer leur ayeul. Ie ne veux donc rien escrire du regne du Roi François second: & comme on ioüa au boutehors à la Cour, aussi ne fust-ce que rebellions & seditions. I'en sçay bien des particularitez, pour auoir esté fort privé du Roy de Nauarre, & de Monsieur le Prince de Condé: mais comme i'ay dit, ie laisse ce suiet aux historiens, pour paracheuer le reste de ma vie. Et commenceray à escrire les combats, où ie

me ſuis trouué durant ces guerres ciuiles, eſquelles il m'a fallu, contre mon naturel, uſer non ſeulement de rigueur, mais de cruauté.

Fin du ſecond Volume.















